This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

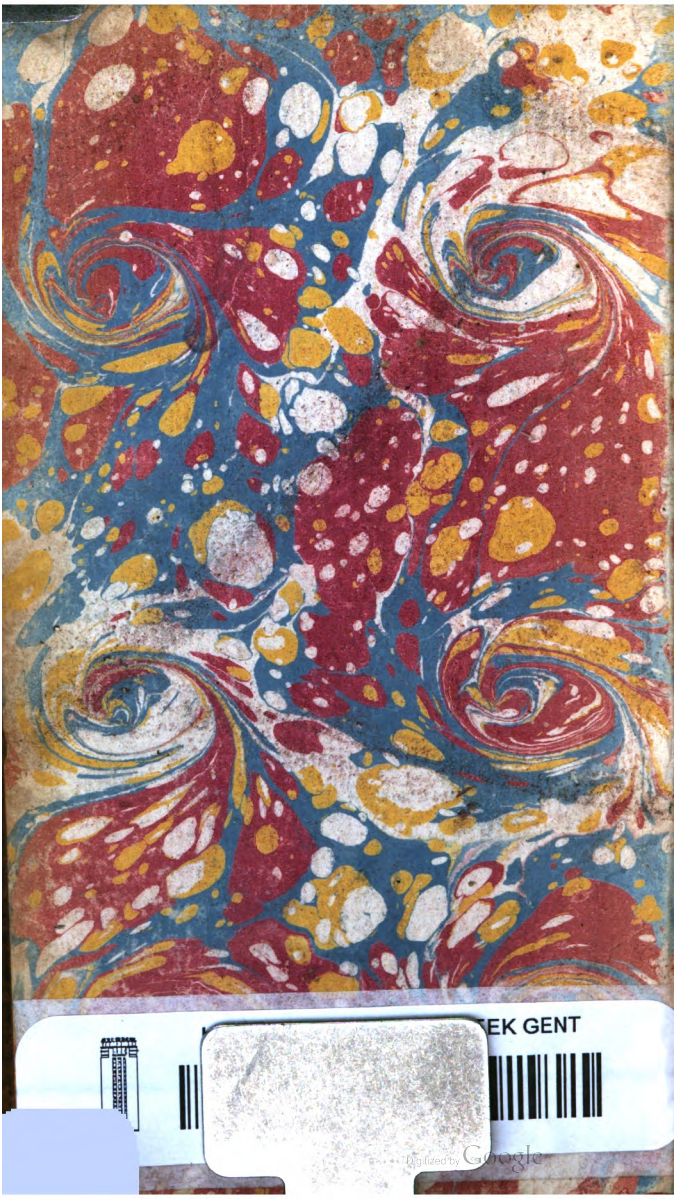
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`


EK GENT
Digitized by Google

Phil. 988

Phil. 988

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

TRAITÉ DE LA SOCIÉTÉ CIVILE,

ET DU MOYEN DE SE rendre heureux, en contribuant au bonheur des perſonnes avec qui l'on vit.

Avec des Obſervations ſur divers Ouvrages renomez de Morale.

Par le Pere BUFFIER, de la Compagnie de JESUS.

Imprimé à Roüen.

A PARIS;

Chez PIERRE-FRANÇOIS GIFFART, ruë ſaint Jacques, à ſainte Thereſe.

M. DCC. XXVI.

Avec Approbation & Privilege.

Digitized by Google

Digitized by Google

A MONSEIGNEUR
LE MARQUIS
DE BRETEUIL,
SECRETAIRE D'ETAT,
CHANCELIER
DE LA REINE, &c.

MONSEIGNEUR,

Dans le soin que j'ai pris d'établir les devoirs de la Société Civile, la dificulté n'a pas été de les découvrir & de les exposer : mais de trouver

Digitized by Google

un juſte modéle de leur pratique. J'aurois eu lieu de craindre que les maximes répandues dans mon Ouvrage, n'ateigniſſent point à leur but, ſi dans votre perſone je n'en euſſe rencontré un exemple vivant: Il inſtruira mieux que mon Livre; il lui donnera ſon éficace; ſeul il y pouroit ſupléer.

Savoir gagner les eſprits & les cœurs, eſt un ſecret, MONSEIGNEUR, *qui vous eſt familier; ou plutôt il n'eſt point ſecret pour vous: c'eſt votre goût naturel. L'atention de rendre aux autres non ſeulement ce qui leur eſt du, mais encore ce qui peut flater leur atente, eſt une inclination prédominante en vous. Des maniéres polies, gracieuſes, engageantes vous ont fait toujours chérir; & dans les fonctions de l'Intendance, elles ont particuliérement atiché les peuples a votre perſone, pour les mieux atacher au ſervice du Roi. A qui ce Monarque pouvoit-il mieux confier qu'à vous, la partie*

Digitized by Google

du Miniſtére, où il eſt ſi important de faire aimer les ordres de Sa Majeſté, pour la diſpoſition de ſes Armées, qui ſont le ſoutien de ſon Etat.

Tel eſt, MONSEIGNEUR, *le talent qui reléve le prix des autres. Les avantages d'un eſprit vif & délicat, juſte & pénétrant, par lequel dès votre jeuneſſe vous parûtes vous faire comme un jeu de démêler* ſeul & ſans maître, les plus épineuſes queſtions de la Philoſophie, & de concilier ſes opinions les plus irréconciliables : Ces talens, dis-je, & tant d'autres que vous avez ſi heureuſement cultivez, quelques éminens qu'ils ſoient, n'auroient point eu leur principal uſage, ſans le talent particulier de ſervir au bonheur de ceux qui ont eu raport à vous. Tout a contribué à votre élévation & à vos ſuccès, parce que vous avez contri-*

* Théſes de Philoſophie univerſéle pour défendre & concilier les diverſes opinions des anciens & des nouveaux Philoſophes, ſoutenue au Colége de Louis le Grand, le 14. Ju. 1702, ſans qu'aucun Profeſſeur y préſidât.

Digitized by Google

but à la satisfaction de tous.

C'est aussi, MONSEIGNEUR, ce qui m'a donné la pensée de mettre votre nom à la tête des Principes de la Société Civile, pour en ranimer par votre exemple, le goût à ceux qui y seroient le moins disposez ; & l'occasion m'a paru des plus convenables à publier les sentimens de respect, d'estime, & de dévouement avec lesquels je suis depuis un si grand nombre d'années,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble & très obéissant serviteur BUFFIER, de la Comp. de JESUS.

Digitized by Google

Fautes d'Impreſſion.

AVertiſſement, pag. 1. *ligne* 15. vices *liſez* vues.

Pag. 6. lig. 19. Philoſophique, *liſ.* Philoſophale.

Premiere Partie, p. 118. l. 6. *mauvais*, éfacez ce mot du comencement de la ligne & mettez-le à la fin, *trouve mauvais*.

Page 165. lig. 4. nation, *liſ.* notion.

Pag. 174. lig. 22. équerre, *liſ.* équeſtre.

Pag. 176. lig. 15. toute, *liſ.* d'autre.

Pag. 192. l. 16. ſur qui, *liſ.* à qui.

Pag. 108. lig. 30. mauvais, *liſ.* un mauvais.

Pag. 210. lig. 25. où *liſ.* oui.

Pag. 230. l. 22. Marie-Anne, *liſ.* Mariamne.

Pag. 231. lig. 5. ſécret. *liſ.* ſecret.

Partie II. (où les chifres recomencent par 1.) p. 61. lig. 12. tendre, *liſ.* étendre.

Pag. 79. lig. 27. mais, *liſ.* &.

Pag. 80. lig. 4. mais, *liſ.* il faut.

Pag. 92. lig. 9. le contraindre, *liſ.* ſe contraindre.

Le Lecteur ſupléera aiſément à d'autres fautes moins conſidérables. On le prie de coriger celles-ci à la main.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

EN recherchant comme j'ai fait dans mon *Traité des premières Vérités*, les principes des connoissances humaines, je n'ai pu manquer de rencontrer celles qui regardent *la Morale*. Elles attirent d'autant plus l'atention qu'elles intéressent davantage les hommes, par raport à la Société qui les unit. Il m'a paru que c'étoit la matiére d'un ouvrage plus utile encore dans la pratique, que dans la spéculation; ou plutôt dont la spéculation se raportoit toute à la pratique, ce qui doit être le dernier terme de nos vûes. En éfet, que serviroit-il de penser, sans agir; & de savoir réfléchir, sans savoir se conduire?

J'ai taché de réunir ces deux sortes de siences en cet ouvrage pour le rendre plus utile, que quelques autres faits sur le même sujet: la plupart contenant seulement ou des principes, dont on n'aperçoit point assez l'usage; ou des pratiques, dont on ne voit point la liaison aux premiers principes, qui portent la conviction avec eux. On en trouvera ici un seul général, le plus simple peut être de ceux qui font une

Digitized by Google

impreſſion néceſſaire ſur notre ame : & il ſe trouvera apliqué comme de lui-même, aux actions & aux démarches principales de la vie. Ainſi ſans diſcuter trop en détail la nature des paſſions, des vices ou des vertus ; ce qui leur doit ſervir de régle primitive, répandra naturélement ſa lumiére dans tout ce qui ſe trouve compris ſous le nom de Morale.

J'eſpére même que ce volume pourra frayer une voie aux Philoſophes, pour diſcerner les queſtions qu'ils pourroient traiter dans les écoles avec plus de fruit, que celles qui y ſont le ſujet de leur ocupation ordinaire ; comme je le montre par les obſervations ajoutées à la fin de ce Traité. Si je n'ai pas réuſſi en ce point, je me flatte au moins de l'avoir fait en quelques autres : comme 1° d'avoir expoſé les choſes d'une maniére aſſez préciſe, pour ne leur point laiſſer une longueur ennuyeuſe, 2° d'avoir inſéré en chaque Chapitre des traits d'hiſtoire qui ſerviſſent d'éxemples aux maximes expoſées. C'eſt ce qui contribue à ſoulager l'eſprit de la ſéchereſſe des préceptes, à exciter la curioſité, & à fournir des traits amuſans & utiles pour la converſation. 3° D'avoir apliqué les régles de la Morale

Digitized by Google

à des sujets familiers, & à des détails d'usage dans la Société ; ce qui peut faire regarder ce volume comme un Traité de Civilité, fondé en principes & en raisonement : De sorte qu'il peut servir autant à exercer l'esprit des gens de Létres, qu'à former la conduite de ceux qui ne cherchent qu'à savoir vivre ; sience qui vaut bien quelque Philosophie que ce soit ; par là il se trouvera proportioné au caractére de toutes sortes de persones.

Pour conformer le stile au genre de l'ouvrage, j'ai employé une maniére d'écrire, qui tient le milieu entre l'élèvation & la simplicité ; afin qu'il convint à diférens gouts : excepté peut-être à celui qui recherche un stile brillant d'esprit, & pour ainsi dire toujours *bondissant* de pensées ou *de concepts* ; mais contre lequel je vois qu'on comence à se récrier. En éfet, rien n'est plus oposé au stile judicieux & naturel, qui nous a été si heureusement transmis par les Ablancourt, les Patru, les Pelisson, les Bouhours, & par tant d'autres qui ont fait l'ornement de la litérature Françoise, & dont nous ne pouvons suivre les vestiges de trop près. Leur route étoit celle de la raison ; on s'égare en toute autre voie,

Digitized by Google

quelque ſpécieuſe qu'elle ſoit. Je me ſuis étudié particuliérement à prendre de ces grands Maîtres, une clarté qui doit régner dans tous les ouvrages ; mais qui a un droit particulier ſur les ſiences, d'un uſage auſſi univerſel que la Morale.

Ce n'eſt pas que j'aie traité toutes les queſtions qui la regardent : au contraire, j'en ai négligé un grand nombre, qui m'ont paru trop comunes ou trop vagues. J'ai choiſi celles qui m'ont fourni des réflexions particuliéres. Mais afin de réduire à quelque ordre cet amas de queſtions diverſes, je les ai diviſées en quatre Parties ou Livres.

Le premier montre la liaiſon qui ſe trouve entre la raiſon naturéle, la Société Civile, le bonheur qu'on y doit chercher, les régles de la Morale, & les droits de la vertu. Le ſecond eſt comme une aplication des principes généraux, à des ſujets particuliers, qui ſont d'un uſage fréquent dans la Société Civile. Le troiſiéme eſt pour examiner le caractére de quelques vertus ou qualitez morales, dont comunément la nature n'eſt pas aſſez démélée, par raport à la pratique de la Société. Le quatriéme expoſe les ſources les plus comunes des droits de la Société,

Digitized by Google

fondez sur la justice, la charité, & la subordination entre les hommes.

Touchant les observations que j'ajoûte sur divers ouvrages renomez de Morale, où j'insinue ce qu'ils m'ont paru contenir de plus ou de moins estimable; elles pouront supléer à ce qui manque au mien, pour y mettre une nouvéle lumiére. Quelques-uns auroient voulu que je donnasse à ces observations, plus d'étendue qu'à celles de mes Traitez précédens: mais ces réfléxions critiques ne sont que pour des Philosophes, qui entendent les matiéres à demi mot; sans qu'il soit besoin de les exposer, dans tout le jour dont elles sont susceptibles. D'ailleurs, quand il s'agit de critique, quelque équitable & modérée qu'on la fasse, il n'y faut que le pur nécessaire: afin de ne pas laisser soupçoner, qu'on voudroit rabaisser les ouvrages d'autrui; au lieu de montrer seulement leur juste valeur.

Il ne me reste plus qu'à dire un mot, pour ceux qui demandent, comment je me mêle d'écrire sur tant de sortes de siences. Ils feroient mieux ce me semble de demander, si ce que j'écris vaut la peine d'être lu; & si les personnes qui en parlent sans conoissance

Digitized by Google

de cauſe, valent la peine d'être écoutez ? Tant que des eſprits du caractére le plus pénétrant & le plus ſolide, m'encourageront par leurs ſuffrages, comme ils ont fait juſqu'ici, en diverſes parties de l'Europe ; les diſcours de quelques eſprits ſuperficiels, ne me feront pas beaucoup d'impreſſion. Au reſte, ceux qui conoiſſent à fond la nature des ſiences, verront combien elles ſont abregées par l'uſage de la métode & de la préciſion, qui va au terme par le plus droit chemin ; car réuniſſant dans un même point de vue les diférens objets, qui peuvent avoir raport enſemble ; toutes les ſiences, ne ſont plus en quelque maniére, que la même, ſous diférens regards : c'eſt une ſorte de Pierre Philoſophique, avec laquelle on parvient à tout, ou qui ſuplée à tout.

Quoi qu'il en ſoit, on me permétra d'anoncer qu'il ne me reſte qu'à imprimer mes *Traitez Philoſophiques & Pratiques d'Eloquence & de Poéſie*, qui ſont déja ſous la preſſe, pour travailler à l'infolio du *Cours des Siences, qui ſervent à former le langage, l'eſprit & le cœur*, dont j'ai parlé ailleurs, & dont je publierai le projet, comme je l'ai promis.

Digitized by Google

TABLE

DES LIVRES ET DES CHAPITRES,

LIVRE I.

Où l'on expose la liaison qui se trouve entre la raison naturéle, la Société Civile, le bonheur général & particulier qu'on y doit chercher, les régles de la morale, & le droit de la vertu.

CHAPITRE I. *Du caractère & de l'usage de la raison naturéle, qui doit nous conduire au bonheur dans la Société civile.* page 1

CHAP. II. *Quel est le bonheur où la raison puisse naturélement nous conduire.* 5

CHAP. III. *Si l'on peut établir une régle de conduite & de mœurs sur le seul fondement de la raison humaine.* 11

CHAP. IV. *Comment tous les hommes aspirans à un bonheur qui dépend d'eux-mêmes, ils ne l'obtiénent pourtant pas.* 16

CHAP. V. *Pourquoi on fait consister ici l'économie de la morale, & la science de se rendre heureux dans les devoirs de la Société civile.* 25

CHAP. VI. *Notion des principes qui contribuent au bonheur du genre humain; savoir, les passions, la liberté, & la raison.* 29

CHAP. VII. *Que les passions en général sont contraires au bonheur de la Société, si elles ne sont réglées par la raison.* 35

CHAP. VIII. *S'il est des vices qui ne nuisent qu'aux particuliers, sans nuire au bonheur de la Société.* 38

Digitized by Google

CHAP. IX. *Que le savoir vivre consiste à connoître ce qui plaît ou déplaît au commun des hommes, pour ménager leur bonheur avec le nôtre.* 45

CHAP. X. *Quelles sont les choses qui déplaisent en général dans la Société.* 52

CHAP. XI. *Qu'il est un soin de plaire que nous ne devons pas rechercher.* 58

CHAP. XII. *Comment on doit réparer l'impossibilité où l'on est quelquefois, de contribuer à la satisfaction d'autrui.* 62

CHAP. XIII. *Que nous devons prendre soin dans les plus petites occasions, de paroître disposez à faire toujours plaisir.* 66

LIVRE II.

Où l'on fait l'aplication des Principes généraux de la Morale, à des sujets particuliers, qui sont d'un usage fréquent dans la Société Civile,

CHAP. I. *De l'habitude qu'on doit se faire de parler obligeament à tous* 71

CHAP. II. *Que nos discours pour être obligeans n'en doivent pas être moins sincéres.* 75

CHAP. III. *Digression sur la vérité des éloges qui se font comunément dans les Panégiriques.* 80

CHAP. IV. *Des circonspections à observer dans ce que nous disons d'obligeant aux autres* 85

CHAP. V. *De l'atention qu'on doit aporter dans la Société civile, à ne point contredire les autres.* 92

CHAP. VI. *Des ménagemens qu'il faut garder, quand on est obligé de contrarier le sentiment d'autrui.* 98

Digitized by Google

DES CHAPITRES.

CHAP. VII. *Du moyen le plus naturel de prévenir les contradictions dans la converſation.* 102
CHAP. VIII. *De la Raillerie, & combien elle eſt dangereuſe dans la Société Civile.* 105
CHAP. IX. *Régles de la raillerie permiſe dans la Société.* 109
CHAP. X. *Du bon éfet que peut quelquefois produire la raillerie bien entendue.* 116
CHAP. XI. *De l'excès des paroles dans les entretiens.* 119
CHAP. XII. *Des marques auſquelles nous pouvons conoître ſi nous ennuyons les autres en parlant.* 123
CHAP. XIII. *De quelques régles à obſerver pour n'être point incommode dans la converſation.* 126
CHAP. XIV. *Des maniéres ſinguliéres ou rebutantes, & en particulier des maniéres hautaines & de celles qui y ont rapor.* 131
CHAP. XV. *Des maniéres piquantes, bizares, chagrines, diſtraites, &c.* 138
CHAP. XVI. *Des maniéres précieuſes, petites, pedanteſques.* 144

LIVRE III.

Où l'on examine le caractére de quelques vertus ou qualitez, dont la nature n'eſt pas comunément aſſez démélée, par rapport à la pratique de la Société Civile.

CHAP. I. *DEs liaiſons d'amitié. Examen de quelques régles qu'en donne Cicéron.* 149
CHAP. II. *Si l'amitié eſt une vertu; & quelle eſt ſa nature.* 160

Digitized by Google

CHAP. III. *Notion précise de l'amitié pour l'usage de la Société.* 164
CHAP. IV. *Des devoirs de l'amitié dans l'usage ordinaire.* 168
CHAP. V. *De la reconnoissance ; & en quoi elle contribue au bonheur de la Société.* 177
Suite du CHAP. V. *Eclaircissemens sur l'avantage & le devoir de la reconnoissance.* 181
CHAP. VI. *Des louanges & de leur utilité dans la Société civile.* 188
CHAP. VII. *Si pour le bonheur de la Société on peut louer autre chose que la vertu.* 199
CHAP. VIII. *De quelle maniére on doit recevoir les louanges, pour les rendre utiles à la Société.* 202
CHAP. IX. *De la constance ; & combien il faut distinguer la vraie d'avec la fausse pour l'ordre de la Société.* 204
CHAP. X. *Des occasions où la constance ne doit point avoir de lieu.* 208
CHAP. XI. *Que la constance doit ordinairement avoir lieu dans les choses mêmes indifférentes.* 214
CHAP. XII. *De la finesse, & quel usage elle peut avoir dans la Société.* 218
CHAP. XIII. *Du soin que nous devons prendre d'éloigner de nous tout besoin de la finesse.* 223
CHAP. XIV. *Du secret & de la dissimulation ; & s'ils sont utiles pour la douceur de la Société.* 229
CHAP. XV. *De la candeur opposée à la dissimulation.* 235
CHAP. XVI. *Du mensonge & des conjonctures où sa nature, est dificile à démêler dans l'usage de la Société civile.* 239
CHAP. XVII. *Combien le mensonge est pernicieux dans la Société.* 247

Digitized by Google

DES CHAPITRES.

CHAP. XVIII. *Des promesses.* 253
CHAP. XIX. *Du soin de ménager l'estime d'autrui dans la Société.* 260
CHAP. XX. *Si c'est une chimére que le desir d'avoir de la réputation après sa mort.* 267

LIVRE IV.

Où l'on traite des sources les plus communes des droits de la Société, fondez sur la justice, la Charité, & la subordination parmi les hommes.

CHAP. I. QUe l'égalité de nature entre les hommes, est un principe que nous ne devons jamais perdre de vue dans la Société. 1
CHAP. II. *Devoirs de la Charité & de la justice, & leur intime rapport.* 6
CHAP. III. *Examen de la différence entre la Charité & la Justice.* 9
CHAP. IV. *Si l'ordre de la Société exige de réparer le tort fait au prochain, quand on ne peut faire une satisfaction qui soit de même espéce que l'injure.* 13
CHAP. V. *Examen du droit qu'ont à leur réputation quelques hommes vicieux, & s'il est fondé dans les principes de la Société.* 17
CHAP. VI. *Du ménagement que nous devons selon les droits de la Société, à la réputation d'un ami ou d'un parent vicieux.* 24
CHAP. VII. *Examen de la maxime de* NE POINT FAIRE A AUTRUI, CE QUE NOUS NE VOUDRIONS PAS QU'ON NOUS FIT A NOUS-MÊMES, *& en quel sens elle est un principe de bonheur dans la Société.* 27
CHAP. VIII. *Si c'est une régle juste de mora-*

Digitized by Google

le, que L'ON EST OBLIGÉ DE RENDRE AUX AUTRES DES SERVICES QUI NE COUTENT RIEN.

CHAP. IX. *Devoirs de ceux qui ont de l'autorité pour l'ordre de la Société.* 42

CHAP. X. *Combien il est important à tout Supérieur de se faire aimer.* 49

CHAP. XI. *De la difficulté de réussir dans l'exercice de l'autorité, & du moyen le plus propre pour en diminuer les obstacles.* 54

CHAP. XII. *Que le bonheur d'un Supérieur dépend de celui de ses inférieurs.* 59

CHAP. XIII. *Devoir des inférieurs pour trouver leur bonheur dans la subordination.* 64

CHAP. XIV. *Motifs particuliers pour nous disposer à la subordination.* 69

CHAP. XV. *Que dans la Société nous devons regarder les autres hommes, comme nos supérieurs par certains regards.* 71

CHAP. XVI. *Comment nous devons regarder pour la douceur de la Société, ce qui peut se trouver de défectueux dans ceux avec qui nous vivons.* 75

CHAP. XVII. *Du soin de diminuer les autres obstacles, qui altéreroient la douceur de la Société civile.* 78

CHAP. XVIII. *De la tranquilité que donne la vertu, pour notre avantage, & pour celui de la Société, dans les événemens facheux qui nous arrivent indépendamment de la volonté des hommes.*

CHAP. XIX. *Tous doivent travailler pour le bonheur de la Société, à se rendre maîtres d'eux-mêmes.* 90

CHAP. XX. *Combien il est important de s'appliquer dès la jeunesse, à la science de la Société civile, & de la Morale.* 95

Digitized by Google

CHAP. XXI. *Reflexions pour imprimer davantage dans l'esprit des jeunes gens, les principes de la Société civile.* 98

CHAP. XXII. *Des quatre vertus Cardinales, ou les plus générales dans la Société civile,* PRUDENCE, JUSTICE, FORCE, TEMPERANCE. 103

CHAP. XXIII. *Nécessité de la Religion naturéle pour fixer les principes & le bonheur de la Société civile.* 113

OBSERVATIONS Sur la Morale de Cicéron dans son Traité des Ofices. 121

OBSERV. Sur le Livre de la Sageſſe, par Pierre le Charron, Chanoine & Théologal de Condom, *Edition de Bourdeaux* 1601. *in octavo.* 136

OBSERV. Sur le Traité de Morale, *par Pierre Silvain Regis, in* 4o 1690. 156

OBSERV. Sur un Traité intitulé, *Les devoirs de l'homme & du Citoyen, tiré du Droit de la Nature & des Gens, du Latin de feu M. le Baron Puffendorf, par Jean Barbeyrac, in douze* 1708. A Amſterdam, & ſe vend à Luxembourg chez André Chevalier. 171

OBSERV Sur la Morale de Gaſſendi, dans l'Abregé *in* 12. fait par Bernier. 181

REMARQUES Sur les Traitez de la Morale qu'on enſeigne dans les Ecoles. 191

OBSERV. GENER. Sur la Morale d'Ariſtote. 198

Digitized by Google

PERMISSION

DU R. PERE PROVINCIAL.

J'Ai soussigné Provincial de la Compagnie de JESUS dans la Province de France, permets au Pére Buffier de la même Compagnie, de faire imprimer un Livre qu'il a composé, & qui a pour titre *Traité de la Société Civile, &c.* que trois Théologiens de notre Compagnie ont vu & aprouvé En foi dequoi j'ai signé la presente Permission, à Paris le 6. Janvier 1724.

Signé, P. BODIN.

APROBATION.

J'Ai lu par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit qui a pour titre *Traité de la Société Civile, & du moyen de se rendre heureux, en contribuant au bonheur de ceux avec qui l'on vit.* Je n'y ai rien trouvé qui dût en empêcher l'impression. A Paris le 22. Août 1720.

Signé, SAURIN.

Digitized by Google

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amez & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé le Pere Buffier Jésuite Nous ayant fait remontrer qu'il se seroit apliqué depuis plusieurs années à la composition de plusieurs Ouvrages sous le titre intitulé *Cours des Siences qui servent à former le langage, l'esprit & le cœur de l'homme, contenans les traitez de Grammaires, d'Eloquence & de Poëſie ; des principes du raiſonnement, des premieres veritez, & de la Société Civile, avec diverſes pratiques artificiéles pour aprendre l'Hiſtoire, la Cronologie, la Geographie, & la Généalogie*, qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public : Mais comme il craint que quelque Libraire, Imprimeurs, & autres personnes mal intentionnées ne vouluſſent entreprendre de lui contrefaire leſdits Ouvrager ci-deſſus expoſez, soit par changement de titre, en général ou en particulier, ou autrement : ce qui lui feroit un tort conſidérable, atendu les dépenſes, le long travail, & l'aplication qu'il s'eſt donnée pour entiérement les pouvoir parfaire : Il nous auroit en conſéquence trés humblement fait ſuplier de lui vouloir accorder nos Lettres de Privilége ſur ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Expoſant, & reconnoître ſon zele, & lui donner les moyens de nous le continuer : Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes de faire imprimer leſdits Ouvrages ci-deſſus expliquez en tels volumes, forme, marge, caractéres, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, de les faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Preſentes ; à condition néanmoins que les diverſes parties deſdits Ouvrages qui paroîtront ſucceſſivement dans le Public, porteront chacune en particulier une Aprobation de l'Aprobateur qui aura été commis à cet éfet. Faiſons défenſes à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, debiter ni contrefaire leſdits Ouvrages ci-deſſus expliquez en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre, même de traduction étrangere ou autrement, ſans le conſentement par écrit de l'Expoſant ou ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mil livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hotel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant ; & de tous dépens, dommages & interêts, à

Digitized by Google

la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles, que l'impression desdits Ouvrages ci-dessus specifiez sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie; & qu'avant que de les exposer en vente, les manuscrits ou imprimez qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où les Aprobations y auront été données, ès mains de notre très cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau D'ARMENONVILLE; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotéque, un dans celle de notre Chateau du Louvre, & un en celle de notre dit très cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Fleuriau d'Armenonville : le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans soufrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la Copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour duement signifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original : Commandons au premier notre Huissier ou Sergeant de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission : nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le septiéme jour du mois de Mai l'an de grace mil sept cens vingt deux, & de notre Régne le septiéme. Par le Roi en son Conseil, DE S. HILAIRE.

Registré sur le Registre V de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, pag. 173 *numero* 125. *conformement aux Réglemens & notamment à l'Arrest du Conseil du* 13. *Août* 1703. *à Paris le* 7. 1722. DELAULNE, *Syndic.*

TRAITE'

Digitized by Google

TRAITÉ
DE LA
SOCIETE CIVILE,

Et du moyen de se rendre heureux, en contribuant au bonheur des personnes avec qui l'on vit.

LIVRE I.

Où l'on expose la liaison qui se trouve entre la Raison naturéle, la Société civile, le Bonheur général & particulier qu'on y doit chercher, les Régles de la Morale, & les Droits de la Vertu.

CHAPITRE I.

Du caractére & de l'usage de la Raison naturéle, qui doit nous conduire au bonheur, dans la Société civile.

LES hommes ne subsistent que par le comerce qu'ils entretiénent ensemble, & par le besoin mutuel qu'ils ont les uns des autres. Si le Christianisme canonise des Solitaires, il ne

P. Les hommes unis par des devoirs mutuels.

Digitized by Google

leur en fait pas moins une suprême loi, de la Charité & de la Justice; & par là il leur supose un raport essentiel avec le prochain : mais sans nous aréter à l'état où les hommes peuvent être élevez, par des lumiéres surnaturéles, considérons-les ici, entant qu'ils sont conduits par la raison humaine.

2. Importance de discerner ce qui est raison.

Bien que celle-ci en comparaison de la foi, n'ait que des lumiéres très-inférieures & très-bornées, il n'est pas inutile d'en conoître les justes prérogatives. Car étant le guide que les hommes, indépendament même de la religion, se font honeur de suivre, & auquel ils ne renoncent point sans se rendre mépriſables à leurs propres yeux, on ne peut trop leur en marquer le caractére & les véritables droits : sans cela, ils seroient exposez à la confondre avec leur imagination, leur passion ou leur humeur, & à la méconoître d'une maniére d'autant plus pernicieuse, qu'ils se flatent davantage de ne la perdre jamais de vue.

3. Le malheur des hommes est de ne la pas suivre.

Tous les desordres de la vie ont leur principale source dans celui-là. Autant que la vraie raison les conduit

à leur bonheur, autant une raison fausse les en éloigne-t-elle. C'est par des lueurs trompeuses de raison, qu'on fait de mauvaises démarches, qu'on suit un train de vie sujet aux repentirs, & qu'on prend des engagemens contraires à son propre repos & au repos de ceux avec qui l'on est lié par les droits de la Société.

4. Ils se couvrent de son apparence.

Qu'on interoge ceux qui tiénnent la conduite la plus déréglée, qui se livrent aux passions les plus outrées, ou qui éxercent les plus criantes injustices; il n'en est aucun qui ne prétende se justifier, prétendant avoir raison. Mais quelle raison? une raison falsifiée en elle-même & confondue avec la passion. César met sous le joug la République Romaine sa patrie: c'est que comme elle lui préferoit Pompée, elle méconoissoit ceux qui étoient capables de la servir & de la soutenir. Son fils Auguste imite son usurpation, ou y succéde: c'est que Rome se perdoit elle-même, abusant de sa liberté. Quelle ambition semblable à la leur, ou quelle passion encore plus condanable ne trouvera pas à se couvrir d'une teinture de raison, pour autoriser ses plus violens transports?

Digitized by Google

On voit ainsi quelle est l'importance de ne pas laisser méconoitre aux hommes, la raison par laquelle ils prétendent se conduire ; & d'empêcher qu'ils ne prénnent son ombre pour sa lumiére, & son fantôme pour sa réalité.

5. Prevenir le temps que la passion corrompt la raison.

Mais le temps de faire un discernement si essentiel, quel est-il ? Ce n'est pas celui où l'imagination, la passion, l'humeur, adversaires domestiques de la raison, ont pris le dessus, pour la soumétre aveuglément & la faire servir indiférament à leurs vues. Elle n'est plus alors dans son état naturel ; elle est sous le joug & forcée de parler le langage de ses énemis qui la tiénent captive. Si elle essaie de se rendre à elle-même, pour se faire entendre, daigne-t-on écouter un esclave ; ou si on l'écoute, quel cas fait-on de ses vues, quand elles osent contrarier ceux qui la maitrîsent ?

6. En quoi consiste la Morale.

C'est dans le temps du calme & de la pleine liberté de la raison, qu'il faut s'apliquer à discerner son aparence d'avec sa réalité, pour nous pénétrer de ses vraies lumiéres, & prévenir les maximes que la cupidité fait revétir du voile même de la raison. Cette étude est ce que l'on conoît dor-

Digitized by Google

dinaire sous le nom de *Morale*, laquelle a pour fin de régler par la raison les mœurs & la conduite des hommes. C'est celle encore que je regarde ici en particulier, comme la sience de vivre avec les autres hommes, dans la Société civile ; pour y procurer, autant qu'il est en nous, notre propre bonheur, de concert avec le bonheur d'autrui : ensorte qu'il se trouve une liaison nécessaire entre ces trois choses ; 1. Raison : 2. Sience du savoir vivre : 3. Secret de mêtre parmi les hommes, le plus grand bonheur que nous soyons capables d'y procurer, par raport à nous-mêmes aussi bien que par raport à eux.

CHAPITRE II.

Quel est le Bonheur, où la Raison puisse naturélement nous conduire.

ON soupçonera d'abord, que tout ce qu'on peut dire, sur le moyen de procurer le bonheur des hommes, ne sauroit être qu'une spécieuse promesse, pour flater vainement notre cœur ; ou tout au plus une idée de pure spéculation, pour nous exercer agréablement l'esprit : comme il se fait

Moyens d'arriver au Bonheur, semblent peu praticables.

Digitized by Google

dans les discours & les raisonemens des Académies. Tout le monde, dit-on, se trouve trop intéressé à être heureux pour n'en avoir par le secret, s'il étoit praticable; & l'on n'auroit pas atendu après mon Traité pour en faire la découverte. Combien en éfet a-t-on loué la conduite des Thraces, lesquels, au raport d'Hérodote & de Strabon, donnoient hautement à entendre, qu'il n'y avoit nul bonheur à atendre dans la condition humaine : de sorte qu'à la naissance de leurs enfans, ils assembloient leurs parens & leurs amis pour faire des gémissemens en commun sur les misères, où le nouveau né aloit être exposé dans le monde; au lieu qu'à la mort de leurs proches, ils faisoient une autre assemblée, pour donner unanimement des marques de réjouissance, en voyant ceux à qui ils prenoient interêt, délivrez des peines de la vie.

§. 3. Le Bonheur de cette vie n'est pas exempt de peines.

La condition humaine est misérable, on en convient; mais ce n'est pas de quoi il s'agit. On est bien éloigné de vouloir ici parler, d'un bonheur qui préviéne ou qui écarte tous les maux où nous sommes assujétis, & qui métte le comble à tous nos desirs. C'est

celui qu'on se figure, & que j'avoue n'être qu'une pure idée, par raport à la vie présente; c'est celui que l'on voudroit trouver & qu'on ne trouvera point. L'expérience universéle nous convainc trop évidament, que ce bonheur parfait où nous aspirons sans cesse, n'est jamais pour nous ici bas. Les événemens dont nous ne sommes pas les maîtres; la méchanceté des hommes, que nous ne pouvons quelque fois éviter; la constitution de notre corps qui nous expose aux maladies & aux langueurs, sont des causes d'amertume & de douleur incompatibles avec le bonheur tel que nous le souhaiterions; mais pour n'être pas capable d'un parfait bonheur, negligerons-nous celui qui est entre nos mains?

9. Mais que peuvent diminuer par nos soins.

Il est des peines atachées à la condition de notre nature; ne peuvent-elles pas diminuer par nos soins? Et fussions nous destinés à être malheureux, n'est-ce pas un avantage & une sageſſe, que de nous apliquer à l'être le moins qu'il est possible? C'est donc la sience de se rendre aussi heureux, ou si l'on veut, aussi peu malheureux qu'on le puisse être, que je me propose de

Digitized by Google

rechercher : & pour y parvenir, il est des moyens qui se trouveront salutaires, pourvu qu'on daigne les bien connoître & en faire usage.

10. Souvent nous sommes la cause de nos disgraces sans le savoir.

On s'imagine souvent n'avoir nulle part aux peines que l'on soufre, sinon de les soufrir, parce qu'on n'a contribué en rien, à la cause qui les produit à nos yeux : mais on ne voit pas l'ocasion qu'on aura donné à une cause plus éloignée. Il arive donc que la cause immédiate est formée, par l'enchainement de plusieurs autres précedentes causes, à l'une desquelles il sufit d'avoir contribué par sa faute, pour qu'on doive se reprocher son malheur à soi-même.

11. Comment cela arive.

Ainsi voit-on quelquefois un renversement de fortune causé par une subite révolution d'afaires, à quoi l'on n'a point de part : mais plusieurs années auparavant, on avoit voulu prendre l'essor, par une ambition démesurée ; c'est ce qui avoit fait faire des dépenses au-dessus de ses forces ; les dépenses avoient obligé de faire de grands emprunts ; ces emprunts avoient mis hors d'état de payer exactement ses dettes ; cette dificulté de payer avoit diminué le crédit. La di-

Digitized by Google

minution du crédit n'empêchoit pas cependant qu'on ne trouvât de quoi subvenir aux besoins ordinaires ; la persuasion où l'on étoit que l'on trouveroit toujours à subvenir aux besoins plus pressans, a fait négliger de prendre des précautions ; & la négligence des précautions a oté les ressources. Dans ces conjonctures, il est survenu une nécessité extraordinaire, causée immédiatement, par une révolution dans les afaires ou dans les saisons, dans l'Etat ou dans les particuliers : révolution dont à la vérité on n'est pas la cause ; mais on l'étoit, de la situation particuliére qui nous a rendu personélement la révolution funeste.

Ainsi le Roi d'Espagne perd sept Provinces des Pays-Bas.

Ce n'étoit pas le Roi d'Espagne Philipe II. qui s'atira directement, la révolte & la perte de sept Provinces des Pays-Bas qui ont formé la République des Etats Généraux ; c'étoit, si l'on veut, la conjoncture des héréſies nouvéles ; l'esprit indocile des peuples, la fermeté outrée du Duc d'Albe Gouverneur ; à cela le Roi n'avoit point de part. D'un autre côté on pouvoit remedier au mal par de bonnes armées, mais

Digitized by Google

pour les tenir en état d'agir il faloit les payer, & le Roi n'avoit pas de quoi. Il faloit emprunter, & pour cela trouver des prêteurs; on n'en pouvoit plus trouver : Pourquoi ? C'eſt que le Roi avant ces extrémités avoit manqué en 1575. de payer les marchands à qui il devoit; ſon credit fut perdu : la choſe paroiſſoit alors peu importante ; mais le beſoin de crédit ſurvient, & il attire la perte des Armées & des Provinces. Ainſi on ne laiſſe pas d'avoir à ſe reprocher ſon malheur, auquel par ſa faute on a donné une occaſion éloignée. De-là vient que le même accident, ou le même malheur immédiat à l'égard de deux perſones, n'eſt plus un même malheur ; lors que dans les occaſions éloignées l'un s'eſt comporté avec imprudence & l'autre avec ſageſſe. Ces conjonctures & mille autres ſemblables qui arivent tous les jours, montrent comment; 1°. nous contribuons beaucoup plus que nous ne croyons, aux évenemens facheux dont nous nous plaignons : 2°. que nous pourrions contribuer à proportion, à nous procurer d'heureux événemens, & une ſituation plus avantageuſe ; en obſervant les

régles prescrites par la droite raison, qui nous porte également & à nous rendre heureux & à procurer le bonheur d'autrui.

CHAPITRE III.

Si l'on peut établir une Régle de conduite & de mœurs, sur le seul fondement de la Raison humaine.

DEux sortes de personnes semblent persuadées, que la raison ne suffit pas, pour nous faire ateindre à la fin que se propose la Morale : & cela par des principes tout opposez ; les uns par religion, les autres par irreligion.

I §. Quelques uns par religion affoiblissent les droits de la raison.

Les premiers, par la haute idée qu'ils ont du Christianisme, ne jugent pas qu'il puisse y avoir de régle de mœurs, sans le secours de la révélation. Ils en aportent pour preuve, la coruption répandue dans les parties du monde où la révélation n'est point parvenue. Sur ce principe, un Auteur * croyant ne pouvoir remonter trop haut dans ce que la révélation a de plus sublime, a posé pour fondement de toute sa Morale *le mistére de la Trinité*. J'avoue que

* *Le P. Lami de l'Oratoire.*

je ne comprens pas, comment pour diriger la raison, on a recours à un objet, qui de soi est entiérement au-dessus d'elle, & dont par elle-même, elle est absolument incapable de former seulement l'idée.

14. La révélation retrace les régles naturéles de la Morale.

Il est vrai d'ailleurs, que la révélation marque des régles de Morale, qui n'ont point été suivies dans le monde, où l'on s'est abandoné à un déréglement comme universel; & auquel les Philosophes païens avec leurs plus belles maximes, n'ont point aporté un reméde sufisant. Mais si la la révélation nous a aidé en ce point, c'est un secours, qui pour ainsi dire, à rendu la raison à elle-même & qui l'a fait rentrer dans ses droits. Les lumiéres surnaturéles, toutes divines qu'elles sont, ne nous montrent rien, par raport à la conduite ordinaire de la vie, que les lumiéres naturéles, n'adoptent par les réfléxions exactes de la pure Philosophie: les maximes de l'Evangile ajoutées à celle des Philosophes, sont moins de nouvéles maximes que le renouvélement & l'éclaircissement, de celles qui étoient gravées au fond de l'ame raisonable. On sait le mot de Tertulien: *O ame de l'hom-*

me

me, que êtes comme naturellement chrétiens !

La révélation facilite la pratique de ces maximes, par les motifs & les secours puissans qu'elle fournit : mais la raison en a le principe dans elle-même. Si l'on supposoit qu'elle en fût tout à fait incapable, au lieu de l'humilier, on excuseroit ses égaremens, & ils sont inexcusables. L'Apôtre St. Paul reproche formélement aux Gentils, d'avoir pu connoître & d'avoir connu même ce qu'ils devoient faire, sans l'avoir voulu pratiquer. C'est dispenser les hommes de leurs obligations, que d'avouer qu'ils ne peuvent les apercevoir.

15. Elle facilite l'exercice.

Par cet endroit l'irreligion tire à peu près la même conséquence, qu'une religion mal entendue ; en supposant qu'il n'est point dans la raison humaine, de maximes assez fixes, pour en faire des régles de Morale. Tous les hommes, disent quelques-uns, diférent dans leurs opinions selon les tempéramens, les pays, les coutumes, les éducations différentes. Les femmes Indiénes se jettent dans le feu à la mort de leurs mari. Les Iroquois, quand leur père est trop vieux, le

16. On affoiblit aussi par irreligion, les droits de la raison.

tuent pour servir d'aliment au reste de la famille. Les Egiptiens épousoient leur sœur & même leur mére. Parmi les Parthes, leurs Princes de la race des Arsacides, ne comptoient pas avoir un droit légitime au Trône, s'ils n'étoient nez de l'inceste d'une mére avec son fils. Ceux de la Guiane, comme on le sait, se mettent au lit quand leur femme est acouchée; c'est elle qui les sert, au lieu d'être servie & secourue. On a bien d'autres exemples dans l'Histoire, qui paroissent contraires aux régles de la conduite & de la Morale: Pourquoi donc, ajoutent-ils, préférer une coutume à l'autre; & quel droit pouroit avoir une nation, une Société, ou une école, de juger que son opinion & sa raison, doit l'emporter plutôt sur les autres, que non pas les autres sur la sienne? Ne sont-elles pas également fondées à s'atribuer cet honeur, ou à s'en disputer les prérogatives?

17. Pour dissiper une lueur qui n'ébloüit que ceux qui veulent bien l'être, il suffit de se rapeler ce qui a été établi ailleurs *, savoir qu'il est des jugemens si répandus parmi les hommes, de tous les siécles & de tous les pays

* Traité des prem. Veritez Elem. de Metaphis.

du monde, qu'ils doivent passer pour des jugemens naturels, & qui ne manquent point à se former dans leur esprit : à moins que la nature même n'ait manqué en quelques uns ; comme il arrive à ceux qui ne font point usage de leur raison. Or ces jugemens communs à tous les hommes ne se font apercevoir en nulle autre matiére, avec une impression si forte, que dans ce qui concerne la conduite de la vie. Pour en tomber d'acord, il suffit d'indiquer ici le principe général & simple, sur lequel il me paroît qu'est apuïée toute l'économie de la Société humaine. Il se trouvera capable par lui-même, de donner non-seulement de l'estime, mais encore du goût pour les régles de la Morale, dont on n'auroit pas assez examiné la nature & reconu les fondemens. Voici le principe dont il s'agit :

18. Principe général de Morale & de Société.

Je veux être heureux ; mais je vis avec des hommes, qui comme moi, veulent être heureux également. Chacun de leur coté cherchons le moyen de procurer mon bonheur en procurant le leur, ou du moins sans y jamais nuire. Tel est le fondement de toute la sagesse humaine, la source de toutes les vertus purement naturelles, & le principe

pe général de toute la Morale & de toute la Société civile.

CHAPITRE IV.

Comment tous les hommes aſpirant à un bonheur qui dépend d'eux-mêmes, ils ne l'obtiénent pourtant pas.

CE qui nous conduit & nous anime dans la ſuite générale de notre vie & dans chacune de nos démarches en particulier, c'eſt le panchant à nous ſatisfaire nous-mêmes. Quand on s'y porte du coté de la raiſon, c'eſt ce qu'on apéle comunément *bien honête*; du coté des ſens, c'eſt ce qu'on apéle *bien agréable*; ſi c'eſt au même-temps du coté des ſens & de la raiſon, c'eſt ce qu'on peut apéler *bien utile*. Au reſte, ces diſtinctions de *biens*, ou de diverſes ſortes de bonheur, ſe trouveroient peut-être auſſi peu fondées, à y regarder de plus près, qu'elles ſont ordinairement admiſes, ſans être trop examinées.

19. Diverſes ſortes de biens.

Outre la dificulté de reconoître ſi les ſens ne contribuent pas autant que la raiſon, à former le *bien honête*; ou ſi la raiſon ne contribue pas auſſi à

20. Le conſentement peut venir de diverſes cauſes.

Digitized by Google

gouter pluſieurs des *biens agréables* ; qu'importe après tout de quelle maniére & par quelle voie ſe trouve en nous la ſatisfaction, le contentement & le bonheur, pourvu qu'ils s'y trouvent en éfet. Si les ſens nous rendoient véritablement heureux & pour toujours, le ſerions-nous moins parce qu'un Philoſophe entreprendroit de prouver, qu'il n'eſt aucun bien digne de l'homme, que le bien honête ?

21. Ce n'eſt point par le raiſonnemens d'autrui qu'on eſt heureux.

Je vous quitte l'honêteté, lui diroit-on ; c'eſt au bonheur que j'en veux & à mon contentement ; je le trouve, & je m'y tiens. Epuiſez-vous d'ailleurs en raiſonemens ; euſſiez-vous même raiſon de votre coté, j'ai mon compte du mien ; que me ſervira tout le reſte ? C'eſt un ſecours aiſé & comun qui me rétablit la ſanté ; tandis que par des principes ſavans, vous établiſſez qu'un ſi vil reméde ne ſert point à ma guériſon ; elle n'en eſt pas moins rééle pour n'être pas conforme à vos principes. Le raiſonement eſt donc également frivole, & du coté des Médecins & du coté des Philoſophes, quand il ne s'acorde pas avec l'expérience. Mon bonheur eſt dans moi & non dans l'eſprit des au-

Digitized by Google

tres ; c'eſt ce que j'éprouve qui me rend heureux, ſans qu'il ſoit moindre ou plus grand, pour venir d'une cauſe plutôt que de l'autre ; c'eſt ce qu'elle produit en moi qui fait mon bonheur, & non ce qu'elle eſt en elle-même.

22. Le plaiſir des ſens paſſe vîte.

Mais ce qui eſt également vrai, & à quoi l'on ne penſe pas aſſez, c'eſt que le contentement que nous éprouvons quelquefois venir par le ſecours des ſens, ne ſe fait pas toujours également ſentir à nous : il paſſe même très-vîte, & fait place ſouvent malgré nous, à des ſentimens tout oppoſés, de déplaiſir & de mécontentement. Ce n'eſt donc pas le ſeul contentement actuel, qu'il s'agit de découvrir & de chercher, comme le ſeul objet & la véritable fin de la Morale. Quand il eſt actuélement en nous, il nous pénétre : il n'eſt pas néceſſaire que les Philoſophes nous en parlent ; nous en ſavons plus ſur ce point, que toute la Philoſophie & tous les Philoſophes réunis enſemble ne nous peuvent dire. Si un homme voluptueux & paſſioné étoit dans tous les momens de ſa vie, avec le même contentement qu'il éprouve au moment qu'il

Digitized by Google

goute la volupté & qu'il assouvit sa passion, on n'auroit guére de raisons à lui alléguer, par raport au temps de la vie présente : je n'en vois aucune à quoi il ne pût faire des repliques, dont je serois aussi embaraſſé, qu'il le seroit peu de mes argumens. Je l'exhorterois à suivre le parti de la vertu, par les réflexions que fournit la Morale pour être heureux ; & il me répondroit qu'il est heureux indépendament des maximes de la Morale ; qu'il s'en tient à une conoissance de pratique, au lieu de s'embaraſſer l'esprit d'une spéculation qu'il ne goûte point.

Mais enfin, l'expérience est manifeste, que le plaisir de la passion n'est point durable : il est sujet à des retours de dégouts & d'amertumes. Ce qui avoit amusé ennuie ; ce qui avoit plu, comence à déplaire ; ce qui avoit été un objet de délices, devient souvent un sujet de repentir & même d'horreur.

23. Il y a quelques arrets

On ne prétend donc pas nier aux adversaires de la Vertu & de la Morale, que la passion & le libertinage n'aient pour quelques-uns des momens de plaisir ; mais de leur coté ils

ne peuvent disconvenir, qu'ils éprouvent souvent les situations les plus facheuses, par le dégout d'eux-mêmes & de leur propre conduite, par les autres suites naturéles de leurs passions mêmes; par les éclats qui en arivent; par les reproches qu'ils s'atirent; par le dérangement de leurs afaires qui s'en ensuit; par leur vie qui s'abrége, ou leur santé qui dépérit; par leur reputation qui en soufre & qui expose souvent à perdre son rang & sa dignité. Notre Roi Childeric III. se trouvoit bien de sa nonchalence: mais se trouva-t-il bien de sa déposition qui en fut l'éfet, & de sa prison dans un Monastére où il fut relégué? L'Empereur Venceslas se livroit avec goût aux voluptez indignes qui fesoient son ocupation, & à l'avarice qui le dominoit: mais quel goût put-il trouver dans l'oprobre avec lequel il fut dépose, & dans la paralisie où il languit à Prague & que ses débauches avoient atirée?

24. Mal moin dres que ceux de la vertu.

Il s'agit ainsi de faire une compensation du bonheur que peuvent donner le libertinage & la passion, avec celui que prométent la vertu & une conduite réglée: il n'est que ces deux

partis. Quand le premier auroit encore plus d'agrément qu'on ne lui en voudroit ſuposer, il ne pouroit pas ſenſément être préferé au ſecond ; il faut peſer dans une juſte balance, lequel des deux nous porte davantage au but comun, auquel nous aſpirons tous ; qui eſt de vivre heureux, non pour un ſeul moment ou pour quelques heures, mais pour la partie la plus conſidérable de notre vie, & avec la plus grande impreſſion de contentement & de bonheur dont nous ſoyons ſuſceptibles.

25. La vraie Morale ne dément point le ſentiment naturel.

Ainſi, quand un homme ſenſuel veut à l'excès manger des truffes & des champignons, boire du vin de Champagne ou de la Fenouillette, la Morale n'entreprendra pas de l'en détourner, en lui diſant ſimplement que c'eſt là un faux plaiſir, qu'il eſt paſſager, & contraire aux loix de la bienſéance, de la tempérance & de l'honnêté : il répondroit bientôt comme nous avons vu ; ou du moins il ſe diroit à lui-même, que le plaiſir n'eſt point faux, puiſqu'il en éprouve actuélement la douceur ; qu'il eſt tellement paſſager qu'il dure aſſez pour le réjouir ; que pour les loix de la

tempérance & de l'honéteté qu'il ne les envie à perſonne, dès qu'elles ne conviénent point au contentement, qui eſt le ſeul terme auquel il aſpire.

Cependant lorſque je tomberois d'accord de ce qu'il pouroit ainſi repliquer, ſi je pouvois l'amener à quelques momens de réfléxion, il ne ſeroit pas long-temps auſſi à tomber d'accord, que l'excès auquel il s'abandonne pour un plaiſir actuel, eſt ſuivi d'inconveniens dont il a eu déja dans lui ou dans les autres une ſufiſante expérience; qu'ainſi il s'atire plus de peine qu'il n'éprouve de plaiſir. Alors pour peu qu'il faſſe uſage de ſa raiſon, ne conclura-t-il pas, que même par raport à la ſatisfaction & au contentement où il aſpire, il doit ſe priver de certaine ſatisfaction & de certain contentement; & qu'en particulier, il doit s'abſtenir de l'uſage exceſſif des champignons & des truffes, du vin & des liqueurs? Le plaiſir payé par la douleur, diſoit un des plus délicats Epicuriens du monde, ne vaut rien & ne peut rien valoir: à plus forte raiſon, un plaiſir payé par une grande douleur, ou un ſeul plaiſir payé par la privation de mille

16. Une ſatisfaction paſſagére doit céder à celle qui eſt plus durable.

Digitized by Google.

autres plaisirs; la balance n'est pas égale. Si vous aimez votre bonheur, aimez-le constament ; gardez-vous de le détruire par le moïen même que vous employez afin de le procurer. La raison vous est donnée pour faire le discernement des objets où vous devez le rencontrer, & plus complet & plus constant.

27. Ce qui doit causer du regret n'est plus un bien.

Si vous vous trouvez importuné ou contraint, par la réflexion même que je vous exhorte à faire, songez du moins que vous regréterez de n'avoir pas essuié cette légére importunité; & que la peine du regret passera de beaucoup la peine de la contrainte.

28. Le présent doit se balancer avec l'avenir.

Si vous me dites, que le sentiment du présent agit uniquement dans vous & non pas la pensée de l'avenir, je vous dirai qu'en ce point là même, vous n'êtes pas homme : vous ne l'êtes que par la raison & par l'usage que vous en faites : or cet usage consiste dans le souvenir du passé & dans la prévoïance de l'avenir, aussi bien que dans l'atention au présent. Ces trois raports du temps sont essentiels à notre conduite. Elle doit nous inspirer le soin de choisir dans

Digitized by Google

le temps préſent pour le temps avenir, des moïens que dans le temps paſſé nous aïons reconus les plus propres à parvenir au bonheur : ainſi pour y ariver, il ne s'agit pas de regarder préciſement en chaque action que l'on fait, ou en chaque parti que l'on embraſſe, ce qui s'y trouve de plaiſir ou de peine ; car dans les partis opoſez de la vertu & du vice, il ſe trouve de coté & d'autre de l'agrément & du deſagrément : il faut en voir le reſultat dans la ſuite générale de la vie, pour en faire une juſte compenſation.

29. Difference du contentement qu'eſt deux hommes de même tempérament.

Il faut éxaminer par éxemple ce qui ariveroit à deux hommes de même tempérament & de même condition, qui ſe trouveroient d'abord dans les mêmes ocaſions d'embraſſer le parti de la vertu ou de la volupté : au bout de ſoixante ans, de quel coté, y aura-t-il eu moins de peines & de repentirs, plus de vraie ſatisfaction & de tranquilité ? S'il ſe trouve que c'eſt du coté de la ſageſſe & de la vertu, ce ſera conduire les hommes à leur véritable bonheur, que d'atirer leur atention ſur un traité de morale qui contribue à cette

Digitized by Google

fin : & ils ne s'étonneront plus, que tous désirant naturellement le bonheur, tous cependant ne le cherchent pas où ils le doivent trouver ; puisque volontairement séduits par l'apas trompeur d'un plaisir présent, ils renoncent, faute de prévoir l'avenir & de profiter du passé, à ce qui contriburoit davantage à leur bonheur dans toute la suite de leur vie.

CHAPITRE V.

Pourquoi on fait consister ici l'économie de la Morale & la science de se rendre heureux, dans les devoirs de la Société civile.

30. Division ordinaire des Traitez de Morale.

LE commun des Philosophes ont donné plus d'étendue que je ne semble faire ici à la science de la Morale ; partageant les devoirs de l'homme en trois espéces particuliéres ; savoir, ce que nous nous devons à nous-mêmes ; ce que nous devons au prochain, & ce que nous devons à Dieu. La division est judicieuse ; & elle conforme ce que l'Apôtre saint Paul nous enseigne, que nous de-

Digitized by Google

vons vivre avec sobriété, avec justice & avec piété. La sobriété & la tempérance regardent notre personne en particulier ; la justice & la charité regardent le prochain en général ; la piété & la religion regardent Dieu & le culte qui lui est dû.

31. Tous les devoirs de Morale appartiennent à la Société humaine.

Mais s'il est vrai de dire, qu'un homme auroit des devoirs à remplir quand il seroit le seul dans le monde ; il est vrai aussi qu'il n'en auroit aucun qui ne fasse actuélement partie des devoirs de la Société, & que Dieu ne nous en prescrit point qui n'y soient essentiels. Le devoir de la tempérance, qui semble ne regarder que chacun des particuliers, ne laisse pas d'intéresser la société, comme nous le verrons au chapitre suivant : & l'obligation d'aimer Dieu, qui semble n'avoir point de raport aux hommes, est le fondement le plus inébranlable de nos devoirs à leur égard ; puisque nous ne pouvons aimer Dieu, qu'en leur donant, autant qu'il nous est possible, sujet d'être contens de nous. D'où il s'ensuit, que les devoirs qui servent à nous régler, & par raport à ce qu'est chacun de nous en particulier, & par raport à ce

que nous devons à Dieu, servent aussi à nous conduire avec les autres hommes : de maniére que le soin de travailler à rendre heureux ceux avec qui nous vivons, est le même que le soin de servir Dieu & de nous rendre nous-même heureux.

32. La Morale par cet endroit est plus intéressante.

Rien n'est plus intéressant qu'un Traité de Morale exposé sous ce jour ; puisqu'il tend à engager non seulement chacun des hommes à être vertueux, mais encore à faire en sorte que chacun des autres hommes le soit. Ainsi lors qu'un particulier s'éloigne des régles de la Vertu & de la Morale, c'est, pour ainsi dire, autant de diminué sur le bonheur commun. Si alors il ne se faisoit tort qu'à lui-même, je dirois seulement *tant pis pour lui* : mais dans le plan que je propose ici, je dois ajouter *tant pis pour moi-même* ; puisqu'il n'en faut pas davantage, pour m'exposer à quelque désagrément ou à quelque malheur. N'y eût-il qu'un homme au monde qui s'écartât des régles de la Vertu & qui les méprisât, je ne devrai qu'à de purs hasards, de me trouver à couvert de ses insultes ou de ses trahisons ; de ses calomnies, ou de ses vio-

Digitized by Google

lences ; de ſes bizareries, ou de ſa mauvaiſe humeur. Or ne pouvant me répondre de ce qui dépend du haſard; je ne puis me répondre auſſi de n'être pas inſulté ou trahi ; calomnié ou ruiné ; perſecuté, ou du moins importuné. C'eſt donc un avantage commun, de porter tous les hommes à la Vertu, pour nous mettre plus à couvert des pernicieux éfets de leurs vices. A cela revient le mot du Sage Agéſilas. On demandoit devant lui, pourquoi les Lacédemoniens étoient plus heureux que les autres peuples : c'eſt, dit-il, que la Vertu eſt plus cultivée parmi eux, dans les Rois pour comander avec ſageſſe, & dans les peuples pour obéir avec fidélité. On trouvera peut-être, que des inclinations naturélement heureuſes & les précautions que l'on prend contre les vices d'autrui, contribuent davantage au bonheur de la Société, que tout le ſecours qu'on peut tirer de la Vertu : quand il en ſeroit ainſi, la Morale n'y perdroit rien ; puiſqu'elle n'ôte quoi que ce ſoit n'y à l'avantage du tempérament, n'y à la ſureté des précautions. Au contraire, elle tend à les perfectioner & à y ſupléer. Si tous les

33. L'inclination naturelle au bien à toujours beſoin de la vertu.

hommes pouvoient n'avoir que de bonnes inclinations, & prendre des précautions contre les vices de ceux avec qui ils ont à vivre, quel avantage ne seroit-ce point ? La condition humaine ne le permet pas ; il faut tâcher d'y remédier par le secours de la Morale : d'ailleurs, comme il est des naturels incomparablement plus portés au bien que les autres ; il n'en est point qui ne soit porté au mal par quelque endroit : c'est à cet endroit même qu'il faut apliquer les secours de la Vertu, pour nous les rendre utiles.

CHAPITRE VI.

Notion des Principes qui contribuent au bonheur du genre humain ; savoir les passions, la liberté & la raison.

§ 43 Division des diverses passions, peu utiles dans la pratique.

LEs Traitez ordinaires de Morale sont remplis du nom, du caractére & du nombre des passions de l'ame. Ces conoissances peuvent être curieuses & ingénieuses ; mais servent-elles beaucoup au bonheur de la Société & à la vertu des particuliers ?

C'est ce que je ne vois pas. Qu'importe en quel nombre soient les passions, s'il faut être en garde contre toutes; & que sert-il de marquer avec de si justes précisions leur définition & leur nature, si cette spéculation les fait moins conoître que nous ne les conoissons, par notre propre expérience. Nous avons observé ailleurs, que les idées claires & distinctes par raport à nous, venoient uniquement de nos sentimens intimes : est-il pour nous des sentimens plus intimes que nos passions ? Distinguons-les seulement avec exactitude, des autres sentimens intimes qui ne sont point des passions.

35. Principes du Raisonnement, 2. Logique.

Souvenons-nous d'abord, qu'il est en nous quelque chose qui s'apéle *liberté*; & qui consiste, comme tout le monde sait, dans le *pouvoir qu'a notre volonté, de se porter à un objet ou de ne s'y porter pas.*

36. Ce que c'est que liberté.

Je ne m'aréterai point à prouver, qu'il est en nous une liberté pour le bien & pour le mal. Outre ce que j'en ai établi * il le faut suposer quand on parle de Morale; sans quoi on re-

* Traitez des premiéres Veritez nomb. 58. 415. &c.

duiroit à de pures chimères, tout ce qu'ont enseigné là-dessus les plus solides esprits & généralement tous les Philosophes païens ou chrétiens, profanes ou sacrez. Ce seroit même rendre ridicule la science de la Morale dans le genre humain, qui se trouveroit ainsi avoir donné son tems & son aplication, à rechercher ou à enseigner, à pratiquer ou à suivre des maximes dont les hommes ne seroient pas plus susceptibles que des automates, ou de simples machines. A l'égard de ceux qui oposeroient des dificultez, à une vérité dont nous sommes persuadés, par l'expérience du sentiment intime; il ne faut leur répondre que comme Zénon répondit à ce qu'on lui proposoit de subtilités alambiquées, pour lui prouver l'impossibilité du mouvement. Il se leva, & il marcha. Contre l'experience; ce n'est pas le raisonnement qui puisse tenir; c'est uniquement la folie.

D'ailleurs nous éprouvons que notre volonté est susceptible de certains mouvemens, qu'il n'est pas en notre pouvoir d'empêcher, & ausquels il ne nous est pas libre de ne nous porter point, ou plutôt de ne nous sentir pas

Digitized by Google

37. *Ce que c'est que passion.*

portes. En éfet, le mouvement que nous éprouvons alors n'étant pas en notre pouvoir, ce n'est pas nous-mêmes qui nous agitons; c'est nous qui sommes agités par une cause dont nous ne sommes point les maîtres: or d'être agités de la sorte, c'est ce que les Philosophes apélent en latin *pati*; d'où est venu le mot de *passion*, nom qu'on donne à tous les mouvemens dont nous ne sommes pas les maîtres: tels sont ordinairement les prémiers mouvemens d'impatience, de colére de dépit, de tristesse & des autres passions semblables.

Au reste, nous éprouvons encore, qu'il est en notre pouvoir de ne pas nous livrer entiérement aux objets où nous fait pancher cette inclination indélibérée, mais d'en réprimer les mouvemens du moins en partie: soit en nous abstenant de faire l'action extérieure à quoi ils nous porteroient; soit en éloignant les pensées qui y attacheroient notre esprit; car enfin, il est quelque chose dans nous, qui nous fait juger, que souvent il est à propos de résister à ces mouvemens: l'experience nous faisant sentir, qu'en nous y abandonant, nous nous attirons

Digitized by Google

des regrets & des déplaisirs.

38. Raison ce que c'est.

Ce jugement, cette pensée, ou cette lumiére qui nous fait apercevoir les bornes & le frein que nous devons donner à ces mouvemens indelibérés, est ce qu'on apéle *raison*; de sorte que notre intérieur est composé, pour ainsi dire, de deux mouvemens contraires; l'un de *raison*, l'autre de *passion*. Cependant l'usage ordinaire n'atache pas le mot de *passion*, aux mouvemens indéliberés qui ne sont point improuvés par la raison: ainsi le mouvement indéliberé qui nous porte à prendre de la nouriture pour subsister, ne s'apéle point *passion*; non plus que le *mouvement indéliberé*, qui nous porte à desirer une réputation bien fondée, à aimer ceux de qui nous tenons la vie, &c. Ici donc nous prenons le mot de *passion*, entant qu'il est *un mouvement indéliberé improuvé par la raison.*

39. Reponse faite à Philipe de Macédoine.

Philipe Roi de Macédoine, étant dans une partie de plaisir & dans la pointe du vin, parloit avec liberté & gaité: la passion n'en étoit point encore, parce que la raison n'étoit point encore contrariée; mais le discours tombant sur Dénis le Grand,

qu'il n'aimoit pas, & qui avoit fait des Tragédies estimables ; il dit, comme pour jeter sur lui le soupçon de Plagiaire : quel temps auroit-il trouvé pour les composer ? Sur quoi un des assistans, à qui la chaleur moderée du vin n'avoit fait qu'animer la raison sans alterer la passion : *Le temps qu'il a trouvé*, dit-il, *est justement celui que vous & moi nous trouvons pour boire & pour nous rejouir.*

40. Le contentement de la raison est durable.

Mais puis qu'on ne cherche qu'à être content, pourquoi écouter tant la raison, si elle est contraire au contentement actuel que l'on éprouve à suivre sa passion ? C'est parceque le contentement de la passion n'est, comme je l'ai insinué plus haut, qu'un contentement passager, qui fait place à des sentimens de repentir & d'amertume : ensorte qu'à parler avec précision, la raison n'est oposée à la passion, que pour rejeter une satisfaction présente & passagére, qui priveroit d'une satisfaction avenir plus grande & plus durable.

On voit par là en général, ce que nous exposerons plus en particulier dans la suite, combien tout ce qui s'apéle *passion* est incompatible avec

notre propre bonheur ; mais il faut voir encore, comment il est incompatible aussi avec le bonheur de la Société dont nous faisons partie.

CHAPITRE VII.

Que les passions en général sont contraires au bonheur de la Société, si elles ne sont réglées par la raison.

41. Ce qui nous plaît déplaît souvent à d'autres.

COmme j'éprouve en moi que je cherche en tout mon bonheur, chacun des autres hommes l'éprouve également ; or les choses que nous croyons devoir servir à nous rendre heureux & que nous desirons par cet endroit, se trouvent souvent déplaire aux autres & par là sont contraires à leur bonheur ; c'est à quoi notre passion n'a point d'égard : mais c'est le point justement sur quoi la raison doit régler la passion. Si nous voulons inconsidérément chercher notre bonheur dans ce qui déplaît, ou ce qui nuit aux autres, notre exemple les autorise à chercher le leur, dans ce qui pourra nous déplaire & nous nuire à nous-mêmes. & si nous nous croyons

mon droit d'agir pour arriver à notre bonheur, sans nul égard pour eux, ils en usent de même de leur côté, pour détruire les obstacles que nous ferions en disposition d'aporter à ce qui leur convient.

42. Il faut menager leur contentement avec le nôtre.

Ainsi, il se doit faire dans le genre humain un tempérament des soins que chacun de nous aporte pour se rendre heureux, avec le soin que prénent de leur coté, ceux avec qui nous vivons: de sorte que la premiére vue qu'ait chacun de nous, doit être de se dire à lui-même, dans toutes ses démarches: *Ce que je veux faire pour ma satisfaction contribue-t-il à la satisfaction d'autrui, ou du moins n'y est-il point contraire?*

43. Nos passions s'opposent à cette ménagement.

Or, qu'est-ce qui sera capable d'empêcher une vue si raisonable? C'est uniquement nos passions, entant qu'elles nous portent à notre satisfaction actuéle, sans consideration & sans ménagement pour les autres. Si toutes étoient réglées ou réprimées par la raison, elles demeureroient en de justes bornes, qui nous rendroient également & maître de nous-mêmes & aimables à tous: mais ne se trouvant pas assujeties à cet ordre, elles vont

aveuglément contraires les autres à celles à leur goût & à leur satisfaction, & donnant ainsi dans ce qui peut leur déplaire, elles les déterminent à nous causer réciproquement du mécontentement & du chagrin.

44 Comment chaque passion contraire la satisfaction d'autrui.

Une simple exposition de chacune des passions, seroit par elle-même une preuve suffisante de ce que j'avance. La passion de l'ambition nous fait rechercher des honneurs & de l'autorité contre le gré des autres. César dans sa jeunesse, sembloit montrer de la grandeur d'ame, quand on lui entendoit répéter, que si la justice avoit à être violée, c'étoit pour obtenir une couronne; ou lorsque regardant la Statue d'Alexandre il versoit des larmes, de voir que ce Héros eût dès l'âge de vingt-quatre ans fait si grandes conquêtes, & que lui dans un âge plus avancé, il en eût fait si peu: mais c'étoit, comme l'observe Plutarque, les prémices de l'ambition déréglée, qui depuis lui fit renverser & subjuguer la République Romaine sa patrie.

La passion de l'avarice nous fait prendre un bien qui appartient aux autres, ou retenir pour nous seuls

celui-qu'ils auroient droit de partager avec nous. La passion de la colére fait que nous les traitons d'une maniére âpre, dure, injurieuse : la passion de la paresse nous fait abandoner par lacheté & non-chalance nos devoirs à leur égard. La jalousie nous rend haïssables à leurs yeux, par le chagrin que nous concevons des avantages qu'ils possédent. L'opiniatreté qui est un atachement outré à notre propre sens, les blesse par le mépris que nous semblons faire de leurs sentimens ; malgré les raisons sur lesquelles ils se trouvent apuïés. Qu'on examine tout ce qui cause le trouble dans la societé, & ce qui en détruit la tranquilité & la paix, on en trouvera presque toujours la cause dans nos passions, ou dans les vices qui en sont l'efet.

CHAPITRE VIII.

S'il est des vices qui ne nuisent qu'au bonheur des particuliers sans nuire à la societé.

45. Un homme sujet à

ON est assez convaincu que certains vices nuisent à la societé ; tels

que la calomnie, l'injustice, la violence : mais il en est d'autres qu'on regarde ordinairement comme ne faisant tort qu'à celui qui en est ateint. On entend dire assez comunément par exemple, qu'un homme qui s'ennivre ne fait tort qu'a lui-même. Mais pour pour peu qu'on y fasse d'atention, on s'apercevra que rien n'est moins juste que cette pensée. Il ne faut qu'écouter pour cela les persones obligées à vivre dans une même famille, avec un homme sujet à l'excès du vin : les dégouts, les énnuis, les queréles, les emportemens, le dérangement des afaires domestiques, la négligence de l'éducation des enfans, & mille autres inconvéniens semblables, ne sont-ils pas autant de suites naturéles de ce vice & autant d'ateinte à la douceur de la société ? Qui de nous pour mener une vie tranquile & contente, poura se résoudre à faire liaison avec un homme de ce caractére ?

l'excès du vin nuit au repos des siens.

46. Manquer à la raison source de peines pour les autres.

Ce que nous souhaitons le plus dans ceux avec qui nous vivons, c'est de trouver en eux de la raison ; elle ne leur manque jamais à notre égard, que nous n'aïons droit de nous en plaindre : mais quelque oposés que puissent

être les autres vices à la raison. Ils en laissent du moins certaine lueur, certain usage, certaine régle, l'ivresse ôte toute régle, tout usage, toute lueur de la raison; elle éteint absolument cette particule, cette étincéle de la divinité, qui nous distingue des bêtes, comme parle Horace, *assigit humi divinæ particulam auræ*, & elle détruit par là toute la satisfaction & la douceur, que chacun doit méttre & recevoir dans la Société humaine.

47. Privation de la raison par l'ivresse n'a point d'inconvenient.

On a beau comparer la privation de la raison par l'ivresse, avec la privation de la raison par le sommeil; la comparaison ne sera jamais sérieuse. L'une est prescrite par le besoin de réparer les esprits qui s'épuisent sans cesse, & qui servent à l'exercice même de la raison; au lieu que l'autre suprime tout d'un coup cet exercice, & à la longue en détruit pour ainsi dire les ressorts. Aussi l'Auteur de la nature en nous assujetissant au sommeil, en a-t-il ôté les inconvéniens & la monstrueuse indécence qui se trouve dans l'ivresse. Bien que celle-ci quelquefois semble avoir un air de gaité, le plaisir qu'elle peut doner est toujours un plaisir de fou, qui n'ôte

point l'horreur secrète que nous concevons, contre tout ce qui détruit la raison, laquelle seule contribue à rendre constament heureux ceux avec qui nous avons à vivre.

48. Incontinence pernicieuse dans la Société.

Le vice de l'incontinence qui paroît moins opposé au bonheur de la Société, l'est peut-être encore d'avantage : on conviendra d'abord, que quand elle blesse les droits du mariage, elle fait au cœur de l'outragé la plaie la plus profonde. Les loix Romaines qui servent comme de principes aux autres loix, supposent qu'en ce moment il n'est pas en état de se posséder : de maniére qu'elles semblent excuser en lui, le transport par lequel il oteroit la vie à l'auteur de son outrage. Ainsi le meurtre qui est le crime le plus opposé à l'humanité, semble par-là, être mis en paralèle avec l'adultére. Aussi les plus tragiques événemens de l'histoire, & les figures les plus patétiques qu'ait inventé la fable, ne nous montrent-elles rien de plus afreux que les éfets de l'incontinence, dans le crime de l'adultére. Notre Roi Chilpéric trouva la mort par les débordemens de sa femme Frédégonde; & le fameux Duc d'Orléans la trouva dans

Digitized by Google

les siens, dont se vengea le Duc de Bourgogne, par le ministére d'Aubert & de Raoul, tous trois animez d'un même ressentiment : le Duc de Bourgogne périt peu après, par le même desordre.

Même dans les personnes libres

Ce vice n'a guéres de moins funestes éfets, quand il se rencontre entre des personnes libres : la jalousie y produit aussi fréquemment les mêmes fureurs. Tout le monde sait, que le jeune Roi Ladislas de Hongrie, mourut sur le point de célébrer son mariage avec Madélene de France, fille du Roi Charle VII. mais tous ne savent pas la cause de sa mort, & que ce fut la jalousie d'une maitresse personne de condition du pays qui l'empoisona.

Un homme d'ailleurs livré à cette passion n'est plus à lui-même. Il tombe dans une sorte d'humeur morne & brute qui le dégoute de ses devoirs ; l'amitié, la charité, la parenté, la République, n'ont point de voix qui les fassent entendre quand leurs droits se trouvent en compromis avec les attraits de la volupté : ceux qui en sont ateints & qui se flatent de n'avoir jamais oublié ce qu'ils devoient à leur état, jugent de leur conduite par ce

Digitized by Google

qu'ils en conoiſſent : mais toute paſſion nous aveugle, & empêche de nous conoître, & de toutes les paſſions il n'en eſt point qui aveugle davantage. C'eſt le caractére le plus marqué que la vérité & la fable atribuent de concert à l'amour.

49. La paſſion confond les devoirs.

Ce ſeroit une eſpece de miracle, qu'un homme ſujet aux deſordres de l'incontinence, qui donnât à ſa famille, à ſes amis, à ſes citoyens, la ſatisfaction & la douceur que demanderoient les droits du ſang, de la patrie & de l'amitié. Le miracle ſeroit encore plus rare, ſi la perſone ſujéte à ce vice ne s'aveugloit pas dans ces points là même, pour ne voir rien de blamable dans ſa conduite, quelque univerſélement qu'elle ſoit blamée ; & comme il ne ſent rien du chagrin & de de l'inquiétude qu'il donne aux autres, il n'aperçoit pas dans les autres ce qu'il n'éprouve pas en lui-même.

50. En donc du dégoût.

Enfin la nonchalance, le dégoût, la moleſſe, ſont les moindres & les plus ordinaires inconvéniens du vice dont nous parlons : le ſavoir vivre, qui eſt la plus douce & la plus familiére des vertus de la vie civile, n'eſt autre choſe, ſelon la définition judicieuſe qu'en

Digitized by Google

aporte un homme d'esprit, sinon *l'usage de se contraindre sans contraindre les autres.* Combien faut-il d'avantage se contraindre & gagner sur soi, pour remplir les devoirs les plus importans qu'éxigent la droiture, l'équité, la charité qui sont la base & le fondement de toute société ? Or de quelle contrainte est capable un homme amoli & éféminé ? Ce n'est pas que malgré ce vice il ne reste encore de bonnes qualités ; mais il est certain, que par là elles sont extraordinairement afoiblies. On en peut juger par les éfets avantageux que produit la vertu contraire à ce vice. Dans le desespoir des Cartaginois, de se voir enfin reduits sous la domination Romaine, la retenue de Scipion leur vainqueur comença d'adoucir leur peine. Après la prise de la Ville, on lui amena une jeune personne d'une exquise beauté, mariée depuis peu. Au lieu de satisfaire une passion déreglée, il fit garder la jeune Dame avec soin & avec respect ; & aïant fait venir son mari, la lui remet entre les mains sans rançon. Qui n'a pas admiré ce trait du vainqueur de Cartage ! Les Cartaginois en furent charmez les premiers ;

Digitized by Google

ils le furent encore plus de ce qu'il dit au mari, qu'il ne demandoit pour récompense, que de le voir ami des Romains, & qu'ils le méritoient; puisqu'un grand nombre d'entre eux auroient eu la même modération que lui.

CHAPITRE IX.

Que le savoir vivre consiste à connoître ce qui plaît ou ce qui déplaît au commun des hommes, pour ménager leur bonheur avec le nôtre.

51. Importance de discerner ce qui déplaît aux autres.

PUisque nous sommes obligés de vivre avec les autres, de maniére que notre bonheur ne sera jamais en seureté, lorsque nous aporterons quelque prejudice au leur; il est important que nous nous fassions une étude de connoître ce qui les blesse ou les incomode, ce qui leur fait de la peine ou du plaisir; afin de les ménager en tout, & que de la sorte ils soient portés réciproquement à nous ménager aussi.

52. C'est la science du savoir vivre

Ce doit être, ce me semble, la premiére de nos attentions, quand nous

començons de vivre avec eux, & c'eſt proprement en ce point que conſiſte la ſience, qu'avec juſtice on fait tant valoir dans le monde & qu'on apéle *le ſavoir vivre*.

Le Roi Philipe de Macédoine ménagea éxactement la ſatisfaction des Athéniens, avec l'interêt qu'il avoit de les gagner ou de les adoucir à ſon égard. Quand on lui préſenta les diſcours de Démoſthéne, qui avoit ſi ſouvent & avec tant de ſuccès harangué contre lui: ſi je l'avois entendu parler, dit Philipe, je l'aurois pris moi-même avec moi pour le ſuccès de mes afaires. L'Empereur Auguſte montra dans une ocaſion à peu près ſemblable, une attention, qui ne fait pas moins d'honeur à la ſience du ſavoir vivre. Après avoir ſacrifié Cicéron à la vengence d'Antoine, comme on fait, il aborda inopinément un des neveux de ce grand orateur, au temps même qu'il tenoit à la main un volume des ouvrages de ſon oncle. Celui-ci le cacha précipitament: Auguſte s'en aperçut; prit le livre, en lut pluſieurs pages, & dit en rendant le volume; voilà l'ouvrage d'un habile homme & qui chériſſoit bien ſa patrie.

Digitized by Google

Au reſte, la ſience dont nous parlons, ne conſiſte pas ſimplement, comme quelques-uns pouroient ſe l'imaginer, en de ſimples procédés extérieurs établis par un uſage arbitraire diférent en diférentes nations. Cet extérieur n'en eſt pour ainſi dire que la ſuperficie; l'eſſence & l'ame du ſavoir vivre, eſt le ſoin de contribuer à la ſatisfaction d'autrui, afin qu'ils ſoient contens de nous & que nous ſoyons contens d'eux. 53. Qui ne conſiſte pas en de ſimples procedez extérieurs.

Si le ſavoir vivre emploie diverſes pratiques ſelon les divers pays, il eſt eſſentiélement le même par tout. En France il preſcrit, que l'on donne le haut du pavé à ceux que l'on conſidére; en Italie il preſcrit, de ne le point donner, quand il n'eſt pas à la droite: en Orient il défend, que l'on ſe découvre devant ceux qui ſont au-deſſus de nous, en Occident il l'ordonne. Ces pratiques extérieures indiférentes par elles-mêmes, ne ſont rien qu'autant qu'elles partent d'un principe intérieur, qui eſt le ſoin de ſatisfaire les autres. Leur ſatisfaction eſt d'être eſtimés & honorés de nous; ſi la marque de l'honeur & de l'eſtime qu'ils prendent eſt le haut du pa- 54. Ses pratiques diférentes en divers pays.

Digitized by Google

vé, ils sont mal-contens quand nous leur donnons seulement la main droite. Ce n'est donc ni la droite ni le haut du pavé qu'ils demandent ; mais le soin de les satisfaire, en leur donnant un signe de l'estime que nous faisons d'eux.

Il agit dans l'int.

Il se trouve ainsi dans le savoir vivre deux parties également importantes ; l'intérieure, qui est le soin de satisfaire les autres, sans quoi ils seroient mal-contens de nous ; & l'extérieure, qui est la marque de ce soin, établi par l'usage, & qui fait souvent plus d'impression que le reste ; car les hommes ne pouvant juger de ce qui est purement intérieur, c'est l'extérieur qui les touche ; & s'étant acoutumés par l'éducation à unir l'un & l'autre sous une seule idée, ils ne s'imaginent pas que l'un puisse se rencontrer sans l'autre. Une marque d'honneur que nous ne reconoissons point pour telle paroît quelquefois une insulte ; & le soin qu'on prend de nous faire plaisir, s'il n'est soutenu d'une action extérieure qui y convienne, ne manque point de nous fatiguer.

Le savoir vivre d'Allemagne, d'acomo-

En Flandre & en Allemagne, c'est savoir vivre, que de faire boire un ami

ami, dans le même verre où l'on vient de boire soi-même, sans le rincer: cette espéce de savoir vivre nous déplaît & nous révolte en France. Dans les mêmes pays on n'incomode point les gens de les presser de manger, & nous nous en trouvons ici incomodés: si donc l'essence du savoir vivre en quelque pays & en quelque tems que ce puisse être, consiste à contribuer au plaisir & à la satisfaction des autres; la prémiére démarche du savoir vivre est de conoître ce qui leur fait plaisir par raport aux circonstances où l'on se rencontre.

On trouve tous les jours de fort honêtes gens qui ont un bon cœur & de la droiture, & qui avec cela ne savent point vivre; c'est qu'ils n'ont point étudié ce qui plaît ou ce qui déplaît aux autres, & ils n'y font point d'atention. Ils seroient fachés de nous incomoder de propos déliberé, & ils nous incomodent de la meilleure foi du monde: Ils ne veulent au fond dire rien qui nous déplaise, & ils ne cessent de nous déplaire par mille discours peu mesurés: Ils cherchent même quelquefois avec empressement de se mêtre bien dans notre esprit &

Honnêtes gens qui ne savent point vivre.

Digitized by Google

ils s'y mettent tout de travers, par l'ignorance de ce qu'ils devroient savoir pour nous faire plaisir.

Dificulté de discerner ce qui plaît ou déplaît aux autres.

Mais comment venir à bout d'apprendre tout ce qui peut plaire à chacun des hommes, puisqu'ils ont des inclinations si diverses & même des goûts entiérement oposés ? J'avoue que la chose à ses dificultés ; mais c'est en les surmontant qu'on aquiert la sience dont nous parlons. Elle vaut la peine de nous y apliquer ; il s'agit de l'afaire la plus universéle de la vie, qui est de travailler au bonheur d'autrui & au nôtre.

Toute afaire tend à la satisfaction d'autrui.

Car pour le dire en passant, ce mot d'*afaire* qu'on a si souvent à la bouche, n'a aucun usage légitime, que de signifier ce qui se présente à éxécuter pour la satisfaction d'autrui & pour la nôtre ; les gens qui se font une afaire de ce qui n'y doit pas contribuer, sont des esprits frivoles ; ils se font des afaires & ils n'ont proprement jamais rien à faire.

Travailler pour se tourmenter : afaire ridicule.

Ceux qui ne travailleroient au bonheur des autres, que pour se rendre eux-mêmes malheureux, deviendroient la risée du monde & mériteroient de l'être ; si ce n'est qu'ils seroient encore

un plus grand sujet de pitié que de raillerie.

Ceux d'un autre coté qui ne travailleroient qu'à leur bonheur particulier, sans égard à la satisfaction des autres, n'auroient que des afaires de passion qui tôt ou tard tourneroient à leur honte & à leur préjudice, & qui ne pouroient mériter le nom d'afaire.

Travailler pour soi sans égard aux autres, c'est passion.

Ceux au contraire qui sont ocupés à ce qui doit le plus contribuer au bonheur des autres, réuni au leur particulier, sont les hommes les plus dignement ocupés & qui ont les plus véritables afaires.

Travailler pour les autres & pour soi, c'est une vraie afaire.

Revenons; puisqu'il n'est point d'afaire véritable ni digne de l'homme, que celle de travailler au bonheur d'autrui réuni au nôtre particulier: ne plaignons ni le temps ni le soin qu'il nous faudra employer pour en surmonter les dificultés; & en particulier pour être instruits de ce qui peut ou plaire ou déplaire aux personnes avec qui nous vivons.

Et ce qui nous doit ocuper.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

Quelles ſont les choſes qui déplaiſent en général dans la Société.

Premiére inclination univerſ. de tous les hommes, qu'on ne s'opoſe point à leur bonheur.

IL eſt des inclinations preſque générales dans tous les hommes, dont la plus univerſéle & la plus ſenſible, eſt de prétendre que nul ne s'opoſe à notre bonheur & à notre ſatisfaction. Ainſi nous devons avoir pour maxime, de ne jamais traiter avec les autres, d'une maniére à leur faire juger, que nous penſions jamais à doner ateinte à leur ſatisfaction: & par une maxime contraire, nous devons être perſuadés, que nous les gagnerons toujours, ſi nous leur faiſons comprendre, que nous avons à cœur de leur faire plaiſir. Le Duc de Longueville beau frére du grand Condé, avoit particuliérement gagné la nobleſſe, en laiſſant la chaſſe libre à tous les Gentils-hommes qui relevoient de lui; & diſant ſouvent à ce ſujet, qu'il aimoit bien mieux avoir des amis, que des liévres ou d'autre gibier.

Digitized by Google

La seconde inclination générale à tous les hommes, est d'être estimés, & sur tout de n'être point mépriſés; ce qui fait dans la même sorte d'inclination, deux degrés qui ne diférent entre eux que du plus ou du moins: les orgueilleux veulent être estimés, mais au-de-là d'une juste mesure: & tous les hommes desirent de l'être, & le peuvent justement desirer dans les bornes de l'équité.

Deuxiéme inclination d'être estimez.

D'ailleurs, il ne faut pas s'imaginer, que les hommes pour être dans une condition basse, ou d'un esprit médiocre, ne soient pas sensibles à l'estime. Ils ne le sont peut-être pas à la sorte d'estime qu'ambitionent les personnes considérables dans le monde; mais à l'estime dont est susceptible leur condition, leur emploi & leur état.

Les hommes ne sont pas moins sensibles à l'estime.

En efet, pour être dans une situation basse ou inférieure à la nôtre, ils n'en ont pas moins d'endroits estimables: puisqu'il n'est personne qui n'ait de bonnes qualités; soit du coté de l'ame & des dispositions du cœur, soit du coté de l'imagination ou de certains talens, qui ne laissent pas d'être utiles & souvent nécessaires: tous ainsi méritant

Ils le méritent comme les autres.

Digitized by Google

d'être estimés exigent au moins tacitement, qu'on leur rende la justice qui leur est due : si vous la leur refusés, leur mécontentement n'osera peut-être se déclarer, mais il n'en sera que plus vif ; & il trouvera moïen de faire une compensation du desagrément que vous leur donnez, par celui qu'ils vous doneront : soit en vous servant mal, soit en vous manquant de fidelité ou de zéle ; soit en se livrant à des révoltes déclarées ou à des vengeances secrétes.

Troisiéme inclination d'être aimé. Point de petits ennemis.

Non seulement tous les hommes veulent être estimez ; mais encore ils veulent être aimés : & nous ne pouvons l'ignorer, sans nous faire un très-grand tort à nous-mêmes. Si nous leur laissons croire que nous ne les aimons point, ils nous haïront ; & quelque atachés qu'ils nous paroissent à l'extérieur par les liens de l'interêt, ce sera dans le fond autant d'énemis qui n'atendront que le temps de nous faire du mal avec sureté : or quelques peu considérables qu'ils paroissent, ils seront néanmoins à craindre ; selon l'ancíéne maxime, *il n'est point de petits énemis*. C'est à dire, qu'il n'est homme si vil, qui à l'égard de l'hom-

Digitized by Google

me le plus puissant de la terre, ne puisse devenir terrible, s'il est énemi bien déterminé, selon le vers de Corneille :

Qui méprise la vie est maître de la tienne.

Rien de plus puissant qu'un Général d'Armée à la tête de cent mille hommes : mais plus leur nombre est grand, plus il a de quoi craindre, s'il a parmi eux un seul énemi. Le Maréchal de Montluc en a, dans ses mémoires, exposé la maxime avec un détail naïf ; & c'est vrai-semblablement pour la mettre en usage, qu'un autre Maréchal de France qui a vécu de notre temps, ne manquoit point, dit-on, la veille d'une bataille, d'aler de rang en rang faire amitié aux moindres soldats ; & d'en donner des marques à ceux-mêmes qu'il avoit été obligé de faire punir, ou qu'il soupçonoit conserver contre lui quelque sorte de ressentiment. *Camarades*, leur disoit-il alors, *point de rancune.*

Enfin, pour connoître les inclinations les plus générales de tous les hommes, chacun en particulier n'a qu'à étudier celles qui lui sont comunes avec ceux qu'il a coutume de pratiquer ; & ce qu'il

Nos propres inclinations sont connoître celles d'autrui

découvrira en être le fond & comme le centre, se trouvera à peu près conforme aux inclinations du genre humain: ensorte que d'un homme à l'autre, il ne se rencontrera que des diférences légéres & comme imperceptibles. Ainsi on s'apercevra bien-tôt, que les hommes comunément ne veulent point être traversés dans leurs entrepriſes, improuvés dans leurs ſentimens, contrariés dans leurs diſcours, trompés dans le comercè, abandonés dans les engagemens, oubliés dans l'adverſité, réprimés dans la proſperité, bruſqués dans les manières, injuriés dans les paroles, maltraités dans les éfets; & qu'ils ne veulent guére davantage, être relevés dans leurs mépriſes ni blamés dans leurs fautes. Telles ſont les diſpoſitions les plus comunes à tous les hommes; ce qui peut ſervir, avec le ſecours de l'expérience, à nous découvrir toutes les les autres.

On ne peut ſeconder les inclinations de tous.

Je ne prétens pas d'ailleurs, qu'à l'égard de tous les hommes, on ſoit également déterminé à ſeconder toutes leurs inclinations: elles ſe trouvent ſouvent ſi opoſées qu'il nous ſeroit impoſſible d'y ſatisfaire, comme nous

Digitized by Google

le verrons bien-tôt: mais il n'en faut pas moins étudier à quoi elles se portent comunément, afin de les ménager par les régles du savoir vivre.

Au reste, ce n'est pas précisément dans les livres, que doit se trouver la véritable sience du savoir vivre, pour contribuer à nous rendre heureux: c'est parmi les hommes mêmes, qu'il la faut principalement chercher: leur usage nous fait conoître par la voie particuliére & sensible de l'éxpérience, ce que les livres n'aprénent que par la voie indéterminée & vague de la spéculation. Celle-ci ne laisse pas d'avoir ses utilités; elle commence d'ouvrir l'esprit, elle fournit des idées, & disposant à la pratique par les reflexions, elle contribue à en rendre le fruit plus étendu & plus fixe: mais il y aura toujours entre ces deux sortes de siences, la diférence qui se trouve entre sentir & savoir, entre l'expérience & l'étude; il faut tâcher de les réunir pour la même fin: l'expérience bien que la plus utile, seroit souvent défectueuse & se manqueroit à elle-même, faute de donner à l'esprit une suite de lumiéres capables de le conduire réguliérement; ce qui néanmoins

L'usage du monde instruit mieux que les livres.

est nécessaire pour un bonheur constant & durable.

CHAPITRE XI.

Qu'il est un soin de plaire que nous ne devons pas rechercher.

Inconvéniens du soin outré de contenter tout le monde

QUelques résolus que nous devions être de contribuer à la satisfaction des autres, cette détermination ne doit pas être aveugle, ni s'étendre trop loin; si elle n'étoit réglée, elle deviendroit souvent inutile & quelquefois pernicieuse.

Il seroit inutile.

Elle seroit inutile; car il n'est pas toujours en notre pouvoir, de satisfaire tous les hommes; surtout quand ils sont peu équitables ou peu attentifs: exigeant quelquefois ou atendant de nous ce qui n'en dépend pas: or ce seroit intéresser sans fruit notre propre bonheur, que de penser à leur procurer une satisfaction dont nous ne sommes pas les maîtres. S'il est peu raisonable, d'entretenir le desir de nous procurer à nous-même des avantages, auxquels nous ne saurions parvenir; pourquoi soufririons nous un pareil desir à l'égard des autres?

Digitized by Google

L'envie de plaire seroit pernicieuse, si elle contribuoit manifestement à entretenir l'orgueil, la passion ou les erreurs d'autrui. Ainsi quelque intérêt qu'eut Socrate de plaire au Roi Crésus, auprès de qui il avoit été apelé ; il ne le voulut jamais faire. Ce Roi enflé de ses richesses & de sa magnificence, demanda au Philosophe, si avec toutes ses conoissances, il avoit jamais découvert un bonheur qui égalât celui dont il jouissoit sur le Trône. Socrate loin d'aplaudir à cette fausse félicité, & à l'erreur où Crésus étoit sur ce point ; répondit qu'il avoit connu un homme plus veritablement heureux. Qui donc reprit le Roi avec activité ? C'est, repartit Socrate, un Citoyen de ma Ville nommé Sellès. Il étoit homme de bien. Rien ne lui manqua pendant sa vie, parce qu'il ne desira jamais rien que ce qu'il put & ce qu'il dut avoir ; & aïant mis au monde des enfans qui lui ressembloient, il est mort au lit d'honeur, combatant pour sa patrie avec une valeur digne d'elle & digne de lui.

Il seroit même pernicieux.

D'ailleurs, le soin de plaire aux autres nous deviendroit pernicieux à nous-mêmes, s'il devoit trop nous en coûter

On exige de nous quelque fois des services que nous sommes obligés de refuser, sans pouvoir dire la véritable raison de notre refus ; parce qu'elle intéresseroit le secret ou quelque autre de nos devoirs : alors ce seroit foiblesse de nous mettre en peine du refus que nous sommes obligés de faire, quand nous le fesons avec tous les ménagemens que prescrivent les régles de la politesse & les droits de la Société.

Inconsidération de gens qui demandent certaines graces.

L'envie d'obtenir persuade souvent à ceux qui s'adressent à nous, que nous sommes maîtres de leur procurer ce qu'ils souhaitent. Un service que nous aurons rendu à quelque autre, leur semble une raison suffisante pour atendre un même avantage : ils ne font pas atention que les circonstances ne sont plus les mêmes ; & que souvent un plaisir fait une fois, est un obstacle à le faire une seconde fois. Le crédit emploïé auprès d'un grand, ou d'un homme en place, s'épuise par l'usage trop fréquent qu'on en voudroit faire ; & au lieu de trouver en lui de la protection, nous ne lui ferions trouver que de l'importunité en nous.

Ce que l'on a fait pour l'un

S'il ne s'agit point de crédit, mais seulement de notre temps & de nos

soins, le sacrifice que nous en avons fait à quelqu'un, donne la pensée à un autre de nous proposer, de renouveler en sa faveur un pareil sacrifice: en donant tout aux autres, il nous seroit impossible de réserver ce que la raison veut que nous gardions pour nous-mêmes: c'est en de telles circonstances que nous ne devons pas nous inquiéter de déplaire à quelques uns; s'ils sont alors mal-contens, c'est leur faute: ils nous ont demandé ce qu'ils ne devoient pas; & nous leur avons refusé ce que nous ne pouvions raisonablement leur acorder. Nous devrions encore nous inquiéter moins, s'il s'agissoit de leur refuser une chose manifestement injuste.

ne se peut pas toujours faire pour l'autre.

Acoutumons-nous donc à suprimer toute inquiétude, de n'avoir pas contribué à la satisfation des autres; dès que nous pouvons nous répondre que nous la souhaitons de bonne foi, & que nous y aurions volontiers contribué si elle eut été compatible, avec ce que nous nous devions à nous-mêmes. Mais quelle est la régle de ce que nous nous devons à nous-mêmes? car l'amour propre pouroit aisément la pousser trop loin. Pour ne nous y poins

N'être point inquiet du bien qu'on n'a pas pu faire.

Digitized by Google

méprendre, il la faut tirer de ce que jugeroient des perſones judicieuſes, qui ſauroient au vrai la ſituation où nous nous trouvons, dans les circonſtances dont il s'agit.

Obſervons à cette ocaſion de ne jamais manquer, quand nous exigeons quelque choſe d'un autre, d'examiner avec atention s'il eſt en état de le faire : pour lui épargner & à lui & à nous le deſagrément d'un refus.

CHAPITRE XII.

Comment on peut & l'on doit réparer l'impoſſibilité où l'on ſe trouve quelquefois de contribuer à la ſatisfaction d'autrui.

On doit toujours ſouhaiter de faire plaiſir.

SI l'on n'eſt pas naturélement d'un caractére bien faiſant, on ſe prévaudra peut-être de la maxime éxpoſée au chapitre précédent, pour refuſer des plaiſirs qu'on peut atendre de nous. Un eſprit raiſonable doit être en garde contre cet inconvénient. Il ne faut jamais nous inquiéter du bien que nous ne pouvons faire aux autres, mais nous devons toujours ſouhaiter de le

Digitized by Google

pouvoir. Cette disposition n'est pas un desir purement stérile ; puis qu'elle nous détermine à satisfaire par les maniéres, ceux que nous ne pouvons contenter par les éfets, & souvent les maniéres prevalent aux éfets ; car enfin dans le service même que nous recevons des autres, c'est leur afection qui nous touche le plus : ensorte que si nous recevions de quelqu'un l'avantage le plus considérable ; & que nous fussions convaincus que son cœur n'y prend aucune part, à peine pourions nous concevoir à son égard des sentimens de reconoissance : au lieu que si nous étions persuadez, que ceux mêmes qui nous font de la peine, ne le font qu'à regret, & contre la disposition où ils sont véritablement de nous faire plaisir, nous pourions être afligés sans cesser de chérir ceux par qui le mal nous arive.

On le fait par les témoignages de notre bonne volonté.

Au reste, les maniéres qui sont les interprétes naturels de cette disposition, se montrent comme on sait dans les paroles & dans les actions.

Les paroles doivent toujours exprimer l'envie que nous aurions d'obliger ceux qui s'adressent à nous. Si l'on s'aperçoit qu'ils soient persuadez, que

nous pouvons le faire, quand au fond nous ne sommes pas maîtres de la chose comme ils se l'imaginent ; il est à propos de les dissuader, & de leur aporter les raisons qui ne nous permétent pas de condescendre à ce qu'ils nous demandent.

Par le soin d'indiquer les ocasions où l'on pouroit servir.

Pour les satisfaire d'avantage, on peut encore leur indiquer les ocasions où nous serions en état de leur être utiles ; & les inviter de nous méttre à portée d'exécuter, ce que nous voudrions faire pour eux. Ces détails de soins & d'atentions, leur donnant à entendre que nous nous intéressons à ce qui les touche, leur fera oublier le desagrément de ne pas obtenir ce qu'ils espéroient.

La cordialité tient lieu de service.

La cordialité est sur tout d'usage pour produire ces bons éfets ; elle se fait conoître, par un air ouvert & sincére qui les atache à notre personne, lors même qu'ils ne peuvent recevoir nos services.

Un air réservé est contraire à la douceur de la Société.

Il est vrai que cet air ouvert n'est pas également au pouvoir de tous ; & qu'il dépend baucoup du tempérament ; mais aussi peut-on par la réflexion, en ce point comme en baucoup d'autres, coriger, ou perfectioner la

Digitized by Google

diſpoſition naturéle : or je ne ſais s'il eſt diſpoſition plus contraire à la douceur & au bien de la Societé, qu'un air reſervé, contraint, ou miſtérieux. Il donne à penſer aux autres, que ne voulant pas nous laiſſer conoître, il eſt quelque choſe en nous qui perdroit à être connu, & auquel ils ne doivent point prendre de confiance. Ce n'eſt pas que la réſerve ne ſoit quelque fois néceſſaire, nous en parlerons ailleurs ; mais elle n'eſt que pour des ocaſions rares : ainſi il n'en faut point avoir l'aparence dans la ſuite ordinaire de la vie ; & peut-être rien n'a-t-il fait un plus grand tort, à des perſones qui d'ailleurs avoient les meilleures qualités, que cet air ſerré qui reſſerre au même-temps le cœur de ceux qui traitent avec eux.

Il n'y faut pas un air trop épanché.

D'ailleurs, ce n'eſt pas un air épanché que l'on doive prendre ni rechercher. Les perſones les plus aimables par leur modeſtie & leur douceur, en ſont éloignées ; mais c'eſt un air de bonté & de candeur, que l'on fait ſentir non ſeulement dans le diſcours, mais encore dans toute la ſuite de ſon procédé.

Régles de Civilité

On peut ſe rapeler ici en général

& de politesse avantageuse.

les régles extérieures de Civilité & de politesse, dont il seroit impossible de faire le détail: parce qu'elles changent, selon les nations, les ocasions, les personnes & les conjonctures diférentes. Il arive même que l'amitié & la familiarité, se marquent mieux quelquefois par la négligence des régles les plus ordinaires, que par leur observation. Ce qu'on doit avoir en vue, étant de laisser sentir, à ceux qui ont afaire à nous, que nous leur sommes afectionés; il importe peu quelles maniéres on emploit pourvu qu'elles mènent à notre but, & qu'elles conviénent avec les maniéres usitées parmi les honêtes gens de nôtre état & de notre condition.

CHAPITRE XIII.

Que nous devons prendre soin dans les plus petites ocasions, de paroître disposés à faire toujours plaisir.

Il faut menager les petites ocasions de faire plaisir.

IL ne faut pas atendre l'ocasion de rendre les services importans; elle est trop rare. La douceur de la société subsiste par les petits plaisirs que l'on

se fait mutuélement ; ceux qui les négligent s'exposent à ne point paroître aimables, & par conséquent à n'être point aimez ; & manquant de la sorte en mille ocasions, de contribuer à la satisfaction des autres, ils manquent réciproquement à recevoir de leur part, la satisfaction qu'ils en pouroient atendre.

Il ne sert à rien de dire, que l'on est au-dessus des minucies. Quand il seroit vrai que soi-même éfectivement on n'en seroit pas susceptible, il suffit que les autres le soient, pour devoir condescendre à leur disposition ; outre qu'il est peu de persones qui ne soient quelquefois sensibles à ce qui pouroit paroître le plus léger. Le Cardinal Volsey, fameux Ministre & favori du Roi d'Angleterre Henry VIII. conserva les bonnes graces de son maître, par le soin de lui faire present de petits ouvrages bien travaillez que le Roi aimoit : chaque bagatelle présentée étoit un renouvélement de faveur. On a dit que le comencement de la haute élevation où parvint un Conétable, fut le soin de desennuier son Souverain, par l'amusement de faire aler des oiseaux à la chas-

Efets avantageux des petits services rendus.

se aux mouches : ce n'étoit rien : mais des riens animent quelquefois l'afecton plus que les choses ; & par là en quelque sorte les riens deviénent des choses, dans l'usage de la Société.

Ce ne sont pas les objets en eux-mêmes qui nous rendent heureux ; c'est notre disposition à leur égard. Si nous sommes disposez à être touchés des petites choses quelquefois plus que des grandes ; nous devons être d'autant plus atentifs à celles-là, qu'elles se présentent plus souvent : & que les grandes par elles-même atirent suffisament l'atention.

Les petis plaisirs en certaines conjonctures, valent les plus grans.

En éfet, à éxaminer ce qui contribue davantage à la douceur de la vie, nous apercevrons bien-tôt que c'est un amas de diférentes conjonctures, lesquelles prises chacune en particulier semblent imperceptibles ; mais qui se renouvelant d'un moment à l'autre ; font une impression d'agrement ou de desagrément, la plus habituéle & la plus sensible. Il est sur tout des ocasions, où un léger ofice tient lieu des services les plus importans. Le M... de M... étoit simple soldat, quand notre Roi François I. fut pris à la bataille de Pavie & prisonier comme lui. Il juga

que ce monarque seroit sensible dans la conjoncture au moindre signe d'affection des siens. Dans cette pensée, il promit cent écus à un garde, pour le laisser aprocher du Roi qui n'étoit pas encore deboté, & il lui tira ses botes. On vit combien le Monarque en fut touché. Il voulut dabord faire payer les cent écus promis aux gardes ; & conçut pour le soldat François les prémiers sentimens d'estime qui deplus l'élevérent aux prémiers honeurs, qu'il eut d'ailleurs & le soin & le talent de mériter. Mais qu'auroient été sa fortune & ses talens sans une petite atention ?

On ne doit pas se borner aux petits services.

Il ne sufit donc pas de nous réserver aux ocasions importantes, dans le soin continuel que nous devons prendre de contribuer au bonheur & à la satisfaction d'autrui. Il est vrai que si nous n'étions pas disposés à rendre des services considérables, à ceux qui auroient droit de les atendre, il leur seroit impossible d'être contens de nous : mais comme les ocasions en sont peu fréquentes, c'est moins les services que nous rendrions qui sont d'usage, que la disposition où nous sommes de les rendre : or cette disposition, peut se marquer en tous les

Digitized by Google

temps de la vie, par le soin de faire aux autres ce qui peut les contenter, quand il s'en présente les moindres occasions ; & ce sont autant d'avances, dont nous éprouverons nous-mêmes des retours avantageux, dans la suite de la vie.

Digitized by Google

LIVRE II.

Où l'on fait l'aplication des Principes Généraux de la Morale à des sujets particuliers, qui sont d'un usage frequent dans la Société Civile.

CHAPITRE II.

De l'habitude qu'on doit se faire de parler toujours obligeamment à tous.

Facilité de gagner les autres par des paroles.

NOus avons déja observé, que les discours obligeans supléent aux services réels, & que par-là ils contribuent à nous gagner l'afection des autres. Il semble donc, que nous aïons sans cesse de quoi l'obtenir facilement: rien n'étant plus aisé que de parler comme il nous plaît; or ce qui doit nous plaire, c'est de parler obligeament à tous. Rien coute-t-il moins que des mots; & les hommes ne sont-ils pas bien fondés, à croire que nous

sommes peu disposés à leur faire plaisir, quand pour les persuader de notre affection, nous ne daignons pas seulement nous contraindre à employer des paroles ?

Soit que nous soyons inférieurs aux autres

Si nous sommes dans un état inférieur aux autres, il est évident que nous ne pouvions mieux faire, par raport même à notre interêt particulier, que de les gagner; en disant des choses qui les puisse flater, sans les seduire. Scipion l'Africain, après avoir vaincu Annibal, qui s'étoit retiré chez le Roi Antiochus, où Scipion se trouvoit en ambassade, celui-ci lui demanda qui étoient à son avis les plus grands Capitaines du monde. Annibal mit au premier rang Alexandre, en suite Pirrhus Roi d'Epire; ajoutant qu'il croyoit pouvoir se donner pour le troisiéme : mais reprit, Scipion, en quel rang donc vous mettriez-vous, si vous m'aviez vaincu ? Au premier, repartit Annibal : ce tour si obligeant & si poli, toucha Scipion, & le disposa favorablement, pour le plus grand énemi qu'il eut jamais eu.

Ou que nous soyons au

D'un autre coté, il n'est pas moins important aux grans qu'aux petits, de

de s'acoutumer à parler d'une maniére obligeante. Un mot gratieux qui sort de la bouche d'un Prince, touche souvent plus que ses bien-faits ; & ses bien-faits seroient exposez à être comptez pour rien, sans l'assaisonement d'un discours gracieux. C'est ce qui doit faire conoître aux Grans, le tresor qu'ils possédent, dans l'habitude de parler obligeament ; & combien ils seroient inexcusables de ne le pas aquérir.

dessus deux.

Le Roy Louis XIV. gratieux dans sa maniére de parler.

Un trait du feu Roi Louis XIV. est rémarquable sur ce sujet. Un Orateur après avoir prononcé un discours en sa présence, vint lui faire ses rémercimens. S. M. lui témoigna qu'elle l'entendroit encore volontiers une autre fois. L'Orateur s'en retourna charmé. Quand il fut retiré, une Princesse spirituéle & d'un grand discernement, témoigna au Roi quelque surprise, de l'aprobation qu'il donnoit à un discours, dont elle n'avoit pas eu une si haute idée, quand elle l'avoit entendu prononcer. J'en juge comme vous, répondit le Roi : mais, ajouta-t'il, *quand on peut, par un mot, rendre un homme heureux ; il faudroit être soi-même bien malheureux, pour ne*

Digitized by Google

le pas dire.

Je ne sais si tout ce qu'on a raporté de ce Monarque, a jamais eu plus de véritable grandeur que ce trait d'humanité ; sa vie d'ailleurs a été une pratique ordinaire de la maxime dont nous parlons. A peine a-t'on remarqué, que malgré la hauteur avec laquelle il a soutenu la dignité du Trône, il ait parlé à persone pour dire un mot piquant : & l'on a admiré presque en toutes les rencontres, le secret qu'il avoit, de dire les choses les plus propres à faire un extréme plaisir ; c'est sans doute ce qui l'a fait si parfaitement estimer de ceux qui l'ont aproché. Ainsi, au lieu que tant d'autres Princes ne sont bons qu'à être vus de loin, & perdent à être considérés de près, le feu Roi a toujours gagné à être connu dans ses entretiens les plus familiers. On peut atribuer particuliérement cet avantage, à l'habitude heureuse qu'il avoit prise de parler obligeament. C'est un point à quoi l'on ne peut trop s'apliquer dans l'éducation des jeunes gens, sur tout des jeunes gens de condition ; pour les acoutumer à montrer à ceux qui les aprochent, de l'estime & de l'afection ; c'est la voie la plus sure, de

Digitized by Google

s'en attirer à soi-même.

Au reste, il ne faut pas atendre des occasions particulières, pour marquer aux autres, les dispositions favorables où nous sommes à leur égard. Toutes les conjonctures y peuvent servir; & il n'en est aucune où une maniére de parler civile & polie, ne doive contribuer à nous gagner le cœur de ceux à qui nous avons quelque raport. Comme c'est le moyen le plus aisé d'entretenir la douceur de la Societé, il est au même-temps d'un usage le plus étendu & le plus ordinaire.

Il ne faut pas atendre des occasions importantes pour marquer l'envie de servir les gens.

CHAPITRE II.

Que nos discours pour être obligeans, n'en doivent pas être moins sincéres.

NOs discours obligeans doivent toujours être fondés sur une disposition de bienveillance & d'afection, pour ceux à qui nous parlons. Ainsi les complimens usités à la Cour & dans le monde, contribuent assez peu au bonheur de la Société. Il est vrai qu'au moment qu'on les fait, ceux à qui ils s'adressent, ne laiſ-

Les discours obligeans supposent de l'afection dans celui qui parle.

Digitized by Google

sent pas d'ordinaire d'en être contens ; & par cet endroit il vaut mieux tenir ce langage, que tout autre qui lui seroit contraire. Cependant un plaisir passager qui nous expose à être trompés, n'est point un véritable plaisir, mais plutôt un véritable mal. C'est sous ce jour que Tibére, tant qu'il marcha sur les traces de son pére Auguste, regarda tout discours flateur. Aussi, prenoit-il soin, dès qu'il s'en apercevoit, de l'interrompre ou de le détourner. On remarque en particulier, qu'il ne soufroit point, non plus qu'Auguste, qu'on lui donnât le titre de *Seigneur*: de sorte qu'un jour il dit à quelqu'un qui l'apeloit ainsi; *Que vous ai-je fait pour m'injurier* ?

Paroles obligeantes démenties par les effets.

D'ailleurs, quelle impression avantageuse peut faire sur nous, une assurance d'estime ou un témoignage d'amitié, que nous voyons démenti par de mauvais ofices ou par des traits marqués d'indiférence & d'oubli? C'est à quoi sont sujets de purs complimens. Comme ils se font par une sorte de routine, la disposition d'une volonté contraire à ce que l'on énonce, se trahit elle-même en mille conjonc-

Digitized by Google

tures où l'on n'eſt pas aſſez ſur ſes gardes.

Si l'on dit qu'il faut prendre pour maxime, de ne rien croire des choſes obligeantes qu'on nous dit, la maxime ſera outrée. C'eſt une impreſſion de la nature raiſonable, de ne tenir perſone pour être de mauvaiſe foi, à moins qu'on n'en ait eu des preuves: ſans quoi tous ſeroient expoſez au malheur dont parloit Dion de Siracuſe, quand on l'avertit de ſe défier de deux perſones à qui il marquoit de la conſidération : *Eſt-ce vivre*, dit-il, *que de ſe défier de tous, & de craindre toujours d'être trompé ou trahi ?*

Ne rien croire de ce qu'on nous dit : fauſſe maxime.

A la vérité, il ne faut pas prendre pour l'éfet d'une afection particuliére, des diſcours qui ne ſont qu'une civilité établie par l'uſage, dont les honêtes gens ne doivent & ne peuvent ſe diſpenſer: mais ce devoir indiſpenſable, nous en doit rapeler un autre qui l'eſt encore d'avantage: c'eſt d'avoir dans le cœur, des ſentimens conformes aux expreſſions que le ſavoir vivre nous met à la bouche.

Civilités d'uſage.

Car enfin, pour faire une juſte analiſe de ce qu'on apéle *des complimens*,

Les complimens ne ſont

par des discours purement frivoles.

ou ils signifient quelque chose, ou ils ne signifient rien. S'ils ne signifient rien du tout, ce seroit un discours entiérement frivole, qui par là même seroit opposé à la raison : le sens comun ne pouvant autoriser, que l'on parle pour ne rien dire. Et s'ils signifient quelque chose, ce ne sauroit être que la disposition habituéle de vouloir faire plaisir, du moins quand il nous coutera peu pour le faire. Si donc nous y manquons dans l'ocasion, ceux à qui nous faisons compliment, s'aperçoivent que nous n'étions pas dans une disposition conforme aux discours que nous leur avons tenus ; & alors ces discours mêmes les piquent d'autant plus, qu'ils se reprochent d'en avoir été la dupe.

C'est la raison & l'humanité qui les a instruits.

Les complimens dans l'esprit de leur institution & de la nature raisonable, non-seulement ne doivent être contraires à nulle vérité, mais ils doivent même en contenir quelqu'une. Qu'ils n'y doivent pas être contraires, la chose est évidente ; le mensonge ne pouvant convenir avec l'honeur & la probité, qui sont les prémiers liens de la Société Civile.

Digitized by Google

J'ajoute qu'ils doivent même renfermer quelque vérité; car si la politesse ne nous permet pas de ne point user avec eux de paroles civiles & obligeantes, la probité nous permet encore moins de n'avoir pas des sentimens conformes à nos paroles : or comme le besoin de la Société nous montre la nécessité d'user de paroles honêtes & polies à l'égard de tous, l'usage établi de ces régles d'honêteté & de politesse, nous prouve le besoin d'être habituélement disposés à ce qui peut faire plaïsir aux autres, selon les conjonctures où nous nous trouvons & à proportion des rapors que nous avons à eux.

Les complimens dira-ton, ne sont-ils pas de la nature des oraisons funébres & des Epitres dédicatoires, qui n'en sont qu'un tissu ? & d'ailleurs n'a-t'il pas passé en proverbe, *il ment comme une Oraison funébre, ou comme une Epitre dédicatoire* ? Quelle verité peut donc se rencontrer dans ces éloges & dans les complimens ? Sans éxaminer de quel ton se dit l'espece de proverbe, il est toujours vrai qu'on y réproche aux Panegiristes de *mentir* il est donc également

Ils ne doivent jamais contenir la verité non plus que les panegiriques.

Digitized by Google

vrai qu'ils ne le devroient pas faire.

Les mensonges qui s'y glissent deshonorent également celui qui donne les louanges & celui à qui il les donne : mais il ne faut pas croire, que tout ce qui paroît mensonge en ces sortes d'ouvrages, le soit éfectivement ; c'est une digression que nous pouvons faire ici. Elle ne sera pas inutile, par raport à ce que nous établirons dans la suite, au sujet des louanges ; pour discerner ce qu'on y doit éviter, d'avec ce qu'on en peut pratiquer dans l'usage de la Société Civile.

CHAPITRE III.

Digression sur la vérité des éloges qui se font communément dans les Panigiriques.

Un éloge n'est pas une fausseté.

UNe Oraison Funébre, ou une Epitre dédicatoire est un éloge : & un éloge est un tissu de ce qui peut paroître ou se trouver de plus éstimable dans quelqu'un : or c'est là ce qui se présente naturélement à notre esprit comme une fausseté ; surtout quand nous connoissons le su-

Digitized by Google

jet dont on fait l'éloge : par cequ'aïant l'expérience qu'il eſt réelement toute autre choſe qu'un pur amas de perfections, nous ſommes portés à trouver fautive l'image toute avantageuſe qu'on nous fait de lui : outre que notre malignité naturéle ne nous porte à rien moins, qu'à juger vrai, tout le bien que nous entendons dire d'autrui.

On peut louer un homme défectueux, mais non par ſes défauts.

Mais comme il n'eſt rien en ce monqui ſoit abſolument parfait, il n'eſt rien auſſi qui ſoit abſolument vitieux. Si de l'homme le plus acompli, on ramaſſoit dans un ſeul portrait les défauts, les foibleſſes, les travers, les écarts, les contrarietés, les préſomptions, les imaginations, les traits d'amour propre qui s'y rencontrent, on en feroit un objet très-mépriſable & qui ne paroitroit reſſembler en rien, à ce qu'eſt au fond un homme de mérite. Pourquoi ? Parce que ſes défauts quoique très-réels, ſont néanmoins abſorbés par les bonnes qualitez qui prévalent en lui : c'eſt ce que Métellus donna noblement à entendre au ſujet de Scipion. Il s'étoit déclaré toujours contre lui, blamant dans ſa perſone des procédez, qui

Digitized by Google

ne lui paroissoient pas convenir assez aux vrais intérêts de la République. Mais par les éminentes qualitez que Scipion avoit d'ailleurs, Métellus ne l'en crut pas moins digne des plus grans éloges. Il ne s'en est peut-être jamais fait un plus magnifique que quand a sa mort, il dit hautement qu'il faloit aler rendres des actions de graces aux Dieux, d'avoir fait naître dans Rome un Scipion.

Les bonnes qualitez d'un homme quelquevicieux, font un sujet d'éloges.

Lors que dans un même discours, on rassemble ce que peut avoir de qualités avantageuses, l'homme du monde qui aura le plus de vices ou de défauts; l'image paroît fausse, & cependant, elle ne l'est point: un portrait n'a rien de faux, pour ne représenter que la moitié du visage. On a loué avec raison, le Peintre qui fit ainsi le portrait de Philipe de Macédoine, lequel avoit perdu un œil à la bataille de Méthone. Pour ne pas faire un tableau qui représentât un Prince borgne, le Peintre ne le peignit que de profil. Un panygirique est de même; il ne peint les qualitez de la persone que du beau coté, pour ne le laisser voir que de profil. A cela se raporte la réponse d'un Auteur à un

Digitized by Google

homme de condition, qui le railloit d'avoir fait une Epitre dédicatoire, pour un Seigneur dont le mérite ne brilloit pas fort dans le monde: Quand il vous plaira, dit l'Auteur, me faire la moitié du bien qui m'est venu pour l'Epitre dédicatoire, je vous ferai bien d'autres Epitres dédicatoires & qui ne laisseront pas d'être pleines de vérités. La réponse ambigue fit rire, & peut faire sentir ce que nous voulons donner ici à entendre.

Un éloge ne mérite donc aucun reproche, quand il suprime seulement des véritez qui ne seroient pas avantageuses, mais dont il ne s'agit point. S'il passe ces bornes, & qu'il atribue à ceux qui sont loués, des qualités estimables qu'ils n'ont pas; en ce point-là même le Panygiriste est prévaricateur. Mais comme nous l'avons dit, il n'est rien qui ne soit un mélange de bon & de mauvais; & il n'est persone, qui en divers endroits, ne soit estimable, quand il seroit méprisable par d'autres endroits.

On ne ment pas, pourdissimuler des veritez des avantageuses.

Ce que nous disons de la persone, peut s'apliquer à chacune de ses qualitez. A peine en est-il aucune qui ne soit perfection d'un coté &

imperfection d'un autre coté : nulle libéralité par exemple qui ne tiéne de la prodigalité, & nulle avarice qui ne tiéne de l'économie ; nulle fermeté qui n'aproche de la dureté & nulle foibleſſe qui ne puiſſe paſſer quelquefois pour complaiſance, prudence, ménagement. C'eſt par ces cotés avantageux que le Panygiriſte loue les qualités de celui dont il parle, leſquelles par d'autres cotez pouroit ne mériter que du blâme.

La diſſimulation n'eſt point flaterie.

Mais n'eſt-ce point là tomber dans le vice de la flaterie, qui tend à faire illuſion à ceux qui ſont loués, en leur perſuadant qu'ils n'ont rien que de louable : ou que certaines qualités ſont en eux des perfections, tandis qu'elles y ſont, du moins à certain égard, de véritables défauts ?

L'abus qu'on fait des louanges ne retombe pas ſur celui qui loue avec juſtice.

L'inconvénient qu'on ſemble craindre ici, ne regarde point la perſone qui loue. Le ſentiment de la nature raiſonable nous diſpoſe à regarder les autres, par leurs bonnes qualitez, & à y donner des juſtes louanges. D'ailleurs, l'abus qu'en peut faire celui qui les reçoit eſt tempéré ou corigé, par l'avantage d'être ex-

Digitized by Google

cité à soutenir l'estime qu'on témoigne avoir de lui. On raporte à ce sujet un trait naïf d'un jeune homme qui avoit fait des vers ingénieux à St Ignace, Fondateur & Général des Jésuites. Le Saint ravi du tour spirituel qu'il trouvoit dans l'ouvrage du jeune homme destiné à entrer dans sa Compagnie, ne laissoit pas de voir ses louanges avec peine : sur quoi il lui dit ; *croyez-vous trouver en ma personne les qualités dont vous faites l'éloge* : Peu m'importe, repondit le jeune poëte, avec vivacité ; *mon affaire est de vous donner des louanges bien tournées ; & la votre, d'en être digne.*

CHAPITRE IV.

Des circonspections à observer, dans ce que nous disons aux autres d'obligeant.

L'Excès gâte les meilleures choses : comme une maxime essentiéle pour la douceur de la Société Civile, est d'en dire toujours aux autres qui leur puissent plaire & qui leur mar-

Il ne faut point outrer les choses obligeantes qu'on dit

quent notre inclination pour eux ; une autre maxime importante, eſt de ne vouloir point outrer ce qu'on leur dit d'honête ; pour ne pas devenir odieux ou ennuïant. Un homme qui a de la droiture dans l'eſprit & dans le cœur, voyant que la meſure de la louange n'eſt point convenable, ſon eſprit ne ſauroit l'aprouver, ni ſon cœur la gouter. Par là même, il découvre en celui qui lui parle, ou peu de ſincérité, ou peu de diſcernement. Le manque de ſincérité rend la flaterie baſſe & odieuſe ; le manque de diſcernement la rend inſipide & quelque fois rebutante.

Un Prince qui avoit d'éminentes qualités, mais qui avec un très-bon goût des choſes, n'étoit pas ſavant & ne ſe piquoit pas de l'être, parlant judicieuſement d'une choſe nouvéle qu'on lui propoſoit, ne put être content d'un compliment qu'on lui fit à ce ſujet. Un courtiſan dans un enthouſiaſme de louanges lui dit, qu'il étoit admirable que le Prince n'ignorât rien. Vous voulez, reprit le Prince, faire l'éloge de mon ignorance ; mais quelle qu'elle ſoit, j'en fais bien autant de cas, que de

Digitized by Google

la ſience de certains pédans. Le louangeur fut ainſi payé de ſa louange outrée. Deux autres louangeurs ne méritoient pas d'être plus ménagez ; quand le prémier pour plaire à un Prince, à qui les dents manquoient, diſoit froidement ; *qui eſt-ce qui a des dents ?* & quand le ſecond diſoit à une Princeſſe, qui auroit voulu avoir moins d'âge, que ne lui en donnoient ſes années, qu'*elle avoit l'âge de tout le monde.*

Outre le ſoin de faire des honnêtetez qui n'aient rien d'outré, il faut encore les mettre à leur place. Il vaudroit mieux qu'elles fuſſent ſupprimées, que de venir hors de propos & en des conjonctures qui ne conviénent point. Puis qu'il s'agit de contenter les autres, il ne faut pas s'expoſer à leur dire des choſes qu'ils ne ſeroient peut-être pas en humeur d'entendre. C'eſt là-deſſus que ſont fondées les régles, qui preſcrivent le ſilence, quand on eſt avec les perſones à qui l'on doit des égards ; & que les circonſtances ne nous autoriſent pas à le rompre. Quelque choſe d'obligeant ou même de reſpectueux que nous puiſſions leur dire, il ne

Ne les point dire hors de propos.

Digitized by Google

remplaceroit pas ce que nous leur aurions montré de considération & de respect, en nous privant de la liberté de parler, avant qu'ils témoignassent nous la donner.

Les choses paroissent plus obligeantes dans une réponse.

Les occasions où l'on réussit davantage à parler obligeament, sont les réponses qui se présentent à faire. Celui à qui nous les faisons, étant alors disposé à nous entendre, trouve aussi un plaisir particulier à recevoir avec la réponse qu'il atendoit, des honétetez qu'il n'atendoit pas; ou s'il en atendoit, elles lui deviénent encore plus touchantes, puisqu'elles sont alors de son goût.

Elles doivent se dire brièvement.

Mais dans ces réponses mêmes obligeantes, rien ne l'est plus que d'en retrancher la longueur & l'afectation. La longueur rebute la persone, & fait soufrir la modestie: l'afectation ôte l'air de naïveté, qui nous persuade que l'estime qu'on nous marque est sincére.

Complimens italiens, moins touchans que les complimens François.

Les Italiens sont ordinairement plus touchés des complimens de notre langue, que de la leur même. Les complimens Italiens sont néanmoins beaucoup plus longs, & semblent dire beaucoup plus de choses que les nô-

Digitized by Google

tres : mais ils en expriment moins ; parce qu'il s'y trouve moins de naïveté, & par conséquent moins de ce qu'il faut pour nous persuader, que les sentimens du cœur sont actuélement conformes au langage de la bouche.

Comme la longueur & l'afectation sont à éviter dans les choses obligeantes que l'on dit, leur réïteration fréquente l'est encore davantage. Ces redites dans celui qui parle paroissent une défiance, ou de s'être mal expliqué, ce qui donne peu d'estime de lui, ou de ne nous avoir pas trouvé d'abord assez sensibles à ses honnêtetez, ce qui est une sorte de reproche pour nous. Ainsi, lors même qu'il est à propos de marquer plus expressément aux autres des sentimens avantageux qu'on leur a témoignés ; ce doit être par de nouveaux tours & en de nouvéles ocasions ; afin que la nouveauté de la maniére, préviéne l'ennui de la repétition.

Complimens réïterez propres à ennuïer.

Les discours obligeans reçoivent un nouveau prix, quand ils marquent dans nous une disposition habituéle d'afection envers celui à qui nous les

Plus touchans quand ils marquent une afec-

Digitized by Google

sion qui n'eſt point de comande.

faiſons, plutôt qu'une ſimple envie de parler, afin de lui faire actuélement plaiſir : enſorte qu'il puiſſe juger que nous parlons par l'inclination que nous avons pour ſa perſone, & non par un ſimple devoir que nous penſons à remplir. Telle eſt la diſpoſition des hommes, qu'ils ſont beaucoup plus contens d'être aimés par goût que par raiſon. Dans l'un, ils ſe regardent comme la cauſe même de l'amitié qu'on a pour eux ; dans l'autre, ils ne trouvent cette cauſe que dans la diſpoſition de celui qui les aime. Dans l'un, c'eſt à leur propre mérite qu'ils atribuent le ſentiment qu'on a pour leur perſone ; & dans l'autre, c'eſt au mérite même de celui qui a de l'amitié pour eux ; de cette ſorte, le gré qu'ils ſont obligés de lui en ſavoir, eſt un aveu des perfections d'autrui, ce qui n'acomode pas leur amour propre.

Digitized by Google

CHAPITRE. V.

De l'atention qu'on doit aporter dans la Société civile à ne point contredire les autres.

Rien ne sert plus dans la Société que la conversation, & rien n'est plus capable d'en troubler la douceur, que la disposition d'y soutenir son sentiment particulier, quand il est oposé à celui des autres. La contradiction est la guerre des esprits. Lors que nos opinions combatent les leurs, nous ne pouvons être contens d'eux, ni eux de nous.

opinions diférentes semences de dissension.

Cependant l'expérience nous montre, que les opinions des hommes ne sauroient être les mêmes : elles dépendent ordinairement des tempéramens, & les tempéramens sont aussi diférens que les visages. C'est une réfléxion qu'il faut faire, pour comencer à éviter la contradiction : ne point trouver étrange, que les autres aient des sentimens diférens de nous ; comme nous ne nous avisons point de trouver étrange, que leur

opinions diférentes, comme les visages.

Digitized by Google

visage ne ressemble pas au nôtre.

Il faut se rapeler cette maxime

Si nous nous rendons cette maxime familiére, & que nous concevions combien le fondement en est judicieux, nous verrons avec tranquilité, que les uns pensent d'une façon & les autres d'une autre.

L'amour de la vérité, faux pretexte de contradiction.

C'est l'amour de la vérité, disons nous, qui doit nous conduire. Qu'en prétendons-nous conclure? Qu'il faut nous opposer aux sentimens d'autrui, pour les assujétir aux nôtres? Mais cette vérité que nous comptons d'avoir de notre coté, ils ne comptent pas moins de l'avoir du leur; & souvent ils ne sont pas moins bien fondés, à vouloir que nous nous rangions de leur opinion, que nous à vouloir qu'ils se rangent de la nôtre. Persone n'embrasse un sentiment, que sous l'aparence & même sous l'apas de la vérité.

L'aparence de la verité se confond souvent avec la realité.

L'aparence, dites-vous, n'est pas toujours la réalité. J'en conviens: mais l'aparence dãs la plupart des choses où les sentimens des hõmes sont opsez, se confondent avec la réalité. Quel droit avez-vous de prétendre, que l'une soit pour vous plutôt que l'autre; & que celui à qui vous êtes opsé, n'ait

Digitized by Google

pas la réalité, tandis que vous n'avez que l'aparence? Quand une chaleur d'imagination est passée, ne voit-on pas les choses tout autrement qu'on ne les voyoit? Ce que vous voïez alors n'étoit donc pas la vérité pour laquelle vous étiez si animé. Qui vous assure, que ce que vous voïez présentement, le soit davantage? Les objets de notre esprit sont susceptibles de tant de nuances diférentes, qu'il sufit de les considérer sans prévention, pour apercevoir qu'ils peuvent être vus autrement que nous ne les voyons. Ils ne sont la plupart que des mélanges d'obscurité & de clarté, qui doivent nous faire craindre de nous méprendre, en confondant l'un avec l'autre: de sorte que nous ne devons guéres nous fier plus à ce qui se présente à notre vue, qu'à ce qui lui échape.

Peu de choses sont claires.

Tous les objets à la vérité ne sont pas absolument obscurs, & il en est qui doivent faire la même impression sur tous les esprits raisonables; mais combien le nombre de ces objets est-il petit, en comparaison des autres: voilà donc la plus grande partie des ocasions de contrarier, qui

Digitized by Google

sont mal fondées & que nous devons retrancher.

Des verités qui importent peu, ne doivent point inquiéter la Société.

Mais dans celles où la vérité seroit évidemment pour nous, combien y en a-t'il où elle n'est d'aucune conséquence & ne doit nous toucher en rien ? Quel intérêt donc y prendrions-nous aux dépens de notre repos, & du soin que nous devons aporter à satisfaire les autres. Qu'une afaire soit d'une façon ou d'une autre ; qu'un événement soit arivé plus tard ou plûtôt ; qu'une Ville soit ou ici ou là ; que celui qui pense là-dessus autrement que moi, se méprene où non ; que me fait la mépriſe pour m'éforcer vainement de l'en tirer, s'il n'en veut pas sortir ? En serai-je moins éclairé, quand il sera mal instruit ? Et devons-nous soufrir en nous la moindre altération, parce qu'il lui plaît de demeurer dans une erreur, qui ne nous regarde en rien ?

L'ignorance d'autrui ne doit point nous faire de peine.

C'est quelque chose de bisare que notre disposition sur ce point. Il ignore, disons-nous ce qu'il devroit savoir : une infinité d'autres qui le devroient savoir davantage, ne l'ignorent-ils pas également ? Nous en fai-

Digitized by Google

sons nous un sujet de dépit ? Pourquoi en seroit-ce un pour nous, que l'ignorance de celui qui nous contrarie?

Mais peut-être la chose est-elle de quelque importance. S'il en est ainsi, mettons-nous, à la bonne heure, en devoir de lui faire apercevoir la raison, s'il en est susceptible : que s'il ne l'est pas, il ne doit plus être qu'un objet de compassion pour nous. Mais il affecte de ne se pas rendre à ce que nous lui disons de plus plausible. C'est donc qu'alors il parle pour nous piquer : rendons-le la dupe de son intention maligne ; & n'entreprenons pas de défendre ce qu'il n'ataque, que parce qu'il voit que nous le défendons. Quand nous cesserons de le défendre, il ne trouvera plus de matière à sa malignité, & demeurera plus embaraſſé que nous.

Ne point prétendre faire luire les autres à notre opinion.

Mais pour lui en épargner les frais & prévenir le desagrémens de toute ombre de contradiction, tâchons de parler de manière, qu'il ne paroisse en rien que nous le faſſions, pour vouloir réduire les autres à notre sentiment. Nous ne devons avoir ni paroître avoir d'autre vue, dans les entretiens ordinaires de la Société,

Digitized by Google

que de parler pour fournir à la conversation, pour dire simplement ce que nous pensons, & pour satisfaire à la curiosité de ceux qui veulent nous entendre parler pour apprendre & savoir quelque chose de nous. Aussi-tôt qu'il s'éleve une pointe de dispute ou de contradiction, faisons comprendre par nos paroles & nos maniéres, que nous ne prétendons pas soutenir thêse : c'est une prétention pareille, ou du moins son aparence, qui suscite les piques dans les entretiens & qui corompt leur agrément.

Les contradictions legeres animent la conversation.

On ne veut pas improuver ici les contradictions légéres, qui se font avec plaisir de part & d'aurte : elles sont l'ame de la conversation, qui tariroit la plupart du temps, si l'on ne se trouvoit pas de diférens avis, pour chercher à s'éclaircir mutuélement & toujours obligeament. Le Philosophe Cléombrote, fameux par la sotise qu'il fit, de se jeter dans la mer, après avoir lu le Traité de Platon sur l'immortalité de l'ame : ce Philosophe, dis-je, fournit, au rapport de Plutarque, un trait de con-

Digitized by Google

tradiction ingénieuſe & polie. Un pére & un fils, tous deux auſſi Philoſophes, diſputoient ſur la queſtion, ſi la vertu va toujours en dégénérant parmi les hommes. Le fils ſoutenoit que non. Il eſt évident, reprit Cléombrote, que vous vous méprenez, & votre pére vaut mieux que vous; on vient à la preuve; c'eſt dit celui-ci, que votre pére aïant mis au monde un fils qui le vaut bien, par là même vous ne le valez pas: juſqu'à ce que vous aïez, comme lui, un fils d'un grand mérite, votre théſe ne peut ſe défendre contre lui.

Au reſte, la converſation ne comporte ainſi, que des éclairciſſemens aſſez ſuperficiels: ce ne ſont pas des conférences réglées de doctrine ou de politique. Elle ſemble ingénieuſement & ſenſément définie par un homme d'eſprit, *un entretien où l'on parle de tout, ſans rien aprofondir.* Son but, eſt plutôt le délaſſement de l'eſprit, que ſon inſtruction. Ce qui n'empêche pas qu'une inſtruction qui n'ôte rien au délaſſement, ne rende la converſation beaucoup plus eſtimable. Mais il faut bien de la briéveté, du tour, du choix, & de

Digitized by Google

la facilité dans l'instruction ; pour n'oter rien à la douceur de l'entretien ; & par cet endroit la conversation semble trés-peu susceptible des éclaircissemens, qui demanderoient de la discussion.

126. Disputes de religon peu convenables dans la conversation.

Par là, on peut juger que les matiéres qui font des disputes de religion, conviénent mal, à la conversation ordinaire. Elles ont besoin de reflexions exactes & suivies, dont ne sont pas capables toutes sortes d'esprits; & pour lesquelles mêmes ils ne sont pas d'humeur à donner l'aplication néceſſaire: on n'en peut alors parler que superficiélement: Et faute d'être vues dans tout leur jour, elles laissent des dificultés & des doute à plusieurs, qui ont assez d'intéligence pour les former, & trop peu pour les résoudre. Cependant comme la contradiction est à éviter, & que la piété d'ailleurs ne permet guére de voir avancer des maximes ou des propositions suspectes en fait de religion, sans témoigner qu'elle les improuve ; il est plus à propos de prévenir des inconvéniens, qui fourniroient un sujet trop légitime de contradiction.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Des ménagemens qu'il faut garder, quand on est obligé de contrarier le sentiment d'autrui.

127. Politesse nécessaire, dans la nécessité de contrarier les autres.

QUelque sujet légitime que l'on puisse avoir de contredire, quand par principe de religion, de conscience & d'honeur, on se tient obligé de paroître d'un s'entiment opposé à celui des autres, il y faut toujours une extrême circonspection.

128. Montrer qu'on ne cherche qu'à s'éclaircir.

La premiére atention doit être de faire comprendre, qu'on n'a nul goût pour la dispute, & qu'on cherche la vérité sans être susceptible, ni de l'ombrage des préjugés, ni du feu de la passion.

129. Laisser le temps aux autres d'exposer leur pensée.

Il est bon encore de marquer à ceux qui souhaiteroient de s'éclaircir avec nous, qu'on ne veut parler qu'autant qu'il leur plaira d'entendre, & qu'on est disposé à les écouter tant qu'ils jugeront à propos. On peut alors par une maniére aussi adroite que polie, les inviter à mettre leur pensée dans tout son jour; & pren-

Digitized by Google

dre même un soin particulier de ne les point interrompre, & s'il se peut, qu'ils ne soient point interrompus par d'autres. Quand à la fin, ils auront parlé autant qu'il leur aura plu, on leur demandera s'ils agréent d'entendre ce que l'on peut avoir à répondre Il n'est point de meilleure voie, pour faire bien recevoir ce qu'on doit opposer au sentiment des autres. En efet, ce que la contradiction auroit de rebutant, se trouve changé alors, en ce qu'un éclaircissement judicieux peut avoir d'intéressant: sur tout si l'on a soin de bien prendre la pensée de l'adversaire, de la lui répéter même en peu de mots, & ensuite d'y aporter avec une égale briéveté une reponse juste & plausible.

130. Laisser tomber les choses, quand on affecte de ne pas nous entendre.

Que si, comme il arive quelquefois, on ne nous laissoit pas seulement la liberté ou le moment de nous faire entendre; il vaut incomparablement mieux & pour la douceur de la Société, & même pour l'avantage de la cause que l'on se croiroit obligé de soutenir, prendre le parti du silence; en marquant que nous parlerons, quand on jugera à propos de nous écouter.

Digitized by Google

Toute autre maniére de nous opo-
ſer au ſentiment d'autrui, eſt ſujete
aux plus grands inconveniens. Outre
les deſagrémens que la diſpute cauſe
dans l'entretien, elle laiſſe d'ordi-
naire une fermentation de mécon-
tentement reciproque, qui paſſe ſou-
vent à des ſentimens d'éloignement,
d'averſion & d'inimitié.

131. Mécontentement qui naiſſent de la contradiction.

D'ailleurs, ſi l'on a égard à la na-
ture de la cauſe que l'on ſoutient,
ou bien elle ne vaut pas la peine de
la diſpute, & alors ce ſeroit puéri-
lité ou groſſiéreté, d'entrer dans la
moindre conteſtation ſérieuſe ſur un
pareil ſujet : ou bien elle eſt impor-
tante ; & alors elle ne ſe ſoutiendra
jamais mieux que par la voie de la
tranquilité, de la préſence d'eſprit
& de l'atention qu'on ſe ſera atirée.
Sans cela eût-on d'ailleurs les plus
fortes raiſons du monde, elles ne fe-
ront point d'éfet, n'étant point é-
coutées : puiſque les démonſtrations
mêmes de la Géometrie toutes évi-
dentes qu'elles ſont par elles-mêmes,
ne peuvent faire impreſſion, à l'é-
gard de ceux qui n'y veulent pas a-
pliquer l'eſprit ni préter l'atention.

132. Les meilleures raiſons ſont ſans éfet quand elles ſont peu écoutées.

CHAPITRE VII.

Du moyen le plus naturel de prévenir les contradictions dans la converſation.

133. Se bien entendre eſt le moyen d'éclaircir les choſes.

POur éviter les occaſions de contredire qui ſe préſentent ſi ſouvent, le meilleur moyen eſt de bien faire entendre ce qu'on dit, & ſur tout de ſe bien entendre ſoi-même. Ce qui donne ſujet de nous contrarier, ce ſont la plûpart du temps nos mépriſes; quand on nous les fait apercevoir, une ſotte vanité nous détermine à les vouloir juſtifier, & nous perſuade qu'il eſt des raiſons, pour ſoutenir ce que nous avons avancé. Nos raiſons ſe trouvant peu juſtes, nous en cherchons d'autres pour venir à l'apui des premiéres & qui ne ſont pas de meilleur aloi; la diſpute une fois en train, au défaut des raiſons viennent les paroles piquantes, & quelquefois les invectives, les injures, les diſſenſions, & même les inimitiez déclarées.

134. Guerre ſurvenue ſur ſou-

Un trait ſingulier de l'Hiſtoire d'Alemagne vient naturélement au ſujet

dont nous parlons. Un bruit s'étant répandu que trois habitans du Duché de Meckelbourg, avoient été mis à mort par ceux de Lubek, le Duc de Meckelbourg, pour en tirer raison, ne manqua pas de leur déclarer la guerre. Cependant le bruit se trouva faux, & les trois habitans, revinrent dans leur pays pleins de santé ; mais la guerre étoit comencée, il falut trouver pour la continuer des raisons qui n'étoient jamais venues à l'esprit ; on n'en manqua pas, & on la continua pendant plusieurs années.

tenir ce qu'on ne prétendoit pas.

La même atention que nous devons aporter à bien comprendre ce que nous disons, doit s'aporter avec encore plus de soin à bien comprendre ce que disent les autres, pour entrer dans leur pensée. En général nous devons suposer, qu'il n'est presque persone qui n'ait raison par quelque endroit ; & que nous manquons à l'apercevoir faute de bien démêler ce qu'on a véritablement dans l'esprit. Le langage défectueux des hommes nous expose à cet inconvévénient, auquel nous ne saurions être trop atentifs : la plûpart des ex-

135. s'apliquer à entrer dans la pensée d'autrui.

preſſions dans l'uſage ordinaire ſont ſi ambigues, que les plus grandes diſputes finiroient bien-tôt, ſi chacun voyoit clairement & indépendamment des mots, ce que les autres ont dans la penſée.

136. N'inſiſter pas ſur ce qui leur eſt échapé.

Enfin, il arive ſouvent que les conteſtations naiſſent de ce qui eſt échapé, faute d'exprimer exactement ſa propre penſée : en ſorte qu'on n'a pas dit preciſément ce qu'on vouloit ; & que ce qui eſt échapé eſt ce qu'on ne vouloit pas. Or c'eſt un mauvais tour d'imagination & une ſorte d'injuſtice, de rendre les hommes reſponſables, de ce qu'ils ont dit ſans une atention ſufiſante : l'eſprit ne pouvant pas être toujours également préſent à lui-même ; ſur tout dans les entretiens que nous avons les uns avec les autres, où l'on penſe bien moins à parler avec préciſion qu'avec liberté.

Si l'on s'ocupoit un peu plus de ces réfléxions, il ſemble que l'agrément de la Societé, ſe feroit ſentir d'avantage dans la converſation qui en eſt le plus doux lien ; puiſqu'on oteroit ainſi les prétextes ou les reſſources à l'eſprit de contradiction, qui en eſt

Digitized by Google

un obstacle des plus grands & des plus comuns.

CHAPITRE VIII.

De la raillerie, & combien elle est dangereuse dans la Société Civile.

137. Raillerie amusement & obstacle à la Société.

IL semble que la raillerie est plutôt un amusement de la Société, qu'elle n'y fait un inconvénient : mais c'est par cet endroit même, qu'il y faut aporter plus de circonspection, puisqu'il est plus aisé de s'y méprendre.

138. Effets pernicieux de la raillerie.

Tout est rempli d'exemples du mal qu'ont produit certaines railleries ; parce qu'à la faveur de l'air plaisant qui les acompagne, on y envelope les plus sanglans outrages. Les derniers siécles de l'Empire Romain en fournissent un trait remarquable. L'Impératrice Justine étoit mécontente de l'Eunuque Narsès. Ce Capitaine également habile & zélé, avoit rendu les plus importans services à l'Empereur Justinien, en mettant le comble aux victoires de

Digitized by Google

Bélisaire son prédécesseur, dans le commandement des Armées d'Italie : cependant Narsès déplaisoit à l'Impératrice, qui le voulut faire rapeler, & qui par une raillerie, causa la perte de la plus belle partie de l'Empire. Comme il étoit eunuque, elle dit de lui, qu'au lieu de faire la guerre, il lui convenoit mieux de venir filer avec les filles du Palais ; sur quoi outré de dépit : *S'il faut filer*, dit-il, *j'ourdirai un ouvrage dont on démêlera pas les fils*. Il parloit des afaires qu'il alloit doner à l'Empereur, introduisant en Italie les Lombards qui l'enlevérent éfectivement à l'Empire.

1392. Mépris & insulte. Fiats à la raillerie.

Tous les éfets de la raillerie ne sont pas aussi funestes, mais ils sont toujours à craindre ; parce qu'elle joint à un air de mépris, qui est deja insuportable, une sorte d'insulte qui irrite à l'excès.

1460. Raillerie d'autant plus dangereuse qu'elle est amusante.

Notre atention sur ce point est d'autant plus nécessaire, que ceux qui ne ressentent pas les ateintes de la raillerie, surpris ou amusés par ce qu'elle renferme de réjouissant, ne pensent qu'à en rire ; lorsque d'ailleurs elle porte un coup mortel dans

Digitized by Google

l'ame de celui qu'elle araque ; celles qui ſont les plus outrageantes n'aïant pas ſouvent d'autre aparence ou d'autre tour, que celles qui ne ſont qu'amuſantes : image aſſez naturéle du paſſe-temps de certains ſauvages, qui acoutumés à la chaſſe des animaux des bois, y tuent avec une égale délibération, les hommes mêmes qu'ils y rencontrent.

Un grand Roi reconut ces pernicieux éfets, après un bon mot qui lui échapa, à l'égard d'un homme de ſa Cour, dont l'épée s'embaraſſa dans les jambes du Monarque : *Votre épée*, lui dit-il, *n'a jamais fait du mal qu'à moi.* La plaiſanterie renfermoit un ſanglant reproche ; & ce n'étoit pas l'intention du Prince.

141. Elle bleſſe ſouvent plus qu'on ne veut.

C'eſt donc quelque choſe en ſoi de très-dangereux que la raillerie, de quelque tour ingénieux dont on la puiſſe revétir : la malice même en eſt d'autant plus redoutable, qu'elle eſt aſſaiſonée de plus de ſel & qu'elle eſt plus propre à réveiller le goût. L'agrément ou l'ornement d'un poignard n'empêche pas qu'il ne tue ; & ce ne ſeroit pas une excuſe à celui qui auroit fait un meurtre, d'alé-

142. Ce qu'elle a d'ingenieux la rend plus à craindre.

guer qu'il l'a comis avec un poignard dont la garde étoit garnie de diamans ; nous n'en aurions pas moins d'horreur de son crime, & il n'en seroit pas moins le destructeur de la Société humaine.

143. Etre en garde même contre les railleries permises.

Mais n'est-il pas une raillerie innocente, dont on peut faire usage, avec autant d'agrément que l'on doit éviter l'autre avec aplication ? Oui sans doute ; mais le talent de la raillerie étant, comme j'ai dit, séduisant par lui-même, il faut être en garde contre toute raillerie, pour se bien assurer, que celle qu'on se permet, ne sauroit nuire ni déplaire.

144. Se défier de l'habitude de railler.

Exemple de Comines.

Il faut en particulier se défier toujours de celle qui a pour principe l'habitude & le tempérament ; parceque n'étant pas réglée alors par le discernement & par l'attention de l'esprit, elle expose à faire beaucoup de mal, sans qu'on s'en aperçoive. C'est vrai semblablement ce qui a donné en général une sorte d'aversion pour les railleurs par état ; desorte que ce caractére ne se trouve guéres dans un grand homme ; & s'il s'y rencontre, il ne manque pas d'avilir ce qui d'ailleurs y seroit de grand ; outre

Digitized by Google

qu'on en devient soi-même quelquefois la victime, faute des atentions convenables. Le célébre Philipe de Comines l'éprouva : il étoit comme admis à la familiarité de son Prince Charle Comte de Charolois, puis Duc de Bourgogne. A force de plaisanter, il lui dit en plaisantant ; voudriez-vous bien me tirer mes bottes. Le Comte le fit ; mais pour punir la plaisanterie échapée sans réfléxion, & par la seule habitude, il donna à Comines par le visage mille coups de bottes & d'éperons. Comines en conçut contre la Cour de Bourgogne un dégoût dont il n'osa se vanter ; mais qui le détermina à chercher mieux dans celle de France.

CHAPITRE IX.

Règles de la raillerie permise dans la Société.

LA raillerie doit être toujours guidée par la raison & par l'humanité, pour n'avoir qu'un agrément pur ; outre qu'elle ne doit avoir rien de comun avec les railleries malignes

Digitized by Google

& pernicieuſes dont j'ai parlé, il faut encore obſerver des régles particuliéres dans la raillerie permiſe, ſans quoi elle ceſſeroit de l'être.

245. Ne point mêler avec des inconus.

La premiére régle eſt de ne jamais ſe la permétre avec des perſones inconues; particuliérement s'il eſt à préſumer qu'ils puiſſent avoir ſur nous quelque ſupériorité de rang, de naiſſance, d'autorité, ou ſeulement de mérite; car le doute où nous devons être de leur goût, doit faire prendre le parti le plus ſur, qui eſt celui de l'honéteté, de la bienſeance & du reſpect: au lieu que la familiarité qui ſemble atachée à la raillerie eſt capable de bleſſer par elle-même, ceux qui ne veulent pas nous donner tant de liberté, ou qui ne le doivent pas. C'eſt particuliérement ce qui doit nous tenir dans une extréme réſerve à l'égard des Princes, comme nous l'avons vu dans la perſone de Philipes de Comines. Un autre éxemple peut nous faire encore ſentir davantage les funeſtes éfets à quoi l'on s'expoſe en faiſant des fautes ſur ce point. Le Roi d'Aragon Ramir avoit été tiré du Cloître, pour ſuccéder ſur le Trône à ſon frére Al-

Digitized by Google

fonse mort sans enfans. Des Seigneurs oférent le railler en l'apelant *Moine défroqué* : il leur fit couper la tête.

146. Sans presentir le goût de ceux avec qui l'on est.

La seconde régle est d'observer le goût des persones devant qui l'on pense à railler ; car bien que la railleríe que vous feriez fût par elle-même innocente, ou même qu'elle eût de quoi plaire, il est des esprits qui ne s'en acomodent point; & pour peu qu'on veille les ménager, comme on le doit par le soin de ne faire déplaisir à persone, il faut leur épargner ce qui ne s'acomode pas à leur goût, & ce qu'ils ne soufriroient que par condéscendence ou avec peine.

147. Discerner les circonstances convenables à la railleríe.

3°. Ce n'est pas seulement au caractére des persones qu'il faut avoir égard, pour se permettre la railleríe, mais encore plus aux circonstances présentes. Il peut ariver que ceux avec qui nous nous trouvons n'y aient pas d'opoſition, ou même qu'ils y aient du goût ; & néanmoins que dans le moment ils aient l'esprit ocupé d'une affaire importante ou d'un sentiment afligeant, ou d'une pensée sérieuse, ou de quelque autre disposition semblable, incompatible avec le plaisir qu'on pouroit prendre à la

raillerie ; & c'eſt ce qu'un homme atentif aux régles du ſavoir vivre & de la ſociété doit preſſentir.

148. La honte dès qu'elle paroît déplaire.

Mais ſi la raillerie, aïant d'abord été bien reçue ne l'étoit plus dans la ſuite, ne ſeroit ce pas la faute de celui qui la prendroit mal ? Il ſe peut faire qu'il eût tort ; mais il s'agit de celui que nous aurions nous-mêmes, de ne pas aſſez ménager la diſpoſition où il ſe trouve actuélement. Celle où doivent être tous les hommes en tout temps, eſt d'entendre raiſon ; mais ils ne ſont pas toujours obligés d'entendre raillerie ; il ne la faut donc ni comencer ni continuer, qu'autant que les autres ſont diſpoſez à l'entendre.

149. La faire toujours ſure.

Une quatriéme régle, qui rendra encore plus ſenſibles les précédentes, c'eſt que la raillerie ne dure jamais long-temps : s'il s'en trouve quelqu'une de bon goût & qui paſſe légérement, ceux qui ſeroient d'ailleurs le plus de mauvaiſe humeur ou de l'eſprit le plus ſérieux, ne laiſſeroient pas de s'en acomoder : une raillerie courte & ſubite paroît plutôt échapée que formée à deſſein ; ainſi on ne croit guéres qu'elle vienne d'un

Digitized by Google

manque de ménagement : d'ailleurs elle ne peut ennuyer, puisqu'elle finit presque aussi-tôt qu'elle comence, & qu'elle ne laisse que le plaisir d'une idée amusante, se trouvant hors des circonstances qui pouroient la rendre desagréable.

159. Une raillerie fine dépend souvent du hazard.

Au contraire, une raillerie trop continuée est exposée aux inconvéniens dont nous avons parlé & dont le moindre est d'ennuyer, selon la maxime latine, *Infictum esse oportet qui induxit animum semper jocari* : un homme toujours plaisant ne sauroit être qu'un mauvais plaisant. En éfet, la raillerie demandant pour être bonne, un tour singulier d'imagination, qui dépend comme du hazard ; on ne peut compter de fournir de suite tant de hazards heureux. D'ailleurs, le plaisir que cause la raillerie consistant dans une douce surprise, qui tire agréablement l'esprit de son assiéte ordinaire ; il faut laisser l'ame revenir un peu à elle & rentrer dans son état habituel, qui est le sérieux de la raison, pour la mettre en état de gouter davantage le plaisir d'une surprise nouvéle. Ceux qui entendent le mieux le secret de la

Digitized by Google

bonne raillerie, ne manquent pas de l'interrompre ; ne fut-ce que pour éprouver, si elle a fait sur l'esprit des auditeurs, l'impression de plaisir qu'on a prétendu ; sans quoi l'on n'y doit pas revenir.

111. Ne point réitérer la raillerie.

Une autre considération montre encore, qu'il ne faut se permettre que des railleries très-courtes ; elles tombent assez souvent sur une personne présente, & sur quelque défaut leger, dont est prêt à rire le premier celui qu'elle regarde : mais quelque raisonable qu'il puisse être, il n'endurera point avec plaisir qu'on revienne plusieurs fois à une même plaisanterie dont il est le sujet : c'est un manque de ménagement, dont il peut se trouver blessé, comme nous l'éprouvons, dans ce qui nous arive à nous-mêmes. Il ne faut donc pas mettre sa patience ou sa complaisance à une épreuve, qui nous exposeroit à un retour desagréable de sa part. Ainsi, lors qu'on s'est permis une raillerie même inocente, on doit ordinairement prendre soin d'y faire succéder quelque chose d'obligeant, pour donner à entendre que la raillerie précédente n'altére en rien l'estime

Digitized by Google

qu'on fait de sa persone.

D'ailleurs, ce qui peut s'y rencontrer d'agrément consistant, ainsi que nous l'avons insinué, dans la surprise que cause la nouveauté du tour : quand on y revient ou qu'on s'y arrête, l'agrément du trait passe avec sa nouveauté ; & il semble que l'on soit moins conduit alors par le goût d'un plaisir innocent, que par le plaisir de dire des choses qui peuvent faire de la peine.

152. Une raillerie fade est choquante.

C'est par la même raison qu'on doit éviter avec soin, toute raillerie fade, qui n'est fondée sur aucune allusion spirituéle ni sur aucun trait capable de réveiller agréablement l'esprit des honêtes gens ; car n'ayant point le sel qui la peut faire gouter aux persones raisonables, ils n'y trouvent plus, ou qu'une liberté mal entendue de vouloir rire aux dépens d'autrui, sans ocasion & sans sujet ; ou une vaine présomption, d'entreprendre de divertir des gens d'esprit, sans en avoir assez pour le faire.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

Du bon éfet que peut quelquefois produire la raillerie bien entendue.

153. Une raillerie fine insinue des vérités.

LA raillerie faite avec les ménagemens & les régles dont nous avons parlé, pouroit quelquefois n'être pas inutile dans la Société Civile, ou même y trouver un usage avantageux. En éfet, outre celui de contribuer à délasser agréablemt l'esprit, elle peut servir encore à insinuer des vérités importantes, que l'on ne pouroit prendre la liberté de dire sérieusement. Un mot plaisant jeté comme par hazard, est quelquefois plus propre qu'un discours suivi, pour fournir un fonds de réfléxions judicieuses, à qui en sait profiter. C'est ce qui arive dans les ocasions, où à la faveur de certains sujets indiférens, au lieu d'énoncer une vérité qu'il nous importe de faire entendre, mais qui pouroit être dangereuse à expliquer sérieusement, on trouve moyen de la lui faire penser gaiment sans la dire;

Digitized by Google

de maniére que les termes signifient autre chose que celle qu'on insinue. C'est par là même que celui à qui la vérité s'adresse ne s'en ofence pas ; à cause qu'on lui donne, pour ainsi dire, le choix de la prendre pour lui s'il en veut faire usage, ou de la laisser tomber sans conséquence, s'il aime mieux n'y pas faire atention. D'ailleurs, quand elle pouroit avoir quelque délagrement, se trouvant alors assaisonée d'esprit & d'enjoument, il la reçoit sans dégoût: comme il arive que l'amertume du Café, qui de soi ne seroit pas suportable à quelques-uns, leur devient agréable par le secours du sucre dont on l'assaisone. C'est en ce sens que se vérifie ce mot d'Horace, qu'un trait de railleric, produit souvent un meilleur éfet qu'un raisonement plein de force, *ridiculum acri, melius plerumque secat rès.*

1541 Bon mot du Prince de Guimené

La maxime se vérifia, quand le Comte de Soissons eut ordre d'assiéger Corbie. Les Oficiers qui reconurent la Place, assuroient que ne pouvant tenir, il ne faloit que la sommer. Le Comte repliqua, que le Roi & le Cardinal de Richelieu aïant ordoné de

l'aſſiéger, il ne pouvoit s'en diſpenſer : auſſi-tôt le Prince de Guimené tournant la choſe en plaiſanterie, lui dit : *Si la Place veut bien ſe rendre, prenons-la toujours : quitte à la rendre mauvais, ſi Mr. le Cardinal trouve que nous l'ayons priſe ſans coup ferir.*

185. La raillerie n'eſt utile que rarement.

Il eſt aiſé de juger que ces éfets excélens de certaines railleries, ne pouvant ariver, que quand elle eſt employée avec beaucoup de fineſſe, elle ne ſauroit être que d'un uſage aſſez rare : ce qui montre de plus en plus la réſerve que l'on doit aporter dans tout ce qui s'apelle raillerie. Ainſi le plus ſur eſt de s'en interdire l'uſage, quand on ne s'y trouve pas un talent particulier ; ou qu'on a ſujet de douter, ſi elle plaira aux perſones devant qui on ſe la permet. Car enfin, elle eſt expoſée à beaucoup plus d'inconvéniens, qu'elle ne peut avoir d'utilité : tandis au contraire, que par les voies ordinaires de ménagement & de circonſpection, on eſt toujours aſſuré de gagner l'eſprit & le cœur, l'eſtime & l'afection des perſones avec qui nous avons à vivre, pour contribuer à leur ſatisfaction, & pour les diſpoſer ré-

Digitized by Google

éproquement à contribuer à nôtre contentement.

Mais dans les entretiens que les hommes ont les uns avec les autres, & qui ſervent ſi fort à l'agrément ou au deſagrément de leur ſociété mutuéle, il eſt bien d'autres inconveniens à éviter que ceux de la raillerie : c'eſt de quoi nous alons faire le ſujet des articles ſuivans.

CHAPITRE XI.

De l'excès des paroles dans les entretiens.

156. Defaut qui nuiſent à la douceur de la Société dans les entretiens.

JE ne prétends pas ici parler, de tous les vices de la langue, qui ſont toujours des excès de paroles. Ils ſont connus ſous des noms particuliers. Tous les livres & tous les préceptes de Morale les indiquent, & l'on en donne les inſtructions dans les premiers ptincipes de l'éducation des enfans. Les choſes dont j'ai ici à parler paroiſſent moins eſſentiéles à la régle de mœurs, mais elles n'en ſont pas moins d'uſage par raport à l'agrément de la ſociété.

Digitized by Google

Comme il y faut toujours avoir égard aux autres, pour apercevoir si notre satisfaction que nous cherchons en tout, ne porte point de préjudice à la leur, que nous devons ménager avec la nôtre, on doit faire particulièrement cette atention dans les entretiens que nous avons ensemble. Quelques-uns au contraire la font si peu, qu'ils semblent n'avoir en vue de parler que pour eux seuls : au lieu qu'on ne doit parler que pour faire gouter aux persones avec qui nous sommes, autant de plaisir à nous entendre, que nous en pouvons avoir nous mêmes, à nous faire entendre à eux.

317. Confusion de deux grans parleurs.

En efet, si l'on supose ensemble deux grands parleurs, chacun également déterminé à se décharger de ce qui lui vient à l'esprit ou à la bouche, sans penser à donner à l'autre un pareil soulagement, est-il contraste plus bizare ? Parler & être écouté sont choses relatives l'une à l'autre ; ensorte que s'il ne se trouve autant de choses écoutées que de choses dites, ce qui sera de plus ou de moins est une sorte d'extravagance : car en est-il une plus grande que de parler, sans penser si l'on est entendu

entendu. Rien n'eſt plus ordinaire que des diſeurs de choſes qui n'intéreſſent point ; ils ont la tête pleine d'hiſtoires ou de détails qu'on ne ſe met nullement en peine de ſavoir, qu'on leur laiſſe dire & qu'on n'écoute point : ils n'en ſont pas moins déterminés à les raporter. Quelques-uns ajoutent à l'ennui de leur natration, la fatigue d'un étalage de raiſons & de preuves dont on ne ſe ſoucie pas davantage ; & d'autres plus incommodes encore ſont également prêts à parler de tout, ſans jamais parler exactement de rien : leur facilité, qui d'ailleurs eſt quelquefois ſuportable à ceux qui ont peu de juſteſſe ou de fineſſe d'eſprit, n'en eſt pas moins ennuieuſe pour ceux qui ne ſe plaiſent qu'à des choſes raiſonables.

159. Les gens ſages en ſoufrent ſans le faire paroître.

La plupart en ſont importunez ſans en témoigner rien ; la complaiſance & la bienſéance, les feſant paſſer par-deſſus l'ennui qu'ils en reçoivent : mais plus on obſerve avec nous, les régles de la politeſſe, plus nous devons nous apliquer à n'en pas abuſer. Cette aplication, n'eſt pas néceſſaire à ceux qui ont l'uſage du

Digitized by Google

monde : ils aperçoivent d'abord ce qui donne aux autres ou du plaisir ou de l'ennui. Si l'on manque de cet usage, il poura s'aquérir, en faisant atention au caractére des personnes à qui nous parlons, à leur empressement ou à leur indiférence, à nous écouter ; & c'est un article particulier dont nous ferons mention au chapitre suivant.

Nous ométons ici l'éfet pernicieux de l'habitude de parler inconsidérément, laquelle devient quelquefois si fatale à celui qui s'y abandone. L'exemple de Lignerol raporté par Varillas est terrible sur ce sujet. La facilité de parler lui avoit atiré les bonnes graces & la confiance de Henri Duc d'Anjou, qui lui avoit insinué quelque chose du dessein, qu'on éxécuta à la St. Bartelmi. Le Roi Charle IX. parlant peu après à ce Gentilhomme des sujets de mécontentement qu'il avoit des Huguenots, Lignerol s'abadonant à sa facilité de parler, dit au Roi, *vous en serez bien-tôt défait* ; le mot échapé lui couta la vie ; il fut assassiné dès le lendemain. Il ne faut pas des exemples si redoutables, pour se rapeler l'importance de modérer la

volubilité de la langue. Auſſi les éfets n'en ſont-il pas toujours auſſi pernicieux. Mais il eſt peu de grans parleurs, qui n'aient ſujet de ſe repentir d'avoir quelquefois trop parlé.

CHAPITRE XII.

Des marques particulières, auſquelles nous pouvons conoître, ſi nous ennuions les autres, en parlant.

160. Les yeux marquent le goût qu'on prend à nous entendre.

LEs yeux, dit le Proverbe, ſont l'image de l'ame : & ils ne ſont jamais une image plus naturéle d'aucune diſpoſition, que d'une ame atentive ou inatentive. L'atention ne ſe fait que par la direction des eſprits animaux vers l'objet qui nous atire ; & l'ame les dirige d'abord vers les yeux ; étant celui de nos ſens qui ſaiſit davantage les objets extérieurs, pour les aprocher de nous & nous faire aprocher d'eux.

161. Ils marquent de l'ennui, quand ils errent.

Si donc vous ne trouvez pas que les yeux des perſones que vous entretenez, ſe portent fréquemment & comme d'eux-mêmes, ſur votre per-

Digitized by Google

sone, vous pouvez juger que ce que vous dites ne les afectione point. Vous le devez juger encore davantage, quand leurs regards comenceront à se porter ou à errer sur divers objets.

168. Ou quand ils sont arêtez fixement.

Quelquefois les yeux de celui qui vous soufre, semblent n'être fixés que sur un seul objet; d'autre-fois encore sans se porter à rien, ils s'abaissent comme d'eux-mêmes; ce sont autant de signes divers d'une même disposition, qui est l'ennui que vous causez par vos discours; comme si les yeux rebutez, d'avoir pour objet celui qui fatigue l'ame dont ils sont les émissaires, cherchoient à se dédomager en se donant tous les autres mouvemens dont ils sont susceptibles.

169. Un silence constant marque encore de l'ennui.

Parmi les circonstances qui doivent nous faire juger si les autres sont contens ou non, de nous entendre parle, le silence est une des plus à remarquer. Il est un silence d'atention, & il est un silence de distraction. Le prémier se fait sentir de lui-même, le second se reconnoît aux traits suivans.

Quand après avoir un peu parlé, nous trouvons que les autres laissent

Digitized by Google

tomber ce que nous avons avancé, sans se mettre en peine d'en entendre la suite, d'en chercher les particularités, ou de le rélever en aucune maniére; nous pouvons compter alors qu'ils ne s'intéressent nulement à ce que nous disons & que nous devons cesser de les ennuier en començant à nous taire. Le Philosophe Zénon invité à manger par les Abassadeurs du Roi de Syrie Antigon, avec d'autres gens d'esprit d'Athénes, mais grans babillars; il prit le parti de les laisser parler & de se taire. Les savans discoureurs ne firent point d'atention à ce que marquoit son silence: ils savoient beaucoup, mais ils ne savoient point vivre. Un des Ambassadeurs qui auroit voulu avoir le plaisir d'entendre Zenon, lui dit obligeament, au sujet de son silence, que pourons-nous donc raporter de votre persone? Ce que vous en voïez, répondit-il: un homme agé, qui laisse parler tant qu'il leur plaît, ceux qui en ont envie. Le mot fut une leçon aux grands parleurs, & valoit seul tout ce qu'ils avoient pu dire.

164. La contenance le marque de même.

La contenance de la persone fait conoître, aussi bien que ses yeux &

ſon ſilence, le plus ou le moins de part qu'on prend à ce que nous diſons ; & elle s'indique naturélement dans ſes geſtes, dans ſa poſture, dans l'air du viſage, & en d'autres particularités dõt le détail iroit trop loin. Il ſufit de ſe ſouvenir en général, que nous avons un ſentiment naturel des diſpoſitions qui marquent l'atention ; & que là où nous ne voyons point ces diſpoſitions, nous devons être perſuadés que l'atention ne s'y trouve pas.

CHAPITRE XIII.

De quelques Régles particulières à obſerver, pour n'avoir point une converſation incomode.

165. Impolitesſe, de ſupprimer la parole aux autres.

IL ſeroit inutile d'expoſer la groſſiéreté qui ſe trouve à interrompre ceux qui parlent ; nous en pouvons juger par le deſagrément que nous éprouvons nous-mêmes, quand nous ſommes interrompus. Mais on fait moins d'atention à un inconvénient à peu près le même : on ne rompt pas la parole aux autres, on la leur ſu-

Digitized by Google

prime ; on ne les empêche pas de poursuivre leurs discours par une imprudence manifeste ; mais on les empêche de le comencer, par la précipitation qui prévient ce qu'ils auroient à dire : ou saisit le moment où ils cessent de parler, sans se donner le loisir de reconoître s'ils n'avoient plus à parler. Nous ne devons le faire nous-mêmes qu'autant qu'ils souhaitent de nous entendre, ou pour satisfaire leur curiosité, ou pour varier & soutenir la conversation ; & toujours pour y faire sentir la douceur de la société. Notre présomption & notre légereté nous trompent souvent sur ce point ; le savoir vivre doit y supléer, pour nous empêcher de parler nous-mêmes, au moindre signe que les autres ont quelque chose à dire. Plutarque raporte sur ce sujet l'histoire d'un fameux babillard de Chéronée. Pour le malheur de ceux qui se trouvoient avec lui, il savoit par cœur deux ou trois volumes de l'Histoire des Ephores. En quelque assemblée, à quelque repas qu'il se trouvât, il faloit bon gré malgré, entendre raconter la suite & les particularités de la bataille de Leuctres

Digitized by Google

gagnée par les Thébains, sous leur chef Epaminondas ; d'où le causeur eut le surnom *d'Epaminondas*, mais le surnom qui fesoit rire, ne dedomageoit pas de l'ennui.

166. Ou pour ne pas laisser parler, celui qu'on a le plus en vie d'entendre.

Il est encore à propos de faire attention aux diférens caractéres de personnes qui font de la conversation. On doit écouter ceux que les autres paroissent avoir le plus de goût à entendre, indepéndament de ce que le devoir ou l'interêt prescrivent, par raport aux gens à qui l'on doit du respect ou de la déférence ; pour ne parler qu'autant qu'ils l'ordonent ou qu'ils témoignent le desirer. On doit aussi des égards à celui qui par son esprit, son savoir ou son élocution, fait naître dans les autres une envie particuliére d'être écouté ; & il n'est presque point de conversation où il ne se trouve quelqu'un qui soit plus au goût de la compagnie ; soit par raport à ses talens personels, ou aux choses qu'il dit actuélement ; de sorte qu'alors on ne peut sans causer aux autres une sorte de mauvaise humeur, distraire leur atention de la persone qui les ocupe agréablement.

Digitized by Google

Cette réfléxion a lieu en particulier, quand nous nous rencontrons avec ceux qui par leur situation & leur étude, doivent savoir mieux que nous, les choses qui font actuélement le sujet de l'entretien. C'est une vraie fatigue pour des personnes sensées, que de voir celui qui n'entend point suffisament une matiére, prendre la hardiesse d'en parler, devant un autre qui par son état est beaucoup plus à portée d'en être instruit. On sait ce qu'un Musicien dit avec autant d'esprit que de sens à un Empereur, qui prétendoit décider en sa présence sur l'harmonie & la mélodie; *vous préserve le Ciel, Seigneur, de savoir ces choses aussi bien que moi.*

167. Sur tout quand ils sont versés dans les choses dont on parle.

Cette régle devient d'autant plus nécessaire qu'il est facile de la méconnoitre, quand on est soi-même d'un caractére à se faire écouter sur certains sujets; car on se persuade aisément qu'on mérite de l'être en tout. C'est par là que ceux qui ont coutume de prononcer des arrêts dans les Tribunaux, ou de faire des leçons dans les Chaires, sont particuliérement estimables, quand ils se sou-

168. Gens dont le métier est d'être écoutés doivent être circonspects.

Digitized by Google

vienent bien, qu'ils n'ont ni arrêts ni leçons à donner en converſation.

169. Il faut laiſſer parler chacun chôſes qui ſont de ſa profeſſion

Il ſe peut faire néanmoins qu'un particulier ſoit mieux inſtruit ſur certaines choſes, que ceux mêmes qui par état doivent l'être : mais le prejugé eſt pour ceux-ci ; il convient de n'en parler en leur préſence, que comme pour s'éclaircir par leur moïen, & vérifier par leurs lumiéres celles que l'on auroit aquiſes d'ailleurs, ſur la choſe dont il s'agit.

170. Parler pour faire parler les autres

On préviendra ces inconveniens, non-ſeulement, par le ſoin général d'examiner, ſi les autres nous écoutent toujours avec plaiſir, mais auſſi par le ſoin particulier de leur donner ocaſion de parler eux-mêmes. En éfet, la converſation aïant principalement pour fin de ſe procurer une ſatisfaction mutuéle, en nous comuniquant mutuélement nos penſées ; nous devons être plus atentifs à écouter les autres, qu'ils ne le ſont de leur coté à nous entendre.

171. Eviter de parler pluſieurs en ſemble.

Evitons encore une autre ſorte d'excès & de défaut, qui pour être de ſoi ridicule, n'en eſt pas moins commun ; c'eſt de parler pluſieurs enſemble. Si chacun ne penſe

Digitized by Google

qu'à satisfaire l'envie actuéle qu'il a de causer ; ce n'est plus une conversation, mais une confusion de bruit & de discours sans suite ; ce qui donne à un esprit judicieux, un desagrément pareil à celui d'une conversation de gens pris de vin : se trouvant livré à des idées qui se heurtent mutuélement & qui ne peuvent manquer de le fatiguer.

Bien que le sujet de ce Chapitre ne paroisse pas essentiel au bonheur de la Société, il est d'un usage si ordinaire, que par là il mérite peut-être autant notre atention, que le soin de devenir utiles à la Société en des occasions plus considérables, mais qui se présentent plus rarement.

CHAPITRE XIV.

Des manières singulières ou rebutantes ; & en particulier des manières hautaines & de celles qui y ont raport.

172. Manières qui déplaisent sans être des vices.

JE comprens sous le nom de manières singulières, toutes celles qui diminuent l'agrément de la So-

cieté Civile sans la détruire : de sorte qu'elles ont coutume de déplaire, dans un homme qui d'ailleurs, ne seroit point pour cela méchant ni vitieux. Telles sont les maniéres hautaines, hardies, importantes, piquantes, brusques, bizares, chagrines, distraites, afectées, vetilleuses, prétieuses, pédentesques &c. autres semblables ; toutes importunes, & contraires à l'agrément de la Société ; mais parce qu'elles ne vont ordinairement qu'à en altérer la douceur, & non pas à en interrompre tout à fait le comerce, elles ne sont apélées que des défauts. En éfet, les défauts ne sont que de moindres vices, comme les vices sont des défauts plus considérables ; mais les uns au fond ne diferant des autres que du plus au moins, dans l'opposition qu'ils ont au bonheur de ceux avec qui nous vivons, & au notre particulier, nous devons éviter les maniéres singuliéres comme autant de dispositions qui conduisent au vice, ou même qui en font partie.

173. Maniéres hautaines pourquoi odieuses.

Les maniéres hautaines sont celles que nous devons éviter avec le plus d'atention, parce qu'elles sont une

expression de l'orgueil qui afecte une supériorité mal entendue, contre laquelle les autres ne manquent pas de se révolter.

On peut juger de leur mauvais éfet, par l'éfet avantageux des maniéres, douces, polies, engageantes. Les Princes & les Souverains, qui ont eu le plus de réputation, & dont la memoire est demeurée chére à la posterité, n'ont réussi que par là. Auguste & Germanicus, Vespasien & Titus Antonin le Pieux & Alexandre Mammée, sont des éxemples trop connus pour avoir besoin d'être rapportés. Tous nos Historiens conviénent d'ailleurs, qu'une partie du mérite des Princes de la maison de Guise & qui leur atira un credit depuis si redoutable, consistoit dans leurs maniéres afables & gagnantes.

174. Elles se montrent au ton de la voix.

Les maniéres hautaines se montrent particuliérement dans le ton de la voix, dans le regard des yeux, dans le stile du langage. Un ton de voix trop élevé est en général proscrit par la politesse; moins encore parce qu'il est capable de blesser l'oreille & de faire mal à la tête, que parce qu'il resent un air d'indépendance ou de

supériorité, que nous paroissons nous attribuer à nous-mêmes, sans en avoir aucun droit.

Aussi remarque-t'on que les gens accoutumés à dominer, sont sujets à parler plus haut qu'il ne convient. Le ton élevé est particuliérement répréhensible, quand on parle ou à des personnes ausquelles on doit du respect & de la déférence, parce que c'est usurper sur elles le ton qu'elles ont droit de prendre avec nous ou à des personnes que l'on ne conoît pas encore, parce que c'est marquer en quelque sorte, que l'on ne se met pas en peine de les ménager, quels qu'ils puissent être.

175. Il convient de ne parler qu'assez haut pour être entendu

Afin d'éviter ces inconvéniens, on peut observer pour réglé, de n'élever la voix qu'autant qu'il le faut pour être entendu comodément de ceux à qui l'on parle. Je sais que plusieurs parlent d'un ton élevé plutôt par une disposition naturéle, que par un esprit hautain; mais s'ils faisoient bien l'analise de cette disposition, peut-être y trouveroient-ils un principe naturel de présomption ou de vanité qu'ils n'ont pas assez démélé; mais n'y eût il rien de

Digitized by Google

cela ; c'eſt aſſez pour réduire l'organe de la voix à un uſage modéré ; de ſavoir que le ton élevé, eſt l'éfet ou l'image d'une ame hautaine.

176. Elle paroiſſent auſſi dans les geſtes.

Les maniéres hautaines paroiſſent encore dans les yeux & dans les regards, comme dans leurs indices les plus naturels. Le rapport de l'intérieur avec l'extérieur, eſt ſi grand ſur ce point, que ſi nous l'indiquons, c'eſt moins pour en reconoître l'éfet que pour en aréter la cauſe : & comme en reprimant au dedans de ſoi le principe de hauteur & de fierté, les maniéres en deviénent plus modeſtes & plus douces : auſſi en s'étudiant à montrer de la douceur & de la modeſtie dans l'air du viſage & dans les yeux, le ſentiment s'en formera davantage en nous, & nous rendra plus aimables à ceux avec qui nous vivons.

177. Dans le langage.

Il ne nous faut pas moins étudier à ſuprimer tout air de hauteur dans notre langage & dans nos expreſſions ; pour ne nous en point laiſſer échaper, qui reſpire la préſomption & la fierté. Notre ſoin ſera d'autant mieux placé, que nos paroles ſeront beaucoup plus en notre diſpoſition.

que l'air de notre visage.

Mais quoique nous soyons plus maîtres de nos paroles, il nous en échape si souvent de si peu mesurées, que nous ne pouvons y faire trop de réfléxion, pour suprimer en nous tout langage qui ressentiroit le dédain ou le mépris à l'égard des autres; car c'est ce qui ne manque point d'atirer réciproquement sur nous, leur mépris ou leur haine; & par conséquent de troubler par notre faute, la douceur de la Société.

178. Elles mènent aux maniéres insolentes

Les maniéres hautaines dans un degré extraordinaire s'apélent *insolentes* en notre langue; du mot latin *insolitum*: comme elles indiquent ou représentent une hauteur insuportable ou un orgueil outré, elles font sentir par elles-mêmes, qu'on en doit concevoir une aversion proportionée à ce qu'elles ont d'odieux.

Les maniéres *importantes* doivent encore se raporter aux hautaines.

179. Maniéres importantes.

Elles se trouvent dans ceux, qui à leur air, & à leur discours se donnent pour *importans*; c'est à dire, pour gens qui par leur raports, leurs liaisons, leurs intérêts & leurs afaires

auprès des grands, semblent vouloir faire croire qu'ils se tiénent bien au-dessus du vulgaire, avec qui ils ne daignent pas se familiariser. Ce caractére qui renferme tout ce que le hautain à d'odieux, est encore plus mépriſable par ſon ridicule. Un homme véritablement important & habile, ne prétend jamais le paroître; ce ſeroit métre un obſtacle aux ſuccès mêmes qu'il peut ſe propoſer : à quoi les maniéres ſimples, judicieuſes, droites, contribuent incomparablement davantage. Les maniéres importantes ſe trouvent ainſi d'autant plus opoſées à la douceur de la Société, qu'elles métent plus d'éloignement entre celui qui les emploie & ceux avec qui il ſe trouve. A meſure qu'il s'éléve au-deſſus d'eux par un air de préſomption ; ils s'élévent au deſſus de lui par le mépris qu'ils font de ſa perſone, & qui ne manque guére d'être acompagné d'averſion ou de haine.

Digitized by Google

CHAPITRE XV.

Des maniéres piquantes bizares, chagrines, distraites pédantesques, &c.

180. Maniéres piquantes, leur danger.

LEs maniéres *piquantes* consistent dans l'air ou les paroles que l'on se permet, sans ménagement pour celui à qui on parle ; en sorte qu'elles paroissent tendre à lui déplaire, tombant sur des endroits, qui le touchent plus vivement. Elles sont d'autant plus desobligeantes, qu'elles échapent avec plus de tour & d'adresse, pour éloigner de dessus celui qui les emploie le reproche de grossiéreté, & pour jeter sur ce qu'il dit une aparence de naiveté & de raison : c'est en cela même qu'elles ont plus d'opposition à la Société Civile ; comme si elles donnoient à entendre qu'elles ont droit de blesser, sans qu'on ait droit de s'en plaindre ; par-là elles causent un mouvement de dépit plus sensible, dans celui qui en éprouve le trait. C'étoit une maniére piquante à un homme de la Cour, de

dire à un autre homme de la Cour fort au-dessus de lui par sa naissance, quoique fort au-dessous de lui pour le savoir ; *On feroit un bon livre de ce que vous ignorez* : heureusement ce que le mot avoit de piquant fut émoussé par la replique ; car on lui répondit sur le champ, *en recompense on en feroit un assez mauvais de ce que vous savés.*

Les maniéres *brusques* révoltent la raison, faisant paroître que nous ne voulons pas seulement nous mettre en devoir de l'écouter, lors que l'ocasion le demanderoit ; & comme nous ne voyons rien de si estimable, ni de si aimable que la raison, ceux qui semblent refuser d'en admétre les prérogatives par la brusquerie de leurs maniéres, nous deviennent bien-tôt insuportables.

181. Manieres bizarres.

Les manieres *bizares* partent d'un principe où l'on ne comprend rien, & où ne peut ateindre toute l'atention de la prudence. Un homme vous acable d'amitiez, le lendemain sans nul sujet il paroît ne vous plus conoître ; on lui ofre ce qu'il a desiré le plus, & il en est dégouté. Toutes les opositions à la vie civile qui

se trouvent dans l'homme inconstant se rencontrent dans l'homme bizare ; avec cette différence que l'inconstant quoi qu'il change d'inclination, il ne prend néanmoins que celles dont le comun du genre humain est susceptible ; au lieu que l'homme bizare est tout à fait inaccessible, dans ses goûts & dans ses changemens. Par là, il semble participer au caractére des animaux farouches, à qui les ombrages de leur imagination, servent uniquement de guide : de sorte qu'ils mériteroient de vivre séparez du genre humain, n'aïant aucune régle, qui les attachent à la Société. Ces traits sont par eux-mêmes assez rebutans, pour ne nous en jamais permétre ni la réalité ni l'aparence.

181. Manière chagrines

Les maniéres *chagrines* ont une teinture d'injustice odieuse ; laissant douter à ceux à l'égard de qui on les laisse échaper, si nous ne leur attribuons pas la cause de ce qui nous déplait : on les pardone quelquefois à ceux qui d'ailleurs auroient actuélement quelque sujet d'inquiétude & de mécontentement ; mais il est toujours contraire à la Société Civile, d'en faire porter le désagrément aux au-

Digitized by Google

tres. Ainſi, lors même qu'on ſe trouveroit atteint d'un chagrin dont on ne ſeroit pas tout à fait le maître; il faudroit du moins en laiſſer entrevoir le ſujet avec une eſpéce d'excuſe; afin que ceux avec qui nous ſommes, ne puiſſent ſoupçoner en rien que c'eſt à eux que nous nous en prenons. Mais ce n'eſt là qu'un remède à un mal qu'il vaut beaucoup mieux éviter; & dans cette vue, il faut tâcher à ſe rendre maître de ce qui pouroit reſſentir le chagrin dans nos maniéres; car en nous rendant incomodes & déſagréables aux autres, ils ſe croiroient en droit de nous faire auſſi ſentir leur chagrin; lors que ſans raiſon nous leur avons fait ſentir le notre.

183. Les maniéres *diſtraites* paroiſſent plus ſuportables; mais elles incomodent toujours la Société, laquelle ne s'entretient que par l'uſage de l'eſprit & de la raiſon; l'homme diſtrait a quelquefois de la raiſon & de l'eſprit; mais il n'en fait point actuélement l'uſage; & c'eſt comme ſi actuélement il n'en avoit point. C'eſt un défaut qu'on excuſe dans les hommes qui penſent profondément, &

Maniéres diſtraites.

Digitized by Google

qui se laissant absorber en des reflé-xions dont ils sont habituélement fort ocupez: elles pouroient être si importantes, que ce seroit une espéce de droit, de n'être pas si présent à soi-même : mais au fond c'est toujours un défaut dont il faut travailler à se défaire. La pensée qui doit le plus profondément & le plus habituélement ocuper un homme raisonable, est de se rendre utile & comode à la Société; & rien ne s'y trouve plus importun, que celui qui ne pense ni à lui ni aux autres, ni à ce qu'il fait, ni a ce qu'ils sont.

284. Quelques-uns affectent des manieres distraites.

D'ailleurs, il est à craindre, que comme c'est un défaut dont quelques gens d'esprit sont susceptibles, plusieurs ne s'y abandonent, pour laisser soupçoner qu'il part en eux d'un principe d'esprit; mais pour les guérir de cette maladie, aussi comune qu'elle est ridicule, ils doivent se souvenir, que de n'avoir pour titre d'esprit que les sotises & les défauts des gens d'esprit, c'est en être un avorton mépriſable. En éfet, quand la distration est ainsi causée par une sotte vanité, elle rend l'homme distrait doublement impertinent; &

par l'esprit qu'il n'a pas quand il le donne pour en avoir ; & par le défaut qu'il recherche, quand il devroit l'éviter.

Les maniéres distraites blessent donc particuliérement la Société par leur *afectation* ; les manieres aféctées étant par elles-mêmes rebutantes & des plus opofées au sentiment de la nature raisonable. C'est une sorte de mensonge & de déguisement, où l'on se donne aux autres pour ce que l'on n'est pas, en leur laissant malgré soi entrevoir ce que l'on est. C'est en cela que consiste le ridicule des maniéres afectées ; de tendre à nous imposer, quand elles se manifestent elles-mêmes, par leur impertinence. De là vient ce qu'on dit d'ordinaire, qu'un défaut naturel est incomparablement plus suportable, qu'une perfection afectée. 185. Manieres afectées.

L'afectation étant de la sorte si mépriſable, elle l'est encore plus quand elle tombe sur des avantages qui ne sont point nécessaires, pour l'usage de la Société, & qui sont particuliérement l'objet de la vanité : afecter d'être beau ou bien fait, d'être agréable ou bel esprit, sont autant

d'endroits par où l'on ne manque point de déplaire souverainement aux autres ; & par conséquent que l'on doit éviter avec la plus grande aplication.

CHAPITRE XVI.

Des manières précieuses, petites pédantesques &c.

186. Manières précieuses

LEs manières précieuses, tiennent beaucoup des afectées, montrant un air de fausse délicatesse, & de véritable présomption. Elles portent le caractére d'une personne sensible, à l'estime qu'elle fait de tout ce qui est en elle : mais cette propre éstime est la juste mesure du mépris que les autres en font.

187. Manieres petites.

Les manières *tracassiéres* ou petites, sont l'apanage des esprits petits ; elles font naître mille embaras ou inconvéniens, là ou sans elles il n'en seroit point question. Les manières *vetilleuses* se raportent à la même espéce, & sont également indignes d'un homme raisonable, s'arétant à des minucies qui n'auroient jamais du

du entrer dans l'esprit & encore moins y faire impression. Elles se montrent encore dans l'atention à de vaines formalitez, par-dessus lesquelles un esprit bien fait a coutume de passer. Ce n'est pas, qu'il ne soit à propos de donner au bien de la Société toutes les atentions convenables; mais c'est que toutes les atentions ne doivent pas s'éxiger ou s'atendre également des autres. Trop d'égards à toutes les régularités & à tous les détails d'observances, viénnent d'un esprit borné & importun: c'est un mot ingénieux & au même temps fort sensé que celui du Poëte; *hominem inficetum, per quem non licet esse negligentem.* Au reste, les maniéres vetilleuses sont celles dont on se défait le moins: car venant d'un esprit borné, qui ne sauroit porter sa vue qu'à de petits objets, il faudroit pour s'en défaire, qu'il s'élevât & s'étendît au-dessus de lui-même, & au-de-là de sa propre sphére.

138. Maniéres pédantes.

Les maniéres *pédantes* tirent leur nom du métier établi pour instruire les enfans à qui il faut imposer, par une gravité recherchée, parce qu'ils sont encore incapables d'une raison formée. Ainsi dans la Société civile, un

pédant est celui qui avec d'honêtes gens, prend un air & des maniéres telles que les maîtres en ont d'ordinaire avec leurs écoliers. Si ces maniéres n'étoient pas manifestement celles d'un fat, elles seroient peut-être les plus insuportables de toutes : mais comme leur caractére saute d'abord aux yeux, elles atirent encore plus de raillerie par leur impertinence, que d'indignation par leur air sotement magistral.

439. Il faut s'étudier pour éviter ces maniéres.

On n'est pas toujours également en état d'éviter toutes les maniéres singuliéres que nous avons indiquées. Ceux qui y sont le plus sujets s'en aperçoivent le moins, ou ne s'en aperçoivent point du tout; mais c'est en cela que pour la douceur de la Société, chacun doit rechercher en soi-même, si elles n'y sont point imperceptiblement introduites. Pour peu qu'on leur donne entrée, elles y produiront bien-tôt leur mauvais éfets. Si nous n'en découvrons aucune en nous par l'étude particuliére que nous ferons sur nous-mêmes, soyons atentifs à ce que les autres peuvent penser, sur notre sujet; soit en des mouvemens de dépit, & en des traits de

raillerie, soit en des naïvetés qui leur échapent, & dans les occasions où nous apercevons, que nous sommes moins recherchez ou considérez. En éfet, si nous ne gagnons pas l'estime & l'afection des hommes, nous pouvons nous en prendre à quelques unes de nos maniéres, qui ne conviénent point au comerce de la Société.

190. Ce soin interesse notre devoir.

Que si nous conservons de mauvaises maniéres, par le peu de soin que nous prenons de plaire aux autres, il faut nous rapeler ce que nous avons établi; combien, en général il est blamable de ne vouloir pas tâcher à contenter tous ceux à qui nous avons raport, puis qu'en négligeant de former en nous une disposition si raisonable, nous devenons nous-mêmes la victime de notre propre inatention, par les retours désagréables qu'elle nous atire.

191. Il est un respect humain qui n'est pas vitieux.

On peut voir par-là, que le respect humain n'est pas toujours un vice, ni même un défaut. Il n'est vitieux que quand il nous porte à contenter les hommes, contre notre devoir: mais notre devoir est de tâcher à les contenter en général, dans toutes les conjonctures où le permetent les ré-

Digitized by Google

gles de la probité & de la conſience.

L'envie de plaire mal reglée & qui paſſe les bornes, eſt un des plus grands deſordres ; l'envie de plaire réglée, & dans une juſte meſure, eſt la premiére des vertus morales & civiles.

Digitized by Google

LIVRE III.

Où l'on examine le caractére de quelques vertus ou qualitez, dont la nature n'eſt pas comunément aſſez demelée, par raport à la pratique de la Société Civile..

CHAPITRE I.

Des liaiſons d'amitié ; examen de quelques régles qu'en donne Ciceron.

1 Matiére de l'amitié traitée par divers Auteurs.

ON a fait de ſi beaux traités de l'amitié, en Latin & en François, en proſe & en vers, qu'il ſemble que la matiére eſt épuiſée. Mais comme les ſentimens des hommes ne ſont pas toujours d'acord ; il ſemble au contraire à quelques-uns, qu'elle n'eſt ſeulement pas encore entamée par raport à l'uſage le plus comun

Cicéron, le maître de l'éloquence & ſes imitateurs, ont parlé de l'amitié ſelon les idées qu'ils s'en étoient faites à eux-mêmes ; c'eſt une ſpéculation qui ne convient guéres avec la pratique, & un plan de perfection qui n'eſt pas ordinairement compatible avec la foibleſſe des hommes. Ces écrivains ont fait le Roman de l'amitié, & l'on en ſouhaiteroit la réalité ; ils en ont marqué des régles pour des amis, tels qu'ils n'ont jamais été & ne ſeront jamais : on ſeroit bien aiſe d'en conoître le caractere, pour les amis tels qu'ils ſont en éfet & qu'ils peuvent être au milieu des intérêts & des défauts humains.

193. Régles d'amitié outrées par Cicéron.

La régle de l'amitié, qui brille le plus dans le Traité de Cicéron, & qui eſt la baze de toutes les autres ; c'eſt que *l'on aime ſon ami plus, ou du moins autant que ſoi-même*. La maxime pour être ſpécieuſe n'en roule pas moins ſur un fondement ruineux ; elle ſupoſe que le premier mobile de tous nos déſirs & de nos inclinations peut n'être pas l'amour de nous-mêmes ; mais le principe contraire eſt inconteſtable, parmi ceux qui ont fait l'analiſe des ſentimens de l'ame. Ce-

Digitized by Google

ment donc imaginer, que l'on aimera jamais autre chose, ou plus ou autant que soi-même, si l'on ne sauroit rien aimer que par l'amour de soi-même?

En éfet, si l'amour de nous-mêmes entre dans tous nos sentimens & les anime tous, ceux que nous pouvons avoir pour les autres, quels qu'ils puissent être, ne sont que des éfets & des suites de l'amour de nous-mêmes, auquel ils sont nécessairement subordonés. L'amour de soi-même ne sauroit donc entrer en comparaison avec nulle inclination pour les autres, à laquelle il ne prédomine pas, puis qu'il en est le premier & le véritable mobile: c'est donc une chimére qu'une amitié pour un autre, qui aille de pair avec l'amour de soi-même, beaucoup moins qui lui soit supérieur.

1941. Maxime sur un principe équivoque.

Mais coment la maxime de Cicéron a-t'elle été répandue en tant d'esprits & aplaudie si universélement? C'est qu'on y a entrevu, du vrai & du grand, qui ont causé de l'admiration; sans qu'on en ait assez découvert le faux, qui pouvoit en diminuer l'estime. Voici comment on pouvoit,

Digitized by Google

ce me semble, démêler l'un & l'autre.

Pour peu qu'on fasse atention aux divers mouvemens dont nous sommes susceptibles, on aperçoit, que malgré leur contrariété, ils sont également causés par la premiére racine de tous nos mouvemens, qui est l'amour de nous-mêmes.

195. L'ame est guidée par la raison & par la passion.

Dans cette contrariété de sentimens & de desirs, les uns sont adoptés par la raison, les autres en sont pour ainsi dire réprouvés. Les uns & les autres ne laissent pas de nous flater, & souvent même les seconds encore plus que les premiers, ou du moins d'une maniére plus sensible. Cependant avec le secours de la réflexion, on découvre bien-tôt (comme nous l'avons remarqué au premier livre de cet ouvrage) que les seconds ne donnent point à l'ame un contentement aussi solide, aussi durable, & qui lui conviéne autant que les premiers; d'où il arive qu'un homme acoutumé à se conduire par la raison & par la réfléxion, abandone une satisfaction frivole & passagére, pour une satisfaction raisonable & constante.

196. En quel sens on se

Ainsi, un esprit bien-fait, qui se trouve porté d'abord par des mou-

Digitized by Google

vemens indéliberés, d'un coté à servir son ami, & d'un autre coté à conserver mille pistoles, dont lui même il feroit usage pour certaines comodités de la vie : il éprouve par la raison, la peine du reproche qu'il se feroit à lui-même, s'il préféroit ce qui lui peut révenir de l'usage commode des mille pistoles, au plaisir généreux de les employer à sauver la vie ou la réputation de son ami ; sur cela, il prend le parti de sacrifier son argent à son ami ; & alors on peut dire & l'on dit quelquefois, qu'il s'est sacrifié lui-même à son ami : s'en est-il moins aimé lui-même? Nullement; il s'est aimé d'une maniére plus judicieuse & plus solide ; il s'est tellement sacrifié à son ami, que c'est plutôt lui-même qui s'est sacrifié à lui même : lui-même moins raisonable par des mouvemens indéliberés, à lui-même plus raisonable, par des mouvemens réflechis ; lui-même entant qu'il desiroit un bien moins parfait & moins durable, à lui-même entant qu'il desiroit un bien plus noble & plus constant. sacrifie soi-même.

Il en est ici comme quand il arive en toute autre ocasion, de faire céder 1977. On fait ceder un

désir un autre désir

un mouvement de passion à un sentiment de raison ; un désir dérégle à un désir réglé ; un plaisir passager & d'un moment qu'on gouteroit à boire de la limonade à la glace, & qui dans la suite causeroit une colique violente, au contentement durable & solide de prendre une potion amére pour s'épargner les douleurs de la colique qui s'ensuivroient. Sacrifions nous pour cela la limonade à la potion amére, & nous fesons-nous de celle-ci un objet d'afection, auquel nous croyions ou nous prétendions nous sacrifier nous-mêmes? La proposition seule est ridicule ; c'est nous-mêmes, que nous sacrifions à nous-mêmes : & pour parler sans métafore, c'est nous-mêmes plus raisonables qui nous préferons à nous-mêmes, moins raisonables : préférant actuelement l'amertume de la potion, à la douceur de la limonade ; ni l'une ni l'autre n'est rien, que par raport à nous. J'aime mieux éprouver un sentiment actuel d'amertume & de desagrément passager, qui me procurera la santé, que de gouter la douceur d'une liqueur agréable qui m'exposeroit à de cruelles douleurs ; tel est le sacrifice de nous-mêmes que

Digitized by Google

nous faisons à un ami, c'est celui que nous faisons de nous-mêmes à l'égard d'une potion amère; nous quittons un premier goût peu convenable à la raison, pour suivre un autre gout qui y convient davantage.

1997. Exemple du C. d'Enghien à la Bat. de Renti.

Tel fut le sacrifice que fit de sa gloire le Comte d'Enghien à la Bataille de Renti, où il comandoit. Quand il eut fait savoir au Roi qu'elle étoit gagnée, le Monarque vint avec épanchement lui temoigner le gré qu'il lui en savoit. Le généreux comandant loin de prendre pour lui l'honeur du succés, dit au Roi, en lui montrant Gaspar de Saulx depuis Maréchal de France; Sire, ce n'est point à moi; c'est à ce jeune Gentilhomme que vous en êtes redevable. Enéfet, nos troupes avoient plié d'abord & même étoient culebutées, lorsque Gaspar alors Capitaine de cinquante homme d'Armes, marchant à la tête des siens, ranima le cœur de tous les nôtres; leur donna de nouveles forces & rétablit tout. Qu'est ce donc que le Comte d'Enghien sacrifioit au Comte de Saulx? Etoit ce sa persone à celle d'autrui? Nulement; c'étoit un faux goût de gloire dont la vanité auroit pu se re-

paître, au goût d'une gloire solide qu'une ame noble trouve dans la justice qu'elle rend au véritable mérite.

399. Comment on peut mourir pour un ami.

On demandera comment ce que nous disons s'acorde, avec ce que l'on raconte de ceux qui ont donné leur vie pour leur ami. Oreste & Pilade, devant l'Autel de Diane où l'un des deux devoit être sacrifié, contestérent lequel des deux mourroit, afin de sauver la vie à l'autre. Nicoclès demande qu'on lui fasse avaler avant Phocion, le poison auquel à quoi tous deux étoient condanés; Phocion n'y consentit que parce qu'il n'avoit jamais rien refusé à son ami Nicoclès : on cite mille éxemples semblables; mais tous fort anciens & fort aprochans des temps de l'histoire fabuleuse. Avant que de répondre à la question principale, il seroit bon de s'assurer d'abord, sur quelle histoire bien certaine, on peut établir la vérité de ces sortes de faits; ou s'ils se rencontrent autre part, que dans des histoires faites à plaisir. Quelques-uns à la vérité semblent être morts pour leur patrie, laquelle à cet égard leur tenoit lieu d'un ami; ainsi il s'agit toujours d'expliquer comment alors, on n'aime pas la patrie plus que

soi-même. Mais l'explication est celle que nous avons deja aportée : c'est qu'alors le *soi-même* généreux & héroïque l'emporte, comme nous avons dit, sur le *soi-même foible & timide*, Le déplaisir qu'on éprouveroit de voir un objet aussi chér que la patrie en proie à de funestes malheurs, fait trouver de la satisfaction à subir une mort qui les prévient ou qui les détourne : sans compter la satisfaction que l'on sent, de mériter l'estime & l'aprobation des hommes, par l'action héroïque à laquelle on se détermine actuélement.

200. On doit donner quelquefois sa vie pour sa patrie.

D'ailleurs, comme l'amour de la patrie est un exercice de charité & des mieux fondés, il est hors de doute que l'on peut se trouver en des conjontures, où l'on soit même obligé de sacrifier sa vie pour le bien commun, par la juste confiance que la chose étant agréable à Dieu, il ne manquera pas aussi de la récompenser. Or la vue de cette récompense dédomage infiniment de ce qu'on perd dans une vie passagére que l'on immole. Si l'on étoit assez aveugle, pour mettre à part les raisons qui se tirent du coté de Dieu, au moins par les motifs de la religion.

Digitized by Google

naturéle, on trouveroit assez peu de motifs qui engageassent la raison à préférer l'avantage des autres, à sa propre vie; si ce n'est, comme je l'ai dit, qu'on ne cherchât par la mort, à quitter une vie dont la honte & l'amertume feroient une impression sur nous, plus facheuse que la mort même.

101. L'amour de soi-même agit toujours, mais diversement.

Il est bon de prévenir une pensée qui pouroit venir à quelques-uns, en supposant que l'amitié ou l'affection raisonable qu'on a pour les autres, ne seroit plus une vertu & n'auroit plus aucun mérite, si elle n'étoit qu'un éfet de l'amour nécessaire de soi-même. Pour acorder cette nécessité avec la vertu, il ne faut qu'une réflexion; c'est que l'amour de soi-même, qui agit toujours nécessairement en nous pour se satisfaire, a divers moyens, qui sont plus ou moins contraires, & plus ou moins conformes à la raison: de maniére qu'il se porte librement à l'un de ces moyens préférablement à l'autre; tantôt en secondant les lumiéres de la raison même, & tantôt en les contrariant.

102. Il se conforme

Il la seconde, en se portant à un moyen adopté par la raison, lors

qu'elle lui découvre, que c'est la voie la plus assurée de se procurer une satisfaction pure, durable, exemte de reproche & d'altération ; il la contrarie, en se portant à un moyen qu'elle desaprouve, lors qu'elle lui montre que cette voie ne tend qu'à une satisfaction vaine & passagére : cet attrait présent ne doit point être suivi par ceux qui s'attachent à leur véritable avantage, & aux régles de la raison & de la vertu. souvent à la raison.

Du reste, s'il se rencontre, comme il arrive dans les ames bien faites que les moyens de satisfaire à l'amour de soi-même fussent les plus conformes à la raison, il se trouveroit alors autant de bonheur que de mérite à la suivre. Il s'y trouveroit du bonheur, puis qu'on y seroit porté par les impressions d'un heureux tempérament ; mais le mérite ne laisseroit pas de s'y rencontrer, par la complaisance libre que l'on auroit de suivre une inclination conforme à la raison ; étant déterminé d'ailleurs à contrarier ses propres inclinations, dans les cas où la raison ne les autoriseroit point ; de même qu'en suivant une inclination mauvaise qu'on supposeroit nécessaire ; 203. Bonheur & mérite dans ceux qui aiment ce qu'il doivent.

Digitized by Google

on ne laisseroit pas d'être répréhensible & blamable, par la complaisance délibérée qu'on y donneroit. C'est donc la disposition de suivre en tout les lumiéres de la raison, quelles que puissent être nos inclinations naturéles, qui fait le mérite de la vertu morale & en particulier de l'amitié qui a toujours passé pour une vertu : c'est ce qu'il est bon d'examiner plus éxactement.

CHAPITRE II.

Si l'amitié est une vertu, & quelle est sa nature.

204. L'amitié peut se trouver avec des vices.

JE crains que Cicéron & les autres qui ont philosofé sur ce point, n'aient fait une dispute de mots, en assurant que l'amitié étoit tellement une vertu, qu'elle ne pouvoit se rencontrer entre des hommes vitieux ; comme si *aimer*, étoit autre chose que de vouloir du bien à quelqu'un, ou qu'un homme vitieux ne pût vouloir du bien à son semblable. Je sais ce qu'on répond, que l'amitié étant fondée sur la vertu, hors de la vertu il ne peut

Digitized by Google

y avoir de l'amitié ; mais ce qu'on répond ainsi, est justement l'état de la question. Il est vrai qu'il ne sauroit y avoir d'amitié-vertu, entre des personnes vitieuses par leur amitié ; mais qu'entre-eux il ne puisse se rencontrer d'amitié qui soit précisément amitié ; je ne vois pas pourquoi ils n'en seroient pas susceptibles : à moins qu'on ne supposât que tout ce qui est dans les vitieux est vice. C'est ce que semblent avoir supposé les Stoïciens ; & en ce point comme en plusieurs autres, ils n'ont fait de nos idées & de leurs objets, qu'une analise superficiéle & défectueuse. Il n'est point d'homme si vitieux qui n'ait de bonnes qualités, & à plus forte raison qui ne puisse avoir de l'amitié ; puis qu'elle est la qualité du monde la plus aisée & la plus naturéle. L'on ne peut nier, que même dans les voleurs de profession, il ne se trouve une disposition à soulager ceux avec qui ils ont quelque liaison particuliére : il s'y trouve donc quelque amitié, puisque cette disposition est éfectivement digne de louange & d'estime.

Cicéron & ses imitateurs se sont 205 Cicéron

205. fait une idée arbitraire de l'amitié,

fait une idée abſtraite & arbitraire de l'amitié, lui attribuant toutes les perfections dont ils l'ont imaginé ſuſceptible, & la dégageant de toutes les imperfections où elle ſe trouve ſujete dans la réalité. Il a été permis à ces grands génies de ſe former à leur gré une ſpéculation ſous le nom d'amitié, mais d'une amitié telle qu'elle ne ſe trouve point. Il faudroit pour la rendre réele que les hommes fuſſent des Anges, ou du moins qu'ils ſe trouvaſſent afranchis d'une infinité de paſſions incompatibles, avec l'exercice de la ſorte d'amitié, dont Ciceron s'étoit formé l'idée. Il en eſt de ceci comme du cercle qu'imaginent les Mathématiciens; il eſt parfait, mais impratiquable.

206. il ſeroit dangereux de prendre cette idée pour réalité.

Je dis plus; ce ſeroit une erreur conſidérable & même pernicieuſe, de compter ſur une amitié de ce caractére; parceque vous ſupoſeriez que vous & votre ami êtes des hommes parfaits, exemps de paſſions, de vices & de défauts; ce qui eſt une préſomption dangereuſe. Que ſi vous & lui, devez également ſupoſer que vous avez l'un & l'autre des défauts, pourquoi vous livrer abſolument com-

Digitized by Google

me le voudroit Ciceron, aux sentimens & aux afections de votre ami? Livrez-vous à la bonne heure, à tout ce qu'il a de parfait & de bon; mais à ce qu'il se trouve en lui de mauvais & de défectueux, loin de vous y livrer, il ne faut même vous y prêter qu'avec beaucoup de circonspection.

Je croirois plutôt que par raport à la pratique, on doit établir une maxime directement contraire, à celle que les Philosofes purement spéculatifs ont posée pour fondement de l'amitié; savoir *qu'il falloit se livrer à son ami sans réserve*: au lieu qu'il n'est nul homme au monde à qui la raison nous permete de nous abandoner si généralement, quelque motifs qu'on en puisse aléguer: parce qu'il n'en est aucun qui n'ait des défauts, & qui ne soit capable de faire des fautes. Mais indépendemment de ses vices & de ses défauts, les diferens caractères d'amis, demandent des réserves pour l'un que l'on ne devroit pas avoir pour l'autre. Aléxandre avoit deux amis Cratérus & Epheſtion: il avoit plus de consideration pour le premier dit Plutarque, & plus de tendresse pour

il ne faut point se livrer sans reserve.

Digitized by Google

l'autre, l'un étoit l'ami du Roi & l'autre d'Aléxandre. Auroit-il falu livrer à l'ami d'Aléxandre ce qu'il ne convenoit de confier qu'à l'ami du Roi?

CHAPITRE III.

Notion préciſe de l'amitié, pour l'uſage de la Société civile.

208. Définition de l'amitié ſe l'on réalité.

QUe ſera donc en ſoi l'amitié, & coment la pouvoir définir? Il me ſemble qu'à n'y rien outrer, c'eſt ſimplement *l'habitude d'entretenir avec quelqu'un, un comerce honête & agréable.* L'amitié ne ſeroit-elle que cela, dira-t'on? Queſtion équivoque; l'amitié ne s'en tient pas toujours préciſement à ce point & va ſouvent au-de là, quand elle ſe porte à des dégrés puls hauts & plus parfaits; mais deux perſones n'entretiendront point une liaiſon mutuelle, laquelle, n'ait rien de vitieux & qui leur faſſe mutuélement plaiſir; ſans qu'il ſe trouve entre eux ce qu'on apéle comunément de l'*amitié*. Le comerce que nous pouvons avoir avec d'autres, regarde ou l'eſprit ou le cœur. Le pur comerce

Digitized by Google

de l'esprit s'apéle simplement *conoissance* : le comerce où le cœur s'intéresse par l'agrément qu'il en tire, est *amitié*. Je ne vois point de nation plus exacte qu'on en puisse donner, pour faire conoître tout ce qu'est en soi & l'amitié & toutes les propriétés.

209. Elle est distingée de la charité.

Elle est par là distinguée de la charité, qui est une disposition à faire du bien à tous, parce qu'elle est due à tous. L'amitié n'est due qu'à ceux avec qui l'on est actuélement en comerce ; le genre humain pris en général est trop étendu, pour qu'il soit en état d'avoir comerce avec chacun de nous, ou que nous l'aïons avec lui : l'amitié supose la charité, au moins la charité naturéle, & même la renferme ; mais elle ajoûte une habitude de liaison particuliére qui fait entre deux persones, un agrément de liaison & de comerce mutuel.

210. On pourroit par divers regards aimer & ne pas aimer quelqu'un.

Comme l'on peut entretenir avec quelqu'un une liaison qui ait au même-temps de l'agrément & du désagrement, il ne seroit pas impossible qu'une même persone fût au même-temps ami d'une autre & qu'il ne le fût pas ; & cela par divers endroits. Du moins crois-je en avoir rencontré

Digitized by Google

plusieurs du caractére dont parle Martial, *nec tecum possum vivere nec sine te.* Ils ne peuvent vivre l'un avec l'autre, & ne sauroient se passer l'un de l'autre. En tant qu'ils ont du plaisir à entretenir liaison l'un avec l'autre, c'est amitié ; entant que cette liaison leur est incomode ou insuportable, c'est antipatie ou indiférence : mais il est certain que ce n'est rien moins qu'amitié. D'où je conclurai que l'amitié & l'indiférence sont très-compatibles à l'égard d'un même homme. Il sera ami par un endroit & indiférent par d'autres endroits ; ami en certain degré & indiférent en des dégrés supérieurs. Ceci paroît un paradoxe ; rien cependant n'est plus vrai ni plus de pratique, ni même d'une pratique plus raisonable ; & pour le rendre sensible, il ne faut que l'exposer dans son jour.

211. Certaine amitié fondée sur la sierce de son ami.

Si l'on aime un homme, parce qu'il est excélent Poëte ou excélent Peintre, & que ses poësies & sa peinture donnent avec lui un comerce fréquent, raisonable & agréable, il est impossible que par cet endroit le Poëte ou le Peintre ne soit notre ami. Ainsi Appélés à la vue d'un Tableau de Pro-

Digitized by Google

rogéne dont il admira les traits, devint-il aussi par là son ami. Ainsi le Roi de Naples Robert, aima-t'il Pétrarque, à la simple lecture de ses Poësies. En pareilles conjonctures, on seroit blamable de manquer à ce que peut atendre ou comporter cette sorte d'amitié; laquelle n'est pas une simple estime, quoi qu'elle ait comencé par là, mais une vraie afection, à laquelle sont atachez des devoirs proportionez au degré d'amitié qui s'est formée par la liaison que l'estime avoit comencée d'abord. Cependant, si j'avois contracté une telle liaison d'amitié, je pourois très-légitimement n'avoir nul comerce avec le Poëte ou avec le Peintre, pour ce qui regarde ou des études sérieuses, ou les afaires de ma maison, ou l'interêt de ma famille; & moins encore pour ce qui regarde les sentimens de mon cœur & les regles de ma consience, dont je réserve le sécret à des amis d'un caractére tout autrement important, que n'est un ami simplement de Peinture ou de Poësie.

CHAPITRE IV.

Des devoirs de l'Amitié dans l'usage ordinaire de la Société Civile.

222. On doit faire pour un ami ce qu'il est disposé à faire pour nous.

SI l'amitié n'est autre chose que ce que j'en viens d'exposer, quels devoirs lui pourra-t-on prescrire ? Ceux de la Société humaine en général, apliqués aux conventions mutuéles qui se font tacitement, dans un comerce de liaison particuliére : qui est de faire pour nos amis, autant qu'ils sont disposés à faire pour nous. Je parle de ce qui est exigé préciſement & à la rigueur par le comerce de l'amitié ; car si l'on fait davantage, on aura une amitié plus généreuſe & plus parfaite, mais il n'est point dû à une amitié, dans la quelle on ne seroit pas disposé à en faire autant pour nous. Je ne dois de l'amitié qu'à ceux avec qui l'ocaſion ou une raiſon ſinguliére m'a mis en comerce ; ſelon qu'ils ont contribué ou voulu conteribuer à ma ſatisfaction d'une maniére plus ſpéciale que les autres hommes.

Du reſte, on doit à l'amitié à pro-

Digitized by Google

portion de son dègré & de son caractére ; ce qui fait autant de dégrés & de caractéres diférens de devoirs. Réflexion importante pour aréter le sentiment injuste de ceux qui se plaignent d'avoir été abandonez, mal servis, ou peu considérés par leurs amis. Un ami avec qui l'on n'aura eu d'autre engagement que de simples amusemens de litérature, trouvera étrange qu'on n'expose pas son crédit pour lui ; l'amitié n'étoit point d'un caractére qui éxigeât cette démarche : un ami que l'on aura cultivé, pour lui rendre des visites, pour enrecevoir de lui, ou pour gouter ensemble d'autres agrémens semblables, exige de vous un service qui intéresseroit votre fortune ; l'amitié n'étoit point d'un dégré à mériter un tel sacrifice.

114. L'amitié a diverz devoirs selon ses dégrez.

Un ami homme de bon conseil, & qui vous en a donné éfectivement d'utiles, se formalise que vous ne l'ayez pas consulté en une ocasion particuliére, il a tort : cette ocasion demandoit une confidence qui ne se fait qu'à des amis de famille & de parenté ; seuls ils doivent être instruits de certaines particularités qu'il

115. Elle ne permet pas indiféremment certaines confidences.

ne convient pas toujours de communiquer à d'autres amis, fussent-ils des plus intimes. Une grande amitié atire d'ordinaire & mérite la confience, mais il est des confidences qui conviénent à divers caractéres d'amitié; & au lieu de la maxime des Philosofes, qui avancent *qu'un ami ne dois rien avoir de caché pour son ami*: je ne sais s'il est un seul ami au monde, à qui il ne soit à propos de cacher beaucoup de choses, qui ne conviendroient point au caractére de l'amitié qu'on doit avoir pour lui.

Gens qui se piquent d'amitié par la pointe de l'esprit.

Ces éclaircissemens sufisent pour répondre à ceux qui se piquent de sentimens exquis d'amitié, qu'ils ont tirés de la pointe de leur esprit plutôt que de la nature des choses: ce qui leur fait répéter sans cesse avec un air de mécontentement & de chagrin; qu'il n'est plus d'amis & qu'on ne peut compter sur les amis du siécle: comme s'il étoit rien de nouveau dans le siécle présent sur cet article; & que les hommes & les amis n'eussent pas été faits toujours de la même sorte.

Ce n'est pas que selon nos princi-

ses mêmes, des amis ne manquent quelquefois en éfet à des devoirs de l'amitié. Ils doivent se le reprocher, d'autant plus que ces devoirs sont moins outrés, plus conformes à la situation naturéle du cœur & à la portée de tout le monde. Nous méritons des repoches, lorsque nous manquons de satisfaire à ce que nos amis doivent atendre de services de notre part, conformément au degré & au caractére de l'amitié qui est entre eux & nous. Mais quelle est la juste mesure, de ce qu'ils doivent atendre? C'est ce qu'il seroit dificile de marquer précisément; elle se diversifie par une infinité de circonstances, qui changent non-seulement selon la diversité infinie des dégrés & des caractéres d'amitié, ou des avances qu'on y a faites chacun de son coté. En général pour ménager avec soin ce qui doit contribuer à la satisfaction mutuéle des amis & à la douceur de leur comerce : c'est que l'un dans son besoin atende ou éxige toujours moins que plus de son ami; & que l'autre selon ses facultez donne toujours à son ami plus que moins.

Par les réflexions que nous venons

l'amitié des devoirs essentiels.

218. Comment amitié.

exige l'égalité. d'exposer, on éclaircira au sujet de l'amitié une maxime importante; savoir que l'amitié doit, entre les amis trouver de l'égalité ou l'y mettre, *amicitia aut pares invenit aut facit.* Un grand Monarque ne peut-il donc avoir des amis? faut-il que pour en avoir il les cherche en d'autres Monarques, ou qu'il donne à ses autres amis un caractére qui aille de pair avec le pouvoir souverain? Tout autre grand Seigneur ne peut-il de même avoir des amis, que de son rang & de son autorité? Ou faut-il qu'avec ses amis, il n'ait plus d'égard à la supériorité de son autorité & de son rang? La maxime seroit insoutenable, & détruiroit l'usage le plus judicieusement établi dans la société, dont l'ordre ne sauroit être altéré par aucune vertu & beaucoup moins en particulier par l'amitié: voici donc le véritable sens, de la maxime reçue.

219. L'Egalité se trouve dans le point qui fait l'amitié. C'est que par raport aux choses qui forment l'amitié, il doit se trouver entre les deux amis, une liberté de sentiment & de langage aussi grande que si l'un des deux n'étoit point supérieur, ni l'autre inférieur. L'égalité

Digitized by Google

dbit se trouver de part & d'autre, dans la douceur du comerce de l'amité, qui est de se proposer mutuélement ses pensées, ses goûts, ses doutes, ses dificultés, ses répugnances; mais toujours dans la sphére du caractére de l'amitié qui est établie.

L'ami d'un Prince, en matiére de beaux Arts & de belles Létres, lui parlera, de poësie ou d'éloquence, de peinture ou de sculture, avec la même ouverture & la même franchise que s'il étoit son égal; si le Prince ne lui donne pas cette liberté en ces matiéres là, & qu'il exige un asservissement de complaisance pour ses gouts & ses idées particuliéres, en cela même il ne sera point son ami; & loin d'exercer l'amité, il exercera plutôt une tiranie. Ce fut celle que montra Denis Roi de Siracuse & dont il tira son surnom de Tirant; contraignant les gens d'esprit d'aplaudir à ses mauvais ouvrages, après avoir contraint les peuples à subir son injuste domination; mais l'égalité que méttra l'amitié entre un Roi & un de de ses Sujets dans la douceur d'un comerce agréable d'amitié, par rapport à la Litérature ou aux beaux

220. Cette égalité donne une entiére liberté.

Digitized by Google

Arts ; cette égalité, dis je, n'engagera pas le Prince pour cela de parler des afaires de son état, à l'homme de Létres dont il a fait son ami ; elle permétra beaucoup moins au Sujet d'oser parler au Prince de secrets qui ne sont pas du ressort de leur liaison mutuéle ; une sage reserve n'ôte rien à l'amitié ; & l'éloignement d'égalité en ce point, bien loin d'être opposé à la vraie amitié, qui est toujours circonspecte & réglée, dégénéreroit en une familiarité qui feroit l'insolence du Sujet & le deshoneur du Souverain.

220. La parenté & l'amitié demandent des reserves.

L'amitié ne met pas plus d'égalité que le raport du sang. La parenté entre des parens d'un rang fort diférent, ne permet pas certaine familiarité. On fait la reponse d'un Prince à un Seigneur, qui lui montroit la Statue équerre d'un Héros leur comun aïeul. *Celui qui est dessous est le votre ; celui qui est dessus est le mien.* C'est que l'air de familiarité ne convenoit pas au respect du au rang & au sang du Prince : & ce sont des attentions, dans l'amitié comme dans la parenté, à quoi l'on ne doit point manquer.

Digitized by Google

Il ne paroît pas nécessaire de nous étendre sur le choix qu'on doit faire des amis : ce n'est pas qu'il ne soit important ; mais c'est que nous ne sommes pas toujours les maîtres de le faire à notre gré : l'ocasion ne nous mettant pas à portée d'avoir pour amis, ceux qui seroient le plus à souhaiter pour nous. D'ailleurs, ce qu'on peut dire sur ce point se trouve pas tout, & se présente à l'esprit de tous. Nous observerons seulement, que ce n'est pas le raport de tempérament ou d'inclination en général, qui sert le plus au choix qu'on fait d'un ami. Il se trouve souvent une amitié véritable, entre des personnes qui ont des tempéramens & des goûts tout opposez ; comme entre des personnes vives & des personnes tranquiles, des tempéramens gais & des tempéramens sérieux ; quelques fois même cette opposition sert beaucoup à l'amitié ; la tranquilité de l'un étant animée par la vivacité de l'autre, & la gaieté de celui-là, étant réglée par le sérieux de celui-ci. Il est vrai néanmoins, que le lien de l'amitié est une conformité d'inclination ; mais non pas celle qu'on s'imagine.

222. Le choix des amis dépend des ocasions.

§ 23. Inclinations diverses dans les amis.

De deux amis, l'un par exemple aime à raconter & l'autre n'aime pas à le faire ; ce qui semble plutôt une opoſition qu'un raport d'inclination ; mais la conformité ſe trouvera, en ce que l'un aime à raconter, & l'autre à entendre raconter ; l'eſprit vif à ſe permétre des ſaillies, & l'eſprit ſerieux à voir adoucir ſa mélancolie par les ſaillies de l'eſprit vif : tel eſt le raport d'inclination entre des inclinations opoſées. Pour les autres régles de l'amitié, il ſemble qu'il n'en eſt point, ſinon de ſuivre ſon goût, ſans toute reſtriction que de s'interdire l'amitié ou même tout comerce avec les hommes vitieux. Le but de toute la Morale étant de nous rendre heureux, & rien n'étant plus opoſé à notre bonheur que le vice, nous devons fuir avec un extrême ſoin, tout ceux qui nous en pouroient infecter ; & rien ne nous expoſe tant à la contagion du vice qu'un ami vitieux.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

De la reconoiſſance, & en quoi elle contribue au bonheur de la Société.

224. Si la reconoiſſance eſt utile.

COmme toutes les vertus purement morales ſont fondées ſur l'avantage qui s'en tire pour le bonheur de la Société, on peut demander d'abord, à quoi ſert la reconoiſſance ; puis qu'elle ne tombe que ſur un bien reçu. & non ſur un bien à recevoir ? Mais les avantages que nous procure la vertu ne conſiſtent pas toujours dans un bien préſent & particulier ; c'eſt dans un bien habituel & général. En effet, il arrive ſouvent, que l'exercice même de la vertu nous atire un mal actuel ; comme lors qu'on exerce la juſtice aux dépens de ſes propres interêts. Ces occaſions particuliéres ſont des ſacrifices que la vertu ſe fait & ſe doit à elle-même ; ils en relévent davantage le mérite, & la rendent plus aimable aux yeux des hommes qui voudroient la méconoître.

Digitized by Google

225. Comment elle est avantageuse.

C'est de la sorte aussi, que la reconoissance contribue à notre propre avantage; puis qu'elle dispose non-seulement notre bien-faicteur, mais encore les autres hommes, plus favorablement pour nous: ensorte, que nous-mêmes, nous sommes naturélement portez à faire du bien à celui en qui nous trouvons de la reconoissance à l'égard de ses biens-faicteurs, quels qu'ils puissent être.

226. Ingratitude odieuse.

Nous le pouvons encore apercevoir davantage par son contraire, & par l'horeur naturéle que nous avons des ingrats: il n'est aucun vice qui nous soit plus odieux, & que nous prenions plus de plaisir à voir expier, par la punition de celui qui en est ateint. Ne fut-ce donc que par cet endroit, il paroît que la reconoissance nous est avantageuse; en tant qu'elle nous délivre d'un mal qui est la haine publique, & nous atire un bien qui est l'afection des hommes.

Qui est-ce qui n'aimera pas, Darius, par le sentiment de reconoissance dont il fut touché, après la bataille où sa famille tomba entre les mains d'Alexandre? Tirrée eunuche de sa

femme Statira, lui venant dire que cette Reine étoit morte en couche, Darius fut consolé, quand il aprit, que l'honeur de Statira & de ses filles, avoit toujours été en sureté & qu'Alexandre à cet égard avoit eu des circonspections qui aloient jusqu'à la délicatesse : Sur quoi s'adressant aux Dieux ; ou rétablissés-moi sur le Trone, leur dit-il, pour être en état de marquer ma reconoissance à Alexandre ; ou s'il est dans ma destinée de n'y remonter plus, que nul autre qu'Alexandre n'y monte en ma place !

Mais ne sufiroit-il pas d'avoir de la reconoissance simplement à l'extérieur ? Il s'en faut bien ; & il en seroit de la reconoissance comme de toutes les autres vertus : autant qu'elles sont aimables en elles-mêmes, autant leur masque est-il odieux : l'on s'exposeroit encore plus à s'atirer l'éxécration des hommes par une feinte reconoissance, que par une ingratitude qui se montreroit dans son naturel.

227. Fausse reconoissance.

Ajoutons que jamais le vice ne peut se cacher si bien, qu'il ne se décou-

de encore plus odieuse.

vre par quelques traits ; & les moindres qui le faſſent conoître, le rendent d'autant plus horible, qu'on avoit aporté plus de ſoin à le déguiſer. Si donc l'on prétend aux avantages de la vertu & de la reconoiſſance en particulier, il faut être réélement ce que l'on paroit être : l'on ne paroitra jamais conſtament & avec ſuccès au dehors, ce qu'on ne ſera pas au-dedans, la ſeule crainte d'être connu pour ce que l'on eſt en éfet, ſe trouve dans un homme ingrat, un aſſez véritable mal, pour avoir interêt de l'éviter.

128. Comment l'interêt entre dans la reconoiſſance.

Mais ſi l'interêt entroit dans le motif de la reconoiſſance, ce motif n'en détruiroit-il pas le mérite, l'eſſence & le caractére ? Nous avons déja obſervé qu'on abuſe de ce mot *interêt* par ſon ambiguité, & c'eſt une obſervation qu'on ne ſauroit trop faire. Il eſt un interêt étranger, pour ainſi dire, à la reconoiſſance ; & un autre interêt qui lui eſt eſſentiel & intime. Sans l'un elle peut & doit ſubſiſter, ſans l'autre elle ne le pouroit pas.

129. Certain interêt

Avoir, par exemple, de la reconoiſſance pour un bien-fait, dans

la vue uniquement de nous en atirer un autre, cet interêt eſt manifeſtement étranger à la reconoiſſance; elle peut & doit ſubſiſter ſans ce motif: avoir de la reconoiſſance, par le plaiſir qu'exige de nous le ſentiment d'un bon cœur, ſentiment que la nature a mis dans tous les hommes, pour contribuer à la douceur & au lien de la Société; c'eſt un interêt eſſentiel à la reconoiſſance & qui en eſt inſéparable.

corompt la reconoiſſance.

CHAPITRE V.

Eclairciſſement ſur l'avantage & le devoir de la reconoiſſance.

PUiſque je ſuis toujours porté à mon bonheur, & que la reconoiſſance s'y trouve quelque fois contraire, ne puis-je pas du moins, par occaſion, abandoner la reconoiſſance? Je repons qu'on pouroit peut-être abandoner quelques-uns de ſes éfets, mais qu'on ne doit jamais l'abandoner, dans ce qu'elle eſt elle-même. On peut ométre quelques uns de ſes éfets

230 Si l'on peut manquer aux éfets de la reconoiſſance.

Digitized by Google

ordinaires ; comme seroient des déclarations du bien-fait, ou des éloges du bien-faicteur, quand on ne pouroit le faire sans s'atirer à soi-même des maux considérables, que ni le bien-faicteur ni le bien-fait n'éxigent point en certaines ocasions ; mais on ne peut jamais abandoner le sentiment même de la reconoissance, pour l'empêcher de se montrer dans les autres conjonctures. Mais quelles sont ces conjonctures, & d'où se tire la mesure des éfets que le bien-faicteur & le bien-fait peuvent raisonablement exiger ? C'est ce que nous aprendrons par le sentiment le plus comunément répandu parmi les hommes : sentiment qui est la régle primitive de toute raison, de toute vérité & de toute vertu. *

231. On se fait tort en manquant de reconoissance.

Que si vous manquez à la reconoissance prise en le sens-là, vous manquez de pourvoir à votre propre bonheur ; quand même la reconoissance vous devroit atirer quelque incomodité, ou que votre ingratitude dût vous procurer quelque avantage présent. En étet, ce dernier avantage est passager, incertain, sujet

* *Voyez le Tr. des Prem. veritez.*

Digitized by Google

à des retours desagréables ; & le désavantage que vous vous tirez par l'ingratitude est durable ; il atire infailliblement la honte, le mépris, la haine, le deshoneur au dehors, & les reproches de votre propre conscience au dedans.

232. Les reproches qu'on éprouve dans soi-même, sont une peine.

On les étourdit, on les étoufe, on les suprime, dit-on. Ils avoient donc besoin d'être suprimés ; & par eux-mêmes ils étoient incomodes, facheux, conttaires à cette douceur, qui est la premiére & la plus naturéle de toutes, & que nous tirons de l'accord de notre raison avec les sentimens de notre cœur. D'ailleurs, en quelque situation avantageuse que l'ingrat puisse être arrivé par son ingratitude, fût-ce au comble de la fortune, il y sera toujours l'objet d'une avertion des hommes, laquelle par elle-même est le plus grand des maux ; puisque tous les hommes (à l'exception de quelques uns, qui dans la Société sont comme des monstres) aimeroient incomparablement mieux être privés de la fortune, que de s'y voir élevés, chargez de la haine publique.

Digitized by Google

233. L'artifice qui arrête ces éfets fait voir leur malignité.

A la verité, on détourne quelquefois ces inconveniens par artifice; mais c'eſt ce qui montre les pernicieux éfets que produiroit par lui-même le vice de l'ingratitude. Si l'on détourne un torrent, qui parſon impetuoſité naturéle devoit perdre & ravager une contrée, ce n'eſt pas que de lui-même il ne fût propre à cauſer ces ravages. D'ailleurs, ſi une conjoncture particuliére peut les aréter; ils ſe feront ſentir en mille autres ocaſions, qu'on ne poura prévenir.

234. Si des ingrats ont proſperé, ce n'eſt point par leur ingratitude.

Au reſte, il ne ſe trouvera point que le vice même de l'ingratitude-âtire par lui-même les moindres avantages: il ſe peut trouver des ingrats heureux, ce n'eſt pas préciſément à leur ingratitude qu'ils en ſont redevables; mais à de bonnes qualités qui ſont en eux, qui pouvoient, indépendament de leurs vices leur procurer des utilités, & qui leur en auroient même procuré de plus grandes; puiſque toutes celles qui ſont flétries ou corompues par l'ingratitude, ſont ſujétes aux plus facheux retours. Pour juger de ce que la reconoiſſance ou l'ingratitude peuvent

Digitized by Google

contribuer au bonheur ou au malheur d'une ame reconoissante ou ingrate, il ne faut pas s'arêter à des ocasions particulières, qui vont au gré du hazard, & qui ne sont pas entre nos mains; la raison, la vertu & la Morale n'ont rien à faire sur ce qui n'est pas à notre disposition : un hazard poura élever un homme reconoissant au plus haut point de la fortune, & précipiter un ingrat dans le comble des maux; un autre hazard fera peut-être tout le contraire : ce n'est plus ce qui regarde ni la reconoissance ni l'ingratitude prises en elles-mêmes; ainsi il faut les regarder l'une & l'autre par les fruits qui leur sont propres indépendament des ocasions; pour discerner laquelle des deux est le plus souhaitable à l'homme par raport à son bonheur.

Faux pretexte de l'ingratitude.

Quelques uns ont voulu méconoitre, non-seulement l'avantage de la reconoissance, mais encore son devoir & sa nature, sur le prétexte le moins soutenable. Chacun, disent-ils, agit dans la vue de contribuer soi-même à sa propre satisfaction, & n'agit que dans cette vue : mon bien-

Digitized by Google

faicteur n'en a point eu d'autres en m'obligeant ; pourquoi donc serois-je de mon coté obligé à aucun retour, pour le plaisir qu'il s'est fait à lui-même ?

236. Il detruit l'idée de l'humanité.

Voilà de ces raisonnemens outrés, qui vont à détruire les sentimens de l'humanité, à force de les subtiliser. En effet, cette objection, qui a paru éblouissante à quelques uns, n'altére en rien les principes de la reconoissance, imprimés dans l'ame de tous les hommes. Pour y doner ateinte, il faudroit prouver que le plaisir qu'on a eu en nous faisant du bien, détruit la nature & le prix du bien-fait ; & c'est au contraire ce qui l'augmente & le reléve d'avantage. Il n'est point de satisfaction plus vive ni plus solide que celle d'un pére & d'une mére qui font du bien à leurs enfans, dans l'éducation qu'ils leur donent, après leur avoir donné la vie ; & il n'est point de sentiment que la nature ait gravé plus universélement & plus sensiblement dans les hommes, que la reconoissance des enfans envers leurs parens.

237. Idée vic

La régle la plus juste de la reconois-

fance, eſt la volonté qu'on a eue de nous faire du bien : or plus on l'a voulu, plus on y a eu de ſatisfaction & de plaiſir, ce plaiſir donc qui s'eſt trouvé dans le bien-faicteur doit augmenter la reconoiſſance dans celui qui l'a reçue. Si jamais elle avoit quelque droit de s'afoiblir, c'eſt à l'égard d'un bien-fait conféré à contre-cœur, & ſans que le bien-faicteur lui-même y trouvât de plaiſir ; mais comme il eſt impoſſible, que le bien-faicteur n'y trouve pas au moins le plaiſir ataché à l'éxercice même de la volonté, il eſt impoſſible qu'on ſoit jamais diſpenſé légitimement de la reconoiſſance.

qu'on a eu de nous obliger exige toujours à la reconoiſſance

Tels ſont les ſentimens que la nature a formés, pour ſerrer plus étroitement les liens de la Société entre les hommes, & qu'elle a mis dans l'ame de tous ceux en qui elle n'eſt ni corompue ni alterée. D'un coté elle nous fait éprouver du plaiſir à faire du bien aux autres, du moins quand il ne nous en revient aucun mal ; & de l'autre coté, elle nous inſpire un ſentiment de retour à l'égard de ceux par qui un plaiſir nous

238. La nature en a mis le ſentiment dans tous.

Digitized by Google

à été procuré. Notre contentement nous touchant au-dessus de tout, ce qui en est l'ocasion, le moyen ou la cause, nous doit toucher & nous être également cher; à moins que nous n'afections de démentir & de détruire en nous-mêmes, les sentimens que la nature a répandus le plus universélement parmi les hommes, & qui se trouve au même-temps le plus adoptez par leur raison.

CHAPITRE VI.

Des louanges & de leur utilité dans la Société humaine.

259. Les louanges & la verité servent au bien de la Société.

LA sincérité & l'horreur du mensonge, qui sont nécéssaires au bon ordre de la vie civile, ne paroissent pas quelquefois compatibles avec l'usage des louanges. La Société humaine a pourtant besoin de celles-ci, pour ariver au bonheur dont elle est capable. C'est dans cette vue, comme le raporte Erasme, que les Anciens fesoient célébrer les louanges & la vertu de leurs Héros, au son

Digitized by Google

de la trompéte, afin qu'elles eussent plus d'éclat: mais puisque la sincerité & les louanges concourent à une même fin, loin de croire qu'elles soient inaliables, il faut au contraire aprendre à les alier. Nous pouvons considérer les louanges, par raport ou à celui qui les donne, ou à celui qui les reçoit.

A l'égard de celui qui les donne, si la flaterie est un écueil à éviter, il est toujours moins à craindre que la répugnance à louer; car si la flaterie tend à nourir les vices, la louange sert davantage à entretenir les vertus, en excitant l'émulation. Avec des éfets si opposez la pure flaterie & la véritable louange se confondent quelquesfois; & comme il est aisé de s'y méprendre, il est à propos de les bien distinguer.

240. La repugnance à louer est un défaut.

Le flateur ne pense qu'à soi; ce n'est point un tribut qu'il rende au mérite, ni un secours qu'il donne à la vertu: c'est un vie interêt qu'il cherche à se ménager, quelque atteinte qu'en puissent recevoir la vertu ou le mérite. Il cherche à plaire à ceux qu'il flate sans se soucier du préjudi-

241. La flaterie diffère de la disposition à louer.

Digitized by Google

ce qu'ils en pouront recevoir ; pourvu qu'il tire avantage du plaisir qu'il donne. Qu'ils aiment à être aplaudis dans leurs déréglemens, il les aplaudira ; à être justifiez dans leurs passions, il les justifiera ; à s'éblouir folement de quelques vaines qualités, il les éblouira. Par cette conduite le flateur, comme on voit, est une sorte de peste parmi les hommes. La plus dangereuse contagion qui s'y puisse répandre, étant l'amour & le goût de leurs vices, le flateur qui les nourit, est aussi la cause des efets pernicieux & détestables qui s'en ensuivent.

12. La louange n'est point pour le vice.

Celui qui donne une louange sincére, n'a rien à craindre ni à se reprocher de semblable : elle ne tombe jamais sur le vice ; & si elle y tomboit, par là même, elle seroit revétue du nom & du caractére abominable de la flaterie ; elle ne seconde point le desir aveugle qu'ont les hommes corompus à être louez ; elle ne se prête qu'avec discernement à la juste attente où les hommes raisonables peuvent être, de se voir estimés pour des qualitez estimables. Elle est bien

elle de faire plaisir, mais elle est encore plus contente de faire des plaisirs équitables, & se garde toujours d'en donner qui porte le poison avec eux. Celui qui loue peut quelque fois être touché de son interêt dans ce qu'il loue ; mais ce qui le touche principalement, est la justice qu'il rend au mérite, en contribuant à le faire valoir.

Dans cette opposition si marquée entre la flaterie & la louange, il s'y trouve néanmoins un danger comun ; l'une & l'autre pouvant exciter ou nourir la vanité : mais l'une y expose par elle-même & sans réserve ; l'autre n'y expose que par hazard & contre ses vues. Les meilleures choses sont exposées à des abus. Ce n'est pas contre la chose qu'il faut se précautioner ; c'est contre l'abus qu'on en peut faire. La nourriture la plus saine, peut devenir poison à qui en use autrement qu'il ne doit. C'est donc une justice qu'on doit à la louange, de ne pas mettre sur son compte le mal qui en ariveroit ; elle ne tend qu'à exciter l'émulation de la vertu & à en faire valoir les prérogatives.

245. Danger où la louange pourroit exposer.

Digitized by Google

244. Nous en avons un exemple touchant dans un mot de l'Empereur Frideric III. A son retour d'Italie où il avoit été couroné, il ne se lassoit point de s'aplaudir, d'avoir été rendre visite au Roi de Naple Alfonse, qui passoit pour le plus sage Prince de son temps. Quelques courtisans demandérent, si la dignité impériale s'étoit acomodée d'une pareille condescendence, à l'égard d'un simple Roi? Ma dignité, répondit Fridéric, est au-dessus de la sienne: mais son mérite est au-dessus du mien. Cette juste louange fit autant d'honeur à celui qui la donna qu'à celui sur qui elle fut donnée: & rien n'est plus digne d'un Empereur, que de trouver la vertu préférable à l'Empire.

Loüange rendue à la vertu d'un Roi par l'Emp. Fridéric III.

245. Le caractére de ceux qui ne louent qu'à regret, est odieux. En vain ils aléguent, qu'ils craindroient de nourir la vanité dans les autres; ils ont beaucoup plus à craindre de nourrir la rusticité dans eux-mêmes. Il ne s'agit pas à leur égard, du soin que les autres doivent aporter, pour évitier le mauvais usage des louanges, il s'agit du bon usage qu'ils en doi-

Prétexte de ceux qui ont peine à louer.

vent faire eux-mêmes, pour rendre justice au mérite & à la vertu. C'est en être énemi que de n'en être pas touché, & d'avoir de la répugnance à les faire conoître, & à les faire valoir.

246. Le goût naturel des louanges n'est pas toujours mauvais.

D'ailleurs, la complaisance que peut trouver dans la louange celui qui la reçoit, n'est souvent qu'un sentiment naturel & indéliberé : bien qu'on doive toujours s'en défier, il ne semble pas toujours mauvais en soi. C'est l'Auteur de notre être, qui en a mis le sentiment en nous, comme l'atrait naturel des vertus civiles; à peu près, si je ne me trompe, comme il a mis en nous le goût, pour les alimens nécessaires à l'entretien de notre vie. Le plaisir que nous trouvons à user des alimens, est légitime quand il est modéré; ce qui est défendu, c'est l'épanchement trop grand avec lequel on s'y porteroit; parce qu'il nous aprocheroit de la nature des bêtes, qui ne connoissant que le plaisir sensuel, s'y livrent comme à leur fin; au lieu que nous devons seulement nous y préter, comme à un moïen établi par le Créateur, pour l'entretien d'une vie raisonable & ocupée de nos obligations

Digitized by Google

Ainſi, le plaiſir qu'on trouve dans une juſte louange, peut-il être légitime; pourvu qu'on ne s'y abandone pas avec une vaine complaiſance, qui ſeroit une ſorte d'ivreſſe ou de folie. La raiſon ne doit gouter la douceur des louanges, qu'autant qu'elles ſont un moïen de nous exciter à remplir nos devoirs; par la ſatisfaction de nous voir aprouvez, après que nous les avons remplis. Le mépris ou l'indiférence que nous aurions pour mériter l'aprobation des hommes, ſeroit une eſpéce d'abandon que nous ferions de notre réputation, dont le ſoin nous eſt recomandé par l'Eſprit de Dieu même, *curam habe de bono nomine.*

247. En quoi les jugemens humains ſont mépriſables.

Quand le même Eſprit Divin nous fait conoître, le juſte mépris que faiſoit l'Apôtre ſaint Paul du jugement des hommes, c'eſt en tant qu'ils ſont frivoles, mal fondez, & opoſez aux jugemens de Dieu, toujours droits & ſolides. Une louange équitable, loin d'être opoſée au jugement de Dieu en eſt l'expreſſion; puiſque l'eſtime que nous faiſons de la vertu, & la louange que nous lui donnons, eſt dans l'ordre de la Loi naturéle, qui eſt celle de Dieu même.

Digitized by Google

Les plus grands Saints par la sublimité des lumiéres surnaturéles, ont trouvé dans le seul bonheur de plaire à Dieu, un goût qui supléoit à tous les autres gouts, ou qui les éfaçoit. Mais en refusant pour eux-mêmes une louange légitime, ils ne l'ont point refusée aux autres; ils ont agi en cela par les mouvemens de la grace, qui laisse la raison dans ses droits, quelque élevée qu'elle soit au dessus de la raison. Ce qu'elle peut inspirer à une éminente pieté, sur l'indiférence ou le mépris des louanges humaines, n'otera rien aux ames les plus remplies de l'esprit de piété, du goût de louer la vertu & le mérite, quelque part où ils les trouvent; parce que c'est toujours un moïen de les rendre plus respectables dans la Société civile, au bonheur de laquelle, la véritable piété ne peut manquer de s'intéresser. On atribue à ce sujet une maxime excélente, au saint Patriarche de Venise Laurens Justinien. Aïons quelque indulgence, disoit-il, pour le desir des louanges, pourvu qu'il soit à la suite de la vertu comme esclave, afin de la servir, & non devant elle comme un maître, afin de la dominer.

248. Les Saints sans vouloir être louez, ont loué volontiers les autres.

CHAPITRE VII.

Si pour le bonheur de la Société, on peut louer autre chose que la vertu.

249. La seule vertu mérite d'être louée.

IL paroît inconteſtable en matiére de morale, que la louange n'eſt donnée à la vertu, que comme ſa récompenſe, ou comme un de ſes plus conſidérables ſecours; pour nous exciter ou nous déterminer à la pratiquer: S'il en eſt ainſi, faut-il louer des talens purement naturels, qui n'étant point en notre pouvoir, ne peuvent mériter les louanges, ni comme récompenſe, ni comme ſecours? La vertu doit être récompenſée, puis qu'elle eſt le fruit de l'uſage ſalutaire de notre liberté. Elle mérite également d'être aidée; car autant qu'elle eſt néceſſaire pour le bonheur de la Société, autant eſt-elle expoſée à y trouver des obſtacles qu'il faut contrebalancer par l'attrait des louanges.

250. Si les talens naturels ne le méritent jamais.

Mais l'intéligence, la mémoire, la beauté, & d'autres talens, ſoit de l'eſprit, ſoit du corps, ſont télement en nous, que nous n'avons pas contribué davantage à nous les donner, que ce-

Digitized by Google

lui qui en eſt entiérement privé. Loue-t'on le feu parce qu'il eſt chaud, ou l'eau parce qu'elle eſt liquide? Telle eſt leur nature; elle ne ſauroit être auſſi l'objet d'aucune eſtime, ni le ſujet d'aucune louange, qui n'eſt que l'expreſſion de l'eſtime. Que ſi les talens ou avantages naturels en pouvoient mériter, les diſpoſitions contraires mériteroient d'être blamées. Or, blamer un homme, parce qu'il manque naturélement ou d'ouverture dans l'eſprit, ou d'agrément dans ſa perſone, c'eſt un procédé manifeſtement injuſte; l'injuſtice eſt la même de louer, ou de blamer ce qui n'eſt pas à notre liberté ni d'obtenir, ni d'éviter.

251. Sorte de louange qu'ils peuvent mériter.

L'objection eſt plauſible, & doit nous faire diſcerner l'équivoque des mots *mérite, eſtime, & louange.* Ils conviénent en général à tout ce qui peut faire quelque bien ou quelque plaiſir dans la Société humaine; ainſi un beau diamant mérite d'être eſtimé ou d'être loué; & néanmoins ce mérite, cette eſtime, cette louange ne ſupoſe dans le diamant aucune liberté; la louange qu'on lui donne, n'eſt que le pur témoignage du plaiſir qu'il eſt capable de cauſer. En ce ſens là, on

Digitized by Google

peut très bien louer les talens naturels de l'esprit, de la mémoire, de l'agrément, de la beauté, de la naissance, & d'autres semblables ; car bien qu'ils ne dépendent en rien de la liberté, ils n'en sont pas moins de plaisir dans le comerce de la vie. Mais il ne s'ensuit pas que l'on puisse blamer un homme, pour n'avoir pas ces avantages : comme on ne blame pas une pierre de n'avoir point l'éclat d'un diamant : bien, que cet éclat soit loué dans le diamant même. Le blâme n'est opose qu'à la sorte de louange, qui se donne à l'éxercice libre de la volonté ; & qui étant le seul *mérite* proprement dit, est uniquement aussi le seul objet de la louange proprement dite.

Elles méritent une vraïe louange par leur bon usage.

252. Au reste, on peut donner, & l'on donne souvent des louanges proprement dites, aux talens naturels ; à cause de l'exercice qui en est fait avec liberté. Ils sont de telle nature, que si on ne les cultivoit, pour les mettre en œuvre, ils seroient à l'égard du genre humain, comme s'ils n'y étoient pas. Qu'on supose la plus grande mémoire, & la plus vaste intéligence, dans un homme qui n'en fait nul usage, il mérite plus de blâme que d'estime ; aussi

Digitized by Google

l'esprit & les autres talens naturels, ne sont-ils jamais louez davantage, que lors qu'on les voit cultivez, par le plus fréquent éxercice ; parce qu'ils deviénent plus utiles à la Société. Les Cardinaux, dit-on, sembloient se reléguer pour animer & faire avancer les ouvrages de Michel-Ange, par les louanges qu'ils aloient lui donner en les admirant ; & elles n'ont pas médiocrement contribué aux plus beaux traits de ses ouvrages.

253. De quel usage est le talent de la conversation.

Mais de quelle utilité se trouve un homme, qui dans la conversation montre de la vivacité d'esprit, & quelles louanges peut-il mériter ? S'il en demeure là, l'avantage qu'il y aporte est léger, & ne mérite aussi que des louanges légéres : mais du moins contribue-t'il à amuser & à satisfaire les autres, qui aïant besoin de délassement, n'en peuvent prendre de plus raisonable que du coté de l'esprit. Ainsi en supposant qu'il a de la complaisance pour ceux à qui il fait plaisir, par cet endroit il mérite d'être loué ; à proportion, pour ainsi dire, & de l'avance qu'il fait pour leur satisfaction, & du genre de satisfaction qu'il leur cause. Si l'on dit qu'il pense alors à se satisfaire lui-mê-

Digitized by Google

me : c'eſt ce qui n'ôte rien du gré qu'on lui doit ſavoir ; puis qu'au contraire, la perfection de la morale ne conſiſte qu'à ſavoir procurer ſa propre ſatisfaction, en procurant celle des perſones avec qui l'on vit.

254. Lalouange des créatures, retourne au Créateur.

Si d'ailleurs on ne ſupoſe aucun uſage libre de nos talens naturels, pour le bien de la Société, ils ne méritent nulle ſorte de louange proprement dite ; mais ſeulement celles que l'on donne aux choſes inanimées ; telles que les Aſtres, les Minéraux, ou les Elémens qui peuvent cauſer du plaiſir ou de l'utilité. L'Auteur de l'Univers eſt le ſeul qui mérite proprement nos louanges ; d'avoir mis dans ſes ouvrages, dequoi nous donner de la ſatisfaction : ce qui nous avertit au même-tems de n'y chercher, que celle qu'il a voulu ou qu'il a permis que nous y trouvaſſions.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

De quelle maniére on doit recevoir les louanges, pour les rendre utiles à la Société.

255. On ne mérite pas proprement de louange, pour des avantages purement naturels.

C'Est une mépriſe groſſiére, que de croire mériter une louange véritable, préciſément pour les avantages de la naiſſance & de la beauté, où nous n'avons aucune part; n'aïant jamais été capables de nous les procurer. Ce ſeroit vainement nous enfler le cœur à nous-mêmes, pour nous rendre odieux aux autres. C'eſt à peu près, comme ſi nous voulions être louez, pour un tourbillon de vent, qui nous auroit fait aborder à un rivage comode; il s'y peut trouver un hazard heureux, mais non un mérite véritable; on peut nous en féliciter; mais nous ne devons nulement en être louez.

256. On n'en mérite pas plus que ceux qui n'ont point ces avantages.

Qu'on me loue tant qu'on jugera à propos ſur l'eſprit que l'on ſupoſe en moi, je n'y ai pas au fond plus de part, qu'a l'eſprit qui eſt dans un autre; le ſien a été dans lui indépendament de moi, & le mien eſt en moi ſans que je l'y aie mis. Si je prends part à l'a-

Digitized by Google

vantage que les autres en peuvent recevoir, c'eſt une action de graces que je dois rendre en leur conſidération, à l'Auteur de toutes choſes de qui je le tiens : mais je le dois également benir, pour les talens qui ſe rencontrent dans les autres, & qui peuvent être également utiles à la Société. Si j'ai ſujet de croire que j'en ai fait librement quelque uſage pour le bien des autres la louange qu'on me donne eſt un tribut dont je ſuis un peu plus digne, & qui doit m'exciter à le devenir davantage : mais je dois me ſouvenir au même-tems, que la penſée que j'ai eue de m'en rendre digne, & les diſpoſitions qui m'y ont porté, ne viénent guére davantage d'un pur éxercice de ma liberté, que les talens mêmes dont ils ſont l'uſage ; & pour agir avec équité, nous devons en raporter à Dieu l'homage & la gloire.

257. Ce qu'on loue de vertueux en nous, ne doit qu'exciter l'envie de l'être.

Enfin, pour la louange qui ſe peut donner à ce qui ſeroit véritablement de vertueux & de libre en nous, ſans trop nous opiniatrer à la rejeter, ſervons-nous-en toujours, pour nous remétre à nous-mêmes dans l'eſprit, ce que nous devons faire pour la mériter. On a dit d'un Cavalier, auſſi homme

Digitized by Google

de bien qu'excélent Officier, qu'aplaudi de tous ceux qui le conoissoient, les louanges qu'*il recevoit, n'alarmoient point sa modestie ni son humilité. Il les regardoit comme des reproches sur ce qu'il ne faisoit pas, & comme des instructions sur ce qu'il auroit du faire.*

Toute notre vie n'auroit du être qu'un tissu d'actions louables, afin de nous rendre utiles à la Société, ne fut-ce que par notre éxemple : & si nous y faisons une juste atention, nous trouverons que la plus grande partie au contraire mérite du mépris, & un véritable blâme.

258. Vertus humaines défectueuses.

Pensons encore pour ne tirer qu'un profit pur de la louange, sans en tirer nul sujet de vanité, que celle même de nos actions vertueuses qui aura été louée avec justice, ne l'a été que par un endroit auquel on a égard ; sans considérer les circonstances de foiblesse ou de vice, dont sont acompagnées le plus souvent nos meilleures actions. Qu'est-ce que le courage d'un Capitaine, qui mille fois brave la mort dans les combats, & qui est déconcerté quand elle vient lentement le trouver dans son lit ? Si donc on otoit de notre vertu, ce que le hazard, l'ocasion, l'a-

Digitized by Google

mour propre, le pur tempérament, le goût naturel y ont mis, à peine y trouveroit-on une vertu qui ne tint beaucoup plus de l'impression actuéle du sang, que du libre éxercice de la volonté. Tels sont les sentimens de modestie, qui nous rendent aimables aux autres, & que nous devons prendre dans l'usage des louanges instituées pour une fin excélente; parce qu'avec leurs secours, nous sommes excités nous-mêmes, & nous pouvons exciter les autres à la vertu.

CHAPITRE IX.

De la constance; & combien il faut distinguer la vraie d'avec la fausse pour l'ordre de la Société.

259. Constance perfection de vertu.

SI la vertu doit être l'objet de nos soins, la constance mérite encore plus notre atention; puis qu'elle donne à la vertu même la perfection, & pour ainsi dire la *consistence*; d'où est venu aparament le mot même de *constance*. On n'a rien admiré avec plus de raison, dans la vertu de Socrate, que la fermeté avec laquelle il parla à ses Juges, qui le renvoyoient absous:

Digitized by Google

Si vous me laissez la vie, leur dit-il, » à condition que j'abandone le parti de » la vertu que je fais profession de suivre, » il vaut beaucoup mieux que je meure: » je vous honore tous ; mais je porte » encore infiniment plus de respect au » Dieu immortel & à ce qu'il atend de « moi.

La constance qui s'atache en général à tout ce qui est bon & vertueux, s'aplique à toutes les ocasions particuliéres, où l'on se détermine à quelque chose de bien. C'est ce qui paroit mériter quelque atention ; on entend souvent louer ceux qui demeurent atachez au parti qu'ils ont une fois pris ; & il est évident que ce pouroit être, autant une opiniatreté vicieuse, qu'une louable fermeté. Ce n'est donc pas l'atachement à un parti, ni l'opositon à changer qui fait préciſement le mérite de la constance, mais l'atachement à ce qui est bon, & l'opositon au changement, tant qu'il ne faut pas changer.

On acusa Luculle d'inconstance, de ce qu'après avoir triomphé de Mitridate il mit bas les armes ; pouvant les garder au gré de la République, pour la soutenir contre la domination de

Digitized by Google

Pompée. On atribua son changement à l'amour d'une vie tranquile ou voluptueuse : eut-il mieux valu qu'il eût constament retenu le comandement pour imiter Marius, & suivre aux dépens du repos de la République, les mouvemens de l'ambition ?

La dificulté sur ce point, est de savoir quand il faut changer, ou quand il ne le faut pas. En efet, comme on supose qu'un homme qui a de l'esprit & de la sageſſe, à pesé les inconvéniens & les avantages de ce qui a fait le sujet de sa déliberation, c'eſt en quelque sorte s'acuſer soi-même d'imprudence que de changer ; puiſque c'eſt avouer ou que le parti qu'on avoit pris n'étoit pas le plus sage ; ou qu'on le quite mal à propos. Or cet aveu ne paroiſſant pas digne d'un homme raiſonable, qui parlà ſe décrieroit en quelque ſorte lui-même, il ne paroît pas auſſi que l'on doive jamais changer ; puiſque l'on ne doit jamais ſe décrier. Tel eſt le motif le plus plauſible de la fauſſe conſtance, & de la véritable opiniatreté ; diſpoſition la plus pernicieuſe qui puiſſe être au bonheur de la Société Civile.

Digitized by Google

Il est vrai qu'un homme d'un esprit mur doit peser toutes les raisons du parti où il s'engage, & en pénétrer les suites : mais enfin s'il ne l'a pas fait, & que sujet, comme sont les hommes par les bornes de leur esprit, à prendre une fausse lueur pour une véritable lumiére, il lui soit arivé de ne pas ateindre le point juste, qui auroit du fixer ses regars ; prétend-t'on qu'il qu'il soit beau à lui de demeurer atachéau parti, qu'il n'auroit pas du prendre ? A quel abus, à quel desordre n'exposera-t'on pas la Société humaine d'apeler *constance*, une disposition si blamable, pour se faire honorer sous le nom d'une vertu, dans ce qui n'est certainement qu'un vice !

260. Il est louable quelquefois, de quiter un parti pris.

Je ne croirois donc pas qu'il falût tant relever parmi les hommes, l'atachement à ce qu'ils ont une fois entrepris ; à moins qu'il ne fut bien évident, que dans son principe il a été bon, & que dans la suite sa bonté n'a été altérée en rien. Le mérite de la constance étant de nous atacher à la vertu, il n'est pas raisonnable de louer la persévérance en général, & avec aussi peu de discernement qu'on le faits cet usage favorisant trop la prévention

261. Toute persévérance n'est pas louable.

Digitized by Google

qui porteroit à soutenir toujours, ce qui a une fois passé par l'esprit.

Il semble au contraire que, comme une grande partie de la sagesse consiste à vouloir peu de choses, parce qu'il en est peu, qui méritent que nous y portions nos desirs, excepté celles qu'exige la vertu; il en est encore moins que nous devions très constament vouloir, car dès qu'il ne s'agit que d'un objet à peu près indiférent, pourquoi y demeurer ataché, quand il se trouve des raisons de s'en départir? C'est ce que nous alons considérer de plus près dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE X.

Des ocasions où la constance ne doit point avoir de lieu.

260. Un parti mal pris, ne doit point faire de peine à quiter.

LA plus essentiéle des ocasions de changer, est d'avoir pris mal d'abord son parti; en éfet s'il est mauvais, c'est déja trop de l'avoir suivi; & nous ne pouvons le quiter trop tôt, malgré les vains égars du respect humain. Que dira-t'on de me voir reculer? C'est l'embaras d'un homme qui rencontre mauvais pas, au milieu

Digitized by Google

de la route où il est entré; mais faut-il s'avancer & se perdre ? Que dira-t'on ? Tout ce qu'on jugera à propos ; mais il faut comencer par ne se point abimer. En seroit-on dédomagé par les discours ou par les imaginations d'autrui ?

D'ailleurs, ou ceux qui parlent s'aperçoivent du mauvais parti que vous avez pris, ou ils ne s'en aperçoivent pas. S'ils s'en aperçoivent, ils disent que vous êtes sage de le quiter ; ils pouront vous improuver d'y être entré : mais ce n'est plus dequoi il s'agit ; il ne s'agit que d'en sortir & ils ne peuvent que vous louer de le faire. Pour peu même qu'ils aient d'équité ils vous loueront d'autant plus, que vous le ferez plus délibérément : il faut pour cela une véritable grandeur d'ame ; & du coté de l'esprit & du coté du cœur. Il est naturel à tout homme de se laisser échaper quelque démarche, qui ne soit pas assez mesurée ; il n'apartient qu'à l'homme sage de la réparer.

261. On doit faire voir les raisons du changement.

A l'égard de ceux qui ne s'aperçoivent pas du mauvais parti que d'abord vous avez pris : comme ils pouroient en éfet vous acuser de légéreté, tandis qu'ils demeureroient dans leur igno-

Digitized by Google

rance ; vous pouvez, & peut-être devez vous faire ce qui convient, pour les en tirer : votre honeur eſt intéreſſé à ne faire, ordinairement parlant, aucune démarche dont les perſones éclairées & judicieuſes ne puiſſent découvrir les raiſons. En leur laiſſant voir celles qui vous déterminent à changer, votre réputation augmente plutôt qu'elle ne diminue ; vous montrez des lumiéres ſupérieures aux leurs ; vous les tirez d'une erreur que vous avez quitée avant eux ; puiſque le parti que vous prenez actuélement eſt le meilleur. Rien ne convient davantage que de ſe tourner du coté de la raiſon, de quelque coté & en quelque conjoncture qu'elle ſe préſente.

Un Roi de Sparte preſſé de garder une parole qu'il avoit donnée. Si la choſe eſt raiſonable, dit-il, j'ai donné ma parole ; ſinon c'eſt ſeulement une parole que j'ai dite : mais lui ajouta-t'on, il eſt de l'honeur des Rois de faire ce qu'ils ont promis ; ou, reprit-il, comme il eſt de l'honeur des Sujets de ne demander au Roi, que ce qu'il doit prométre.

264. La réputation ne dépend

Mais ſi l'on ne ſauroit faire gouter à quelques-uns, les motifs légitimes

qu'on a de changer, ne s'expose-t'on pas en le faisant, à perdre de sa réputation? Nullement: la réputation ne consiste pas à être aprouvé d'un petit nombre de personnes mal instruites, pour se faire improuver du plus grand nombre de personnes judicieuses; c'est dans la nécessité de choisir entre les jugemens des hommes, qui ne se trouvent jamais entiérement réunis; qu'on voit manifestement de quel coté se trouve la réputation saine, qui doit être l'objet de notre émulation.

point de ceux qui ne jugent pas sainement.

Il se peut faire qu'on ait embrassé d'abord le meilleur parti, & que par diverses conjonctures qui survienent, il cesse de l'être. Alors on doit encore moins balancer à le quiter, & la raison en est évidente. Il est néanmoins assez comun de ne s'y pas rendre; & l'illusion où l'on donne sur ce point, est à remarquer: atachant comme nous faisons d'ordinaire, l'idée des choses à l'idée des noms, dès que nous avons ataché l'idée de bon à un parti, qui conserve d'ailleurs le même nom; il est naturel (à moins que nous ne soyons extrémement sur nos gardes) que nous en conservions toujours la même idée: & par conséquent que

265. Quand les choses cessent d'être ce qu'elles étoient, on doit changer à leur égard.

Digitized by Google

nous y ayons le même atachement. Sur tout, c'eſt ce qui arive lors que les changemens ſe font d'une maniére imperceptible : & qu'une circonſtance ſuccéde à l'autre, ſans que le total en paroiſſe altéré : comme dans le cours d'une riviére, où l'on croit voir toujours la même eau, parce que les goutes s'écoulent & ſe ſuccédent, ſans que nous apercevions la diférence des unes aux autres.

Mais pour ſuivre alors ce que la raiſon & l'équité demandent de nous, il ne faut que nous remétre dans l'eſprit, les circonſtances qui nous faiſoient ſentir la juſtice du parti auquel nous nous étions d'abord atachez, pour le comparer avec celles qui ſe trouvent actuélement. Quand on ne les trouve plus les mêmes, il eſt juſte auſſi de ne plus demeurer le même à leur égard. Si le parti n'eût pas été ce qu'il étoit, il n'auroit pas mérité notre atachement : il ne l'eſt plus : il ne mérite donc plus ce qu'il méritoit ; le changement qui y eſt arivé n'en eſt pas moins réel pour s'être fait d'une maniére imperceptible : nous pouvons ſeulement, ſi la choſe demande des ménagemens, changer à ſon égard par

Digitized by Google

des démarches insensibles, pourvu que nous changions en efet. C'est ainsi que dans les amitiez qu'il ne convient plus de cultiver, Ciceron nous aprend qu'il les faut délier peu à peu, & sans qu'il y paroisse; au lieu de les rompre subitement & avec éclat; on poura voir que nous avons changé, mais on ne verra pas que nous changions.

266. On peut changer dans les choses qui n'intéressent point le devoir.

A l'égard des choses qui n'intéressent en rien la vertu, c'est-à-dire, ni le bonheur des autres ni le notre propre (mais il en est peu de la sorte) il ne paroît pas que l'inconstance y fût un grand inconvénient; pourvu qu'elle ne fut pas l'efet d'une pure légéreté, à laquelle il ne faut jamais donner l'essor. Ainsi les changemens d'inclination, qui ne tiendroient lieu que de délassement, pouroient n'être pas blamable: puisque la variété même est une sorte de satisfaction légitime; sur tout par raport aux diférences de l'âge & des conjonctures.

267. Une conduite semblable à elle-même, est pourtant plus estimable

Mais en général on trouvera plus estimable le caractére d'un homme qui revient toujours au même train de vie par une conduite uniforme: parce qu'elle marque dans l'ame quelque chose de plus réglé, pour fixer ses divers

mouvemens qui ont coutume d'en troubler l'égalité. Une des plus grandes louanges qu'on ait donné aux deux célébres Capitaines de Thébes, Epaminondas & Agéſilas, c'eſt qu'ayant eu à traiter avec un ſi grand nombre de perſones, de pays, de mœurs, & de coutumes diférentes, ils n'aient jamais rien changé dans leur maniére de vivre, de s'habiller, de parler & de ſe conduire.

CHAPITRE XI.

Que la conſtance doit ordinairement avoir lieu dans les choſes mêmes indiférentes.

ON demande pourquoi dans les choſes qui d'elles-mêmes ſeroient indiférentes, on ne pouroit pas changer, par le ſeul goût naturel, ſans aucune autre raiſon particuliére ? La vertu morale ſe tirant du raport qu'elle peut avoir au bonheur, l'inconſtance ne paroitroit nuire alors ni au bonheur des autres ni à notre bonheur particulier, puiſque le changement même ſeroit une ſatisfaction pour nous. Mais ſi l'on y prend garde,

Digitized by Google

on trouvera que dans un changement de pur goût, & qui n'est fondé en aucune raison, notre propre bonheur & celui des autres s'y trouvent intéressez, sans que nous y pensions. Il étoit indifférent en soi, que le Royaume des Asturies fut gouverné par le Roi Alfonse IV. ou par son frére Ramire, à qui Alfonse lecéda pour se retirer dans un Monastére : mais Ramire se trouvant bien de la Courone, & les Sujets se trouvant bien de lui, Alfonse ne pouvoit manquer de constance dans son dessein, sans troubler son repos avec celui des peuples : c'est ce qui ariva. Voulant remonter sur le trône, il fit une guerre qui se termina à répandre le sang des siens, & à perdre les yeux que Ramire lui fit aracher. La chose étoit indiférente au comencement, & cessoit de l'être par les circonstances du changement.

D'ailleurs l'homme est tellement disposé, qu'il n'est troublé que par son inquiétude. Or son inquiétude vient principalement de la liberté qu'il se donne de laisser aler ses desirs, au gré de ses caprices & de ses fantaisies : & tout desir qui sans être conduit par la raison, est livré au hazard des mou-

268. Le changement entretient l'inquiétude dans l'esprit.

Digitized by Google

vemens indéliberés cauſe, le trouble & le dérangement de l'ame. Par là tout changement dans notre volonté, qui vient d'une pure inconſtance, eſt toujours peu conforme au vrai bonheur, parce qu'il entretient l'inquiétude de l'eſprit au lieu de le maintenir dans une ſituation où il trouve habituélement ſon repos. Le plaiſir actuel qu'il trouvera dans le changement, ſemblable à celui des autres paſſions, ne ſera qu'un obſtacle à une ſatisfaction plus durable, plus ſolide & par conſéquent plus conforme à la raiſon & au véritable bonheur.

267. Il éloigne les autres de nous.

Le bonheur des autres n'eſt pas moins intéreſſé dans notre inconſtance. La liaiſon que nous faiſons avec eux eſt fondée ſur le raport, que nous trouvons de leur inclination, de leur goût, & de leurs ſentimens aux nôtres. Lors donc que l'inconſtance nous fait changer ſans raiſon, il eſt naturel qu'ils ſoient mal contens de les voir prendre une diſpoſition ſur laquelle nous n'avons pas compté. En éfet les meſures & les ſoins qu'on prend, afin de nous ménager ſont à pure perte; les avances faites pour gagner ou entretenir l'afection d'un homme inconſtant,

Digitized by Google

ſtant, n'atirent plus que ſon indiférence ou ſon mépris. Ainſi paſſant d'uné inclination à l'autre, ou d'une détermination à une détermination diférente, il ne ſatisfait ni les hommes conſtans ni les inconſtans. Les premiers ne peuvent être ſatisfaits de lui, parce que fidéles à la raiſon & à leurs ſages inclinations, ſans changer eux-mêmes, ils lui deviénent contraires par ſon changement; Les ſeconds, parce que changeant de leur coté, auſſi bien que lui, au gré de leurs fantaiſies, celles qui leur ſurviénent de nouveau, ne ſont plus les ſiénes. Cette opoſition qui ſe renouvéle dans tous leurs changemens, détruit l'union naturéle, qui auroit fait la douceur de leur ſociété; c'eſt par ces conſidérations qu'il faut s'acoutumer dans les ocaſions même indiférentes, à ne point changer ſans quelque raiſon; plus ou moins conſidérable, ſelon la nature ou l'importance des choſes; afin de ſe tenir en garde contre les impreſſions d'une imagination mobile & d'une ame inquiéte.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

De la fineſſe & quel uſage elle peut avoir dans la Société.

270. Fineſſe dans la conduite difficile à définir.

LA fineſſe eſt une ſorte de problême dans la Morale. Autant qu'elle eſt eſtimable par raport à l'eſprit, autant ſemble-t'elle équivoque par raport à la conduite. Auſſi n'eſt-on pas convenu bien nétement, de ce que c'eſt que la fineſſe dans le comerce de la Société. Si elle tient de la fourberie, comme pluſieurs le croient, pourquoi balance-t'on à la mettre au rang des vices? Si elle tient de la prudence, comme d'autres le prétendent, pourquoi ne s'en pas faire un mérite, & ne la pas regarder comme une vertu? C'eſt peut-être qu'elle tient de l'un & de l'autre; & qu'elle n'eſt proprement ni l'un ni l'autre.

271. Ne ſemble pas convenir avec la probité.

Quand on entend dire tous les jours qu'un homme eſt fin, & qu'il a eu recours à la fineſſe; l'on conclut preſque également qu'il a été habile, & qu'il n'a pas été un trop honête homme. Auſſi la fineſſe n'eſt-elle pas une qualité que l'on veuille reconoître

Digitized by Google

franchement en soi-même ; & l'on est encore moins empressé de la trouver dans ceux avec qui l'on est en comerce; ce qui fait juger que si cette qualité peut ne se pas ranger parmi les mauvaises, on la doit mètre encore moins parmi les bonnes : car enfin il paroît qu'elle est incompatible avec la franchise & la candeur, qui sont la base, & le plus bel ornement de la Société civile. Cependant avec de la probité, on fait quelquefois usage de la finesse, & d'un autre coté avec la même probité, on met quelquefois la finesse en usage, sans mériter de reproches. Ce sont là autant de considérations qui doivent faire envie de déméler, en quoi consiste la nature de la finesse ; pour conoître ce qu'elle contribue à l'avantage ou au désavantage de la Société.

Ce que disoit un homme d'esprit est assez propre, pour nous aider à découvrir ce que nous cherchons. En matière de finesse, disoit-il, le talent au fond n'en est pas mauvais ; l'usage en est dangereux, & la réputation n'en vaut rien. Selon lui, le talent de la finesse est le secret de parvenir à ses fins, par des voies obliques, qui ne sont point celles que l'honeur autorise; 272. Talent, usage & réputation de la finesse.

Digitized by Google

bien qu'elles ne soient pas absolument contre les loix de la probité.

273. La finesse va aux confins de la probité.

Un homme fin en tant que fin sans être vicieux ni méchant, s'atache, pour ainsi dire, à reconoître la derniére ligne de la Sphére de la probité, hors de laquelle il ne veut point sortir ; mais dont il s'expose à toucher les bornes : de maniére qu'un point au-delà il se trouveroit dehors. Cette atention si éxacte à mesurer au juste ce qui est légitime ou criminel, fait en quelque sorte l'odieux de la finesse. Le comun des hommes n'étant pas capable d'une telle atention, n'aiment point le comerce de ceux qui ne veulent demeurer dans l'enceinte de la probité, qu'autant qu'il faut, pour ne point s'atirer le reproche de l'avoir violée : au lieu que nous nous tenons en sureté, avec ceux qui tendent de plus en plus au centre de la probité & de la consience. En voltigeant vers les confins, on se trouve au delà sans l'avoir voulu. Périclès étoit triste ; Alcibiade son neveu lui en demande la cause : je pense à rendre compte de mon administration, les détails en sont épineux : Que ne pensez-vous plutôt, reprit le ruse Alcibiade, à ne point rendre compte ?

Digitized by Google

L'oncle gouta la fineſſe du neveu. Le voilà ſur les confins de la probité : en faiſant un pas plus loin, il étoit au-delà des confins ; & peut-être fit-il le pas contre l'intention qu'il eut toujours de procurer le bien de ſa patrie.

274. Uſage de la fineſſe plus condamnable que la fineſſe.

Il ſemble par cet endroit que la fineſſe dût ſe mettre abſolument au rang des choſes blamables : mais ſi on la blâme, ce doit être par raport à ſon uſage, & non par raport à ce qui en fait le talent ; car s'il conſiſte à ſavoir meſurer & reconoître les derniéres bornes du devoir eſſentiel, pour ne les point outrepaſſer, mais pour ſavoir s'y tenir préciſement ; ce n'eſt pas à dire que dans l'uſage de la vie on tiénne cette conduite. Le talent de ſavoir faire de l'or, ne ſeroit pas mauvais en ſoi, quoique la pratique confine de bien près à celle de fabriquer de la fauſſe monoie : de même ſi le talent de la fineſſe n'eſt pas mauvais en ſoi, l'uſage ne laiſſe pas d'en être dangereux ; parce qu'on ne l'exerce point, qu'on ne s'expoſe à des inconvéniens.

275. Ocaſions ou cet uſage pouroit être ſouffert.

Mais un talent peut-il n'être pas mauvais, quand il eſt dangereux d'en faire uſage ? Oui pourvu qu'on en uſe

à propos & avec circonspection ; & il semble que selon les loix de la prudence, on peut employer la fineſſe, à l'égard de ceux, qui en voudroient uſer avec nous : ſur tout, ſi l'on ne pouvoit autrement éluder ou aréter leurs mauvais deſſeins.

Ainſi eſt-il certain qu'on en peut uſer à la guerre, où les énemis en uſent eux-mêmes, & où il ſemble que de part & d'autre l'on ſoit convenu de l'employer. C'eſt une eſpéce de droit qu'on donne aux autres d'avoir recours à la fineſſe, que d'y avoir recours ſoi-même ; & l'on n'eſt point cenſé atendre d'eux les fruits précieux de la franchiſe & de la candeur, quand on les leur refuſe.

276. La réputation de la fineſſe ne vaut rien.

Mais ſi en toute ocaſion on avoit recours à la fineſſe, la réputation en ſoufriroit & en devroit ſoufrir ; de ſorte que la fineſſe dans la conduite d'un homme d'honneur & de probité, eſt comme la diſſimulation, plutôt un reméde à la perverſité des autres, qu'un moyen naturel de contribuer au bonheur de la Société. Il faut que le mal ſoit avéré, ou manifeſtement à craindre, pour avoir recours à un reméde, qui lui-même ſeroit un mal,

Digitized by Google

s'il n'en supposoit pas un autre.

Au reste, il est important de se bien remplir de ces pensées, pour être en garde contre la fineſſe, dont on seroit tenté d'user soi-même, & pour ne s'y porter dans le besoin qu'avec une sorte de contrainte. Pour peu qu'on ait de disposition au caractère intriguant, qui est une espéce de contagion dans la Société ; l'envie de parvenir à nos fins nous feroit bientôt regarder comme nécessaires les voies indirectes, & détournées ; lors qu'il seroit peut-être le plus important de les éviter. 277. On n'y doit pas volontiers avoir recours.

CHAPITRE XIII.

Du soin que nous devons prendre d'éloigner de nous tout besoin de la fineſſe.

IL arive quelquefois que nous croïons apercevoir dans les autres des procédez de fineſſe, contre lesquels nous jugeons qu'il est de la prudence de nous précautioner : mais le penchant que nous avons à nous flater sur ce point, & à nous défier des autres, nous fait tenir imperceptiblement à nous-mêmes des procédez dont ils ont plus justement sujet de se défier. Alors l'u- 278. C'est souvent notre faute que d'autres & nous aïons besoin de fineſſe.

Digitized by Google

sage de la fineſſe ſi dangereux, revient & agit ſur nous comme par contre-coup, & nous nous trouvons réduits à nous précautioner contre elle. Nous aurions pu nous en épargner le ſoin, en ne donnant pas ocaſion aux autres de ſe précautioner contre nous. Il ne tient donc ſouvent qu'à nous d'oter l'inconvénient qui embaraſſe les autres, pour nous embaraſſer nous-mêmes, & qui diminue ainſi la douceur du comerce que nous avons enſemble; laquelle ne ſe fait jamais mieux ſentir, que quand elle eſt entretenue par des maniéres franches & ouvertes.

279. Les voïes cachées & obliques, ſont odieuſes.

Que ſi ces maniéres ne ſe trouvoient pas de notre goût, & que nous trouvaſſions plus de plaiſir dans les voïes cachées & obliques, comme on le reproche au caractére de quelques-uns; C'eſt ſur cela même qu'il faudroit travailler à coriger notre caractére; puiſque nous devons le former à ce qui doit rendre aimable la Société, & que tout ce qui y eſt opoſé eſt certainement vicieux.

280. La meilleure fineſſe eſt de n'atendre rien des au-

La meilleure fineſſe à parler en général, eſt comme on le dit quelquefois de n'en point avoir du tout; & de donner à entendre à ceux avec qui nous

avons à traiter, que ce que nous voulons est conforme à leur avantage ; sans leur dissimuler que nous comptons aussi d'y trouver le nôtre. A quoi serviroit-il de n'en pas convenir ? Peut-être à leurrer, ceux qui ne connoissant pas la nature du cœur humain, se laissent amuser des termes spécieux de générosité & de desintéressement. Pour ceux qui sont capables de discerner ce que les choses sont en elles-mêmes, tout ce que nous ferions en leur dissimulant que nous pensons à notre avantage, c'est de les persuader que nous avons nous-mêmes, ou peu de discernement ou peu de bonne foi ; puis qu'au fond, les hommes n'agissent que dans la vue de leur propre satisfaction. tres à leur desavantage.

C'est ce qui n'empêche pas qu'en ce point là même, il ne se trouve entre eux une différence infinie ; car les malhonêtes gens & les méchans, cherchent leur satisfaction propre, indépendament de celle des autres, ou même à leur préjudice ; au lieu que les honêtes gens & les gens de bien, ne cherchent leur bien qu'autant qu'il s'acorde avec la satisfaction des autres, dans laquelle même, quand ils sont parfaits, ils trou-

Digitized by Google

vent uniquement la leur propre. Mais sans nous arêter à ce qui forme les parfaits, dont le nombre est toujours le plus petit; nous serons aisément dispensez d'user de finesse, en faisant ouvertement profession de ne vouloir engager les autres dans aucune afaire, où ils ne trouvent leur intérêt.

281. Uſer de fineſſe ſans intéreſſer le bien commun.

De cette maniére un honête homme n'usera jamais de finesse que dans la nécessité, & même dans l'assurance que le bien comun de la Société l'éxige; vu les conjonctures où il se trouve: puis qu'il est du bien comun que les trompeurs soient prévenus ou éludez dans leur tromperie. Par cet endroit, la finesse dont usa Rollo Roi de Danemarck seroit excusable. Atiſlus son beau-pére Roi de Suéde, tiran & avare, lui retenoit des sommes considérables. Son Gendre le venant voir lui fait présent pour ménager son avarice d'un très riche diamant: au même tems sa mére Visa femme de Rollo, faisoit enlever beaucoup d'or & d'argent, pour prendre la fuite de concert avec son fils. Rollo cependant amusoit le Roi de Suéde par de longs & d'engageans entretiens, & le quita enfin, pour aller joindre sa mére, & repas-

Digitized by Google

ſer enſemble en Danemarck. Atiſſus découvrant la ſurpriſe fait courir après ſon treſor. Mais la Reine aïant fait ſemer beaucoup de piéces de faux or dans le chemin, Atiſſus perſuadé que c'étoit l'or qu'on lui avoit enlevé, occupa tout ſon monde à le ramaſſer; ſans ſe mettre davantage en peine de pourſuivre ſa femme & ſon gendre. Par cette fineſſe ils échapérent à ſon avarice, à ſa cruauté, & à ſon injuſtice.

Ce que nous diſons ſuffit pour juſtifier le troiſiéme caractére de la fineſſe; ſavoir, *que la réputation n'en vaut rien* : Car ſi elle doit s'employer ſeulement comme un préſervatif contre la tromperie; ce n'eſt pas un avantage de paſſer, pour avoir ſouvent beſoin de préſervatifs: c'eſt une marque ou que les droits de la Société ſe trouvent ſouvent altérez par raport à nous; ce qui ne ſauroit guéres ariver qu'il n'y ait auſſi de notre faute, ou que s'ils ne le ſont pas, nous leur préparons ſans beſoin des remédes, qui ſont deſagréables de leur nature.

282. Avoir ſouvent beſoin de fineſſe, mauvaiſe diſpoſition.

Si nous n'uſons jamais de fineſſe, que dans un véritable beſoin, nous ne nous ferons point la réputation d'être fins; réputation dont un honête hom-

me, & même un homme habile ne doit jamais être jaloux. Au contraire il doit en témoigner de l'averſion, montrant une diſpoſition, à ne ſuivre jamais que les voies les plus autoriſées de l'honeur, de la probité, & de l'équité ; avec une inclination ſincére pour les droits de la Société, qui doivent nous être toujours chers, & en quelque ſorte, ſacrez.

Au reſte, cet éloignement de la fineſſe n'ôte rien aux précautions de la prudence, à qui il apartient de prévenir les mauvaiſes afaires, que des eſprits mal-faits ou injuſtes pouroient nous ſuſciter, & de démêler les intrigues qu'on pouroit employer contre nous. Rien ne diſpoſe plus à n'être point ſurpris par les autres, que de faire ouvertement profeſſion de ne ſurprendre perſone ; mais d'avoir en tout une conduite entiérement irréprochable. En éfet, elle ſe fait ordinairement aſſez reſpecter, pour être ménagée, & pour être à l'abri des mauvais procédez d'autrui ; outre qu'elle a pour principe un eſprit droit & éclairé, qui eſt plus capable de diſcerner les voies tortueuſes, & les fauſſes ſubtilitez de ceux qui voudroient biaiſer avec nous,

Digitized by Google

quand nous agissons avec droiture à leur égard.

CHAPITRE XIV.

Du secret & de la dissimulation, & s'ils sont utiles pour la douceur de la Société.

SI les hommes étoient toujours dans la disposition où ils devroient être, ne voulant jamais que ce qu'ils doivent, à peine le secret seroit-il d'usage dans la Société; il y tient lieu plutôt de remède que de secours. Aussi les esprits les plus droits & les plus irréprochables, sont ceux qui ont le moins besoin de secret, & qui ont le moins à craindre qu'il ne soit violé. 285. Le besoin du secret suppose des vices.

Nil timet usquam
Qui te participem secreti fecit honesti.

Le secret n'est donc qu'une précaution contre la malignité du cœur, & contre les travers, où la foiblesse de l'esprit des autres; & quand je me forme la délicieuse idée d'une société d'hommes, qui fussent entiérement fidéles à leurs devoirs & aux droits de la Société, je ne vois plus de quel usage leur pouroit être le secret.

Digitized by Google

284. Le secret est nécessaire dans l'état où sont les hommes.

Au reste, les hommes étans tels qu'ils sont réélement passionez & aveugles, sans diférer entre eux que du plus ou du moins, le secret devient absolument nécessaire dans la vie civile, pour n'énoncer jamais rien qui la puisse blesser, quelque vrai qu'il puisse être d'ailleurs. La verité à taire, est le propre objet du secret; le mensonge à éviter, n'étant que l'objet de la sincérité & de la droiture.

285. Le secret doit se garder selon l'intention de celui qui le confie.

Mais quelle vérité est à taire? Toute celle qui a été confiée sous le sceau du secret, & cela sans nulle exception ou interprétation; quand même on la supposeroit favorable à celui qui en a fait la confidence. Hérode apelé à Rome par ordre de Marc-Antoine, laissa pendant son absence le gouvernement de son Royaume de Judée à son oncle Joseph; il lui confia en partant que la jalousie de son amour pour Marie-Anne son épouse, ne soufroit point qu'il pût consentir, que même après sa mort, jamais elle fût à un autre. Joseph dans une ocasion où Marie-Anne paroissoit peu convaincue de la tendresse de son mari pour elle, crut servir Hérode de révéler à la Reine, à quel excès se portoit à son égard la jalouse

ſenſibilité du Roi : Marie-Anne n'en conçut que de l'horreur. Hérode à ſon retour s'en apercevant, penſa bien-tôt à la faire mourir, & fit d'abord mourir Joſeph, qui par zéle pour lui, avoit manqué au ſecret. Il faut donc garder inviolablement un ſecret, dans toute l'étendue de l'intention qu'a eu celui qui en a fait la confidence.

286. La nature des choſes confiées font connoître l'intention.

On conoît ſon intention par la maniére dont il s'exprime avec nous, ou par la nature des choſes qu'il nous dit. Par la maniére dont il s'exprime, s'il déclare qu'il ne parle qu'à cette condition, ou qu'il nous donne à entendre qu'il la ſupoſe. Car aïant droit ſur tout ſon intérieur, qui eſt impénétrable par ſa nature à tout autre qu'à Dieu, quand quelqu'un nous fait part de ce qu'il a dans l'ame, nous ne participons au droit de le manifeſter, qu'à proportion du conſentement qu'il y donne; & c'eſt violer le droit de la nature que de paſſer au de là.

Mais ſans qu'il nous exprime formélement qu'il éxige de nous le ſecret, il eſt cenſé le faire, quand les choſes qu'il nous confie ſont de telle nature, que leur révélation pouroit faire tort à celui de qui nous le tenons. En éfet,

Digitized by Google

perſone n'a intention de parler, pour ſe nuire à lui-même ; & nous ne pouvons douter qu'il ne trouvât mauvais tout uſage que nous ferions de ſa confidence contre ſon intérêt. D'ailleurs comme il arive ſouvent que ſon intérét peut ne nous être pas connu, la circonſpection demande que dans la crainte d'abuſer de ce qui nous a été dit, nous prenions toujours ſoin de le taire ; juſqu'à ce qu'il nous ſoit évident que la choſe dite en ſecret, ne lui ſauroit nuire, & ne peut lui déplaire, quand nous la dirons à d'autres.

Il eſt vrai néanmoins qu'il ſe trouve des imaginations ſi bizares, qu'on ne ſauroit prévoir ce qui peut leur déplaire ; & que d'ailleurs il paroît que c'eſt une trop grande gêne dans la Société, de n'oſer rien dire, de ce qui nous a été dit en particulier. Il ſemble donc qu'on eſt diſpenſé du ſecret, quand on ne nous l'a point demandé, & que la choſe n'eſt pas cenſée en valoir la peine, à en juger par le ſentiment commun ; la plupart des gens aimeroient mieux qu'on ne leur dît rien, que de leur impoſer le joug d'une ſi grande réſerve, en des ſujets de nulle conſéquence. En éfet, une choſe qui

par elle-même est importante, coute incomparablement moins à tenir secréte, qu'une autre qui ne l'est pas. La raison naturéle nous détermine à l'un par son propre instinct; & ne nous détermine à l'autre que par une sorte d'atention pénible.

287. Il est blamable de faire un secret de ce qui ne le vaut pas.

Ce n'est pas qu'un homme raisonable doive avoir de la peine à se taire sur rien: mais c'est que le secret par sa nature doit valoir la peine d'être gardé. C'est l'éfet d'une ame petite, soupçoneuse, ou même artificieuse de vouloir faire des secrets de tout; il ne semble pas même à propos d'entretenir des liaisons particuliéres, avec un homme qui a trop de choses à dire en secret.

Car enfin, si c'est par petitesse d'esprit qu'il est si réservé, il y a peu à espérer avec lui pour la douceur du comerce, qui n'est jamais bien assurée qu'avec un esprit au dessus de la bagatéle; & si ce n'est point petitesse d'esprit, c'est au moins un caractére mistérieux ou intriguant, incompatible avec la tranquilité solide que cherche tout homme raisonable; en ne voulant faire que ce que son devoir éxige, & ce qu'on peut atendre de lui par les voies le plus autorisées.

Digitized by Google

288. Un homme trop franc est plus supportable qu'un homme trop secret.

De là vient en général que des deux défauts opoſés, ou d'être un peu plus ſecret, ou de l'être un peu moins qu'il ne faut (pourvu que d'ailleurs on ne manque pas dans l'eſſentiel, ce qui ſeroit un crime) Le ſecond, comunément parlant, eſt celui dont on s'acomodera le mieux; parce qu'il ſera joint à un caractére plus ouvert, plus franc & plus convenable à la Société humaine.

Les vertus en ce monde ſont toujours mélées, ou du moins voiſines de quelques vices. L'homme trop ſecret eſt voiſin de la diſſimulation; au lieu que l'homme trop peu ſecret ne l'eſt que de l'indiſcretion. Or bien que les goûts puiſſent être partagez, ſur le plus ou le moins d'inconvéniens de l'un ou de l'autre de ces deux défauts; il n'eſt perſone qui ne ſoufre plutôt dans un pareil dégré un homme indiſcret, qu'un homme diſſimulé. On voit tout d'un coup à l'égard de l'un à qui l'on a afaire, & juſqu'où l'on peut hazarder avec lui; avec l'autre on trouve une rive ſans fond, à laquelle on ne ſauroit prudemment s'expoſer; chaque pas qu'on y fait eſt un nouveau péril que l'on court. Or, comme la défiance eſt

Digitized by Google

une situation pénible d'elle-même, puis qu'elle est la crainte d'un mal que nous soupçonons, & contre lequel nous travaillons à nous mettre en garde, la Société où l'on se trouve le moins à l'aise, est celle d'un homme dissimulé, qui nous tient dans une défiance continuéle.

CHAPITRE XV.

De la candeur opposée à la dissimulation.

289. La cordialité préférable au besoin du secret.

Rien ne donne une idée plus avantageuse de la Société, que ce que raporte l'Evangile de l'état où elle se trouvoit parmi les Chrétiens. Ils n'avoient, dit-on, qu'un cœur, & qu'une ame. *Erat cor unum & anima una.* Dans cette disposition d'esprit, avoit-on besoin de la dissimulation? Un homme particulier veut-il avoir rien de caché pour lui-même, & ceux qui vivroient les uns par raport aux autres, avec la même union, que chacun de nous est avec soi-même, auroient-ils besoin des précautions du secret?

290. Besoin du secret pour les grandes afaires.

Aussi voyons-nous que dans le caractére d'un homme propre à faire le bonheur de la Société, le premier trait

que l'on remarque de lui, c'eſt quand il eſt ſincére & franc. Il eſt vrai qu'on lui préfére un caractére opoſé, par raport à ce qu'on apéle les grandes afaires, où les négociations importantes; mais tout ce qu'on en peut conclure, c'eſt que ces ocaſions particuliéres ne ſont pas ce qui contribue davantage au bonheur de la Société en général; & peut-être trouveroit-on qu'elles tendent plutôt à y donner ateinte; puis qu'on cherche quelquefois à ſe ſurprendre mutuélement: au lieu que toute négociation légitime ne doit rouler que ſur un point; qui eſt de faire voir à celui avec qui on négocie, que nous cherchons ſeulement à réunir ſon avantage avec le nôtre. Ceux qui entreprénent de perſuader à un autre, qu'ils ne veulent uniquement que ſon bien, ſans nul égard au leur propre, s'ils ne ſont pas des fourbes, ils ſont des imbéciles; où ils prénent pour tels, ceux avec qui ils traitent. Que ſi l'on s'atache conſtamment à cette baze de toute Société; c'eſt-à-dire, qu'on ne veuille éfectivement rien faire, au préjudice de ceux avec qui l'on traite, mais ſeulement unir notre avantage au leur, afin d'enfermer, pour ainſi dire,

Digitized by Google

leurs interêts avec les nôtres ; à peine par raport à eux, aura-t'on besoin du secret, dans les traitez les plus importans.

J'avoue d'ailleurs que le secret est souvent nécessaire, contre la mauvaise disposition de ceux qui voudroient rompre le cours de nos entrepriſes les plus légitimes. Mais il n'est pas moins vrai, que la nécessité de la précaution deviendroit incomparablement plus rare, ſi l'on ne formoit d'entrepriſes, que celles qu'on peut avouer, ſans être exposé à aucun reproche. La candeur avec laquelle on agiroit alors, mettroit beaucoup plus d'esprits dans nos intérêts, & en trouveroit infiniment moins qui y seroient opoſez : de cette sorte ce qu'on hazarderoit d'un coté, seroit bien dédomagé de l'autre, & contribueroit extrémement de part & d'autre à la douceur de la Société. Le Maréchal de Biron auroit ſauvé ſa vie en parlant avec plus de franchiſe à notre Roi Henri IV. qui étoit la candeur même : le Comte d'Eſſex n'y auroit pas moins gagné avec la Reine d'Angleterre Elizabeth.

291. Quand il est néceſſaire il y

Au reſte, il est conſtant qu'à prendre les hommes dans l'état où ils ſe trou-

Faut tout sacrifier. vent, & dans lequel on les doit supposer, on ne peut nulement se passer du secret. Il se trouve quelquefois non seulement trés légitime; mais encore si nécéssaire, qu'on doit sacrifier tout au soin de le garder inviolablement.

Ce que j'ai voulu dire dans ce chapitre sur le secret & la dissimulation, par raport à la douceur de la Société civile, se réduit donc à trois ou quatre choses.

292. Pratique sur le secret. 1° Ne point éstimer le caractére de ceux qui sans choix & sans distinction sont réservez & secrets, 2° Ne faire de secrets que sur des choses qui le méritent bien, 3° Quand la chose le mérite ou qu'on l'éxige de nous, observer inviolablement le secret. 4° Avoir une telle conduite qu'elle n'ait besoin de secret que le moins qui soit possible. C'est ce qui sera facile si on n'a pour principe que des vues droites, sensées, éstimables & aimables non seulement pour le fond de ses actions, mais encore pour leurs circonstances; en sorte qu'il soit vrai de dire que si tous les hommes en usoient de même en pareilles circonstances, les droits de la Société en demeureroient plus inviolables.

Digitized by Google

Aprés avoir parlé contre l'uſage outré du ſecret, qui tiendroit plus de la diſſimulation, que de la candeur, il paroît ſuperflu de parler contre le défaut le plus groſſiérement opoſé à la candeur, qui eſt le menſonge. Mais comme il eſt ſuſceptible de quelques obſervations particuliéres par raport au ſecret, nous en alons faire un article particulier.

CHAPITRE XVI.

Du menſonge & des conjonctures où ſa nature, eſt dificile à déméler dans l'uſage de la Société civile.

293. Définition commune du menſonge.

ON définit ordinairement le menſonge, *un diſcours qui exprime le contraire de ce que l'on penſe actuélement.* La définition eſt nétte & intéligible; mais ſi l'on prétend par là définir le menſonge, qui eſt un deſordre odieux dans la Société; je crains que la définition ne ſoit pas aſſez exacte; puis qu'elle ne pouroit compatir avec l'obſervation du ſecret, qui n'eſt pas moins une vertu, que celle qui proſcrit le menſonge.

Que je ſois dépoſitaire d'un ſécret

Digitized by Google

important pour le bien de l'Etat, ou pour la conſience d'un particulier, & dans les circonſtances où le ſecret n'a rien que de légitime & de ſaint ; on vient dans ces circonſtances à me demander, ſi je n'ai point oui parler de la choſe qui m'a été confiée ; pour peu que je balance à répondre préciſément que *non*, je donne par là même, des ſoupçons dangereux, contraires à la loi du ſecret. Auſſi convient-on que pour en remplir l'obligation, nous devons ſans héſiter, répondre négativement : mais alors faiſons-nous un menſonge ?

194. Difficulté d'allier le ſecret avec l'énonciation de la vérité.

Si l'on dit que c'eſt là éfectivement mentir, nous ferions donc un mal en faiſant un bien : puiſque mentir eſt un *mal*, & que garder un ſecret eſt un *bien*. Ainſi nous deviendrions par obligation criminels, de coté ou d'autre. D'ailleurs, le menſonge eſt toujours un mal ; & cependant nous ſommes obligez dans les circonſtances marquées, de garder le ſecret. Si l'on dit qu'alors ce n'eſt point un menſonge, il n'eſt donc pas vrai que le menſonge ſoit défini éxactement. *Un diſcours qui exprime le contraire de ce qu'actuélement on a dans la penſée :*

puis

Digitized by Google

puis qu'eu égard à la circonstance dont il s'agit, l'on exprime le contraire de ce que l'on pense, & qu'on doit même l'exprimer ainsi. La dificulté est plausible; & il est bon de l'exposer dans tout son jour, afin de chercher à l'éclaircir.

295. Définition non reçue du mensonge.

Quelques-uns ont cru le faire en donnant du mensonge, une définition que je n'adopte pas, & aux conséquences de laquelle je suis très éloigné de souscrire. Je ne la raporterai ici, que parce qu'elle peut contribuer à faire examiner de plus près, une matiére qui ne sçauroit trop l'être. Ils prétendent donc que le mensonge est un discours qui exprime *au préjudice des droits & du bonheur de la Société humaine*, le contraire de ce que l'on a dans la pensée; en sorte que selon eux le bien commun de la Société, étant la régle primitive & universéle de toute vertu purement morale, il ne peut y avoir rien de vicieux, de ce que prescrit l'avantage de la Société. Or, ajoutent-ils, l'avantage de la Société dans le cas de la nécessité du secret, prescrit de parler contre sa pensée, & de dire expressément qu'on ne sait point une chose, quoi qu'on la sache

Digitized by Google

en éfet ; donc en ce cas ce ne seroit point dans ce sistême là, un vice ni un peché, de parler contre sa pensée. C'est ce que M. Puffendorf prétend établir au chap. 10. du liv. 1. des devoirs de l'homme & du Citoyen.

Que si l'on cite leur proposition au Tribunal des écoles qui ont toûjours apelé *mensonge*, tout discours quel qu'il soit, quand il est contre la pensée actuéle de celui qui parle, ils répondent, que c'est une question sur le mot ; puisque de coté & d'autre, l'on convient également, que dans le cas d'un secret nécessaire à garder par le droit naturel, il n'y auroit aucun mal d'énoncer le contraire de ce qu'on sait être vrai. Cette énonciation que les uns & les autres trouvent également légitime, & même nécessaire, est donc ce que les uns voudroient & ce que les autres ne voudroient pas apeler un *mensonge*. Pour éviter une dispute de nom si peu importante, ou plutôt si frivole, il ne faudroit qu'une chose ; qui est de suposer tacitement dans l'ancienne définition du mensonge, ce qu'ajoute la définition nouvéle dont il s'agit : sans quoi malgré tous les éforts & les subtilitez poli-

Digitized by Google

bles, on se trouvera toujours réduit à admétre ou *un discours contre la pensée, qui ne soit point mensonge*, ou un *mensonge qui ne soit point un mal.*

Quelques-uns ont cru se tirer d'embaras en disant que dans le cas raporté, on ne parloit point contre sa pensée; parce que dans les conjonctures d'une persone qui vous intéroge au sujet d'une chose, sur laquelle vous ne devez point répondre, ce que vous dites dans ces circonstances ne signifie rien; & ne signifiant rien, il n'exprime rien de faux. Les termes, dans l'opinion de ces derniers, ne signifient qu'autant que les hommes en sont convenus; & ils sont convenus, que dans l'ocasion dont il s'agit, au lieu de leur signification ordinaire, ils auroient celle-ci. *Vous agissez imprudemment de m'intéroger sur un sujet, où je suis obligé de me taire*; de même à peu près que l'usage depuis un tems, a établi, qu'un Suisse à la porte d'un grand Seigneur, en disant, *Monsieur n'y est point*, fait seulement entendre, *Monsieur n'est point en état de vous parler actuélement.*

296. Explication ingénieuse,

Ces explications sont ingénieuses, & ont des lueurs de vérité; c'est à ceux

qui ne satisfait pas.

qui s'en contenteroient à éxaminer si elles sont tout-à-fait justes. En éfet, prétendre qu'un homme qui dit qu'il ne sait point une chose, quand il la sait, ne dit rien contre la vérité, n'est-ce point se jouer des expressions ? S'il disoit qu'il sait la chose, il diroit vrai; donc quand il dit qu'il ne la sait pas, il dit faux : à moins que le *oui* & le *non* ne signifient la même chose dans les mêmes circonstances. J'entrevois qu'avec de la subtilité on trouvera ici quelque diférence dans les circonstances du *oui* & du *non* : mais est-elle assez plausible ?

297. Le mal du mensonge, selon quelques-uns consiste dans le tort qu'il fait à la Société.

C'est surquoi, les Philosophes dont nous avons d'abord raporté l'opinion, aiment mieux dire, que la malice du mensonge consiste essentiélement dans le tort qu'il fait à la Société : en sorte que cette malice augmente ou diminue à proportion du préjudice, plus ou moins considérable, qu'elle porte à la Société.

La vérité énoncée, ajoutent-ils, cesse quelquefois d'être louable, ou même devient criminéle, comme il arive dans le mal véritable, qu'on dit du prochain sans nécessité, & dans les raports quoique vrais, qui ne servi-

Digitized by Google

soient qu'à semer de la discorde. Or, poursuivent-ils, de même que la vérité énoncée contre le bien commun de la Société ne participe point à la vertu de la sincérité, la fausseté énoncée pour le bien commun, ne participe point, selon eux, au vice du mensonge.

Je demanderois volontiers à ceux qui sont pour cette opinion, si ce n'étoit pas un vrai & condamnable mensonge que celui de Gonsalve, dit le grand Capitaine. Il assura dans la capitulation de la ville de Tarente, qu'il donneroit la liberté à Ferdinand Duc de Calabre qui soutenoit le Siege. Mais comme il jugeoit que le repos public demandoit le contraire, il envoya, sous bonne escorte, le Duc Ferdinand en Espagne. On lui entendit dire depuis, qu'il seroit sorti de ce monde, sans avoir rien à se reprocher, s'il n'avoit manqué, à ce qu'exigeoit l'amour de la vérité, dans l'ocasion dont il s'agit.

Quoi qu'il en soit, les divers principes que je viens de raporter, laissent une dificulté particuliére dans la question suivante.

Un pére malade à l'extrémité, &

Digitized by Google

qui aime tendrement son fils malade aussi à l'extrémité, demande sans cesse quand il le verra. Cependant le fils meurt, & on ne peut le dire au pére, sans l'exposer manifestement à mourir, par le chagrin dont il sera saisi.

Agit-on contre le bien de la Société, de celer au pére la mort du fils? Le mensonge est-il alors un vice? Le bien de la Société, & le zéle de la pure vertu demandent-ils que pour dire une vérité qui n'intéresse qui que ce soit dans le genre humain, on donne la mort à un pére? Je ne sais si tel est précisément le cas proposé par saint Augustin, quand il a parlé du mensonge oficieux; j'ignore également si ce que le commun des hommes en cette occasion apéleroit *inhumanité*, devroit s'apéler *droiture inflexible de sincerité*, ni ce qu'exigeroit alors cette vertu, ni jusqu'où elle devroit s'exercer. Quoi qu'il en soit, il suffit dans une matiére aussi délicate, d'avoir fait sentir le caractére & la dificulté des opinions diférentes, pour être plus à portée d'en trouver l'éclaircissement. D'ailleurs, le mensonge oficieux pouroit très bien n'être en rien oposé à la société humaine, & ne pas s'acorder

avec la loi divine. C'eſt une diſcuſſion qui convient à la Théologie, & qui n'eſt plus de notre reſſort.

CHAPITRE XVII.

Combien le menſonge eſt pernicieux dans la Société.

298. Devoir d'énoncer la vérité.

SAns éxaminer les cas particuliers, ſur leſquels on a peine à décider préciſément juſqu'où s'étend l'obligation d'énoncer la vérité ; conſidérons-là dans l'uſage ordinaire de la vie, où cette obligation eſt inconteſtable, lors qu'on ne peut douter de l'indignité du menſonge. Hérodote & Plutarque faiſant l'éloge des mœurs eſtimables, que les Perſes inſpiroient à leurs enfans, ils les louent particuliérement, de ce que parmi les inſtructions de probité qu'on leur renouveloit d'une année à l'autre, on mêtoit à la tête de tout, l'amour de la vérité & l'horreur du menſonge. Socrate en montra excélemment la pratique, quand il fut condané à mort par ſes Citoyens qui vouloient le trouver coupable. Un de ſes amis ſachant qu'il faloit uſer de condeſcendance pour les adoucir, four-

Digitized by Google

nit à Socrate une sorte d'apologie, où il entroit quelque déguisement de la vérité; lui prométant de le tirer d'affaire, s'il la vouloit prononcer devant ses Juges : je prononcerois l'Arrêt de mort contre moi, dit-il, plutôt que d'altérer la vérité pour me sauver la vie.

299. Caractére odieux de ceux qui y manquent.

Qu'y a-t'il de plus indigne que des hommes, sur la parole de qui on ne peut faire aucun fond, ni prendre aucune mesure ? Ce caractére atire un dérangement si étrange, d'idées, de pensées, d'inclinations & de procédés, qu'il tend à renverser toute l'économie de la Société. Car enfin ne pouvant découvrir dans le discours des autres ce qu'ils estiment ou ce qu'ils méprisent; ce qu'ils aiment ou ce qu'ils haïssent; ce qu'ils pensent ou ce qu'ils ne pensent pas; quelle poura être avec eux notre sureté & notre régle ? Il faudra vivre dans une perpétuéle défiance, incompatible avec le repos d'esprit. Notre réputation même ne seroit pas moins exposée que notre tranquilité, si nous entretenions aucune liaison particuliére avec des gens infectez de ce vice. L'honneur & la sagesse éxigent également, que nous

Digitized by Google

ſuivions par tout les traces & la lumiére de la vérité : *C'eſt*, diſoit Pithagore, *le plus beau don que nous puiſſions recevoir des dieux* : & ſelon un autre Philoſophe, elle nous met en paraléle avec la divinité. C'eſt donc éfacer & deshonorer ce qui eſt de plus divin en nous, que de frayer avec le menſonge, de quelque façon que ce ſoit, & d'être liez avec ceux qui y ſe-roient ſujets. On doit rompre avec eux tout autre comerce que celui que preſcrit la charité ou la juſtice, la bienſéance ou la néceſſité. On doit même en uſer ainſi, à l'égard de ceux qui auroient l'habitude de bleſſer la vérité en des choſes peu importantes; puis qu'ils ne manqueront pas de la bleſſer en des ocaſions plus conſidérables. D'ailleurs les menſonges auſquels ils ſont ſujets nous déplaiſent, ou ne nous déplaiſent pas. S'ils nous déplaiſent, ils nous rendront bientôt leur perſone inſuportable ; & comment vivre avec ceux, pour les vices deſquels nous aurions un juſte ſujet de mépris & d'averſion ; S'ils ne nous déplaiſent pas, nous nous y familiariſerons imperceptiblement ; & nous nous trouverons ateints de leur contagion, avant que de nous en

être aperçus. Cependant l'impression du mensonge & de la facilité à y tomber demeurant dans notre ame, nous serons disposez à parler nous-mêmes peu sincérement, ou du moins à ne plus trouver étrange ni odieux le défaut de sincérité; & c'est déja être vicieux, que de trouver excusable, ou même suportable, un vice indigne, & si capable de détruire toute la douceur, & tout le comerce de la vie civile.

300. Malgré les précautions qu'on y aporte.

Quand même on seroit en garde contre les discours de gens acoutumez à mentir, on ne seroit pas en sureté contre leur contagion; parce qu'on n'est pas en état de discerner quand ils disent vrai ou faux. Aussi seroient-ils moins dangereux s'ils étoient dans l'habitude de mentir toujours. Il seroit alors plus aisé de se faire une habitude de leur refuser toute créance, ou de se déterminer à croire le contraire de tout ce qu'ils disent; mais comme il n'est personne, qui mente à cet éminent degré, les menteurs en sont d'un comerce plus dangereux. Le goût que nous avons pour la vérité nous portant toujours à croire ce qu'ils peuvent dire de vrai, nous fait crain-

Digitized by Google

dre de leur refuſer créance, quand nous ne découvrons rien de faux, en ce qu'ils diſent actuélement. Cependant leur caractére & notre prudence devroient nous empêcher d'y ajouter foi ; juſqu'à ce que nous euſſions vérifié par d'autres témoignages, ce qui nous revient par le leur : mais le ſoin en ſeroit ſi fatiguant, qu'il vaut mieux ſe l'épargner par un ſoin plus facile ; qui eſt d'éviter, autant que le devoir le permet, tout commerce particulier avec ceux qui ſont ateints de ce vice.

Il ſe trouve d'autant moins pardonable, que ſouvent ils ont moins d'intérêt à en ſuivre l'impreſſion. En éfet, ils mentent ordinairement pour mentir, & pour ſuivre une idée frivole qui leur paſſe dans l'eſprit ; ſi ce n'eſt que l'habitude ſoit venue, comme il arive quelquefois, d'un grand fond de baſſeſſe ou d'indignité de ſentimens qu'ils cherchent à déguiſer. Et quand il s'agit d'énoncer une vérité qui les découvriroit, ils ne penſent qu'à en éviter la honte, aux dépens encore de la vérité. Alors il ne reſte plus qu'un pas du ſimple menſonge à l'impoſture ; & le pas dans l'ocaſion ne tarde guére à être franchi ; ce qui

Jon. Menſonges faits ſans motif.

met le comble à l'horreur du mensonge, à la juste indignation que l'on en conçoit, & au desordre qu'il cause dans la Société humaine.

302. Ils viennent du mauvais principe.

Le principe le moins odieux de l'habitude du mensonge, est un caractére d'esprit foible ou ombrageux, volage ou leger, qui fait craindre dans la vérité qu'on énonceroit, des inconvéniens qui ne s'y trouvent point : c'est ce qui fait rencontrer plus comunément le mensonge parmi les enfans, & dans les persones d'une vile condition, où l'esprit est moins cultivé. Ce qu'on pouroit ajouter touchant l'horreur que les esprits bien-faits, & les ames nobles doivent concevoir du manque de sincérité, se fait de lui-même sufisament apercevoir, sans qu'il soit néceſſaire de s'y aréter davantage.

Digitized by Google

CHAPITRE XVIII.

Des promesses.

L'Amour de la verité dont nous venons de parler, regarde en particulier nos promesses, où il doit avoir lieu. La promesse est un engagement que nous contractons, de faire à un autre quelque avantage, dont nous lui donnons l'espérance. C'est par là une sorte de bien que nous faisons en promérant, puisque l'espérance en est un des plus doux; mais l'espérance trompée devient une affliction & une peine; & par là nous nous rendons odieux, en manquant à nos promesses. 303. Quel bien est la promesse.

C'étoit donc un mauvais raisonnement, joint à une plus mauvaise raillerie, que celui du Roi de Siracuse Denis, à un joueur de Luth. Il l'avoit entendu jouer avec un si grand plaisir, qu'il lui avoit promis une récompense considérable pour la fin du concert. Le Musicien animé par la promesse, touche le Luth avec une joie, qui ranima au même-tems son talent & son succès. Le Prince au lieu de lui donner ce qu'il avoit promis, lui dit qu'il devoit être content du plaisir 304. Mauvaise raillerie d'un Roi, à ce sujet.

d'avoir espéré la récompense ; & que cela seul étoit au dessus de ce qu'il lui pouroit donner. La plaisanterie pour être suportable, auroit du au moins, être suivie de la libéralité, ou plutôt de la justice qu'atendoit le Musicien.

305. Fidélité dans la promesse, devoir de justice.

En efet, toute promesse quand elle est sérieuse, atire un devoir d'équité. Il est de la justice de ne tromper personne ; & la tromperie dans le manque de parole est d'autant plus injuste, qu'on étoit plus libre de ne rien prométre. Ce qui souleva davantage l'esprit des Athéniens contre Démétrius Poliocertes, est l'ofre qu'il leur fit de lui-même, d'acorder à chacun des Citoyens la grace particuliére, que le pouvoir souverain lui permétoit de faire. Il fut investi de placets, & bien-tôt surchargé. Comme il passoit sur un pont, il prit le parti pour se soulager tout à coup, de jeter tous les placets dans la riviére, donnant à entendre qu'il n'y pouvoit sufire. La promesse éfectivement ne pouvoit guére s'acomplir ; mais pourquoi avoit-il promis ?

306. Il ne faut pas promettre légérement

C'est la réflexion qu'on doit faire d'abord à ce sujet, qu'il ne faut pas légérement donner sa parole. Si au-

paravant on y penſoit bien, on ne ſeroit pas dans la ſuite embaraſſé à la tenir; il ne faut s'engager qu'avec circonſpection, quand on veut ſe dégager avec facilité.

307. Ce ne ſeroit pas l'effet d'un bon cœur.

Au reſte, quel eſt le principe des promeſſes vaines ou fauſſes? Ce n'eſt pas un bon cœur, comme on le ſupoſe quelquefois; c'eſt la préſomption d'en avoir l'aparence, & de s'en donner le relief; c'eſt un air de libéralité qui n'eſt d'aucune dépenſe: ſouvent c'eſt envie de gagner les eſprits, ſans penſer à le mériter. Si l'on y penſoit, la crainte de déplaire aux autres, en leur manquant de parole, empêcheroit de la donner, quand on n'eſt pas ſur de la pouvoir tenir; & détermineroit à la tenir infailliblement, quand on en a le pouvoir. C'eſt une régle indiſpenſable pour la Société: l'on doit y être fidéle, non ſeulement dans les choſes importantes, mais encore dans les plus legéres. Ce qui de ſoi n'étoit pas capable de faire impreſſion, intéreſſe par l'atente qu'on en a fait naître.

308. Circonſtances où la promeſſe n'engage pas.

Cependant pour ne pas pouſſer l'obligation au delà des bornes, il eſt à propos d'obſerver certaines circon-

ſtances ; auſquelles doivent faire attention ceux qui ſe plaignent quelquefois à tort, qu'on leur a manqué de parole.

Il eſt certain d'abord que dans les choſes ordinaires de la vie, on ne veut point en prométant, s'engager à des dificultez plus grandes, que celles qui paroiſſent communément atachées à la choſe promiſe. Quand ces dificultez augmentent, ou qu'il en ſurvient de particuliéres, comme on a pu raiſonablement ne les pas prévoir, on n'a pas prétendu s'obliger à les ſurmonter. Ce doit être néanmoins, un motif de circonſpection, pour ne pas aiſément prométre ; mais ce doit être une raiſon, pour diſpenſer de l'exécution. Les conjonctures changent ſi ſouvent, que dans les points qui ſont purement d'honéteté, de civilité, ou de ſurérogation, la politeſſe demande auſſi, qu'on s'en raporte au goût & à la comodité de celui qui a promis.

309. La promeſſe confondue avec la ſimple réſolution.

D'ailleurs ce qu'on apéle comunément *promeſſe*, n'eſt ſouvent qu'un deſir, une diſpoſition, un projet actuel de celui qui parle, & qui ſemble prométre. Il a la penſée, l'inclination même & la volonté d'éfectuer ce qu'il dit ; mais

ſi n'a ni la penſée, ni l'inclination, ni la volonté de s'y engager. Le terme de *promettre* dont il ſe ſert, équivaut à celui de *prendre la réſolution* ou le deſſein. On ne laiſſe pas d'être blamable d'y manquer ; mais c'eſt moins à un autre qu'à ſoi-même, qu'on en eſt reſponſable ; puiſque c'eſt plutôt inconſidération ou nonchalance, que l'on doit ſe reprocher, qu'une infidélité ou une injuſtice. Ainſi au même-tems que les autres doivent nous paſſer ces fautes, comme n'étant point ſoumiſes à leurs droits particuliers, nous ne devons pas nous les paſſer à nous-mêmes, étant contraires à nôtre devoir & aux régles d'une éxacte ſageſſe.

316. Il ne faut pas exiger trop éxactement, ce qu'on nous promet.

La réflexion auroit lieu ſur tout, ſi la faute devenoit habituéle ; quand elle eſt fortuite, elle eſt excuſable. Ce ſeroit être peu ſociable, de trouver étrange que d'autres à notre égard, ſe laiſſaſſent échaper quelque inatention, contre les régles même de la Société.

D'ailleurs nous devons nous ſouvenir, que comme ceux à qui l'on promet, ont pour devoir de n'y pas regarder de ſi près, le nôtre eſt en quelque ſorte de n'y pouvoir regarder de

Digitized by Google

trop près, quand nous avons une fois promis.

311. Une promesse qui n'est pas sérieuse n'engage point.

Nous avons déja observé que ces régles sont pour une promesse sérieuse. S'il s'agissoit comme il arive assez souvent, de ce qu'on promet en plaisantant, ou en donnant à entendre qu'on le fait seulement pour se tirer d'embaras; ce qui n'est pas sérieux n'étant pas un engagement, ne sauroit être aussi une véritable promesse; & ceux qui la prendroient pour telle, manqueroient d'usage dans les choses de la vie. Ces réfléxions peuvent servir à éviter des mécontentemens, qui tous légers qu'ils sont, ne laissent pas quelquefois de refroidir les esprits, & d'atirer des plaintes. La raison & les droits de la Société doivent en suprimer la cause, & en prévenir les éfets.

312. Régles touchant les promesses.

Pour réduire en deux mots ce que nous avons dit, sur le sujet des promesses: évitons deux défauts ou inconvéniens; trop de liberté à exiger des promesses, & trop de facilité à les donner: l'un & l'autre vient de foiblesse dans l'esprit. Les personnes qui aiment à se faire promettre, sont les mêmes qui sont acoutumés à deman-

Digitized by Google

der, à souhaiter, à sentir des besoins & à en avoir de toutes les sortes. Rien n'est plus opposé à la vraie sagesse & à notre propre repos. Tous les besoins sont des desirs & par conséquent des miséres ; retranchons-les, nous n'aurons presque jamais rien à atendre des autres, pour nous le faire promettre : nous en serons plus indépendans, & eux moins importunez.

D'un autre coté ceux qui promettent si aisément, sont disposez à donner sans trop savoir pourquoi. Si c'étoit en eux une vraie libéralité, elle seroit atentive. Car donner pour donner, sans régle, sans mesure, sans motif, ce n'est pas vertu, c'est fantaisie, ou envie de se faire valoir par la promesse ; & cette vanité est sujéte aux plus grands inconvéniens. L'expérience fait voir que les gens si prompts à donner, ou à faire des promesses, à quoi ils ne sont point obligez, sont les moins exacts à rendre ou à payer, ce qu'ils doivent, par une obligation étroite. Mais ces réfléxions nous méneroient hors de nôtre sujet, qui regarde seulement les promesses prises en elles-mêmes, pour conserver dans la Société Civile, la douceur que nous

y devons trouver en ménageant la bien-veillance & l'estime des hommes. Le soin particulier de gagner & de conserver cette estime, mérite les atentions que nous alons faire.

CHAPITRE XIX.

Du soin de ménager l'estime d'autrui dans la société.

311. Si l'on doit rechercher l'estime des hommes.

C'Est une sorte de problême dans la Philosophie, & même dans le Christianisme, que le soin de sa propre réputation & de son honneur. La Philosophie qui tend à nous rendre tranquiles, tend aussi à nous rendre indépendans des jugemens que les hommes peuvent porter de nous; & l'estime qu'ils en ont n'est qu'un de ces jugemens, en tant qu'il nous est avantageux. Cependant la Philosophie la plus épurée, loin de réprouver en nous le soin d'être gens d'honneur, non seulement elle l'autorise, mais elle l'excite & l'entretient. D'un autre coté le Christianisme ne nous recomande rien d'avantage, que le mépris de l'opinion des hommes, & de l'estime qu'ils peuvent, à leur fantai-

Digitized by Google

se nous acorder ou nous refuser. L'Evangile porte même les Saints à desirer & à rechercher le mépris; mais au même-tems le Saint-Esprit nous prescrit d'avoir soin de nôtre réputation, *curam habe de bono nomine.*

La contrarieté de ces maximes n'est qu'aparente; elle s'acorde dans le fond: & le point qui en concilie le sens, est celui qui doit servir de régle au bien de la Société & au nôtre particulier. 314. Dificultez qui se concilient sur ce point.

Nous ne devons point naturélement être insensibles à l'estime des hommes, à notre honneur & à notre réputation. Ce seroit contrarier la raison, qui nous oblige d'avoir égard à ce qu'aprouvent les hommes, ou à ce qu'ils improuvent le plus universélement, & le plus constament; car ce qu'ils aprouvent de la sorte par un consentement presque unanime, est la vertu; & ce qu'ils improuvent ainsi, est le vice. 315. On ne doit pas être insensible à ce que les hommes estiment universélement.

Les hommes malgré leur perversité font justice à l'un & à l'autre. Ils méconnoissent quelquefois la vertu, mais ils sont obligez souvent de la reconoître; & alors ils ne manquent point de l'honorer. Etre donc insen-

Digitized by Google

sible par cet endroit à l'honneur, c'est-à-dire à l'estime, à l'aprobation, & au témoignage que la consience des hommes rend à la vertu, ce seroit l'être en quelque sorte à la vertu même qui y seroit intéressée.

316. Nous le devons être à mériter l'estime des particuliers, sans prétendre l'obtenir.

Cette sensibilité naturéle, est comme une impression misе dans nos ames par l'Auteur de notre Etre; mais elle regarde seulement le tribut que les hommes rendent en général à la vertu, pour nous atacher plus fortement à elle. Nous n'en devons pas être moins indiférens à l'honneur que chaque particulier, conduit souvent par la passion ou par la bizarerie, acorde ou refuse en des ocasions singuliéres à la vertu de quelques-uns, ou à la nôtre en particulier. L'estime des hommes en général ne sauroit être légitimement mépriſée, parce qu'elle s'acorde avec celle de Dieu même qui nous en a donné le goût, & qu'elle supose un mérite de vertu que nous devons rechercher; mais l'estime des hommes en particulier, étant plus subordonée à leur imagination qu'à la providence, nous la devons compter pour peu de chose ou pour rien; c'est-à-dire que nous devons toujours la mériter sans

jamais nous mettre en peine de l'obtenir : la mériter par notre vertu, qui contribue à notre bonheur & à celui des autres : nous soucier peu de l'obtenir, par une noble égalité d'ame, qui nous mette au dessus de l'inconstance, & de la vanité des opinions particuliéres des hommes.

317. Desir immodéré de l'estime des hommes, improuvé même par les Profanes.

La sagesse même profane réprouve le desir immodéré de l'estime humaine. Plutarque dans la vie de Cicéron lui reproche ce défaut ; & il raporte un trait qui en peint le caractére. Cicéron après s'être acquis de l'honneur à défendre la cause de quelques jeunes gens de distinction, acusés d'avoir agi contre les intérêts de la République, alla faire un tour en Sicile. Aparament il ne cessa guére durant le voyage, d'être acompagné du sentiment flateur, d'avoir donné à Rome par ce dernier succès, un ample sujet de parler de lui, avec de nouveaux éloges. En repassant dans la Campanie, il trouve des gens de ses amis qu'il met sur ce chapitre, & leur demande ce qu'on disoit de lui à Rome. Les amis peu atentifs ou peu complaisans, lui laissérent entrevoir qu'ils n'en avoient rien oui dire : un d'eux lui dit seulement à cette ocasion,

Digitized by Google

comme s'il y eut pensé, pour la premiére fois depuis qu'il étoit sorti de Rome; *à propos qu'êtes-vous devenu depuis ce tems là.* Cicéron en fut déconcerté; Plutarque observe là-dessus combien un apétit d'honneur si mal entendu, étoit peu digne d'un grand homme.

Un Orateur de nôtre siécle aussi célébre dans la chaire que le fut autrefois Cicéron dans le Barreau, eut une avanture à peu près semblable, où il parut mieux conoître la vanité de ce qui s'apéle *renom.* L'année qu'il prêcha pour la premiére fois, dans la capitale du Royaume avec le plus grand succès qui peut-être eut jamais été & qui sera jamais; l'éclat en retentissoit non seulement dans Paris & à la Cour, mais encore dans toute la France. En ce tems-là même, il rencontra dans Paris un Magistrat de Province de son ancíéne conoissance, qui l'abordant avec joie, lui dit, *je suis ravi de vous trouver; qui vous croyoit en ce pays-ci?* Celui qui acompagnoit le célébre Prédicateur, fut scandalisé de l'inatention ou de l'ignorance du Provincial. Pour le Prédicateur, après avoir répondu avec politesse au compliment

du

Digitized by Google

du Magistrat de Province, & qu'il l'eût quité, il se prit a sourire, faisant cette réfléxion : *parce qu'on nous fait des complimens ; nous croyons quelquefois que le monde a l'esprit tout occupé de ce qui nous regarde ; & les gens ne savent seulement pas où nous sommes, ni peut être que nous sommes.*

316. Une vaine recherche d'honeur

Cependant, s'il est quelque chose de solide en fait de réputation, c'étoit assurément celle de l'Orateur dont nous parlons : mais l'opinion qu'il avoit de la sienne, & son indiférence à ce sujet, étoit encore incomparablement plus digne de lui, que la réputation même. Au contraire, une recherche vaine de gloire & d'honeur qu'on voudroit tirer de son mérite, ne manque point d'en avilir le prix. Aristote, dit-on, consentit qu'un de ses disciples pour se faire de la réputation, fit passer sous son nom un ouvrage de son maître qui en avoit fait le sacrifice : mais il semble qu'il y eût regret ; puisque dans la suite de ses ouvrages, il cite parmi les siens, celui qui avoit paru sous le nom de son disciple : c'est là dans les circonstances, un desir d'honeur qui aproche d'une vanité mépriſable.

Digitized by Google

Dès là même que nous abusons de l'estime que nous pourions mériter, nous la perdons, & nous méritons de la perdre. C'est une comparaison ancíene, mais bien naturéle, que la gloire est comme l'ombre : elle fuit qui la poursuit, & demeure atachée à qui ne court point après.

317. Comment le goût de la réputation, est mis en nous par la Providence.

C'est donc au soin de là mériter que nous devons nous rapeler, & nous aréter, sans penser au soin de l'obtenir, puisque l'un est entre nos mains & digne de nous, & que l'autre n'étant point en notre pouvoir, ne contribue en rien à notre mérite : c'est l'affaire d'autrui plutôt que la nôtre, comme nous l'avons observé en parlant du tribut de louanges qui est du à la vertu. D'ailleurs, afin de nous mettre plus surement en garde contre un desir peu réglé de réputation & d'honneur, persuadons-nous des vérités que voici, 1° Que nous en croyons ordinairement mériter plus que nous n'en méritons en éfet, 2° Que les hommes ne nous refusent guéres, ou plutôt ou plus tard, ce que nous en méritons, 3° Que plus nous nous forcerons de l'obtenir, plus nous nous exposerons au danger de la perdre,

Digitized by Google

4° Que nous ne pouvons nous livrer à de pareils éforts, sans nous avilir, 5° Que notre conduite n'est digne que de mépris, & qu'elle cesse de contribuer au bonheur de la Societé, quand nous pensons plus à nous faire aplaudir, qu'à nous bien conduire. Enfin, 6° qu'il n'y a point de repos ni de tranquilité véritable, pour celui qui met la sienne, à la merci des vents de l'opinion & de la fantaisie particuliére des hommes.

CHAPITRE XX.

Si c'est une chimére que le desir d'avoir de la réputation après sa mort.

318. Question à démêler sur le desir de laisser de la réputation après sa mort.

C'A été un sujet de dissertations entre des persones qui avoient beaucoup d'esprit & de litérature, que la question que nous proposons au titre de ce Chapitre. Ce que nous avons déja dit, y donera de l'éclaircissement. Il nous empéchera sur tout, de nous laisser éblouir d'une dificulté qui a paru à quelques-uns un raisonnement invincible, & qui pouroit bien n'être qu'un sophisme peu embarassant.

Digitized by Google

319. C'eſt une chimére, dit-on, de deſirer un bien dont nous ſommes perſuadez par avance, que nous n'aurons pas le ſentiment, & dont nous ne jouirons pas : Or, quel ſentiment aurons-nous après la mort de tout ce qui pouroit alors nous reſter de réputation ? Je demanderois volontiers, pour mettre la dificulté dans ſon jour, ſi c'eſt une chimére que le deſir de laiſſer après ſa mort du bien à ſes enfans, pour les empécher de tomber dans la miſére ? Après ſa mort quel ſentiment un pére aura-t'il de la peine ou du malheur de ſes enfans, en ſera-t-il touché ? Ce deſir néanmoins eſt le plus raiſonable; & ce qui eſt ſi conforme à la raiſon, ne ſauroit paſſer parmi les gens qui en ſont ſuſceptibles, pour une pure chimére. Il ſe trouve ainſi de la réalité & de la raiſon, en certains deſirs, vers certains objets, quoi qu'ils ne doivent plus faire d'impreſſion ſur nous, au tems pour lequel nous les deſirons. Comment cela arrive-t'il, puiſque nous ne deſirons rien que par raport à notre bonheur, & que celui dont nous ne pouvons jouir, ne ſauroit être un bonheur pour nous ?

L'on peut deſirer une choſe dont on ſait qu'on ne jouïra pas.

C'eſt que l'Auteur de la nature,

Digitized by Google

pour le bien de la Société, a voulu que nous fussions flatez de ces desirs; & que par eux-mêmes ils nous donassent une sorte de plaisir qui nous engageât à certains devoirs. Si les péres n'en avoient aucun à ménager pour le tems qu'ils ne vivront plus, un établissement avantageux à leurs enfans, y travailleroient-ils, daigneroient-ils seulement y penser ? Si l'on dit qu'ils le pouroient, ou qu'ils le devroient faire par raison; c'est donc que la raison même nous porte à faire des choses qui ne contribueroient en rien à notre satisfaction; ou plutôt, qu'elle nous porte à une satisfaction dont l'objet ne viendra qu'après notre mort : la raison se trouvera ainsi d'acord avec le goût, ou plutôt le goût naturel en ce point, est la raison même.

320. Quelle impression Dieu a mise en nous sur ce point.

La Providence nous a disposez ainsi, à l'égard de toutes les choses, qui peuvent après notre mort être utiles à la Société. Elle a ataché un plaisir à prévoir, ou à esperer le gré qu'on nous saura, de l'avantage que nous aurons procuré à nos successeurs : & de la sorte un desir reglé de laisser une réputation saine après notre mort, n'est rien moins qu'une chimére; c'est une

321. Il l'a fait pour le bien commun de la Société.

Digitized by Google

réalité, & une réalité conforme à la raison.

322. On craint naturellement l'infamie.

Qui des hommes susceptibles de sentiment, consentiroit volontiers de passer après sa mort pour un scélerat & un infame ? On objecte l'exemple de Cromwel : à l'article de la mort, se donnant l'air de prophète, il prononça avec assurance qu'il guériroit, & qu'il éxécuteroit de nouveaux projets les plus vastes. Un de ses confidens l'engagea en particulier de parler à cœur ouvert, touchant ses lumiéres sur l'avenir ; le Prophéte fut le premier à se mocquer de ses prophéties ; *mais*, dit-il, *si je me tire de cette maladie, me voici avéré Prophéte : que ne pourai-je point avec ce renom ? & si je meurs, qu'on pense de moi tout ce que l'on voudra, je n'en sentirai rien.* Supposé que le trait soit véritable, je demande si ce relief d'afreuse politique, est dans le goût ou dans l'abomination de la nature raisonable ? il faut prendre plaisir à en détruire toutes les impressions pour la méconoitre en ce point.

323. On est sensible à l'estime de gens à

D'ailleurs, le rafinement de subtilité sur la question présente, manque encore à se soutenir, à l'égard mê-

Digitized by Google

me de la vie présente. En éfet, ceux qui ont de la réputation, jouissent-ils du plaisir de conoître tous ceux qui les estiment ? Au contraire si nous étions persuadez que notre réputation se borne aux personnes de notre conoissance, nous perdrions une grande partie de sa douceur. C'est la pensée d'être estimez, ou plutôt de mériter de l'être, de ceux-mêmes qui n'ont point à nous de raport particulier, laquelle nous touche & nous flate davantage. Or, cette pensée peut également nous toucher, par raport au tems où nous ne vivrons plus. qui n'a raport l'on nul

Si l'on dit qu'on ne voit pas sur quoi est fondé ce goût, ni comment la raison le forme en nous ? Je demande si nous voyons davantage surquoi sont fondez les autres goûts que la nature & la Providence nous ont inspiré pour la conservation de notre vie ; & comme on se trouvera également embarassé à démêler les ressorts, & la manière des uns & des autres, nous en conclurons que rien n'est si raisonable, que de nous ranger au parti qui nous est inspiré par le sentiment de la raison ; lors même que ses lumières ne nous sufisent pas pour en faire une ana-

Digitized by Google

lise aussi éxacte que le pouroit desirer notre curiosité. Du reste, tant qu'on voudra bien ne pas démentir le sentiment intérieur de la nature & de notre raison, on ne trouvera nulement chimérique le desir de laisser de nous une juste réputation, ou du moins de faire ce qui convient pour la mériter. Tel est l'ordre de la Providence pour l'ordre de la Société humaine, pour le bonheur des hommes en général, & pour celui de chacun de nous en particulier; puis qu'il ne peut se rencontrer que là où se trouve la vertu, à laquelle nous porte le soin de mériter en général l'estime des hommes.

Fin du troisiéme Livre.

LIVRE IV.

Digitized by Google

LIVRE IV.

Où l'on traite des fources les plus communes des droits de la Societé, fondez fur la juſtice, la Charité, & la ſubordination parmi les hommes.

CHAPITRE I.

Que l'égalité de nature entre les hommes, eſt un principe que nous ne devons jamais perdre de vue dans la Societé.

401. La difference qui eſt entre les hommes, n'ôte point entr'eux l'égalité de nature.

C'Est un principe établi par la Philoſofie, & par la Religion, que tous les hommes ſont de même nature, & que de ce coté là, ils doivent ſe regarder comme égaux. Quelque diférence que ſemble métre entre eux la diférence des conditions, elle n'a été introduite que pour les faire mieux ariver ſelon leur état preſent, tous à leur fin comune; qui eſt d'être heureux, autant que le comporte cette vie mortéle.

Digitized by Google

402. La différence des conditions, n'est que pour le bonheur comun.

En éfet, sans les degrez de subordination qui se trouvent dans le genre humain, chacun voulant prendre pour soi ce qu'il croiroit devoir contribuer à son propre bonheur, ne seroit point disposé à céder aux autres ; & tous étant ainsi indépendans, se refuseroient les secours mutuels que procurent les diférens états. Le Prince est servi par les Sujets, & les Sujets sont défendus par le Prince ; tel est leur raport mutuel. L'un contribue d'une maniére au bonheur comun, & les autres d'une autre maniére ; mais ils doivent chacun de leur coté par l'institution des Etats, contribuer au bonheur de la Société, auquel ils ont un droit égal étant de même nature.

403. Tous états ont également droit au bonheur

Ce droit est si réel que la Providence l'a doné à tous les hommes, de quelque ordre ou rang qu'ils puissent être : & si on y regarde indépendamment de la prévention, on apercevra que ce n'est point au fond la diférence des états qui fait la diférence du vrai bonheur : il est répandu à peu près également dans les diverses conditions de la vie, même plus souvent dans les conditions basses ou médiocres, que dans celles qui sont plus élevées. Il

Digitized by Google

s'y rencontre peut-être avec moins d'éclat & moins de plaisir, mais avec plus de réalité, & plus de tranquilité. Les uns ont plus dequoi doner à leurs desirs & à leurs passions, qui s'augmentent à mesure de l'aliment qu'on leur fournit; & les autres faute d'aliment, ont des passions plus aisées à soumétre & à contenter.

404. La mort rend particuliérement tous les hommes égaux.

L'égalité des hommes paroît encor, dans l'égale nécessité où ils sont de subir tous le mal le plus redoutable, & qu'ils craignent le plus, qui est la mort. Car à quelques années près d'une vie toujours très courte, ils sont enfin réduits à disparoître de ce monde, pour redevenir également terre & cendre. Or, comme il n'y a qu'un pas de la vie à la mort, & que la mort met au même terme, ce qui est de plus élevé & de plus brillant, avec ce qui est de plus bas & de plus obscur parmi les hommes; il ne se trouve dans les diverses conditions, guéres plus d'inégalité que dans les divers personages d'une même Comédie: la fin de la piéce remet les Comédiens au niveau de leur condition comune: sans que le court intervale qu'a duré leur personnage, ait persuadé ou pu

Digitized by Google

persuader à aucun d'eux, qu'il étoit réélement au dessus ou au dessous des autres. Rien n'est plus beau dans les Grands que ce souvenir de leur égalité avec les autres hommes, par raport à leur nature. Un trait du Roi de Suéde Charles XII. peut donner à ce sujet une idée plus haute de ses sentimens, que la plus brillante de ses expéditions. Au tems qu'elles le rendoient si redoutable dans le Nord, un domestique de l'Ambassadeur de France en Suéde fut envoyé à un Ministre de cette Cour; le domestique attendant le Ministre fut interogé sur ce qu'il atendoit, par une persone à lui inconue, & vétue comme un simple Soldat. Il tint peu de compte de satisfaire à la curiosité de cet inconu, & parut même la trouver étrange. Un moment après des Seigneurs de la Cour abordant la persone simplement vétue, la traiterent de *Votre Majesté*: C'étoit éfectivement le Roi. Le domestique au desespoir, & se croyant perdu, se jette à ses pieds, & demande pardon de son inconsidération, d'avoir pris *Sa Majesté*, disoit-il, pour un homme seulement: Vous ne vous êtes point *mépris*, lui dit le Roi avec humanité; *Rien ne*

reſſemble plus à un homme qu'un Roi. Le même Monarque dut une partie de ſes exploits au courage qu'inſpiroit aux ſiens, la pratique de paroître avec eux, comme un d'entre eux, ſans diſtinction dans le boire & dans le manger ; dans la maniére de s'habiller, & dans le tems du ſomeil. Aléxandre le Grand en uſoit à peu près de même ; de ſorte qu'on ne le diſtinguoit pas d'avec Epheſtion.

407. L'égalité de nature doit porter les hommes à ſe ſecourir mutuélement.

Tous les hommes en ſupoſant ce principe de l'égalité qui eſt entre eux, doivent y conformer leur conduite, pour ſe préter mutuélement les ſecours dont ils ſont capables. Ceux qui ſont les plus puiſſans, les plus riches, les plus acrédités, doivent être diſpoſez à employer leur puiſſance, leur richeſſe, & leur autorité en faveur de ceux qui en manquent ; & cela à proportion du beſoin qui eſt dans les uns, & du pouvoir d'y ſubvenir qui eſt dans les autres ; & c'eſt ce qui s'apéle les devoirs de la charité & de la juſtice.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Devoirs de la Charité & de la justice, & leur intime rapport.

406. Le premier devoir est de ne faire du mal à personne.

LE premier & le plus considérable des besoins, étant, comme on a dit, de ne point soufrir de mal; le premier devoir est de n'en faire aucun à persone, sur tout dans ce que les hommes ont de plus cher, savoir la vie, l'honeur & les biens. L'on ne peut violer cette régle sans contrevenir aux droits de la charité & de la justice, qui soutiénent la Société. Mais en quoi précisément consiste la nature, la distinction & les bornes de l'une & de l'autre de ces vertus?

407. C'est le fondement de la justice & de la charité.

On convient que la charité & la justice tirent également leur principe de ce qui est du au prochain. Mais à s'en tenir uniquement à ce point, l'une & l'autre étant également dues au prochain, la charité se trouveroit justice, & la justice se trouveroit aussi charité. Cependant, selon les notions comunément reçues, quoi qu'on ne puisse intéresser la justice sans intéresser la charité, on peut blesser la charité sans

Digitized by Google

bleſſer la juſtice. Ainſi quand on refuſe l'aumône à un pauvre qui en a beſoin, on n'eſt pas cenſé violer la juſtice, mais ſeulement la charité; Au lieu que de manquer à payer ſes dettes, c'eſt violer les droits de la juſtice, & au même-tems ceux de la charité. C'eſt par ces endroits là mêmes qu'il ſemble à quelques-uns, qu'on manque d'expliquer aſſez exactement la diférence eſſentiéle entre la juſtice & la charité: ce qui ſeroit bon d'éclaircir, pour ne ſe pas laiſſer ſurprendre à la penſée d'un Philoſofe, qui ſoutenoit que tout ce qui étoit contre le prochain donnoit atteinte à ces deux vertus.

408, Exemple

Un Prince d'Alemagne Duc de Virtemberg, ſembloit en être bien perſuadé, lors qu'un de ſes Sujets le remerciant de l'avoir protégé contre ſes perſécuteurs: mon enfant, lui dit le Prince, *je l'aurois dû faire à l'égard d'un Turc; comment y aurois-je manqué à l'égard d'un de mes Sujets?* Quelle que puiſſe être la diférence entre la charité & la juſtice, toutes deux ont un raport ſi intime au bien comun de la Societé, qu'il n'eſt pas toujours aiſé de démêler, comment l'une n'eſt pas

l'autre ; c'est ce qui mérite des réflexions particulières, que nous remétons au Chapitre suivant.

CHAPITRE III.

Examen de la différence entre la Charité & la Justice.

409. Différentes obligations de la justice & de la charité.

TOus semblent convenir d'abord que les fautes ou péchez contre la justice exigent une réparation ou restitution, à quoi n'obligent point les péchez ou fautes qui sont seulement contre la charité. Ainsi quand on a fait tort au prochain dans son bien, & dans son honeur, on est obligé à le lui restituer : sur quoi l'on demande si l'on peut jamais blesser la charité, sans faire tort au prochain ; & pourquoi l'on ne dit pas en général qu'on est obligé de réparer tout le mal qu'on lui a fait, & tout le bien qu'on auroit du lui faire ?

410. Ces obligations différentes peu démêlées.

On répond comunément qu'on ne fait tort au prochain qu'en des choses ausquelles il a droit : mais c'est remétre la même dificulté sous un autre terme : & comme on demandoit si l'on ne fait pas tort au prochain, en

lui faisant le mal que l'on ne devoit pas, ou en manquant à lui faire le bien que l'on devoit; on demandera de même, s'il n'a pas droit d'atendre qu'on fasse à son égard le bien qu'on lui doit, & qu'on s'abstiéne du mal qu'on ne lui doit pas faire? Si ce n'est pas là le droit du prochain, il seroit bon de marquer ce que c'est que le droit; & coment il arive qu'en blessant le prochain par les fautes qui sont contre la charité, & par celles qui sont contre la justice, on ne blesse point son droit dans les unes, & qu'on le blesse dans les autres: ou bien encore coment son droit étant blessé dans les unes & dans les autres, on est obligé à réparation & à restitution à l'égard des unes, & non à l'égard des autres? C'est une objection à quoi on ne daigne pas toujours s'arêter, quoi qu'elle paroisse mériter des réflexions: Les Savans nous doneront les leurs sur cet article, quand ils le jugeront à propos. Cependant voici des pensées qui semblent conformes aux droits de la Societé civile.

411. Le tort fait au prochain intéresse la charité

Par tout où le prochain est ofensé, & où l'on manque de faire à son égard ce que l'on auroit du, soit qu'on apéle

& la justice. cette faute contre la charité ou contre la justice, on lui fait tort : il avoit droit à exiger qu'on tint une conduite opoſée à celle qu'on tient à ſon égard, & on lui doit quelque réparation ou reſtitution ; car ſi on ne lui en doit aucune, on n'a en rien intéreſſé ſon droit : ſi ſon droit n'eſt point intéreſſé, il eſt évident qu'on ne lui a fait aucun tort, & ſi on ne lui a fait aucun tort, dequoi ſe plaint-il, & coment eſt-il ofenſé ?

412. Ce qui eſt contre la charité paroît auſſi intéreſſer la Juſtice. Rapélons ici toutes les fautes qu'on a coutume de regarder, ou qu'on peut imaginer, comme étant opoſées à la charité, ſans les ſupoſer contraires à la juſtice. Une mortification donée ſans ſujet à quelqu'un, une bruſquerie qu'on lui aura faite, une parole desobligeante qu'on lui aura dite, un ſecours, un ſoulagement, une conſolation qu'on aura manqué de lui doner dans un beſoin conſidérable : Il n'eſt point de fautes contre le prochain, où ce qu'on apéle comunément la *Juſtice*, (en tant que diſtinguée de ce qui eſt ſimplement *Charité*) puiſſe être moins intéreſſée : cependant, eſt-il bien certain que ces fautes n'exigent aucune réparation ou reſtitution ? On deman-

Digitized by Google

de ce qu'on lui restituroit, si on ne lui a oté ni son honeur, ni son bien? Telle est en éfet la supoſition comune, que la restitution ou réparation, ne tombe que sur ces deux sortes de biens, qui sont néanmoins subordonez à un troisiéme plus général & plus essentiel; savoir la satisfaction & le contentement. Car si l'on pouvoit être satisfait en perdant son honeur & son bien, la perte de l'un & de l'autre cesseroit en quelque sorte d'être un mal. Le mal qu'on fait au prochain, consiste donc en ce qui est de contraire à la *satisfaction* & au *contentement* légitime à quoi il pouvoit prétendre; & quand on l'en prive contre les droits de la Societé humaine, pourquoi ne seroit-on pas obligé à lui en restituer autant qu'on lui en a oté?

413. On doit faire son possible pour réparer les fautes contre la charité.

A la verité il arive souvent qu'on n'en est pas le maître; mais on n'en est pas moins obligé d'y faire son possible; comme on n'en est pas moins obligé à restituer le bien d'autrui, quoi qu'on ne soit pas actuélement en état de le rendre. Il est vrai encore que ces restitutions de contentement & de satisfaction ne se font pas, & ne se doivent pas faire toujours d'une maniére

Digitized by Google

aussi palpable, & en des ocasions aussi marquées qu'un argent qu'on remet entre les mains de celui à qui on l'a injustement retenu ; mais la restitution ou la réparation n'en est pas moins réele, & l'obligation n'en est pas moins bien fondée.

414. On doit toujours faire d'une façon ou d'une autre.

Si j'ai manqué à montrer de la déférence & de la complaisance à qui je l'aurois du, c'est lui restituer la satisfaction dont je l'ai privé mal-à-propos, que de le prévenir dans les choses qu'il pouroit une autrefois atendre de moi, & de m'y porter avec plus de zéle qu'il n'auroit dû l'atendre selon les loix comunes de la Societé. Si je lui ai parlé avec hauteur ou avec dédain, avec un air brusque ou emporté, je réparerai le désagrément que je lui ai doné, en lui parlant en une autre ocasion avec plus de douceur & de politesse qu'à l'ordinaire ; en sorte qu'il s'aperçoive que moi-même je regrete de n'en avoir pas assez bien usé à son égard ; car cette reconoissance étant une juste réparation, il semble qu'il ne la faudroit refuser à qui que ce soit, & qu'on la doit faire au moins d'une maniére tacite.

415. Il faut réparer le bien

On peut également apliquer cette régle au refus que l'on auroit fait, de

rendre des services que la charité exige de nous. Car il semble que nous devons alors tâcher à en rendre d'autres qui supléent aux premiers, ou qui en réparent le manquement ; pour doner à la Societé ce qu'elle demande, par raport aux devoirs mutuels, où les hommes sont assujétis les uns à l'égard des autres. qu'on auroit dû faire.

CHAPITRE IV.

Si l'ordre de la Societé exige de réparer le tort fait au prochain, quand on ne peut faire une satisfaction qui soit de même espéce que l'injure.

416. Si l'on peut dédomager par argent un tort d'espéce différente.

PAr le principe que nous venons d'établir, on pouroit éclaircir peut-être une question qui a été agitée quelquefois, au sujet d'un homme qui avoit été blessé & ataqué injustement par un autre. Il demanda une somme d'argent pour dédomagement, & pour se désister des poursuites qu'il intentoit en Justice contre l'agresseur, à qui il en auroit couté incomparablement davantage, sans l'acomodement survenu, par la somme que l'agresseur convint de doner. Cet acomodement

même fit un sujet de dispute entre d'habiles gens. Quelques-uns soutinrent, que le blessé ayant reçu de l'argent au de là de ce qui étoit nécessaire pour les frais de sa guérison, & pour la perte de son tems, il devoit rendre le surplus de l'argent reçu. Le tort pécuniaire qu'il a pu soufrir, disoient-ils, étant réparé; ce qu'il a tiré d'argent & ce qu'il en garde au de là, ne lui apartient point; puisque selon la supposition, il est dédomagé de ce qu'il a pu lui couter.

417. Un déplaisir peut se réaprer par un plaisir d'espece différente.

Mais est-il dédomagé, demandoient les autres du tort qu'il a soufert dans sa persone par la douleur, l'ennui & la peine de sa maladie; les comteraton pour rien; & cela ne demande-t'il nulle réparation? Non, repliquoient les premiers, ces choses là, non plus que l'honeur, ne sont point estimables par argent, & n'étant point de même espéce, les unes ne se compensent point par les autres. Cependant, repliquoit-on, les droits de la Societé semblent exiger qu'on répare un déplaisir, par quelque sorte de satisfaction que ce puisse être. En efet, qu'on ne doive jamais réparer le tort causé au prochain dans son honeur, par une fa-

Digitized by Google

sisfaction simplement pécuniaire, c'est un principe qui n'est peut-être pas si évident. Il est vrai qu'à l'égard des personnes distinguées dans le monde, ils ne métent rien en comparaison avec l'honeur; mais à l'égard des personnes du peuple, à qui les besoins de la vie sont ordinairement plus chers qu'un peu de réputation, si aprés avoir diminué injustement la leur, on se trouvoit dans l'impossibilité de la réparer, & qu'on pût contenter la personne lézée par une satisfaction pécuniaire; pourquoi ne s'en pouroit-il pas faire une compensation légitime entre les deux parties?

418. La douleur s'adoucit par certaines comoditez.

La chose semble plus plausible encore par raport à la douleur corporéle; Si on pouvoit oter la douleur & la maladie causée injustement, on seroit indubitablement obligé de le faire & à titre de justice. Or ne pouvant l'oter, on peut la diminuer ou l'adoucir, en fourniſſant au malade lézé de quoi vivre un peu plus à son aise, dequoi se nourir mieux, & se procurer certaines comoditez, qui sont des réparations de la douleur corporéle. Car enfin, rien n'est plus conforme aux droits de la Justice & au bien de la Societé, que

de réparer en toutes les maniéres poſſibles, la peine cauſée ſans raiſon au prochain, pour lui doner autant de ſatisfaction qu'on lui a cauſé de déplaiſir.

419. Réparation extraordinaire d'un Ancien.

Un ancien Perſe nommé Préxaſpe s'y tint obligé. Il avoit été confident du Roi Cambiſes, & par ſes ordres ſecrets, il avoit fait mourir Smerdis frére de ce Roi, qui craignoit d'avoir un compétiteur à la Courone. Quelques Seigneurs voulant dans la ſuite uſurper l'autorité ſous la perſone d'un d'entre eux, qu'ils publioient être le véritable Smerdis; ils engagérent Préxaſpe à le déclarer dans une Aſſemblée publique, qu'ils convoquérent exprès. Pour lui, quand il eût comencé à parler, il crut devoir réparer autant qu'il étoit en ſon pouvoir, le tort qu'il avoit fait à ſa Patrie, de lui ravir ſon légitime Prince; & ne pouvant rendre à ſes Citoyens la perſone du Prince qui auroit contribué à leur bonheur, il y voulut contribuer en leur rendant le droit de la liberté, pour ſe gouverner de la maniére qu'ils jugeroient la plus convenable. C'eſt là-deſſus qu'il déclare hautement, que celui qui étoit actuélement regardé par

par plusieurs, pour Smerdis, ne l'étoit point ; qu'il avoit lui-même fait mourir le vrai Smerdis à la solicitation ou plutôt selon les ordres de Cambises. Après cette déclaration, voyant qu'il ne pouvoit manquer d'être la victime de la juste compensation qu'il faisoit à sa Patrie, il se précipita du haut du lieu d'où on l'avoit obligé de parler au peuple.

Quoi qu'il ne paroisse pas qu'on fût obligé à des réparations de cette nature, les droits de la Societé n'en exigent pas moins que l'on répare autant qu'il est possible, le déplaisir qu'on auroit pu causer à d'autres ; c'est aux Savans à décider là-dessus, & il sufit d'avoir fourni des réflexions qui pouront aider à la décision.

CHAPITRE V.

Examen du droit qu'ont à leur réputation quelques hommes vicieux, & s'il est fondé dans les principes de la Societé.

420. Dificulté d'acorder deux maximes touchant

LA charité exige qu'on ne fasse point conoître le vice des autres, parce que, dit-on, tant que le vice demeure

La réputation du prochain

secret, l'homme vicieux a droit à sa réputation. Le principe est vrai, & il ne s'agit que de l'acorder avec un autre qui n'est pas moins reçu : *Interest reipublicæ cognosci malos*; c'est-à-dire, qu'il est de l'intérêt de la Société humaine, que les méchans y soient connus? Si tel est le droit de la Société, coment un particulier vicieux auroit-il un droit contraire? Il faut qu'un de ces deux droits soit nécessairement mal fondé; & si la Societé a droit de conoître les vicieux pour s'en préserver, aucun homme vicieux peut-il avoir droit de demeurer caché, & d'exposer ainsi la Societé à s'y méprendre.

421. Il faut ménager la réputation d'un homme vicieux, si son vice ne nuit à persone.

Il est vrai qu'à regarder dans la précision de ce qu'on doit à chacun, il n'est jamais permis de lui faire déplaisir; & c'est lui en faire que de découvrir son vice. Ainsi dans la supposition d'un vice qui seroit incapable de nuire à persone, on devroit absolument le cacher, pour ne pas faire tort sans aucun fruit, même à un homme vicieux; parce qu'il est juste de ménager la satisfaction de tous : mais est-il beaucoup de vices qui ne soient point contagieux; ou plutôt en est-il un seul qui ne le soit pas? Est-ce une habitude de

Digitized by Google

larcin ou d'infidélité ; de fourberie ou de mauvaise foi ; de violence ou d'emportement ; de médisance ou de calomnie ; d'impudicité ou de jurement ?

Or, puis qu'il n'en est aucun qui ne puisse nuire à la Societé ; n'a-t'elle pas droit de s'en défendre, & par conséquent de l'éviter ; & par conséquent encore de le conoître ? Car pourquoi exposer les autres hommes à un mal qu'ils n'ont point mérité, c'est-à-dire aux éfets du vice ; & cela pour ménager la comodité ou la réputation d'un particulier, qui n'est devenu vicieux, & qui ne continue de l'être que par sa pure faute ? La chose paroît si claire à la regarder sous ce jour, qu'il faut qu'il se trouve du mécomte dans la proposition contraire ; & il pouroit se rencontrer une équivoque de mot, qui aura contribué à mètre une erreur dans l'esprit.

On donne assez souvent le nom de vice à des défauts purement naturels & involontaires ; ou à des fautes volontaires, mais passagéres, & qui n'ont point encore formé d'habitude : alors il n'est pas permis en général de révéler ces sortes de vices ; on ne le peut faire sans de grandes précautions, &

422. Ou si le vice est involontaire ou passager.

sans des raisons importantes. En éfet, si c'est un défaut purement naturel, & où la volonté n'ait point de part; celui en qui il se trouve n'en étant pas coupable, mérite non seulement du ménagement, mais aussi de la compassion: & si c'est une faute passagére, on ne doit pas présumer que celui qui y est tombé y doive retomber une autrefois, ou même qu'il l'ait commise avec une pleine délibération : Souvent elle est l'éfet plutôt de l'humaine foiblesse que d'une mauvaise volonté. Mais un homme vicieux par habitude mérite-t'il ces égards, s'il a formé en lui, & qu'il entretiéne librement une disposition qui peut porter préjudice à la Societé ?

423. S'il peut nüire, on lui doit moins de ménagement.

Il suffit dira-t'on, d'abandoner à eux-mêmes les hommes vicieux, qui tôt ou tard se font assez connoître; mais avant qu'ils soient conus, s'ils savent se déguiser, combien pourront-ils causer de desordre ? Sera-t'il défendu, pour ne pas faire tort à un malhonête homme, de le faire conoître dans une maison d'honeur, dont par sa compagnie il flétrira la réputation, avant qu'on ait découvert les excès dont il est capable ? Doit-on pour ménager celle d'un médisant cacher

Digitized by Google

son caractére, à ceux qui faute de le conoître, forment avec lui une liaison dont ils auront sujet de se repentir ? Et faut-il enfin conserver la réputation d'un homme vicieux, pour exposer un homme de probité à en être la dupe ou la victime.

424. Circonspection à garder sur ce point.

Cependant, il est des circonspections à observer sur ce point, ausquelles on ne peut trop faire d'atention; & sur tout qu'il faut avoir dès qu'on n'a aucun comerce, ni liaisons particuliéres de sang, d'amitié, ou de devoir avec les persones qui pouroient soufrir préjudice d'un homme vicieux, pour les avertir d'être sur leur garde par raport à lui; en sorte qu'il ne convient pas de le faire conoître indiféremment au genre humain; car alors le mal qu'on lui feroit seroit certain, & l'avantage qu'on procureroit aux autres seroit incertain.

425. les égards qu'on doit à un homme particulier vicieux, comparés avec ce qu'on doit à la Societé.

Au reste, à suivre dans la pure spéculation les principes de la raison humaine, & de la Societé civile, on pourra demander encore pourquoi on métroit en balance le desavantage d'un homme vicieux, avec le hazard ou la vrai-semblance du préjudice qu'il peut porter aux autres, par la contagion &

les éfets de son vice ? Si l'on dit que la charité par là seroit blessée à son égard, ne le seroit-elle pas beaucoup plus à l'égard des autres ? & même par raport à lui ne seroit-ce point un avantage que la crainte du deshoneur lui servît d'aiguillon pour en sortir : comme elle serviroit à tous de préservatif, pour ne s'y pas engager, ou ne s'y pas laisser surprendre.

426. Prendre là-dessus le parti où il y a le moins d'inconvénient.

On dira qu'un homme vicieux peut cesser à tout moment de l'être ; & que s'il cesse de l'être en éfet, alors la connoissance qu'on auroit donée de son vice, lui feroit une mauvaise réputation, qu'actuélement il ne mériteroit plus. C'est un inconvénient, dit-on, mais c'est celui où le vicieux s'est jeté ; il est moindre que d'exposer la Société à en être la victime, comme elle pourroit l'être, s'il avoit droit de demeurer caché ; puis qu'il se feroit par là une espéce de droit d'imposer au genre humain.

427. Un homme vicieux doit travailler à rétablir sa réputation.

De plus, sur quoi présumer qu'un homme vicieux a cessé de l'être, s'il ne donne des indices plus forts de sa régularité, que l'on n'en a eu de son déréglement ? C'est donc à lui de travailler à rétablir sa réputation, autant

Digitized by Google

qu'il a mérité de la perdre. Que s'il y travaille un peu constament, il recouvrera bien-tôt celle qu'il avoit perdue, sans que persone lui en puisse disputer le droit. Voilà le raisonement de quelques-uns, mais qui doit toujours céder aux maximes de la Religion. S'il ne s'y trouve pas contraire, comme ils le prétendent, c'est un examen qui passe les bornes d'une morale, fondée sur les lumiéres de la raison purement naturéle. Au reste, quelque aparente que pût être dans la spéculation la maxime dont il s'agit, elle seroit périlleuse, par l'abus que ne manqueroit pas d'en faire la malignité du cœur humain, & par son penchant à décrier les autres en publiant leurs vices; Mais ces égards n'empéchent pas, ce que pouroit de soi-même exiger le droit de la Societé; savoir que les gens de bien ne fussent jamais exposez à recevoir aucun préjudice d'un méchant homme, par la réserve qu'auroient à le faire conoître dans l'ocasion, ceux qui le conoîtroient à fond.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Du ménagement que nous devons, selon les droits de la Societé, à la réputation d'un ami ou d'un parent vicieux.

428. Jusqu'où s'étend le devoir de ménager la réputation d'un ami vicieux.

SI c'eſt un parent ou un ami qui ſoit vicieux, pouroit-il être jamais permis de le faire conoître? L'amitié & le ſang ont en ce point, comme en beaucoup d'autres des prérogatives inconteſtables; mais juſqu'où s'étendent-elles dans le ſujet préſent? Seroit-ce juſqu'à cacher le vice de ſon ami, quand même nous voyons que par notre ſilence ou notre ſecret, un autre en recevra un préjudice conſidérable?

429. C'eſt en notre faveur que nous la ménageons.

Pour ſe métre en état d'éclaircir le doute, il faut obſerver d'abord, que c'eſt moins pour un ami vicieux que pour nous, que nous ménageons ſa réputation: il n'en mérite point, tandis qu'étant librement vicieux, il s'expoſe à être conu pour ce qu'il eſt; mais c'eſt notre réputation propre que nous ménageons alors, & qui ſe trouve unie par ocaſion avec la ſiéne; puiſque la nôtre en partie dépend du raport que nous avons, à ceux avec qui nous ſommes unis.

Digitized by Google

Il faut donc faire une compensation du mal qui peut ariver aux autres, en leur cachant le vice de notre ami, & du desagrément qui peut nous ariver à nous-mêmes, en le faisant conoître. La balance se trouvera souvent dificile à tenir; mais il se rencontre des ocasions où sans délibérer nous la devons faire pancher plutôt en faveur d'un inconu homme de bien, qu'en faveur de l'interêt que nous prenons à notre ami, ou à notre parent, quand par le dérangement de ses mœurs il est peu digne de nous. Ce qui doit nous être le plus cher en général, c'est l'homme en tant qu'homme, & sur tout en tant qu'homme vertueux; & il doit nous l'être plus que la satisfaction que nous tirons, de ne point passer pour avoir des amis ou des parens vicieux, quand ils le sont véritablement. 430. L'interêt d'un inconu doit quelquefois prévaloir au nôtre.

En éfet, pour ce qui regarde les amis, c'est notre faute à nous-mêmes d'en conserver qui soient sujets à des vices odieux & dangereux dans la Société. 431. Dans ce qui touche nos amis ou nos parens.

A l'égard de nos parens, comme nous tenons à eux, par les liens du sang indépendament de notre liberté;

Digitized by Google

ce n'eſt pas non plus ternir notre réputation, que de les deſavouer du coté de leur vice, en gardant d'ailleurs à leur égard les ſentimens d'amitié & d'atachement que nous leur devons.

432. Conjoncture difficile ſur ce point.

Si l'on ſe trouvoit dans la triſte conjoncture de faire conoître le vice d'un de nos proches, ou d'expoſer la vie, le repos & le bien d'un homme d'honeur qui ſe trouveroient en danger par notre ſilence, il faudroit eſſayer de tous les moyens imaginables, avant que d'en venir à l'une ou à l'autre des deux extrémitez ; Mais dans la ſupoſition que l'une des deux ſe trouvât abſolument néceſſaire, & qu'on cherchât à laquelle il ſe trouveroit le moins d'inconvénient, il ne faudroit qu'une réflexion pour ſe déterminer ; ce ſeroit de nous rapeler ce que des perſones équitables & déſintéreſſées jugent que nous devions faire en de pareilles conjonctures ; ou de nous métre par la penſée, à la place de celui qui ſe trouveroit en danger par notre ſilence : Nous démélerons bien-tôt par là, ce qu'exige l'ordre ou le bonheur de la Société humaine, & ce que nous devons pratiquer nous-mêmes pour y ſatisfaire. Car ſi nous manquons à le

Digitized by Google

procurer dans ce qui regarde les autres, nous les métons en train d'y manquer en ce qui nous regarde : & notre peu de droiture fournit des armes contre nous-mêmes ; devant être à leur égard ce que nous voulons qu'ils soient au nôtre, selon la maxime générale, *Ne faites pas à autrui, ce que vous ne voudriez pas qu'il vous fît à vous-mêmes.* Mais ce principe si conu & si général, quelque essentiel qu'il puisse être, a néanmoins besoin d'une interprétation, à laquelle souvent on ne pense pas; ce qui fera le sujet du Chapitre suivant.

CHAPITRE VII.

Examen de la maxime de NE POINT FAIRE A AUTRUI, CE QUE NOUS NE VOUDRIONS PAS QU'ON NOUS FIT A NOUS-MESMES ; *& en quel sens elle est un principe de bonheur dans la Societé.*

433. Maxime moins claire qu'elle ne paroît.

QUelques-uns s'étoneront que je pense à interpréter, ce qui à leur avis s'entend de soi-même ; & à éclaircir ce qui par les seuls termes, paroît évident ; mais ce sont ces termes mêmes à quoi, si je ne me trompe, il ne

faut pas se tenir trop précisément. Un exemple fera entendre ma pensée, & mettra la chose dans son jour.

434. Un Juge fait à un Criminel autre chose que ce qu'il voudroit lui être fait.

Un Juge condane à mort des Criminels ; il est certain que s'il se trouvoit à leur place, il voudroit n'être pas condané, mais qu'on lui sauvât la vie ; il fait de la sorte à ces criminels, ce qu'il ne voudroit pas qu'ils lui fissent ; & cependant il agit avec équité & avec raison ; c'est donc une maxime fausse (à la prendre dans toute l'étendue de ses termes) que nous ne devions pas faire quelquefois à un autre, ce que nous ne voudrions pas qu'il nous fît.

435. Parce que s'il étoit criminel il voudroit n'être pas puni.

C'est, dira-t'on, que les Criminels dont on parle, ne sont pas équitables, de vouloir qu'on leur sauve la vie, & qu'on ne les condane pas : mais sans examiner s'ils manquent d'équité, il est toujours vrai qu'ils sont dans cette disposition, que persone ne sauroit improuver, tant le sentiment en est nécessaire & naturel. D'ailleurs, quand le sentiment seroit injuste, il n'en est pas moins réel ; & il n'en est pas moins vrai qu'un Juge, s'il étoit à la place de ces Criminels, seroit dans la même disposition, où eux-mêmes ils se trouvent

Digitized by Google

La maxime générale n'eſt pas ainſi généralement vraie, qu'il ne faut point faire à autrui, ce que nous ne voudrions pas qu'il nous fît. Dans l'ocaſion dont il s'agit, un Juge condane à mort des Criminels, & les doit condamner; cependant s'il étoit à leur place, & eux à la ſienne, il voudroit qu'ils ne le condamnaſſent pas.

436. Si les autres ne veulent pas ce qu'ils doivent vouloir, la maxime ne ſe vérifie pas alors.

Si donc par foibleſſe, par injuſtice oupar quelqueautre ſorte d'amour propre déreglé, les autres quelquefois ne veulent pas, que nous faſſions à leur égard ce que nous devons; & que nous étant à leur place, nous nous trouvions ſujets aux mêmes déréglemens d'amour propre, de foibleſſe & d'injuſtice; il eſt très certain que nous ne devons pas alors faire aux autres, ce que nous ne voudrions pas qu'ils nous fiſſent; parce qu'alors ce que nous ne voudrions pas, eſt opoſé à ce qu'exigent eſſentiélement la raiſon & l'équité.

437. Elle ſe vérifie encore moins à l'égard des enfans.

Auſſi faut-il bien ſe garder d'obſerver comunément à l'égard des enfans, la maxime trop générale dont nous parlons. Il faut ſouvent les réprimander, les coriger, les punir; ils ne veulent être ni réprimandez ni punis; ſi

Digitized by Google

nous étions à leur place nous ne le voudrions pas davantage : nous n'en devons pas moins faire ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît, ni moins les coriger, quoi qu'à leur place nous ne vouluſſions pas l'être ; parce qu'alors nous ne voudrions pas ce qu'exigeroit la raiſon, l'avantage de la Société, ou même notre bien particulier.

438. Il ne faut pas faire à quelques uns ce que nous voudrions qu'ils nous fiſſent.

Par le même principe & par la raiſon des contraires, il arrive quelquefois que nous devons nous garder de faire aux autres, ce que nous voudrions qu'ils nous fiſſent. Un homme, par exemple, véritablement ſaint & pénétré des maximes du Chriſtianiſme, ſouhaite quelquefois très ſincérement d'être humilié & mortifié par les autres, pour s'avancer dans la pieté, & s'affermir dans l'abnégation de ſoi-même : Doit-il faire aux autres ce qu'il voudroit qu'ils lui fiſſent ; & doit-il les mortifier ou les humilier, parce qu'il ne deſire rien davantage pour lui-même ?

439. Ni exiger d'eux ce qu'ils exigeroient de nous.

D'un autre coté un homme ſujet à l'intempérance voudroit que tous ceux avec qui il ſe rencontre, s'engageaſſent à boire avec lui à l'excès : Doit-il en uſer avec les autres, comme il vou-

Digitized by Google

droit qu'ils en usassent avec lui ? Où voudroit-on prendre exemple sur une famille, dont l'histoire est raportée par Aristote, *lib. 7. Etic.* Un pére se tenoit content, pourvu que son fils usât avec lui des mêmes traitemens qu'il avoit faits lui-même à son pére : De sorte qu'un d'eux acusé d'avoir porté la main sur son pére, *Je ne suis pas blamable*, dit-il, *parce que mon pére avoit batu le sien* ; à quoi il ajoûta en montrant son fils encore jeune, *quand celui-ci sera en âge, il me batra à son tour ; c'est l'usage dans notre famille.* En éfet on y avoit pris son parti là-dessus, d'une façon si singuliére, qu'un d'eux étant chassé de la maison violemment par son fils : *Hola mon fils*, lui dit-il, *voila le terme ; je ne chassai pas mon pére plus loin.* Etoit-ce donc en cette famille un droit bien établi au fils, de maltraiter son pére, sous prétexte que celui-ci le vouloit bien ?

La maxime génétale dont nous parlons, qui est une régle si essentiéle de morale, à la prendre dans son véritable sens, ne deviendroit-elle pas pernicieuse, à la prendre dans toute la précision & l'étendue de la signification de ses termes?

Digitized by Google

440. La maxime a besoin d'explication.

Ceux donc qui la donnent sans discernement, comme le principe le plus clair de morale & de vertu, ne font pas assez d'atention aux restrictions essentiéles que dans la pratique il y faut aporter. C'est leur intention qui est juste, plutôt que leur maxime; elle ne sauroit être admise qu'autant qu'elle est subordonée au principe universel & simple, de toute morale & qui fait la baze de notre traité; qui est de *chercher en tout notre avantage, réuni à celui des hommes avec qui nous avons à vivre*; c'est pour ainsi dire le principe de tous les autres principes: autant qu'ils s'y ajustent, autant sont-ils légitimes, & à mesure qu'ils y répugnent, autant doivent-ils être rejetez.

441. Ocasions où la maxime est vraie.

Quand donc cette maxime se trouve apliquée aux ocasions, où ce qui est de notre vrai bien, est joint à celui des autres, nous la devons suivre & la tenir pour vraie: au lieu que dans les ocasions contraires, nous la devons tenir pour fausse; toute maxime dans la morale devant se justifier par le principe, qui nous sert de guide en tout ce traité: nous l'allons montrer de nouveau, au sujet d'une autre maxime qu'on a reçue encore avec trop de fa-

Digitized by Google

cilité, ou au moins avec trop peu de discernement.

CHAPITRE VIII.

Si c'est une régle juste de morale, que L'ON EST OBLIGÉ DE RENDRE AUX AUTRES DES SERVICES QUI NE COUTENT RIEN.

Cicéron dans son Traité des Ofices, établit cette régle, comme inébranlable; & il en donne pour exemple, que ce seroit une inhumanité, de refuser au prochain de la lumiére, du feu, de l'eau, de l'air; parce que nous ne perdons rien à les comuniquer, & qu'ainsi nous sommes obligez à les acorder; ce qui supose comme on voit, que la mesure de l'obligation où nous sommes de faire du bien aux autres, se tire en cet endroit, du moyen que nous en avons dans nôtre disposition. La maxime contient quelque chose de vrai & de plausible; mais si on n'en fait l'aplication & le discernement par notre principe, auquel il faut nécessairement rapeler tous les autres, elle pouroit bien être sujéte à diverses exceptions, & supose même évidemment ce qui est en question.

442. Exemple aporté par Cicéron de ce qui coûte rien.

443. Il est peu de choses qui ne coûtent rien.

En éfet, Cicéron supose d'abord qu'il est en général des choses qui ne courent rien à donner, & des services qui ne font nulle peine à rendre; mais est-il des choses de telle nature, que dans la pratique on puisse dire en général, & à l'égard de tout le monde, qu'elles ne coûtent rien, & qu'elles ne causent nulle peine à faire.

444. Tous accordent ce qui ne leur coûte rien.

S'il étoit des choses de cette nature, il n'ariveroit jamais que l'on manquât à les faire; puisque ce qui nous en empêche, c'est uniquement le peu de plaisir, ou la répugnance que nous y trouvons: puis donc que l'on y manque quelquefois, c'est que l'on y rencontre de la peine & de la répugnance, ou du moins une privation du plaisir & de la satisfaction que nous cherchons en tout; privation qui fait notre répugnance, qui est une sorte de peine, & qui nous coûte à surmonter.

445. Tout coute à un esprit bizare.

On repliquera qu'un homme qui auroit de la répugnance, & qui trouveroit de la peine à donner à un autre du feu ou de la lumiére, seroit un esprit bizare ou mal fait; je veux bien n'en pas disconvenir: Mais enfin la bizarerie & le mauvais tour de son esprit, n empêcheroit pas qu'il n'eût une

véritable répugnance & une peine réelle ; il lui couteroit donc alors (vu sa disposition bizare) de donner de la lumière, & d'acorder du feu ; puis qu'il lui couteroit la peine de vaincre la répugnance que lui causeroit sa bizarerie.

446. C'est notre répugnance à vaincre qui nous coûte.

Cicéron & d'autres Philosophes n'auront-ils point pris le change sur ce sujet à l'ocasion du mot *couter* ? Il signifie comunément une dépense d'argent, ou de quelque chose qui soit aprétié par argent ; & en ce sens il est assez vrai, qu'il ne coûte rien de donner à un voisin de la lumière & du feu, dont il se trouve actuélement avoir besoin ; mais s'il m'en vient demander, lors que je serai de mauvaise humeur, ou lors que pour lui en laisser prendre il me faudra interompre une ocupation, un amusement qui me fera plaisir ; ou pour nous en tenir à la premiére supposition, lors que la seule bizarerie de mon esprit fera que je ne verrai point sans répugnance & sans impatience, qu'on vienne déranger mon feu pour y prendre des charbons alumez, ou faire couler ma bougie pour en alumer une autre ; ne sera-ce plus un devoir essentiel pour moi de

Digitized by Google

rendre ces petits services, parce qu'au fond il m'en coutera, & que j'aurai de la peine à les rendre ?

447. De l'argent à donner coûte souvent moins à moins.

En éfet, il arive quelquefois que certaine dépense d'argent me couteroit moins, que l'éfort que j'ai alors à me faire pour vaincre ma répugnance, & la disposition actuelle de mon humeur. Si l'on dit que c'est ma faute, de n'être pas disposé comme les autres; ma faute comme je l'ai déja remarqué n'ôte pas ma peine; & alors il faudra donc ajouter à la maxime, qu'*on est obligé de rendre les services qui ne coutent rien*, il faudra dis-je ajouter, *à moins que ce ne fût par nôtre faute qu'il nous en coutât* mais en ajoutant de la sorte ce qu'on jugeroit à propos aux maximes pour les modifier, c'est-à-dire, pour en restraindre ou en étendre la signification, il n'en est aucune de si fausse que je ne fisse devenir vraie, ni aucune de si vraie que je ne rendisse fausse, quand il me plairoit.

448. La répugnance qui coute n'est pas toujours en nôtre pouvoir.

D'ailleurs, il n'est pas toujours vrai que la répugnance à rendre un service, qui d'ailleurs est comunément estimé léger, que cette répugnance, dis-je, soit toujours ma faute ou un sujet de reproche. Un tour d'imagination,

Digitized by Google

un trait d'humeur chagrine, une situation bizare d'esprit, peuvent être l'éfet du tempérament, ou de conjonctures indépendantes de la liberté ; & ceux qui en reprochent les suites, comme si c'étoit des éfets d'une volonté libre & délibérée, parce qu'elles sont telles à l'égard du comun des hommes, sont en ce point là même peu équitables ; comme on le seroit peu de reprocher à quelqu'un de ne pas marcher aussi vîte, ou de ne parler pas aussi haut que les autres hommes, quand il ne le peut à cause de la foiblesse de ses jambes ou de sa poitrine.

449. Nos devoirs ne se étrent pas de ce qu'ils ne coutent rien à remplir.

D'ailleurs, si l'obligation indispensable de rendre certains ofices, se tire de la raison, qu'*ils ne coutent rien*, ne s'ensuivroit-il pas que nous en serions dispensez, dèslà qu'ils nous couteroient de la peine, ce qui ne paroît pas vrai. Lors même qu'il en coûte quelque peine, la raison & l'ordre de la Societé demandent que nous balancions équitablement celle que nous ferions aux autres, en leur refusant ce qu'ils demandent de nous, avec celle que nous éprouverions à le leur acorder ; car si l'une étoit considérablement plus grande que l'autre, elle doit manifestement

Digitized by Google

aussi emporter la balance. Que si la peine étoit à peu près la même de côté & d'autre, il ne semble pas que nous agissions alors contre le principe général de la Société, de faire ou de ne pas faire ce qu'on nous demande; parce que le motif de notre satisfaction particuliére peut aussi bien nous conduire, que le motif de la satisfaction d'un autre particulier.

450. Mais de l'obligation de nous conformer à l'ordre de la Société & à son goût.

Mais ce qui mérite nôtre attention, c'est que nous devons aporter un extrême soin à nous métre au dessus des peines & des répugnances qui nous seroient tout-à-fait singuliéres, & qui feroient de nous un caractére bizare & chagrin. Les hommes ont une espéce de droit de nous trouver faits, comme les autres hommes; ils se sont arangez sur cette régle, & chacun de nous en doit user de même. Comme il seroit impossible de s'ajuster à autant de maniéres diférentes, que la bizarerie en peut introduire dans chaque particulier; ils n'ont pu rien faire de plus sage, que de se former au caractére le plus répandu parmi les hommes, qui est un caractére de raison, & de sens comun. *Voyez les premiéres vérités.*

Digitized by Google

Ayant donc fait ce qu'ils ont pu pour contribuer de leur part à la douceur de la Société, ils ont eu droit d'atendre de nous, que nous y contribuassions de notre côté. Ainsi peuvent-ils raisonablement se plaindre, que nous leur refusions une satisfaction qu'ils doivent atendre ou exiger de nous, par l'ordre du comerce de la vie civile; ils sont dans la régle & nous n'y sommes pas. Peut-être nous coutera-t'il de nous y mètre: mais nous n'y sommes pas moins obligez; car alors il ne s'agit pas de mesurer & de compenser une peine ou une satisfaction de particulier à particulier; mais d'un particulier à toute la Société des hommes en général, qui exige pour le bonheur comun, que l'on se forme à l'ordre le plus universel & le plus autorisé parmi les hommes; sans quoi ils auroient droit d'être tous opposez à vous, comme vous êtes opposez à eux; & par cèt endroit là même, votre bonheur y seroit intéressé. 451. Les autres s'y conformant, nous le devons faire.

De ce principe vient la diférence de ce que l'on doit tolérer ou excuser dans les défauts des hommes. Quand les défauts sont comuns à tous, comme seroit l'amour propre, la recherche 452. C'est la régle d'excuser ou de blâmer les défauts des hommes.

Digitized by Google

d'eux-mêmes, la bonne opinion de leur perſone, l'atachement à leur interêt, la vivacité ſur leur réputation, on doit les excuſer ou même n'y faire pas d'atention, * pourquoi ? parce que nous avons du nous monter pour ainſi dire à ce ton, par raport les uns aux autres. Mais ſi les défauts ſont trop extraordinaires, ils doivent être proſcrits de la ſociété; & des particuliers en qui ils ſe trouvent, ſont indiſpenſablement obligez de les ſuprimer ou de les cacher. Que ſi l'on ne pouvoit les empêcher de paroître, il faut pour ainſi dire en dédomager ceux qui auroient à les ſoufrir; c'eſt ce qui ſe peut faire ſouvent par un ſimple aveu de ſa propre foibleſſe, dont on fait excuſe aux autres; pour obtenir qu'ils ne trouvent pas mauvais, que nous ménagions notre ſatisfaction particuliére, en des choſes qui d'ailleurs ne conviendroient pas à la régle comune.

* Voyez l'Exam. des préjugez, vulg. édit. de 1725. pag. 282.

453. si l'on s'en diſpenſe, l'on a beſoin d'indulgence.

Ainſi, eſt-il quelquefois contre l'ordre de la Société & du ſavoir vivre, de prendre ſes comoditez en preſence des perſones à qui l'on doit des égards: que ſi malgré l'ordre comun on avoit beſoin de quelque indulgence en ce point, l'aveu que l'on en fait

ſert

Digitized by Google

sert d'excuse à la liberté que l'on se donne. Mais la répugnance que l'on éprouveroit à faire cet aveu, seroit moins un sujet d'excuse que de blâme; On est blamable de ne pas métre ses goûts & ses répugnances au niveau des répugnances & des goûts, qui sont de mise dans la Société dont on fait partie. Quoi qu'il en soit, on voit par ce que nous avons dit, que la régle de ce que nous devons au prochain, ne se tire nulement du plus ou du moins de peine que nous aurions à le lui rendre; puis que nous devons souvent négliger notre peine pour épargner la leur; celle que nous prenons alors pour contribuer au bonheur comun, tournant plus ou moins directement, plûtôt ou plus tard à notre propre avantage, qui doit toujours convenir avec celui des autres; pour faire le bien de la Societé civile & le caractére de la vertu humaine.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Devoirs de ceux qui ont de l'autorité pour l'ordre de la Société.

454. Ceux qui ont de l'autorité doivent plus contribuer au bonheur de la Societé.

COmme la vertu consiste à procurer le bonheur des autres en se procurant le sien propre, il n'est personne à qui ce soin conviéne davantage, qu'à celui qui se trouve avec quelque supériorité sur les autres; puis qu'il est plus en état de contribuer à leur satisfaction, & plus maître de ce qui doit servir à la sienne en particulier.

455. L'autorité est ordonée à cette fin.

Sur quoi il est important d'observer que c'est uniquement pour cette fin qu'il jouit des prérogatives, de l'autorité & du pouvoir atachés à la qualité de supérieur; comme de pére ou de maître, de Gouverneur ou de Magistrat, de Seigneur ou de Prince; ces diferens titres pouroient se réduire à un seul dans ce qu'ils ont de comun, qui est celui de Tuteur ou de protecteur; puisqu'ils ne sont supérieurs, que pour faire le véritable bien de ceux qui leur sont soumis. En éfet, sans parler de la Religion qui nous aprend

Digitized by Google

que tel eſt le deſſein de Dieu dans l'établiſſement des divers dégrez ou caractéres d'autorité, la ſeule raiſon humaine ſufit pour nous en perſuader.

456. Tout ce qui eſt établi parmi les hommes tend à leur bien comun.

Tous les hommes en général ſe trouvant dans une diſpoſition prédominante en eux, qui eſt de ſe rendre heureux, tout ce qui eſt établi parmi eux en général, n'eſt que la ſuite de cette diſpoſition, & un moyen pour ariver à la fin où elle nous fait tendre. Les ſupériorités ſont établies parmi les hommes, c'eſt donc pour le bonheur de la Societé; & ceux qui en ſont revétus ne ſont que pour le procurer. C'étoit la penſée du fameux Periclès: ſur la fin de ſa vie, ſes amis en relevoient le bonheur, par les grands talens qui avoient éclaté en lui & par les fameuſes victoires qu'il avoit remportées; ce ſont là, dit-il, des éfets de la fortune ou de la nature où je n'ai point de part: mais j'ai travaillé à détourner de deſſus la patrie, les calamités qui la menaçoient; & mes Citoyens ne me peuvent reprocher que je leur en aie atiré aucune; le ſujet qu'ils ont d'être ſatisfaits de moi, eſt la ſeule douceur où je doive être ſenſible.

Si l'on dit que les péres ſont en poſ-

Digitized by Google

457. La subordination n'est volontaire que dans cette vue.

session de leur autorité, avant que les enfans soient en état de s'y soustraire; si l'on ajoûte que certains conquérans par la force des armes se sont rendus maîtres des peuples, pour en faire à leur gré tout ce qu'il leur plairoit; il est toujours vrai que la subordination volontaire & permanente des enfans & des Sujets, n'a pour terme que leur bonheur, dans la situation où ils se trouvent. Que s'ils entreprenoient de secouer le joug de la soumission, celui qui a le pouvoir sur eux en seroit bien-tôt privé; & par conséquent il n'en doit jouir que dans la vue qui lui rend les inférieurs volontairement soumis; savoir d'être plus heureux qu'ils ne le pourroient être, en franchissant les bornes de la subordination.

458. Le Supérieur est pour les inférieurs.

C'est donc à tout Supérieur à se mettre bien avant dans l'esprit qu'il ne l'est point pour lui même, mais uniquement pour les autres; non pour sa propre satisfaction, & pour sa grandeur particuliére; mais pour leur bonheur & leur repos. Dans l'ordre de la nature est-il plus homme qu'eux; a-t il une ame ou une intéligence supérieure; & quand il l'auroit, a-t'il plus

Digitized by Google

qu'eux d'envie ou de besoin de vivre satisfait & content ?

459. Un est pour tous, & non tous pour un.

A regarder les choses par ce sentiment gravé dans le cœur humain, ne seroit-il pas bizare que tous fussent pour un, & que plutôt un ne fut pas pas pour tous ? D'où pouroit-il tirer ce droit ? Seroit-ce de sa qualité d'homme ? elle lui est comune avec les autres. Seroit-ce du goût de les dominer ? Les autres certainement ne lui céderont pas en ce point ? Seroit-ce de la possession même où il se trouve de l'autorité ? Qu'il voie de qui il la tient ; dans quelle vue on la lui laisse, & à quelle condition ; tous les hommes devant contribuer au bien de la Société, il y doit bien plus essentiélement contribuer encore ; n'étant supérieur qu'à titre onéreux, & uniquement pour travailler au bonheur comun, à proportion de l'élévation que sa qualité lui donne au dessus des autres. Quelqu'un disoit devant le Roi de Sirie Antigon, que les Princes étoient les maîtres, & que tout leur étoit permis : *Oui*, reprit-il, *parmi les barbares. A nôtre égard*, ajouta-t'il, *nous sommes maîtres des choses prescrites par la raison & l'humanité. Mais*

rien ne nous est permis que ce qui est conforme à la justice & au devoir.

460. Convention tacite sur ce point.

Tel est le contrat formel ou tacite passé entre tous les hommes. Si dans l'ordre établi parmi eux, les uns sont au dessus, & les autres au dessous par la différence des conditions, c'est ce qui ne change rien à l'état de leur nature : au contraire, c'est un accident qui n'est que pour établir davantage l'essentiel ; savoir de rendre la Societé des hommes aussi heureuse qu'elle le puisse être. Si tous étoient Rois, tous comanderoient, & nul n'obéiroit ; si tous étoient Sujets, tous devroient obéir, & aucun ne le voudroit faire plus que l'autre : ce qui rempliroit la Societé de confusion, de trouble, & de dissension ; au lieu de l'ordre & de l'arangement qui en fait le secours, la tranquilité & la douceur.

461. Obligation mutuéle entre l'Inferieur & les Superieurs.

Par cet endroit le Supérieur est redevable aux inférieurs, comme ceux-ci lui sont redevables : l'un doit procurer le bonheur comun par voie d'autorité, & l'autre par voie de soumission. Ainsi l'usage de l'autorité n'est légitime dans les régles de la loi naturéle, qu'autant qu'il contribue à la fin nécessaire pour laquelle a été

Digitized by Google

instituée l'autorité même. L'usage purement arbitraire qu'on en pouroit ou qu'on en voudroit faire, seroit la destruction de toute humanité & de toute Société.

462. Un Supérieur doit être capable de son état.

Il s'ensuit encore, & par une conséquence nécessaire, que tout Supérieur doit examiner sérieusement avec lui-même, s'il est capable de remplir l'obligation dont il est chargé; sans quoi il seroit indispensablement obligé, (si la chose est en son pouvoir,) à se dépouiller de sa qualité de Supérieur. Il est vrai d'ailleurs que s'il se trouve avoir assez de droiture d'esprit & de cœur, pour juger sincérement qu'il doit quitter son état, dès-là même il devient en quelque sorte plus capable de le remplir; du moins avec les secours qu'il peut prendre d'ailleurs, lors qu'il a une volonté sincére & bien déterminée de procurer le bien comun.

463. Les plus grands génies ne sont pas toujours les plus propres au gouvernement.

En efet, ce ne sont pas les plus sublimes génies qui réussissent toujours le mieux à la pratique du gouvernement. Elle ne consiste pas dans les actions d'éclat qui brillent aux yeux du monde, parmi une sorte de gens qui se donent pour de grands politiques,

Digitized by Google

& qui cherchent une vaine réputation. Elle consiste à employer simplement les moyens les plus surs de procurer le repos, la satisfaction & le bonheur des inférieurs & des Sujets ; & c'est à quoi contribue infiniment davantage une ame bien-faisante, & un esprit judicieux ; qu'un esprit perçant & de vastes projets, dont les inférieurs ne sont que trop souvent la victime.

On ne veut pas disconvenir que de grandes lumiéres & des vues étendues ne soient un important secours pour le gouvernement : mais un Supérieur qui a de la droiture dans l'esprit & dans le cœur, trouve toujours des ressources à ce qui lui manque personélement, s'il est déterminé à les employer quand il les aura découvertes.

CHA-

Digitized by Google

CHAPITRE X.

Combien il eſt important à tout Supérieur de ſe faire aimer.

464. En gagnant l'affection des Sujets, on a dequoi les rendre contens.

LE plus excélent moyen pour réuſſir dans le gouvernement, eſt de ſe faire aimer. Quand on a le cœur de ſes inférieurs, on a dequoi les rendre contens. Le conſeil le plus ſage peut-être qui ait jamais été doné, eſt celui que Philipe Roi de Macédoine répétoit ſouvent à ſon fils Aléxandre : ne négligez rien, lui diſoit-il, pour vous rendre cher à tous. Afin d'y réuſſir, gardez-vous d'atendre le tems ou vous ſerez le maître, de ceux dont vous devez avoir le cœur. Aſſurez-le vous, par vos maniéres engageantes, & par de bons ofices, pour les trouver de loin, favorablement diſpoſez à vôtre égard.

465. Les autres talens inutiles ſans celui-là.

Au contraire quelque excélentes qualitez qu'on pût avoir, elles ne produiroient jamais ſans celle-là, l'éfet principal du gouvernement. Les plus grands talens dans un homme odieux, le rendent ſouvent encore plus inſuportable; parce qu'on les regarde com-

Digitized by Google

me ne devant ſervir qu'à de pernicieux uſages. Auſſi eſt-il certain qu'un mauvais Supérieur qui a de l'eſprit & de l'adreſſe, n'en eſt que plus à craindre. D'ailleurs quand on ne pouroit s'empécher d'eſtimer ce qu'il auroit de bonnes qualités, elles ne tendent point à notre avantage, elles ne ſauroient nous intéreſſer, ni faire ſur nos ames cette douce impreſſion qui conſiſte principalement à nous trouver bien de ceux avec qui nous vivons, & à faire qu'ils ſe trouvent bien de nous.

Les grandes qualitez qu'eut Cirus, & qui l'élevérent à l'Empire de l'Aſie, eurent leur éficace, par le ſoin qu'il prit de ſe faire chérir des ſiens. Pendant ſa jeuneſſe, Aſtiage ſon aïeul cherchoit toujours à le diſtinguer des autres jeunes gens : mais Cirus avec plus de ſoin & de prudence, éloignoit de lui toute diſtinction ; afectant d'être avec les autres, comme le plus ſimple d'entre eux ; de ſorte qu'Aſtiage le menant un jour à la chaſſe & aïant défendu qu'aucun des jeunes Seigneurs ne tirât, pour en laiſſer tout le plaiſir au Prince ; celui-ci témoigna qu'il n'en pouvoit prendre, que tous n'euſſent la

Digitized by Google

même permission, & il l'obtint pour eux. C'étoit bien avancer sa domination & lui en faciliter l'exercice que de comencer par dominer sur leurs inclinations.

Si l'on se trouvoit mal de tous ceux avec lesquels on doit être lié, qu'y auroit-il de plus triste ? C'est un malheur égal, d'avoir un Supérieur qui ne se fasse pas aimer ; il est pour ainsi dire la persone universéle parmi ceux dont il est le chef, & le premier mobile : & comme il a raport a tout, on ne trouve rien que de haïssable dans la Société où il est odieux.

Mais coment rencontrer surement ce secret important de se faire aimer ? Il faut d'abord en avoir un véritable desir. Une chose qui paroitra étrange, c'est qu'il est rare d'avoir ce véritable desir, avec un desir égal d'être Supérieur : le premier de ces sentimens nous porte à procurer la satisfaction des autres pour y trouver la nôtre ; le second nous porte à procurer notre propre satisfaction, par l'empire que nous exercerons sur les autres, sans égard à l'avantage qu'ils en pouront tirer : or ce sentiment de domination

¶466. Desir de l'autorité n'est pas une disposition à la mériter.

Digitized by Google

est une peste dans toute Société ; & souvent le goût d'être Supérieur, est une des marques des plus certaines qu'on ne doit pas l'être, & qu'on le mérite peu.

467. On la doit craindre quand on la veut bien employer

Ce goût, demandera-t'on, ne peut-il pas naître du desir même de se faire aimer, & de procurer le bonheur de ceux qui nous seront soumis ? S'il en naissoit éfectivement, il ne seroit pas odieux, mais il seroit peu éclairé. Pisistrate est compté parmi les sages de la Gréce ; il vouloit dans sa persone ramener sa patrie à son premier gouvernement qui étoit le Monarchique ; il prétendoit par là faire des heureux & en être aimé ; mais prenant le Gouvernement d'Athénes sans y être apelé ; il en fut dit le tiran, & le nom lui en est demeuré dans la postérité. En éfet qui peut raisonablement se répondre de manier l'autorité avec assez de succès, pour procurer le bonheur des inférieurs, vu l'aversion si ordinaire aux hommes contre toute domination : & vu l'impossibilité de satisfaire à leurs inclinations si oposées les unes aux autres, coment espérer de pourvoir en particulier à la satisfaction des esprits malfaits, en qui les

Digitized by Google

meilleures choſes ſe tournent en poiſon ? Coment faire gouter aux eſprits mêmes les plus équitables, les éfets de la répréhenſion ou de la punition, quand par la foibleſſe de la condition humaine, ils ſe trouveront en avoir beſoin ? D'ailleurs malgré nos plus droites intentions, combien ſommes-nous ſujets à nous méprendre, ſur les talens dont nous nous flatons par raport aux autres ? Celui qui ſe croit le plus propre à les gagner, eſt ſouvent à leur égard le plus rebutant ; & voulant obtenir leur confiance & leur eſtime, il ne s'atire que leur averſion & leur mépris.

468. L'envie de dominer eſt blamable.

Supoſé ces véritez que l'expérience confirme trop ſouvent, le goût de comander ſubſiſteroit-il, s'il n'avoit pour principe que l'envie de faire du bien à tous ; & non, un penchant ſecret à les dominer : tandis que l'envie même de dominer ne ſauroit être que blamable, à moins qu'elle ne ſoit animée par la détermination de faire le bonheur des autres. Mais peut-on ſe répondre d'avoir une détermination ſi eſſentiéle & ſi épurée, quand on a été le premier à rechercher l'exercice de la domination, ſans qu'on y fût

Digitized by Google

engagé par un ordre légitime, auquel on dût se soumétre, pour le bien même de la Société !

CHAPITRE XL.

De la dificulté de réussir dans l'exercice de l'autorité, & du moyen le plus propre pour en diminuer les obstacles.

469. Devoirs pénibles atachez au gouvernement.

LE Roi de Sirie Séleucus avoit coutume de dire, que si l'on sentoit seulement la fatigue de lire la quantité de Létres qu'un Prince est obligé de recevoir, & ausquelles il est obligé de répondre, on redouteroit une dignité où est ataché un devoir si assujétissant. C'est surquoi Auguste admiroit le goût d'Alexandre d'avoir essuié tant de travaux à conquérir Royaumes sur Royaumes, sans avoir pris le moindre soin à en gouverner un seul. Le soin & la peine sont inséparables du gouvernement. Si un Supérieur est pénétré de ses obligations sur ce point, & que ses inférieurs soient persuadez qu'il l'est en éfet, il aura déja fait beaucoup.

470. Donner à comprendre.

D'ailleurs cette persuasion ne se

Digitized by Google

forme pas simplement par des paroles, quoique les discours n'y soient pas inutiles. S'il est louable à un Supérieur de s'expliquer dans l'ocasion & sans afectation, du jugement qu'il porte de son autorité : donant à entendre qu'il reconoît lui-même qu'il ne l'a point reçue en sa faveur, mais à l'avantage des siens ; & qu'ils sont moins faits pour lui qu'il n'est fait pour eux. De pareils discours quand ils ne sont pas démentis par la conduite, entretiénent naturélement dans l'ame de celui qui les tient, des sentimens de modération & d'équité, avec une sorte d'engagement d'en remplir les devoirs; ils font au même-tems une impression heureuse sur l'esprit des inférieurs : par là ils se trouvent disposez à demeurer atachez & soumis, à celui qui reconoît le véritable usage qu'il doit faire, de leur atachement & de leur soumission.

drequ'on ne les oublie pas.

471. Le montrer par des éfets.

Mais la meilleure maniére de persuader, ce sont les éfets: si l'on en demeuroit à des paroles comme font plusieurs, ce seroit un contraste ridicule avec la conduite qui y seroit opposée. La pratique n'est sujéte ni à de vaines équivoques ni à de fausses interprétations.

Digitized by Google

L'exemple que donne un Supérieur, atire naturélement l'imitation. Denis Roi de Siracuſe s'apliquoit à la Philoſofie & à la litérature ; ç'en fut aſſez pour rendre ſes Courtiſans, auſſi aſſidus aux écoles qu'à la Cour. La conduite d'un Supérieur doit être donc un exemple continuel de ſageſſe, de modération, de probité ; c'eſt le premier mobile du ſuccès que peut avoir ſon autorité auprès des ſiens. L'éxemple ſera encore plus éficace, s'il y joint certaines atentions.

471. Traits d'un Supérieur, qui veut ſe faire aimer.

Un Supérieur qui ne reçoit les déférences de ſes inférieurs, qu'autant que l'ordre l'éxige, qui ne ſe prévaut point des ſoumiſſions qu'on lui rend, qui dans les ocaſions a ſoin de faire ſentir par un épanchement meſuré de bonté & d'afabilité, qu'il n'a rien de plus cher dans ſa ſupériorité que ſa qualité de pére ; qui dans ce ſentiment ne fait point dificulté de ſe priver de quelques comoditez en faveur des ſiens ; qui ſe trouve toujours atentif à procurer la leur ; qui rencontrant des eſprits indociles (& il en rencontrera peu s'il tient la conduite dont nous parlons) emploie d'abord les ménagemens, les inſinuations, les circonſpe-

Digitized by Google

ctions, l'entremise de leurs amis ou confidens pour les rendre moins intraitables ; qui ne se résoud à leur faire de la peine que par la nécessité du bien comun, & par la régle de son devoir; qui ne s'y porte qu'en éloignant de sa persone tout ombrage de prévention & tout mouvement de passion, qui fait sentir dans l'exercice d'une fermeté utile, & quelquefois nécessaire qu'elle est beaucoup moins de son goût, que ne seroit la condescendance & la douceur; qui donne à comprendre que dans la corection même il n'a en vue que le bien comun, sans que son afection & sa tendresse pour le particulier en soit altérée ; enfin qui dans le malheur inévitable de ne pouvoir être également gouté de ceux à qui il seroit obligé de faire de la peine, laissera dailleurs apercevoir aux esprits équitables (qui tôt ou tard se trouvent faire le plus grand nombre) les raisons qu'il a d'agir avec fermeté : non pas en rendant compte scrupuleusement de son procedé, ce qui ne convient pas toujours à la qualité de Supérieur, mais en se rendant respectable, par la droiture & la sagesse de ses démarches : Un Supérieur de ce caractére, dis-je, persua-

Digitized by Google

de bien-tôt ses inférieurs, qu'il cherche moins son interêt que celui de la Société ; & moins à comander avec empire, qu'à gouverner avec bonté ; puis qu'il ne soumétra ses inférieurs à ses volontez, que pour les soumétre à la raison & aux loix du bonheur coman.

471. On doit tendre à y parvenir.

La dificulté, dit-on, est de remplir un tel caractére, qui pouroit bien être fait plûtôt d'après une imagination spécieuse que d'après une pratique réele ; mais s'il est peu de Supérieurs parfaits, tous doivent tendre à le devenir, & se proposer toujours devant les yeux le plan qu'ils ont à suivre, pour remplir leurs devoirs. S'il n'est pas permis à des particuliers de manquer à leurs obligations ; combien un Supérieur destiné à les conduire sera-t'il plus blamable de manquer aux siénes ? Au reste comme le devoir des hommes en général, est de tendre toujours à leur véritable bonheur ; celui d'un Supérieur en particulier, dépend encore plus de l'acomplissement de ses propres devoirs ; comme nous l'exposerons au Chapitre suivant.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

Que le bonheur d'un Supérieur dépend de celui de ses inférieurs.

474. Situation désagréable d'un Supérieur qui ne contente pas les siens.

SAns le soin de pourvoir à la satisfactions des siens, à quels desagrémens un Supérieur ne se trouvera-t'il pas exposé, quelque succès qu'il puisse avoir d'ailleurs dans l'exercice de son autorité ; la crainte de déchoir, le soupçon d'être haï, le desagrément d'une mauvaise réputation, les plaintes qui s'élévent, les murmures qui s'excitent par mille endroits, les brigues qui se forment, les reproches qui se répandent, l'ordre qui cesse de s'observer ou qui ne s'observe qu'avec violence, les éclats qui s'en ensuivent, le besoin de se justifier, la contrainte où l'on est réduit pour ne point s'atirer au même-tems trop de gens contre soi, ne sont que les moindres inconvéniens où se trouve exposé un Supérieur, qui ne remplit & ne soutient pas son caractére.

Si les mécontentemens augmentent parmi les inférieurs & que sa persone leur devenant tout-à-fait odieuse, il

Digitized by Google

donne par sa conduite un prétexte à leur indocilité, il n'aura plus en chacun d'eux qu'autant d'énemis ocupez du soin de lui nuire; adversaires d'autant plus dangereux qu'ils garderont souvent plus de mesures, pour cacher les mouvemens de leur révolte, & pour les couvrir de l'aparence du bien comun.

475. Les fautes des inférieurs retombent sur lui.

S'ils viénent eux-mêmes à franchir les bornes de la bienséance, ce qui les rendra plus criminels servira souvent à le rendre aussi plus blamable, de n'avoir pas eu l'atention ou l'habileté de prévenir de si grands excès. Il aura beau en rejeter la faute sur le caractére des esprits malfaits, qu'il aura eu à conduire, il est rare que le desordre ne lui soit pas imputé, & même qu'il ne doive pas l'être; du moins par raport à certains éfets. Car enfin en des conjonctures semblables, la diférence de deux Supérieurs dont l'un est plus judicieux & plus habile, & l'autre l'est moins, font aussi des événemens tout-à-fait contraires pour le bien ou pour le mal, qui s'en ensuit parmi les inférieurs.

476. Il doit étudier le secret de les gagner.

Un soin des plus importans, par raport aux divers esprits qu'un Supé-

Digitized by Google

rieur doit conduire, est de s'apliquer à bien conoître leur situation & les endroits par où ils pouroient être gagnez, ou adoucis. Il faut pour cela se métre en quelque sorte à leur place, entrant dans leurs vues & dans leurs maniéres de penser.

477. Il doit avoir leurs lumiéres dans l'esprit.

Un esprit superficiel ne trouve rien à voir que ce qu'il voit, selon que ses propres yeux le lui représentent; un esprit solide, emprunte souvent les yeux d'autrui, pour étendre ses propres vues à tout ce qu'il n'apercevoit pas de lui-même. Celui qui comande doit avoir en quelque sorte les lumiéres de ceux qui lui obéissent, pour en faire partie de la siéne, laquelle doit encore être fort au dessus. C'est en quoi notre Roi Henri IV. a été distingué, comme on le voit dans l'admirable replique qu'il fit aux remontrances de son Parlement, à qui il dit selon que le rapporte Dupleix; *j'ai toutes vos conceptions en la miéne, mais vous n'avez pas la miéne aux vôtres. Vous m'avez proposé des dificultez qui vous semblent grandes, & n'avez pas su que tout ce que vous avez dit a été pensé & considéré par moi, &c.* Du reste il faut qu'un Supérieur soit toûjours disposé à enten-

Digitized by Google

dre ſes inférieurs, & même à gouter autant qu'il ſe peut leurs opinions, leurs jugemens, leurs ſoupçons mêmes & leurs conjectures ; c'eſt ainſi qu'apercevant coment ils peuvent être conduits, il aprendra en éfet à les conduire au terme qui convient & à eux & à lui.

478. Diſtinguer ceux des ſiens qui en ont davantage.

Il doit faire atention ſur tout, à ceux d'entre les ſiens que l'expérience lui a fait remarquer être plus éclairez, pour qui l'on a plus d'égards, & qui ont le plus de pouvoir ſur l'eſprit des autres ; parce qu'en ſuivant leurs vues, on eſt comme aſſuré d'être aprouvé de tous. On alégueroit en vain, que ceux qui s'atirent cette ſorte d'eſtime & de crédit, ne ſont pas toujours ceux qui la méritent davantage ; & que ſouvent ils l'obtiénent plutôt par l'intrigue que par l'intéligence ; il faut ſupoſer que rien n'eſt eſtimé ni aimé, qui ne ſoit eſtimable & aimable, par certains raports (*voyez l'Examen des préjugez vulgaires.*) Quand d'ailleurs il s'y trouveroit des défauts & des vices, ils n'y détruiſent pas ce qui s'y trouve de bon ; & au lieu de blamer ce qu'on voit eſtimer de pluſieurs, on feroit plus ſagement de tacher à diſcerner

Digitized by Google

Pendroit par lequel ils l'eſtiment; on découvriroit qu'il n'eſt pas indigne de l'être.

479. Ne point trop ſe fier à ſes propres vues.

Que ſi l'on n'en convient pas, il faut au moins convenir que les eſprits étant diférens; c'eſt une manifeſte injuſtice de prétendre que leurs lumiéres doivent diſparoître devant les nôtres: c'eſt une réflexion que ne peuvent trop faire ceux qui ont de l'autorité, & qui étant déterminez à procurer le bien de leurs inférieurs dans une famille, une Comunauté, une Ville, une République n'y réüſſiſſent pourtant pas autant qu'ils le ſouhaiteroient. Atachez à leurs vues particuliéres; ils n'aperçoivent pas ce qui convient pour la fin qu'ils ſe propoſent en général; ils n'ont pour régle de ce qui convient que leurs propres penſées, & ne ſavent pas s'ajuſter à la régle des autres; ils veulent le bien: mais le bien ſelon eux eſt de réduire tout le monde à l'idée qu'ils en ont conçue: au lieu que le véritable bien eſt de ſe faire tout à tous: Maxime de l'Apôtre ſaint Paul, qui renferme non ſeulement la perfection de la charité chrétiéne, mais encore le plus eſſentiel principe du gouvernement humain. Car pour

Digitized by Google

être légitime, il ne sauroit être fondé que sur une charité bien entendue; puis qu'il n'est établi que pour procurer le bonheur des inférieurs, sans lequel un Supérieur comme nous l'avons montré, ne conservera jamais son propre bonheur.

CHAPITRE XIII.

Devoir des inférieurs pour trouver leur bonheur dans la subordination.

480. Les inférieurs ne doivent point s'occuper du devoir du Supérieur.

LE bonheur consiste dans la pratique des devoirs; & les devoirs changent souvent selon les états. Ainsi en des états opposez, les devoirs l'étant aussi, le bonheur consiste en des pratiques contraires. Il ne faut donc pas que les inférieurs pour être heureux, & pour contribuer au bonheur comun, atachent leur atention sur les devoirs du Supérieur. Au même-tems que lui, il seroit blamable de ne pas procurer en tout autant qu'il est possible leur bien & leur utilité, ils le seroient incomparablement davantage de n'y pas supléer par leur soumission & leur déférence, qui ne sauroient avoir que d'heu-

Digitized by Google

d'heureux éfets pour leur repos & pour la comune tranquilité.

481. Zéle de la soumission récompensé.

C'étoit une loi parmi les Perſes, de faire des préſens au Souverain, quand il paſſoit quelque part. Dans un voyage que faiſoit Artaxerxès, tous s'empreſſant à l'envi de lui préſenter l'un une choſe & l'autre une autre, un homme du peuple ne ſe trouvant rien à doner, animé du zele de l'obéiſſance, vint avec activité puiſer dans le creux de ſa main de l'eau qu'il préſenta au Roi : le Prince jugeant du préſent par le zéle de l'obéiſſance en fut ſi touché, qu'il fit doner un vaſe d'or à l'homme qui lui avoit préſenté de l'eau ; le Sujet conoiſſoit la pratique de la ſubordination, & le Monarque en conoiſſoit le prix.

482. A raiſons égales celles du ſupérieur préférables.

En éfet, ſi le Supérieur tient une conduite évidemment raiſonable, quel tort évident n'auroit-on pas de n'y être point ſoumis ? Si elle paroît moins raiſonable par des endroits, quoi qu'elle le ſoit par d'autres, le coté de la raiſon ne doit-il pas emporter la balance en faveur du Supérieur ? Quand fixeroit-on les incertitudes, & les inquiétudes de l'eſprit, ſi pour quelque lueur de raiſon

Digitized by Google

dont se trouvent susceptibles tous les partis & quelquefois même les plus mauvais ; on s'exposoit à troubler la paix & à déranger l'économie de la subordination ?

Les Athéniens crurent avoir droit de se soulever contre leur Préteur, qui dans une éclatante victoire remportée sur Lacédémone avoit omis faute de tems, de faire enterrer les corps de leurs Soldats; le peuple d'Athéne ataché à un jugement superstitieux, & à une raison outrée fit mourir les Préteurs ; la révolte fut bien payée : elle atira les trente Tirans qui exercérent toute sorte de cruautez; les Athéniens reconoissant leur faute, mais trop tard, ils mirent aux fers Calixéne premier auteur du soulévement, & il ne s'échapa que pour être un objet d'horeur tout le reste de sa vie.

483. L'autorité ne s'éxerce point sans raison.

D'ailleurs, que le Supérieur n'ait aucune raison, c'est une supositon non seulement fausse mais téméraire. Quand peut-il arriver que tous les inférieurs ayent également sujet de s'en plaindre, ou que ce qui est improuvé par les uns, ne soit pas aprouvé par les autres ?

Dans la diversité des jours plus ou

Digitized by Google

moins avantageux que peuvent avoir la plupart des choſes, il n'en eſt preſque aucune dans la conduite ordinaire d'un Supérieur, qui ne puiſſe être priſe en bonne part ; & dès qu'elle peut l'être, elle le doit être auſſi par les inférieurs : ſans quoi ils s'expoſeront manifeſtement à troubler le repos de la Société, & à reſſentir les pernicieux éfets du trouble qu'ils auront cauſé.

484. L'indocilité ſe punit elle même.

Car enfin, un inférieur indocile comuniquera aux autres les ſujets de ſon mécontentement, ou il ne les comuniquera point. S'il ne le fait pas, ſa mauvaiſe humeur agiſſant toute ſur lui, il ſera ſeul auſſi à en reſſentir l'aigreur, & les ſoulévemens. S'il fait part aux autres du ſujet de ſon chagrin, & qu'il ne les trouve pas diſpoſez à entrer dans ſes reſſentimens, il en ſera plus irité par le déſagrément & le dépit de n'être ni ſecondé ni aprouvé.

485. Les mécontentemens redoublent en ſe comuniquant.

Mais quand il rendroit les autres ſenſibles aux impreſſions dont lui-même il eſt ateint, l'épanchement de plaintes & de murmures qu'il ſe permet, ne ſert qu'à redoubler les mécontentemens dans lui & dans les

Digitized by Google

autres ; ſe perſuadant mutuélement que l'on a raiſon, par les aprobations réciproques que l'on ſe donne, on s'engage à l'envi, & l'on s'enhardit témérairement aux plus mauvaiſes démarches. Ainſi ſe forment inopinément les diviſions & les partis qui troublent la paix comune, & qui font bien-tôt repentir de s'y trouver engagé.

486. Le Supérieur obligé de venger ſon autorité.

D'un autre coté le Supérieur reſſentant plus vivement le tort fait à la Societé, à cauſe qu'il lui devient en quelque ſorte perſonel, étant perſonélement chargé de l'autorité, il ſe trouve obligé de la ſoutenir & de l'employer toute entiére dans toute ſa rigueur. Alors, qu'eſt-ce que des inférieurs imprudens & coupables n'ont pas à craindre de ſes juſtes reſſentimens ? Quelles ſuites n'atire pas un procedé dont la paſſion eſt le principe ? Quelque prétexte qu'on cherche pour la pallier, ce ne ſont que de fauſſes lueurs qui s'évanouiſſent, au ſimple jour d'une raiſon déſintéreſſée. Les inférieurs ne peuvent donc tirer que de la peine & de la honte, pour fruit de leur indocilité. Plus ils s'atachent à y perſiſter, plus ils forment de nouveaux orages, dont l'iſſue la plus

Digitized by Google

avantageuse est d'y pouvoir échaper ; tandis qu'il est incomparablement plus ordinaire d'y succomber & d'y périr.

CHAPITRE XIV.

Motifs particuliers pour nous disposer à la subordination.

487. Docilité jointe à nôtre repos.

LA considération des éfets pernicieux de l'indocilité dont nous venons de parler, nous inspirera d'abord par l'interêt de notre repos & du repos des autres la soumission à qui nous la devons, & même le soin d'entretenir cette disposition dans tous ceux avec lesquels nous sommes en liaison.

488. L'atention aux qualitez avantageuses du supérieur

Le second motif se tire des sentimens d'estime, de respect & d'atachement qui sont dus au Supérieur, à qui l'ordre de la Société nous a soumis. Nous trouverons toujours dequoi l'estimer si nous faisons moins d'atention aux défauts qu'il peut avoir, qu'aux qualitez avantageuses qui se rencontrent en lui. Celles-ci doivent faire sur nous, une impression semblable à celle que produisent les avantageuses qualitez qui sont dans nous-mêmes, & qui

Digitized by Google

nous inſpirent tant de bonne opinion de notre propre perſone, en nous cachant ſi bien, ce qui s'y trouve de défectueux. Le Supérieur étant le chef de la Société dont nous faiſons partie, il devient non ſeulement partie, mais en quelque ſorte la plus conſidérable partie de nous-mêmes; & ſa perſone par cet endroit, doit nous intéreſſer encore plus que la nôtre.

489. Soumiſſion rendue, non à la perſone, mais à l'autorité

Le troiſiéme motif, eſt de nous ſouvenir que nous atachons notre ſoumiſſion moins à ſa perſone priſe en particulier, qu'à l'autorité dont il eſt le dépoſitaire. Or, quand l'autorité eſt la même en diférens ſupérieurs, quelque diférence qu'il ſe trouve dans leurs qualitez perſonéles, le reſpect & la ſubordination à leur égard, doit auſſi être égale. Cette même diſpoſition intérieure ne permétra pas que nous manquions aux éfets extérieurs qui en ſont les interprétes naturels, par la liaiſon de l'ame avec le corps; & nous y devons être d'autant plus fidéles qu'ils ont coutume de nous atirer l'afection du Supérieur, & par là de prévenir ou d'aplanir les obſtacles que la paſſion, la bizarerie ou l'amour propre voudroient quelquefois aporter à notre ſoumiſſion.

Digitized by Google

La fidélité est due à tous les hommes à proportion des liens plus ou moins forts qui nous atachent à eux : & l'inférieur étant uni au Supérieur, par le neud le plus important de la Société, doit aussi éviter à son égard tout ce qui ne s'acorderoit pas avec la fidélité la plus inviolable, & avec l'atachement le plus sincére.

CHAPITRE XV.

Que dans la Société nous devons regarder les autres hommes, comme nos Supérieurs par certains regards.

490. Modestie à l'égard des autres.

UN des plus surs moyens de demeurer dans la soumission due à nos Supérieurs, est d'apliquer la plupart des maximes précédentes à l'égard même de nos égaux ou de nos inférieurs. C'est sur quoi l'orgueil humain ne manquera pas de se soulever ; mais c'est à quoi nous portera notre raison, qui tend à nous procurer le repos, autant que l'orgueil tend à nous jeter dans le trouble.

491. Ils nous sont préférables par certains endroits.

Nous ne voulons pas dire qu'il faille traiter en tout nos égaux ou nos inférieurs comme nos Supérieurs ; ce seroit

un dérangement; mais dailleurs si nous y daignons faire atention, il se trouvera que la plupart des hommes nous sont prferables en diverses qualitez; & que par là, nous leur devons une sorte de déférence & d'honeur, comme nous étant supérieurs au moins par ces endroits.

492. Certaines bonnes qualitez peu compatibles.

En éfet, les bonnes qualitez se trouvent télement répandues dans le genre humain, qu'il n'est aucun particulier qui n'en ait quelques-unes; mais sans qu'elles se trouvent aussi toutes réunies en aucun particulier; il se trouve d'ailleurs que souvent les qualitez estimables, sont entre elles incompatibles; l'agrément de la vivacité exclut d'ordinaire le flegme de la modération; la circonspection ne s'acorde pas toujours avec la valeur; la réserve & le secret ne se trouvent guéres avec la franchise & l'afabilité, & ainsi des autres.

493. Chacune doit être révérée en ceux qui les ont.

Cependant il est certain & notre propre sentiment nous en persuade, qu'il n'est aucune de ces qualitez que nous ne devions révérer, quelque part qu'elles se rencontrent. L'expérience nous montre d'ailleurs que les unes ou les autres se trouvent souvent dans nos

infé-

Digitized by Google

inférieurs ou dans nos égaux ; tandis qu'elles manquent en nous. Il eſt donc vrai que par ces endroits, ils ſont quelque choſe au deſſus de nous ; il n'eſt donc pas impoſſible de les regarder comme ſupérieurs. Au contraire, malgré la dépravation, & l'aveuglement de notre amour propre, nous ne pouvons nous empêcher de révérer la bonté de cœur & la droiture d'ame, la pénétration d'eſprit & l'étendue de la mémoire : nous avons même plus de facilité à honorer ces qualitez, qu'à révérer une ſimple ſupériorité de rang : Celles-là ſont comme des ſupérioritez naturéles & directes ; l'autre n'étant, s'il eſt permis de parler ainſi, qu'une ſupériorité indirecte, & formée d'après coup.

494. C'eſt nôtre faute de ne les pas voir en eux.

Mais ſi nous ne découvrons point ces qualitez avantageuſes dans nos égaux ou dans nos inférieurs ; pourquoi leur rendrions-nous une déférence que nous ne voyons pas qu'ils méritent ? C'eſt qu'il ne tient qu'à nous de le voir ; & ſachant évidament que chacun a ſes bonnes, comme ſes mauvaiſes qualitez, nous manquons à ce qu'éxige le lien le plus doux & le plus raiſonable de la Société, de n'être pas

Digitized by Google

atentifs, à ce qui doit exciter notre eſtime, & notre atachement pour les autres. Toute qualité avantageuſe mérite notre recherche; & au lieu d'aporter nos ſoins à la découvrir, nous travaillons plutôt à nous la cachet. N'eſt-ce pas contrarier le ſentiment d'équité & d'humanité, qui doit unir les hommes, par les liens les plus touchans de leur comerce mutuel?

495. Ce ſeroit un moïen de diminuer nos antipaties.

En éfet, pour retrancher les mouvemens de hauteur, & de fierté, de mépris & de dédain, d'averſion & de répugnance, que nous ſentons ſi ſouvent à l'égard des autres, & qui nous expoſent à tant de retours déſagréables de leur part; il ne faudroit ſouvent que faire atention ſur les qualitez eſtimables, des perſones dont nous avons de l'éloignement; c'en ſeroit aſſez pour demeurer confus de l'injuſtice que nous leur faiſons, faute de conſidérer en eux, ce qui les met au deſſus de nous.

496. Notre goût particulier ne doit pas être notre régle.

Mais peut-être ce qui s'y trouve de meilleur, & ce que les autres y voient de plus eſtimable, n'eſt-il pas de notre goût? Autre principe d'injuſtice: comme ſi notre goût particulier étoit la régle infaillible de tout ce qui

Digitized by Google

est bon ; & que ce qui est estimé par un grand nombre de personnes qui nous valent bien, ne méritât pas de l'être de nous-mêmes ?

CHAPITRE XVI.

Comment nous devons regarder pour la douceur de la Société, ce qui peut se trouver de défectueux dans ceux avec qui nous vivons.

497. Compenser les qualitez défectueuses par les bonnes.

IL faut nous acoutumer, comme nous venons de dire, à diminuer l'idée des défauts d'autrui, par l'idée de ce qui est d'estimable en lui, pour le faire paroître à nos propres yeux plus estimable, ou moins répréhensible : Or, comme rien ne contribueroit plus à son avantage, & à notre propre tranquilité, rien aussi n'est d'une pratique plus aisée à qui ne voudra se conduire que par les régles de l'équité & de la raison.

498. Fautes des hommes souvent excusables.

Il est certain qu'à quelques crimes près, qui détruisent les liens de la Société, les fautes ordinaires où tombent les hommes à notre égard, peuvent être regardées, sous beaucoup de jours qui les excusent ; 1° Ils pen-

ſont moins à nous nuire qu'à ſe faire du bien ; & s'ils pouvoient faire l'un ſans l'autre, comunément parlant ils ne nous voudroient point de mal. 2° Il eſt peu d'ocaſions où l'amour propre ne leur faſſe trouver des raiſons, qui nous paroitroient plauſibles à nous-mêmes, ſi nous nous trouvions en de ſemblables conjonctures : pourquoi les condaner pour les choſes que nous ferions ſi nous étions à leur place. 3° Ils agiſſent par des motifs qui ſeroient aprouvez par un grand nombre de perſones : avons-nous droit de condaner un parti qui a ſes raiſons, par les raiſons d'un autre parti qui eſt plus à notre gré. 4° Souvent ceux dont nous nous plaignons n'aperçoivent pas les fautes qu'ils cométent à notre égard : c'eſt en eux un manque de lumiére dont ils ne ſont pas reſponſables, c'eſt une précipitation qui ôte l'atention ; c'eſt un trait d'humeur qui inopinément leur a fait prendre le change ; c'eſt un tour d'eſprit avec lequel ils ſont nez ; c'eſt un éfet de tempérament, dont ils ne ſont pas les maîtres ; c'eſt une choſe qu'ils ne feroient point, s'ils avoient été en d'autres tems, & en d'autres circonſtances où ils auroient

Digitized by Google

souhaité d'être ; c'est peut-être enfin, une faute échapée dont ils se repentent déja, & qu'ils avoient peut-être à cœur d'éviter.

499. Ces vues sont utiles à nôtre repos.

Pourquoi ne pas entrer dans ces vues, qui ne manqueroient guéres d'adoucir, ou de suprimer notre mécontentement à leur égard, pour nous conserver nous-mêmes dans une plus grande tranquilité ? Ces supositions, dit-on, se trouveroient fausses quelquefois. Cela pouroit être ; mais elles le sont beaucoup moins que notre malignité ne nous le voudroit persuader ; jugeons-en par nous-mêmes. Combien de fois pareilles supositions auroient-elles été faites sur notre sujet avec justice, lors qu'on s'est cru en droit de n'y point avoir égard ? Dans l'incertitude qui pouroit rester, le coté qui s'acorde le mieux avec notre repos, & avec la douceur de la Société, n'est-il pas celui où nous avons intérêt de pancher ? A quoi bon chercher à nous en défendre, pour mettre & les autres & nous-mêmes, moins à notre aise que nous ne pouvons l'être ?

500. Voir pour cela les choses du meilleur coté.

Il est évident que ceux qui naturélement se trouvent disposez à prendre les choses en bonne part, & à les voir

du coté favorable pour le prochain, ſont plus diſpoſez à être eux-mêmes heureux, & à faire le bonheur des autres ; ne devons-nous pas eſſayer de gagner par raiſon, ce que la nature a mis dans quelques-uns par tempérament? L'aplication que nous y aporterions, ſeroit ſuivie d'un avantage qui nous en dédomageroit bien ; c'eſt ce que nous alons examiner dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE XVII.

Du ſoin de diminuer les autres obſtacles, qui altereroient la douceur de la Société civile.

501. Prévenir les mauvais procédez des autres.

SI nous ſommes atentifs à obſerver les maximes que nous avons expoſées juſqu'ici, nous prévendrons par un procédé judicieux & obligeant, le procédé deſobligeant ou déraiſonable des autres à notre égard ; mais comme avec toutes nos atentions, il peut ariver qu'on en uſe mal avec nous, il eſt bon de voir les reſſources qu'on y peut trouver.

502. Ne pas relever ce qui pourroit l'être.

Il faut pour cela nous mettre bien avant dans l'eſprit, ce qui eſt très vrai,

Digitized by Google

que la plupart des choſes ne ſont rien en elles-mêmes, & qu'elles n'ont de conſidérable que la maniére dont on les regarde. Ainſi, au lieu de prendre au criminel, ce qui ſouvent ne l'eſt pas, il eſt bon de ne pas relever ce qui ſeroit éfectivement répréhenſible, quand on peut le diſſimuler ou le laiſſer tomber ; ce ſeroit pour nous en mille ocaſions, une ſource infinie de repos : pour peu qu'on faſſe d'atention ſur le paſſé, on reconoitra que par ce moyen, on auroit évité les plus grands déplaiſirs.

505. La mauvaiſe conduite d'autrui ne juſtifie pas la nôtre.

Les afaires deſagréables qu'on nous ſuſcite, n'aïant guéres que des comencemens très légers ; on pouroit les terminer ſans peine, ſi d'abord on avoit ſoin de les aſſoupir & de les adoucir ; elles ne deviénent facheuſes que parce qu'on les a fomentées ou aigries.

Nous ne devons pas nous juſtifier à nos propres yeux, ſur le prétexte ordinaire, qu'on nous a doné ocaſion ou ſujet d'être mal contens. C'eſt ce qui peut vérifier la mauvaiſe conduite des autres, mais ce qui n'excuſe pas la nôtre. Il ne s'agit pas de nous aſſurer qu'ils ont tort, mais que nous ne l'avons pas nous-mêmes ; ni qu'ils l'ont

Digitized by Google

eu les prémiers, mais que nous ne l'avons pas après eux. Ce n'eſt pas même aſſez que nous n'aïons en rien agi contre la raiſon, mais que nous ne manquions à rien de ce que preſcrit la raiſon, malgré le tort qu'on a eu à notre égard.

504. Demeurer préſent à ſoi, quand on eſt offenſé.

L'atention à ne point paroître émus, & à montrer de la preſence d'eſprit, eſt des plus néceſſaires dans les conjonctures dont nous parlons. Celui qui nous ataque aïant ſouvent une vue ſecréte de nous cauſer du trouble & du dépit, s'il aperçoit par notre contenance modérée, qu'il n'y réuſſit pas; ç'en eſt aſſez pour lui en faire perdre l'eſpérance, & en abandoner le deſſein. Cette tranquilité d'ailleurs lui fait trouver en nous une ſorte de raiſon qu'il ne peut guéres s'empécher d'eſtimer, & qui ſouvent le fait rentrer en lui-même; dans la penſée qu'un homme raiſonable & maître de ſoi, n'eſt pas capable de lui vouloir téméraire-ment du mal, & qu'il ne mérite pas d'en recevoir.

505. Condeſcendre à la foibleſſe de celui qui en uſe mal.

Si d'un autre coté, compatiſſant à l'aveuglement de celui qui ſeroit mal diſpoſé à notre égard, nous voulons bien condeſcendre à lui marquer que

Digitized by Google

nous serions fachez de lui donner occasion de se plaindre, & que s'il nous en étoit échapé quelqu'une, ce seroit contre notre intention; il n'en faudra pas davantage ordinairement pour arêter la brusquerie ou la bizarerie qui l'auroit mis de mauvaise humeur contre nous.

506. Cette condescendance n'est rien moins que foiblesse.

Les esprits aigres & hautains regarderont ces condescendances comme des foiblesses, ou peut-être même comme des bassesses. Mais il n'est rien de moins foible, ni de plus digne de l'homme, que de marquer à des gens inatentifs, qu'on est incapable d'en user mal ni avec eux ni avec qui que ce soit; & de le leur marquer sur tout, lors qu'ils pouroient s'imaginer mal-à-propos le contraire; c'est un témoignage d'équité que nous nous rendons à nous-mêmes, plutôt qu'une simple déférence que nous avons pour eux.

507. Faire entendre raison par des amis à des esprits animez.

Les régles de la sageſſe, & le soin de notre repos, demanderoient encore que nous vouluſſions essayer de leur faire entendre raison, par le moïen de ceux en qui ils ont le plus de confiance; pour découvrir en quoi ils se tiennent blessez, & pour leur faire entendre, que dès qu'ils voudront s'en éclair-

Digitized by Google

cir, nous ferons les premiers à donner les mains à tout ce qu'ils peuvent raisonablement souhaiter.

508. Ces ménagemens ont toujours leur utilité.

Il est certain qu'une pareille conduite ne sauroit que faire honeur aux yeux des personnes qui ont de la probité & de la raison ; & que souvent on engage ainsi à des sentimens équitables, celui qui y auroit eu le plus d'opposition. En tout cas, s'il n'y veut point entendre, on aura la satisfaction de se répondre à soi-même, qu'on n'a rien à se reprocher. D'ailleurs, nous aurons mis dans nos interêts tous ceux qui seront instruits de notre procédé : de la sorte, nous serons en partie dédomagez du desagrément, que peut nous causer un injuste procédé par l'estime & l'afection des personnes raisonables, qui seront les témoins de notre conduite.

509. Etre toujours en garde contre le ressentiment.

Du reste, à quelque extrémité où nous soyons contraints d'en venir, pour arêter ou repousser les traits injustes qu'on voudroit nous porter, il ne faut point oublier ce que nous devons à notre raison & à notre tranquilité, qui ne se trouveront jamais moins altérées que quand nous nous tiendrons davan-

Digitized by Google

tage en garde contre la passion du ressentiment. Elle se soulève en nous, sous prétexte de vanger notre intérêt; mais notre intérêt véritable, est notre sagesse & notre repos, à quoi elle donne toujours ateinte.

A la vérité, il n'est prétexte plus spécieux à la raison pour se démentir elle-même, que le procédé d'un adversaire qui n'en suit aucune; mais c'est ce qui doit réveiller l'atention de la nôtre. Il faut qu'elle nous guide jusque dans les sentiers les plus écartez, où la malignité d'autrui nous puisse amener; plus ils seroient inconnus & cachez, plus nous avons besoin de craindre l'aveuglement, où nous jette une passion irritée par la malignité d'autrui.

§ 10. *L'avantage de se posséder soi-même.*

Quel avantage ne fut-ce pas pour l'Electeur de Saxe Jean-Frideric, que la fermeté qui l'avoit mis dans une sorte d'indépendance sur les peines qui lui pouvoient venir par la volonté des hommes? Tombé à la bataille de Mulberg, au pouvoir de l'énemi le plus redoutable, l'Empereur Charles-quint: il en fut traité avec une dureté extrême, & essuia de lui au fort de son malheur, les plus violens reproches. Il

Digitized by Google

n'en fut point ému. Bien plus ; il ariva quelque tems après, qu'au tems qu'il jouoit une partie d'échecs avec le Duc de Brunſvik, priſonier comme lui, le Chancelier de l'Empire Granvelle leur anonça l'Arêt de mort, prononcé contre eux. L'Electeur l'aïant entendu, dit froidement au Duc, *achevons nôtre partie*, & il l'acheva en éfet. Il ne manquoit à la vertu de ce Prince, qu'une cauſe meilleure que le Lutéraniſme, qui lui avoit fait prendre les armes. Cependant le ſoin de s'être rendu maître de lui-même, lui adoucit des momens bien rigoureux, & peut-être encore lui ſauva-t'elle la vie, par l'eſtime que l'Empereur conçut d'une tranquilité à l'épreuve de tout le pouvoir de ſes énemis ; car l'Arêt de mort ne s'éxécuta point. D'ailleurs, un ſeul inſtant que nous nous manquons à nous-mêmes, nous expoſe à de faux pas, dont un ſeul peut cauſer notre perte : c'eſt ce qu'on voit tous les jours dans un démêlé, un procès, une querele qu'on nous ſuſcite mal-à-propos. Toute la raiſon étoit de notre coté : une ſeule faute qui nous échape, ſufit pour gater la meilleure afaire, pour fournir des armes contre nous,

Digitized by Google

e pour donner lieu à des discussions, ui confondent le tort qu'avoient les utres, avec la raison que nous avions.

Plus donc il est difficile en certaines conjonctures, de ne rien donner au dépit ou à l'indignation, plus nous devons aporter de soins à demeurer maîtres de nous-mêmes.

§ II. La difficulté doit ranimer notre atention sur ce point.

Au lieu de nous livrer à la sensibilité, craignons d'envenimer la plaie; & d'augmenter ainsi la douleur. Quelque ateinte qu'on puisse nous porter dans un combat injuste, la modération contribuera à la victoire, plus que la violence. Ou s'il faut enfin employer la force, c'est toujours la raison qui la doit mètre en œuvre, pour en mesurer toutes les démarches aux loix de la Société. Elles ne tendent qu'à notre bien, & au bien comun: Et si elles nous font essuier quelque peine, c'est pour nous en épargner une plus grande, & pour nous procurer un avantage durable & solide.

Digitized by Google

CHAPITRE XVIII.

De la tranquilité que donne la vertu, pour notre avantage & pour celui de la Société, dans les événemens fâcheux qui nous arivent indépendamment de la volonté des hommes.

512. Diminuer par notre sagesse les peines de la vie.

LE dérangement des Saisons, les renversemens de fortune, la perte des parens ou des protecteurs, l'infidélité des amis, l'ingratitude des enfans, les afflictions domestiques, les douleurs d'une maladie aigue, les langueurs d'une infirmité habituéle, & enfin les dangers & les horreurs de la mort, où notre condition est nécessairement assujétie, méritent bien que nous essayons d'en diminuer les peines; puis qu'il est manifestement hors de notre pouvoir d'en éviter les ateintes. Elles sont communes, & à ceux qui tâchent de suivre la raison pour guide, & à ceux qui n'y tâchent pas : Mais l'expérience fait voir, que les uns ressentent bien moins que les autres la rigueur des événemens de la vie; soit parce qu'en éfet il leur en arive moins, soit parce qu'ils y sont moins sensibles;

Digitized by Google

avantage qui est ordinairement le fruit de la vertu & de la morale qui l'a fait pratiquer.

513. La vertu sert toûjours à les diminuer

C'est peut-être ce qu'il n'est pas facile de rendre palpable, à cause du grand nombre de circonstances imperceptibles, à quoi il faut faire atention pour voir cette vérité dans son jour; cependant l'esprit même le plus inatentif ne poura disconvenir que les chagrins domestiques, tels que le dérangement des afaires, & le déréglement des enfans, sont beaucoup moins comuns à un pére de famille sage & réglé, actif & vigilant, qu'à celui qui ne l'est pas; que les maladies habituéles sont très souvent la suite des excès qu'une sage conduite auroit prévenus; & qu'en général une vie circonspecte & réglée, met à couvert des événemens facheux qui viénent ou par notre faute immédiatement, ou par notre faute de loin; en des conjonctures diférentes & particuliéres, dont la circulation se termine à notre malheur, comme je l'ai indiqué ci-devant.

Si nous n'avons rien de semblable à nous reprocher dans nos adversitez; outre qu'elles sont adoucies par le témoignage de notre consience, & par

Digitized by Google

la disposition où elle met les autres à entrer dans nos peines, & à les soulager : Quel fruit ne goute-t'on pas par le soin qu'on aura pris à gouverner ses passions, à tempérer ses craintes, à modérer ses desirs, à réprimer ses saillies, à régler son imagination, à mettre son esprit au dessus des événemens, & à nous acomoder aux conjonctures que nous ne pouvons acomoder à nous. Le Roi d'Espagne Philippe II. en est un modéle qu'on ne peut trop imiter, & qu'on ne cesse d'admirer, sur tout dans la perte de sa fameuse Flote armée contre les Anglois. Elle étoit de quatre-vingt voiles, la plus superbe, dit-on, qu'on pût faire de son tems, & pour cela surnomée l'*Invincible*. Il y perdit plus de dix mille hommes, & plus de soixante Vaisseaux. La nouvéle en fut si lugubre en Espagne que ce fut un deuil universel, & qu'il falut un Edit pour le faire cesser. Le Roi seul n'en fut point abatu. Au récit qu'on lui en fit, il ne parut pas même une ombre d'altération en sa persone. Il écrivoit des létres quand on lui aprit la chose, & sans interompre son ocupation, il dit seulement, *Je n'avois pas prétendu faire une Flote capable de*

réſi-

Digitized by Google

résister à toutes les fureurs de la mer ; & je remercie Dieu de m'avoir donné depuis réparer cette perte.

514. Au même-tems que l'étude & l'exercice de la vertu contribue de la sorte à prévenir ou à adoucir en nous les maux de la vie, elle n'intéresse pas moins le bien de la Société. En éfet, d'un coté quel avantage ne tire-t'elle pas des éxemples de modération & de sageſſe que donne un homme de bien, qui par une longue habitude s'en eſt rendu l'éxercice familier ; & d'un autre coté, quel fléau plus grand que la compagnie d'un homme qui dans une diſgrace, ou une maladie ſe trouve hors de ſoi : en proie aux murmures, à la mauvaiſe humeur, aux plaintes, à l'impatience, à la colere, aux emportemens ? Certainement ſes maux ne demeurent plus les ſiens propres, ils deviénent le tourment de tous ceux qui ont à vivre avec lui ? Travaillons pour notre propre repos à nous rendre par l'uſage de la raiſon, les maux de la vie les moins rudes qu'il nous ſera poſſible : Mais ne fuſſions-nous pas touchez de notre repos particulier, aïons égard à celui des autres, pour ne pas augmenter leur peine avec la nô-

Elle ne ſert pas moins à l'avantage de la Société.

Digitized by Google

tre. Tâchons au contraire d'adoucir celles qu'ils sont obligez de partager avec nous, par la consolation qu'ils trouveront dans la douceur & la tranquilité avec laquelle nous soufrirons ce que nous ne pourons nous dispenser de soufrir ; mais quelque nécessaire que nous soit évidament cette maxime, elle deviendra inutile, si nous ne nous apliquons encore plus à nous familiariser avec sa pratique, qu'à nous convaincre de sa nécessité.

CHAPITRE XIX.

Tous doivent travailler pour le bonheur de la Société, à se rendre maîtres d'eux-mêmes.

515. S'apliquer à devenir maitre de soi.

LA proposition qui fait le sujet de cet article, est le principe de tout le bonheur de la vie ; & si tout ce qu'on a pu voir dans ce traité a paru avoir quelque utilité, il dépend absolument de cette pratique qui en est le centre & le terme.

Nous avons marqué dans toute la suite de cet Ouvrage, que le bonheur de la Société se réduit toujours à ne point vouloir nous satisfaire aux dé-

Digitized by Google

vons vu d'ailleurs que les inclinations, les desirs & les gouts des hommes, se trouvent continuélement opposez les uns aux autres. Si nous comptons de vouloir suivre les nôtres en tout, outre qu'il nous sera impossible d'y réussir, comme l'expérience nous le met sous les yeux, il est encore plus impossible que par là nous ne mécontentions les autres; & que l'éfet tôt ou tard n'en retombe sur nous; puisque ne pouvant les faire tous passer à nos goûts particuliers, il faut nécessairement nous monter à ce goût qui régne le plus universélement; afin que la plus grande partie d'entre eux se trouve contente de nous, & que tous les autres soient disposez à l'être.

516. Prendre la raison pour régle unique de nos démarches.

Ce goût comun, ainsi que nous l'avons dit, est la raison; c'est celui qu'il nous faut suivre, & qui en tout doit être notre régle: mais nos inclinations & nos passions s'y trouvent très souvent contraires; il faut par nécessité les contrarier, pour y demeurer atachez. Il est donc indispensable, si nous voulons suivre les préceptes de la morale, & procurer notre bonheur avec le bonheur des autres, de nous

Digitized by Google

acoutumer à contrarier nos inclinations & nos passions, d'y travailler sans cesse, & de nous en faire une salutaire & douce habitude ; c'est la baze de toute vertu, & le prémier principe de tout savoir vivre ; selon le mot d'un homme d'esprit de notre tems, qui faisoit consister la sience du monde, à *savoir le contrainare, sans contraindre persone.*

§17. Tous ont besoin de faire éfoit pour s'y réduire en tout.

En éfet, bien qu'il se trouve des inclinations naturéles, incomparablement plus conformes que d'autres, à la régle comune de la raison, cependant il n'est persone qui n'ait à faire éfort de ce coté là, & à gagner sur soi; ne fut-ce, comme je l'ai dit, que par une sorte de liaison, qu'ont avec certains défauts les plus heureux tempéramens.

§18. Les tempéramens doux, sont quelquefois un obstacle à la vertu.

Celui, par exemple, qui paroît le plus conforme à la vertu & à la raison, est un tempérament de douceur, de complaisance & de condescendance ; mais il atire comunément pour défaut après soi, de manquer de fermeté, de courage & de persévérance pour détruire le vice, & pour remplir certains devoirs pénibles & fatigans. Ce défaut que l'on excuse si volontiers, parce

Digitized by Google

qu'il se rencontre en des personnes aimables d'ailleurs, est néanmoins le plus important par différentes obligations qu'impose essentiélement la vertu; comme de s'opposer au vice, de renverser les obstacles, que la malignité & le libertinage forment contre la vertu; de savoir déplaire à un ami injuste, pour faire justice à une personne indifférente ou inconue; ce sont là autant d'exercices dont se trouvent quelquefois les moins capables, ceux qui ont d'ailleurs les inclinations les plus douces; à moins que l'habitude de la vertu n'ait réformé ou perfectioné les inclinations naturéles; & que le travail, pour se surmonter soi-même, n'ait mis l'ame toute entiére, pour ainsi dire, à la portée de tout ce que la raison exige; soit en retranchant ce qui seroit de trop, ou en ajoutant ce qui seroit de trop peu.

Que si le besoin de contrarier ses propres inclinations, se trouve si nécessaire dans les plus heureux tempéramens; que sera-ce des autres, & en particulier des tempéramens actifs & emportez, dont la vivacité laisse moins d'ocasion à la raison pour se reconoître, & pour en discerner les lumiéres.

Digitized by Google

519. On sait ce qui s'est raporté de Socrate, qui étoit si maître de lui-même, que la sagesse humaine paroissoit née en lui & avec lui ; De sorte que ses disciples se soulevérent d'indignation contre un Phisionomiste, qui considérant avec atention le Philosofe, avança que cet homme étoit enclin à l'intempérance & à la volupté. Socrate fut le prémier à justifier le Phisionomiste, en avouant qu'il étoit né tel que sa phisionomie le representoit, & que le seul exercice de la vertu, avoit réformé les défauts du tempérament.

Les autres tempéraments ont encore de plus grands obstacles.

Il n'est donc personne qui n'ait besoin de faire éfort, pour détruire & réprimer ce qui s'opose en chacun de nous, à la raison, & à la vertu, pour y établir notre tranquilité & notre bonheur. Mais si l'on ne peut trop y travailler, il faut dire encore qu'on ne peut y travailler trop tôt.

Digitized by Google

CHAPITRE XX.

Combien il est important de s'apliquer dès la jeunesse, à la science de la Société civile, & de la Morale.

PLus on différe à contracter une habitude, & plus on éprouve de dificultez à l'aquérir. Plus on est longtems à se persuader de son besoin, & plus on se forme de préjugez qui nous en éloignent. C'est sur quoi on peut éclaircir une vérité, qu'on tourne quelquefois dans les Coléges, en un problême assez superficiel. 520. Question utile au jeunes gens traitée subtilement.

On y demande si un jeune homme est capable d'étudier la Philosofie morale, & d'en profiter; elle s'y traite souvent par des autoritez tirées d'Aristote, ou par des raisons subtilisées, qui se terminent à un pur exercice de dispute. A dire vrai, tant que la Morale demeurera telle qu'elle est encore dans les écoles, la partie qui a le moins profité de la réforme de la Philosofie depuis quelques années, tant qu'elle demeurera, dis-je, en cet état, on peut se dispenser de rechercher sérieusement, si dans la jeunesse on est capable

Digitized by Google

d'en profiter ; puis qu'on la réduit à des questions qui n'ont aucune liaison, avec l'usage & la douceur de la vie civile.

Des inutilités ne méritent jamais d'ocuper l'esprit & l'atention ; au lieu que la sience de la vraie morale mérite notre étude & notre soin, non seulement dans le jeune âge, mais encore dans toute la suite de la vie. Ses préceptes deviénent nécessaires, dès qu'on les peut réduire en pratique ; & quand la pratique en est-elle plus importante, que dans les années où l'on est sur le point d'entrer dans le monde, & de faire davantage partie de la Société, au bonheur de laquelle il faut savoir contribuer pour y trouver le sien ? Or c'est dequoi on ne peut trop tôt aprendre les principes, selon le beau mot d'Agésilas : Comme on lui demandoit ce qu'il jugeoit qu'on dût principalement aprendre aux jeunes gens : c'est, dit-il, ce qu'il doit leur être d'usage, quand ils seront devenus hommes. Les questions que nous avons exposées en ce traité y donnant de l'ouverture, pouront exercer utilement les jeunes gens, & se trouveront aussi susceptibles qu'on le jugera à propos, de la

la forme scholastique, laquelle quand elle n'est pas poussée trop loin, a aussi ses utilitez, pour doner de la précision & de l'exactitude à l'esprit.

520. Importance d'appliquer la jeunesse à suivre la raison.

Mais de toutes les questions, celle qu'il importe le plus d'exposer aux jeunes gens, est celle dont nous avons parlé, & qui regarde l'importance de se rendre maître de soi-même. On ne peut trop les occuper à se convaincre, par toutes les démonstrations convenables, du besoin de s'acoutumer, à reconoître en tout les droits de la raison, & à n'en jamais méconoître l'usage; à réprimer les passions, à régler les inclinations, à réprimer les saillies, les mouvemens, les impétuositez, les fougues, qui sont incompatibles avec elle, à prévoir coment une conduite dérangée se termine au malheur de la vie; ou coment le plaisir passager de la passion, fait place au trouble & au remors de l'ame, & l'imprudence d'une conduite sans régle, à la certitude d'un long repentir.

521. L'exercice en est toujours utile.

On objectera que ces questions ou véritez traitées dans l'école par maniére d'éxercice, en formant l'esprit des jeunes gens, ne métroient pas pour cela dans leur cœur le goût & les im-

Digitized by Google

pressions de la vertu ; mais pour ne pas produire tous les éfets qui seroient à souhaiter, elles en produiront toujours quelques-uns. Elles ne sauroient nuire, & elles peuvent profiter. Elles le feront même ordinairement, bien que par des endroits imperceptibles; car enfin de solides véritez n'entrent jamais inutilement dans l'ame ; elles ont une corespondance nécessaire avec la raison, qu'elles raniment, & à laquelle elles font prendre le dessus, lors qu'on s'y attend le moins : elles ne peuvent donc manquer d'avoir ou plutôt ou plus tard de salutaires éfets, & de remplir l'esprit de connoissances honêtes, qui servent de contrepoids aux sentimens de la cupidité ; sur tout, si elles sont enseignées avec les réflexions suivantes.

CHAPITRE XXI.

Réfléxions pour imprimer davantage dans l'esprit des jeunes gens, les principes de la Société civile.

§ 22. Rapeler les enseignemens aux premiers Principes.

LEs maximes de la morale & de la Société civile, ne feront jamais plus d'impression, que lors qu'elles se

ront acompagnées de preuves plausibles, & rapelées aux premiers principes, qui par eux-mêmes portent immédiatement la lumiére dans notre ame. L'esprit humain, sur tout dans la jeunesse, est plus disposé à se rendre à la force de la vérité, qui l'atire par elle-même, qu'à subir le joug de l'autorité, qui le fatigue, particuliérement lors qu'elle tend à contrarier les inclinations des sens.

En éfet, quand on veut persuader l'homme malgré les préjugez de son amour propre, il faut le mettre pour ainsi dire aux prises avec lui-même : cométant son goût pour la vérité, avec le penchant de ses passions ; l'un & l'autre est éficace en lui ; avec cette diférence que le penchant des passions saisit le présent, sans égard à l'avenir ; au lieu que le goût pour la verité régle le présent pour l'avenir ; & nous fait préparer l'avenir par le présent.

523. Cométre l'homme avec lui-même.

Ainsi le principal fruit des maximes de la morale dans les jeunes gens, seroit qu'elles s'imprimassent de bonne heure dans leur ame, pour servir au besoin contre l'atrait de la cupidité. En éfet, si l'on avoit toujours dans l'esprit cette vérité, *je me*

Digitized by Google

repentirai de m'être permis ce procedé, ou de m'être abandonné à cette intempérance, jamais on ne manqueroit de prévenir le regret.

§24. La passion éloigne l'esprit de la vérité.

Que fait donc la passion présente ? elle écarte de l'esprit cette vérité, ou la convertit en doute, pour ne point apercevoir le mal qui s'en enſuivra. Que ſi l'ame avoit pris dès la jeuneſſe par l'exercice de la Philoſofie, une forte habitude de s'atacher aux véritez qui contrarient les paſſions, elle ſeroit incomparablement plus diſpoſée à ſuivre la raiſon, & à trouver ſon bonheur dans la pratique des maximes qu'elle nous découvre. A force d'y penſer, d'en parler, ou d'en entendre parler, on les pénétre ; à force de les pénétrer on les goûte ; & en les goûtant on s'en remplit l'imagination, l'eſprit & le cœur.

§25. Prévenir l'eſprit des impreſſions de la vérité.

Il ne peut ſe trouver qu'une très grande utilité, à traiter à fond & à prouver ces véritez le plutôt & le plus ſenſiblement qu'il eſt poſſible, afin de les métre bien avant dans l'ame des jeunes gens ; car ſi elles y font impreſſion avant que l'entrée leur en ſoit fermée par les paſſions, celles-ci dans la ſuite y pouront donner des ateintes ;

Digitized by Google

mais celles-là réſiſteront d'autant plus dans le combat, qu'elles auront été plus long-tems & plus vivement imprimées.

526. La rendre palpable par l'expérience.

D'ailleurs, nulle conviction n'étant plus forte que celle de l'expérience, c'eſt une pratique importante, quand on enſeigne les maximes de morale aux jeunes gens, de les inviter à faire attention ſur ce qu'ils éprouvent en eux-mêmes de diférence, entre la paſſion & la raiſon; entre le faux contentement de ſuivre un mouvement d'impatience ou de colére qui met un homme hors de lui, & la ſatisfaction raiſonable de réprimer ces mouvemens en demeurant maître de ſoi; entre le goût de la volupté qui avilit notre ame, en la réduiſant au rang des bêtes, & le goût de la vertu qui l'anoblit en l'élevant à l'ordre des purs eſprits; entre l'agitation inſenſée que donne la paſſion, & la ſage égalité ou la raiſon l'entretient; entre la douceur de ſe voir aimé, conſidéré, recherché, ménagé par le ſoin de conſidérer & de ménager les autres, & le deſagrément de leur devenir un objet d'averſion ou de mépris, en manquant aux égards qui leur ſont dus. Ces réflé-

Digitized by Google

xions que l'inatention même de la jeuneſſe ne poura méconoître, doneront une éficace particuliére aux maximes générales, ſur leſquelles eſt apuié le vrai bonheur des hommes dans la Société civile.

527. Se rendre maître de ſoi, dans les moindres ocaſions.

Il ſera très utile encore d'en apeler à l'expérience, pour faire ſentir comment on aquiert imperceptiblement de l'égalité d'ame, & de la tranquilité d'eſprit, en ſuprimant dans les ocaſions qui coutent le moins, les ſaillies, les bizareries, les humeurs les imaginations, qui ne s'acordent pas aſſez avec la raiſon. Le ſoin de ſe contrarier ſoi-même du moins de tems à autre, ſur des mouvemens de légéreté ou d'impétuoſité, donera à l'ame un comencement de fermeté, dont elle goutera bien-tôt le fruit. Les choſes les moins conſidérables conduiſent aux plus élevées, & le goût de la vertu qui ſe forme dans les points les plus imperceptibles, eſt celui qui la ſoutient dans les plus grandes épreuves; pour y trouver & une tranquilité de cœur, & une égalité d'ame qui contribue le plus au bonheur où nous pouvons aſpirer, & pour nous-mêmes & pour les autres.

Digitized by Google

CHAPITRE XXII.

Des quatre vertus Cardinales, ou les plus générales dans la Société civile. PRUDENCE, JUSTICE, FORCE, TEMPERANCE.

528. Détail métodique des vertus peu néceſſaire dans l'uſage ordinaire.

NOus avons obſervé ailleurs qu'il eſt aſſez inutile pour la pratique de la morale, d'expoſer par définitions & par métode, les diverſes paſſions où l'homme eſt ſujet. Il ſufit d'être convaincu du ſoin de les modérer, pour oter l'obſtacle qu'elles aporteroient à notre bonheur, & à celui de la Société. Il ne paroit pas plus néceſſaire de nous ocuper à faire un détail métodique, & des vices qu'elles cauſent, & des vertus qu'elles détruiſent. Selon le plan que nous avons ſuivi en ce Traité, nous ne trouvons proprement dans la Morale par raport à la pratique, qu'un vice & qu'une vertu; un vice qui eſt d'agir contre la raiſon, & une vertu qui eſt d'agir conformément à la raiſon.

529. Ne contribuant en rien au bonheur.

A la vérité cette notion eſt un peu vague; & je ne diſconviens pas qu'elle peut, ou qu'elle doit être particulari-

Digitized by Google

ſée, par raport à la ſubordination des idées qu'on voudroit s'aranger dans l'eſprit, pour ſe repréſenter en combien de maniéres principales on peut agir ou contre la raiſon, ou conformément à la raiſon ; mais cet arangement étant une pure ſpéculation, qui ſe raporte à la Logique ou à la Phiſique, il ne contribue en rien à nous inſpirer la diſpoſition que nous recherchons ici, de nous rendre heureux en faiſant le bonheur d'autrui.

530. Les vices comme les vertus ne ſont plus ou moins ſelon les occaſions.

D'ailleurs, il ne faut pas compter qu'on pût marquer au juſte, la ſorte de vice qui y nuit le plus, ou la ſorte de vertu qui y ſert davantage, on l'entreprendroit vainement ; c'eſt ce qui dépend de mille circonſtances, qu'il eſt impoſſible de réduire à de juſtes régles, & c'eſt ce qu'on peut apercevoir par une réfléxion.

Dans un nombre infini d'ouvrages qui ſe ſont faits, & qui ſe font tous les jours ſur quelque vice ou quelque vertu en particulier ; celui des vices qu'on ataque, ſe trouve toujours le plus grand, & celle des vertus qu'on préconiſe, eſt donée pour la plus excélente. Quoi que la choſe paroiſſe bizare, elle eſt néanmoins fondée en

Digitized by Google

raison ; l'incontinence par divers endroits, est le plus funeste des vices ; mais par d'autres endroits, ou en d'autres circonstances, il l'est beaucoup moins : on en peut dire autant de l'intempérance, de la jalousie, de l'injustice, de l'imprudence, de la lacheté, de l'avarice, de l'orgueil, &c. & cette régle s'aplique également à la nature des vertus, & au prix de leur mérite. 531.

Vertus qui sont le mobile des autres.

Quoi qu'il soit donc assez superflu sur tout dans notre dessein, de regarder tout ce qui dépend de la volonté humaine, autrement que par la mesure du plus & du moins de bonheur ou de malheur, d'agrément ou de desagrément qu'il met dans la Société ; sans nous aréter à en ranger les parties sous des classes particuliéres, nous indiquerons ici les quatre sortes de vertus, apelées comunément *Cardinales* : comme étant les principales sur lesquelles roulent & sont apuyées toutes les autres.

532. Division des vertus Cardinales.

Nous nous dispenserons aussi d'éxaminer si cette division est juste, ou si ces quatre ne pouroient pas se réduire l'une à l'autre ; comme la Tempérance à la Force, ou la Justice à la Prudence ; ou s'il n'est pas d'autres

Digitized by Google

habitudes, telles que la modestie & la charité envers le prochain, qui pouroient tenir lieu de vertus Cardinales, avec autant de droit que les quatre autres ; ou si elles ne sont pas les mêmes sous divers noms, & selon les ocasions diverses ; sans examiner, dis-je, toutes ces subtilitez, & d'autres semblables, qui le mériteroient peut-être s'il s'agissoit de montrer que les divisions les plus comunément reçues n'ont pas autant de justesse ou d'utilité, qu'on le supose ordinairement ; elles nous donneront occasion seulement à ce qu'il nous reste à dire sur la nature de la morale dans la Société civile, & sur le soin de se rendre heureux en ménageant le bonheur d'autrui.

533. La Prudence est la premiére & la plus universelle.

La vertu apelée *Prudence*, est peut-être celle qui mérite davantage nos réfléxions ; elle est selon un bel esprit, *télement la compagne des autres vertus, que sans elle, elles perdent leur nom :* Il pouvoit ajouter & leur nature. Elle prépare leur route pour les y faire marcher, & elle la prépare lentement pour avancer plus vite avec elles. On la définit plus particuliérement. *La vertu qui nous fait prendre*

Digitized by Google

des moïens pour arïver à une fin ; je supose que l'on sous-entend une fin *louable ou raisonable* ; car la fin donant le prix à toute notre conduite, coment y autoit-il du mérite à savoir ateindre un but, qui ne mériteroit pas d'être ateint ?

534. Elle se propose une fin en chaque chose.

Au reste, comme les fins diverses qu'on peut se proposer sont infinies, selon une infinité de conjonctures, il faut se borner à parler de la prudence, qui a en vue la fin générale de tout, qui est notre propre satisfaction jointe à celle d'autrui ; & par cet endroit, tout notre traité n'est qu'une suite de maximes & de pratiques de *Prudence*. Mais à regarder la prudence plus en particulier, elle tombe sur l'usage que nous devons faire de notre inteligence, & de l'atention de notre esprit, pour prévenir le repentir en chacune des démarches ou des entrepriſes de la vie ; surquoi l'on peut utilement observer les régles suivantes, ou par raport à soi ou par raport aux autres.

535. Cette vue fixe l'esprit.

Par raport à soi, toute prudence étant pour ariver à une fin, il faut en chaque afaire nous proposer un but qui mérite notre soin ; c'est ce qui fixe les vues & les desirs de l'ame pour la

Digitized by Google

mettre dans une route certaine, dont elle ne s'écarte point, & qu'elle suive avec constance. Sans quoi demeurant flotante & inquiéte, quelque chose qui lui arive, elle n'est point contente; parce que desirant sans être déterminée à un objet qui mérite sa détermination, elle n'obtient point ce qu'elle a du vouloir pour ariver au repos d'esprit.

536. La fin doit être en notre pouvoir.

En se proposant une fin telle que nous l'avons dite, il est encore plus important d'éxaminer s'il est en notre pouvoir de l'ateindre. La témérité comune parmi les hommes leur fait hazarder mille soins, du succès desquels ils ne peuvent raisonablement se répondre. Cependant leur espérance ayant augmenté à proportion de leurs soins, ils ne font par là que se préparer un plus grand déplaisir; ne pouvant dans la suite ateindre à l'objet, dont ils ont laissé flater leurs desirs. C'est ce qui atire les plus grands chagrins de la vie. Les obstacles qu'on n'a pas prévus, & qui ne se peuvent surmonter, atirent des maux plus grands, que tout l'avantage qu'on avoit en vue de se procurer; c'est ce qui rend les persones véritablement sages, très

Digitized by Google

réservées à faire des entrepriſes ; l'expérience nous métant ſous les yeux, combien dans les choſes qui ſont un peu de longue haléine, & où il s'agit de manier les divers eſprits ; combien dis-je, il s'éleve de dificultez, que toute la ſagacité humaine n'auroit jamais pu prévoir, & beaucoup moins pu prévenir.

537. La Prudence aplique le paſſé à l'avenir.

La troiſiéme régle de prudence eſt d'apliquer à l'avenir l'expérience du paſſé ; rien ne reſſemble plus à ce qui ſe fera, que ce qui s'eſt déja fait. Quelque nouveauté qu'on aperçoive dans les conjonctures particuliéres de la vie ; les reſſorts, & les événemens ſont les mêmes par raport à la conduite. En éfet c'eſt toujours de l'inconſtance, & de l'infidélité qui en ſont les traits les plus marquez, de l'ingratitude & du répentir qui en ſont les éfets ordinaires, des paſſions qui en ſont la cauſe, une joie trompeuſe, & un faux bonheur qui en ſont l'amorce. Ainſi, pour peu qu'on profite de l'uſage de la vie, le paſſé aprend bien-tôt à compter peu ſur l'avenir, ou à n'y rien compter du tout. C'eſt ſurquoi en choſes qui ſont de conſéquence il faut ſe préparer des reſſources ; & les reſſources qu'on ſe

Digitized by Google

préparera se trouveront d'un plus fréquent usage, que le succès dont on se pouroit flater.

538. Elle inspire une juste défiance.

Cette réflexion en atirera une quatriéme, qui est d'aporter tellement à ce qu'on fait toute son aplication, qu'au même tems on reconoisse que malgré elle on se peut tromper ; ce qui tenant, comme en bride, l'orgueil de l'ame, préviendra aussi l'aveuglement que donne une trop grande confiance, & le déplaisir de voir sa présomption confondue par les évenemens.

539. Elle ne nous ingére point dans les afaires d'autrui.

Les régles de prudence par raport aux autres, sont principalement de ne se méler des afaires d'autrui que le moins qu'il est possible; par la dificulté de les finir au gré des intéressez. Ils ont souvent des vues cachées & opposées à elles-mêmes, que l'on ne peut ateindre, ni souvent démeler. On sait néanmoins ce que la charité & le bon cœur éxige quelquefois à ce sujet ; mais la prudence semble démander au même-tems qu'on ne s'ingére jamais par rapoft aux autres, dans les afaires qu'un devoir évident n'éxige point, à moins que nous n'y soyons directement apelez par les intéressez.

Digitized by Google

Quand nous serons engagez à entrer dans ce qui les touche, nous devons leur donner à comprendre, que nous agissons uniquement par condescendance à leur volonté, sans leur répondre du succès, ou prendre rien sur nous qu'un soin généreux & sincére de leur faire plaisir; mais sur tout, lors qu'on s'aperçoit que par leur faute, ou par d'autres conjonctures on leur devient suspect; on ne peut trop tôt prendre le parti de quiter le soin de ce qui les touche; quelque service qu'on pût leur rendre d'ailleurs, on s'expoſeroit à leur donner plus de mécontentement que de satisfaction. 140. On n'y doit entrer que pour l'avantage des autres.

Les trois autres vertus, Cardinales ne sont, pour ainsi dire, que les ministres de la prudence, pour réduire en pratique ce qu'elle prescrit par ses vues: La *Tempérance* regarde la modération que nous devons aporter à nos cupiditez, par raport à notre persone; elle donne des bornes aux plaisirs sensuels & peu réglez, pour en faire gouter de purs dans la sobriété. Artaxerxès Mnémon, obligé à fuir & pressé de la faim, ne trouva qu'un morceau de pain pour satisfaire à son besoin; il le trouva d'un gout exquis; & ce qu'il dit en cette 141. Notion de la temperance, de la Force, & de la Justice.

Digitized by Google

ocasion est devenu célèbre ; *De quel plaisir m'avoit privé jusqu'ici l'abondance de ma table !* c'est la mesure de la douceur que fait gouter en général la vertu de la tempérance. Il est bien plus facile de modérer l'apétit sensuel que de l'assouvir.

La Justice est le ministre de la Prudence, par raport à ce qui est du au prochain ; nous en avons parlé dans un Chapitre particulier, en montrant combien la Justice s'étendoit plus loin que l'on ne s'imagine d'ordinaire ; & qu'il est peu de devoirs de la simple charité, qui ne soient au même-tems des devoirs de Justice. La *Force* est la détermination & le courage qu'on doit former en soi, & dont on doit s'animer pour ne point céder aux obstacles qui s'oposeroient à ce qu'éxige de nous la Tempérance & la Justice ; nous en avons indiqué les motifs dans la suite de ce Traité. La pratique doit faire l'objet de nos soins, & l'étude la plus importante de notre vie.

CHA-

Digitized by Google

CHAPITRE XXIII.

Nécessité de la Religion naturéle pour fixer les principes & le bonheur de la Société civile.

§42. Régles de morale fixées par la Religion.

QUelques plausibles que puissent être les maximes répandues dans ce Traité, & quelque utilité qu'elles puissent avoir pour la douceur de la Société humaine; elles n'auront rien de fixe, & qui nous atache inébranlablement, sans la Religion.

§43. La raison y conduit.

On aura beau exalter les droits de la pure raison, j'ai montré coment on les doit faire valoir, & combien on en devoit être jaloux; mais c'est la raison même qui conduit nécessairement à la Religion, pour en faire la régle sure de notre conduite: Voici de quelle maniere.

Quoi que la seule raison nous rende palpables en général, les principes des mœurs qui contribuent à la douceur & à la paix que nous devons gouter & faire gouter aux autres dans la Société, il est vrai pourtant qu'elle ne sufit pas en certaines ocasions, pour nous convaincre que notre avantage

Digitized by Google

eſt toujours joint avec celui de la Société. Nous avons obſervé qu'il faut quelquefois nous priver d'un bien préſent, ou même eſſuier un mal certain pour ménager un bien à venir, & prévenir un mal quoique incertain.

544. La raiſon inſuffiſante ſans la Religion.

Or, coment faire gouter à un eſprit qui n'eſt capable que des choſes ſenſuéles, ou actuélement ſenſibles, le parti de quiter un bien préſent & déterminé, pour un bien à venir & indéterminé; un bien qui dans le moment même le touche vivement du coté de ſa cupidité, pour un bien qui ne le touche que foiblement du coté de ſa raiſon? Sera-t'il arété par les réproches de la conſcience, quand la Religion ne les ſuſcite pas? Par la crainte de la punition, quand la force ou l'autorité l'en mettent à couvert? Par le ſentiment de la honte & de la confuſion, quand il ſait dérober ſon crime à la conoiſſance d'autrui? Par les régles de l'humanité, quand il eſt déterminé à traiter les autres ſans ménagement pour ſe ſatisfaire lui-même? Par les principes de la prudence, quand la fantaiſie, ou l'humeur lui tiénent lieu de tous les motifs? Par le jugement des perſones judicieuſes & cen-

Digitized by Google

sées, quand la présomption lui fait préférer son jugement à celui du reste des hommes ? Il est peu d'esprits d'un caractére si outré ; mais il peut s'en trouver ; il s'en trouve quelquefois, & il doit même s'en trouver un grand nombre, si l'on oublie les principes de la Religion naturéle.

545. La Religion fournit seule des motifs éficaces de sagesse.

En éfet, que les principes & les Traitez de morale soient mille fois plus sensez encore, & plus démonstratifs qu'ils ne sauroient l'être, qu'est-ce qui obligera des esprits libertins de s'y rendre ? Si le reste du genre humain en adopte les maximes, en seront-ils moins disposez à les rejeter malgré le genre humain, & à faire des lumiéres mêmes du sens comun, la victime de leur orgueil & de leur présomption.

546. Et un frein aux passions.

Il paroît donc que sans la Religion il n'est point de frein assez ferme, qu'on puisse donner, ni aux saillies de l'imagination, ni à la présomption de l'esprit, ni à la source des passions, ni à la coruption du cœur ; sur tout en des ocasions particuliéres que chacun peut se rapeler mieux que je ne puis les exposer.

Mais une Providence suprême qui

Digitized by Google

préside à l'Univers ; une souveraine Justice qui destine & rend à chacun, ce qui lui est du ; une égale sagesse qui pénétre jusque dans les plus secrets replis du cœur, & dans les ressorts les plus cachez de l'Univers ; une puissance infinie qui sait éxécuter les ordres de la Justice & de la sagesse ; enfin, l'amas de toutes les perfections réunies dans un seul Etre supréme, à qui il ne coute pour entretenir tout dans l'ordre, que de le vouloir ; & qui ne peut manquer de le vouloir, ne pouvant se démentir lui-même : C'est à quoi l'impie & le présomptueux, le libertin & l'esprit fort ne peuvent échaper ; & s'ils prétendent se métre au dessus des régles de la Société dont les principes sont semez dans l'ame du reste des hommes, par l'auteur même de leur raison ; ils retombent nécessairement entre les mains du vengeur de la raison, qui saura faire plier sous la rigueur de sa Justice, celui qui s'est soulevé contre la douceur de sa conduite, dans le gouvernement de la Société humaine.

547. La morale ne suppose pas la Religion surnaturéle.

Cependant, dira-t'on, nous avons établi des principes de morale indépendament de la Religion ? Oui sans doute indépendament de la Religion

Digitized by Google

révélée, & de l'ordre surnaturel : Mais la nature même porte avec elle sa religion, que la raison ne sauroit méconnoitre, sans se détruire elle-même. Si elle ne tiroit sa source de la divinité, qui en maintient l'ordre & la régle ; que seroit la raison même, sinon un assemblage d'idées fortuites, qui ne sont pas plus capables de nous conduire, & de nous fixer ; qu'un tissu d'images vaines qui sont l'éfet des songes de la nuit, & des fantomes de l'imagination ?

548. La raison enferme nécessairement en soi la Religion.

Autant donc qu'il m'est impossible de regarder la raison comme une chimére, & le sens comun comme une extravagance ; autant m'est-il impossible de ne la pas regarder comme émanée d'un Dieu, qui par sa justice en vengera les droits, & qui par sa sagesse en éxige la pratique. Ainsi d'un coté, raison, vertu, conduite, droits de Société ; & d'un autre coté, vérité, justice, sagesse, puissance d'un Dieu vengeur des crimes, & rémunérateur des actions justes, sont des idées qui se tiénent si naturélement & si nécessairement les unes aux autres, que les unes ne peuvent subsister, là où les autres sont détruites. Or, c'est la liai-

Digitized by Google

ſon de ces idées là mêmes, par raport à la pratique, que nous apelons Religion naturéle.

Mais la Religion naturéle ſufit-elle ſeule ſans la révélation, pour les régles de la Société civile ? Afin de répondre, on doit conſidérer ces régles, ou dans ce qu'elles ont d'abſolument eſſentiel, ou dans ce qu'elles ont au deſſus de l'eſſentiel, & de plus parfait.

549. L'eſſentiel de la vertu indépendante de la révélation.

Par raport à l'eſſentiel, comme il a pu ſe faire que l'homme ſubſiſtât ſans une révélation miraculeuſe & ſurnaturéle, & qu'il n'a pu ſubſiſter ſans la raiſon, qui eſt elle-même la religion naturéle, ou qui y conduit néceſſairement; il faut avouer par conſéquent, que la révélation n'eſt pas abſolument néceſſaire pour établir les droits de la vertu purement morale, & de la Société humaine. Et c'eſt le fondement du reproche que ſaint Paul fait aux Gentils, qui *ayant connu Dieu par la lumiére purement naturéle, ne l'ont pas glorifié à proportion de ce qu'ils devoient après l'avoir connu.*

550. La perfection de la vertu vient de la révélation.

Pour ce qui regarde la perfection des régles de la Société civile, il paroitra qu'on en eſt redevable à la révélation & au Chriſtianiſme; quand on

Digitized by Google

Fera réfléxion à l'avantage que la Société humaine tire de l'Évangile : par raport à l'éclairciſſement de ſes principes, à la néteté de ſes régles, à la juſteſſe des aplications qu'il en faut faire pour les divers états de la vie, à la ſublimité des motifs qu'il nous fournit, à l'immenſité de l'intéreſt qu'il nous propoſe dans ce qu'il nous aprend touchant l'éternité de la récompenſe deſtinée aux vertus, & de la punition deſtinée aux crimes.

551. Les Nations qui ſuivent la révélation, ont une vertu plus ſublime.

Auſſi n'y a-t'il jamais eu de nations, ni de contrées où la raiſon ait été plus épurée, plus élevée, plus déployée, plus cultivée, plus proportionée à la ſublimité des plus vaſtes génies, & à la médiocrité des eſprits les plus communs, que dans les contrées & les nations où le Chriſtianiſme s'eſt établi.

552. L'Hiſtoire le montre.

L'hiſtoire nous met ſous les yeux, qu'il a donné à l'Univers un ſecours admirable & ſenſible, pour adoucir les mœurs, & même pour perfectioner la politeſſe. Ces avantages deviendront d'autant plus éficaces, qu'on s'aprochera, ou qu'on s'éloignera plus des principes du Chriſtianiſme : De maniére que là où ſe terminent les lumiéres de la raiſon, là comencent ſous un jour

Digitized by Google

plus clair celles de la révélation, pour soutenir & animer en tout la conduite des hommes, rectifier leur prudence, & fixer leur morale. C'eſt ſur quoi roule toute l'économie de la Société humaine, & des avantages qu'on y peut trouver pour vivre auſſi heureux, ou auſſi peu malheureux que le comporte notre condition mortéle.

Fin du Traité de la Société civile.

OBSER-

Digitized by Google

OBSERVATIONS

Sur la Morale de Ciceron dans son Traité des Ofices.

Ce qui s'y trouve de meilleur.

ON eſt ſi acoutumé à entendre combler d'éloges le Traité des Ofices de Cicéron, qu'il ſemble inutile de marquer par quel endroit il mérite le plus de louanges. Il en mérite également & infiniment par tout, ſelon quelques-uns : On peut inſiſter particuliérement ſur trois ou quatre conſidérations.

1° Le ſtile en eſt pur, élégant, concis, & dit beaucoup plus en ſa langue qu'on ne ſauroit dire en quelque langue que ce ſoit. Une des Traductions qu'on a le plus eſtimée en François, eſt celle de M. Dubois. Cependant il paroît en divers endroits, n'avoir pu ateindre ſon texte, qu'au ſecours d'une ſorte de Paraphraſe qui forme un ſens, où il ajoûte beaucoup

Digitized by Google

du sien ; témoin l'endroit qui fait la base & la division de l'ouvrage en général. Cicéron, l. 1. c. 5. dit que ce qu'il apéle *l'honêteté* peut se réduire à quatre chefs, dont voici les deux premiers : *aut in perspicaciâ veri sollertia quæ versatur, aut in hominum societate tuendâ, & rerum contractarum fide, &c.* Ce que le Traducteur rend ainsi, *ou dans cette perspicacité d'esprit qui fait chercher & découvrir la verité, & c'est ce qu'on apelle prudence ; ou dans ce qui va à maintenir les loix de la Société humaine, & la foi des conventions, & à rendre à chacun ce qui lui apartient, & c'est ce qui s'apéle justice, &c.*

De même quand Cicéron réduit la matiére des devoirs à deux autres chefs ; *unum quod pertinet ad finem bonorum ; alterum quod positum est in præceptis, quibus in omnes partes usus vitæ conformari possit :* ce que le Traducteur rend ainsi ; l'un va faire connoître ce que c'est que le bien & le mal (*quod pertinet ad finem bonorum*) l'autre comprend les préceptes particuliers qui regardent toutes les actions de la vie.

Digitized by Google

2° Les maximes de ce Traité paroissent venir de la raison la plus épurée, pour former des régles d'une probité éxacte; & elles tendent à inspirer aux hommes de la vénération pour leurs propres devoirs, & pour ceux qui les rempliſſent.

3° Cicéron a voulu renfermer tous les devoirs de l'homme, en raportant dans les trois Livres de ce Traité : 1° ce qui est honête ; 2° ce qui est utile ; 3° ce que sont l'honête & l'utile, dans la comparaison de l'un à l'autre, & dans leur raport mutuel.

4° Il donne un relief agréable & utile à son ouvrage par divers éxemples, dont il l'a semé, tirez la plupart des personnes de sa nation ; & qui par cet endroit intéressent, & instruisent plus sensiblement.

5° Comme il est plein de maximes judicieuses, & de réfléxions sensées, il ne serviroit à rien d'en citer ici des traits particuliers. Un des plus importans est celui, où il observe que la passion de dominer, (l. 1. c. 8.) est une source d'injustices ; il ajoûte sur l'éxemple de César, qu'on doit être en ce point d'autant plus sur ses gardes, que c'est le goût de ceux qui ont le plus

Digitized by Google

d'élévation d'esprit & de courage : *In maximis animis, splendidissimis què ingeniis, plerumque existunt imperii & gloriæ cupiditates.* Quelque spécieuse que paroisse cette morale, elle seroit incomparablement plus pure & plus utile ; si elle n'exposoit pas à confondre le courage avec l'orgueil, ou le desir de la gloire avec l'envie de dominer. Il n'est ni vrai courage, ni vraie gloire qu'à procurer du bonheur au genre humain : mais parce qu'il se trouve du courage & de la gloire, à vaincre ceux qui s'opposeroient à l'utilité comune ; la vertu n'en réprouve pas moins tout ce que l'ambition ou l'orgueil trouve de courage & de gloire à vaincre, si la victoire ne tend pas au bonheur de la Société. C'est là-dessus aussi que l'Evangile apéle *abominable* ce qui passe en général pour *grand & pour éclatant* devant les hommes : ceux-ci n'aïant pas atachè précisément la grandeur à la fin qu'elle doit se proposer ; mais à un moyen qui n'a rien que d'odieux, hors de la route qui doit conduire au véritable terme.

Digitized by Google

Ce qui y paroit de moins bon.

1° On ne trouve pas une suite de principes & de conséquences qui rendent assez sensibles la liaison des uns aux autres ; comme on semble aujourd'hui l'éxiger sur tout en France, pour conduire facilement & métodiquement l'esprit au point où l'on prétend le conduire. C'est ce que Cicéron semble lui-même reconoître ; quand après la division générale de la matiére des devoirs, qu'il réduit d'un coté aux préceptes qui regardent la pratique des mœurs, il dit que ce second point dépend du premier ; mais qu'on ne voit pas si bien comment il en dépend. Voici ses termes. *Præcepta.... quanquam pertinent ad finem bonorum, tamen id minùs apparet.* L. 1. c. 3. Le métier d'un aussi habile Philosophe, n'étoit-il pas de montrer de quelle maniére les conséquences tenoient au principe, & la pratique à la spéculation ? Cependant dans la suite de son ouvrage, il ne fait que marquer des préceptes, comme si c'étoit là son unique vue : (*præcepta*) *de quibus est nobis his libris explicandum.* De sorte

Digitized by Google

qu'il faut les recevoir avec soumission; sans écouter l'envie qui pouroit venir, de rechercher surquoi ils sont fondez, & en quoi on seroit inexcusable de ne s'y pas rendre.

2° Quelques-uns croiront que Cicéron a satisfait à tout, & au point particulier dont nous parlons, en établissant pour principe général de la morale & des devoirs, la Pure Raison, qu'il apéle, *Recta ratio* : mais c'est ce principe général, dont on souhaiteroit qu'il eût fait une explication plus particuliére; en faisant sentir 1° quel motif, ou quel intérêt nous avons de la suivre. 2° Comment & pourquoi la droite raison prescrit chacun des devoirs, dont on nous fait une sorte d'énumération. Il dit que la premiére partie qui concerne la matiére des devoirs, regarde la fin de tous les biens desirables : *unum quod pertinet ad finem bonorum omnium*. C'étoit donc là le centre de tout, où il faloit tout réduire, & sur quoi tout le reste devoit porter; puisque nous éprouvons par un sentiment invincible, & dont persone ne sauroit disconvenir, que la fin à laquelle tendent les hommes, est le premier mobile de

Digitized by Google

leur conduite. C'eſt ce qu'il ſemble que Cicéron avoit d'abord en vue, en propoſant pour la premiére diſcuſſion de ce qui touche les devoirs de l'homme, *la fin de tous les biens où l'on aſpire.* Voïci ſes paroles : *Omnis de officio duplex eſt quæſtio ; unum genus eſt quod pertinet ad finem bonorum omnium : alterum quod poſitum eſt in præceptis.* Mais quitant auſſi-tot un plan ſi intéreſſant & ſi judicieux, il avoue que la ſeconde partie de ſon ſujet ne paroît guéres tenir à la premiére, *præcepta... quanquam pertinent ad finem bonorum, tamen id minùs apparet.* Ne ſemble-t'il pas d'un homme qui parle d'après ce que les autres ont dit, ou de ce qu'il a lu ; & non d'après ce qu'il a pris ſoin de penſer & d'aprofondir lui-même. Il ne faloit pas néanmoins de profondes méditations pour découvrir & pour montrer aux autres, que rien ne tient plus intimement aux devoirs de la vie humaine, que la fin où tendent les hommes dans toute leur conduite ; puiſque ces devoirs mêmes ne ſont tels que par raport à cette fin, & qu'ils ceſſent d'être devoirs, dès-là qu'ils n'y conduiſent pas. Il auroit donc pu avoir des

Digitized by Google

idées plus précises & plus justes de la matiére ; & par là j'aurois peine à juger ce que disent plusieurs, & ce qu'avance en particulier son Traducteur M. Dubois ; que *Cicéron a été aussi grand Philosofe, que grand Orateur.* S'il est parvenu au suprême degré de la Philosofie de son tems, c'est donc qu'elle n'étoit qu'à un degré inférieur de ce qu'est aujourd'hui la nôtre ; au lieu que notre éloquence, certainement ne va point au dessus de celle que nous admirons dans la plupart des Oraisons de Cicéron.

Ce qui paroît le plus généralement défectueux dans le Traité des Ofices de Cicéron, sont des idées trop vagues qui ne marquent rien d'assez déterminé ; comme on le peut voir dans l'endroit même que je viens de citer, où, après avoir marqué deux parties dans ce qui regarde les devoirs, *de Officiis duplex quæstio* ; il donne pour la premiére, *quod pertinet ad finem bonorum.* Car quel sens bien formé ont ces derniers mots ? Monsieur Dubois les entend d'une façon, & je croirois qu'il faut les entendre d'une autre. Il les rend ainsi : *La premiére* (des deux parties,) *va faire conoître ce*

Digitized by Google

que c'est que le bien & le mal, &c. N'est-ce pas là préter un sens à Cicéron, plutôt que de rendre ses expressions ? Car dans le Latin où est-il parlé de *mal* ? & dans le françois qu'est-ce qui répond au mot *finem* qui paroît essentiel ? Aussi croirois-je volontiers que Cicéron a parlé ici, ou voulu parler *de la fin de tous les biens desirables à l'homme* ; c'est-à-dire du dernier de tous les biens où tous les autres tendent, autrement du *souverain bien*, qui est notre fin derniére ou universéle. Cependant avec ces deux interprétations, nous voilà en doute de ce qu'a voulu dire cet Oracle de l'Antiquité, dans une premiére & comme fondamentale proposition de ce Traité si fameux & si vanté. Certainement il mérite de l'être en plusieurs points : mais quand on le loue si universélement, on a un grand goût d'aplaudir à ce qu'on n'examine pas assez. On pouroit indiquer beaucoup d'endroits importans, qui sont aussi vagues & indéterminez que celui dont il s'agit. On dira peut-être que c'est le défaut de la langue latine ; & non de celui qui l'a parlée : C'est là-dessus que M. Dubois *reconoît qu'il a ajouté quelques mots qui ont paru né-*

ceſſaires dans la Traduction, pour mieux marquer les liaiſons, ou pour rendre la conſtruction plus complète : car au lieu que les conſtructions où on laiſſe quelque choſe à ſous-entendre, ſont des graces en latin ; ce ſont des défauts en notre Langue : Voilà une raiſon dont j'ai tâché de me contenter. Mais pour être pleinement ſatisfait, j'aurois demandé s'il eſt impoſſible d'exprimer en excélent Latin, le ſens de la Traduction de M. Dubois, ou de la mienne, qui forment deux ſens tout diférens. Ceux qui ont quelque uſage du Latin, ne trouveront pas la choſe impoſſible. Ce n'eſt donc pas l'expreſſion qui a manqué à Cicéron ; mais la préciſion & la juſteſſe, qui ſemble encore manquer ici par un autre endroit. En éfet, le premier membre de la diviſion ne fait apercevoir nulle opoſition avec le ſecond membre ; ce qui eſt, comme tout le monde ſait, contraire à la juſteſſe, & aux régles de la Logique : & c'eſt là-deſſus que Cicéron avoue que le raport d'opoſition entre l'un & l'autre ne paroît pas : *quanquam id minùs apparet :* Mais ç'eût éré à lui de le faire paroître, ou de n'en faire aucune mention.

Digitized by Google

Un autre défaut de justesse dans le plan de Ciceron, & qui semble encore moins excusable, c'est la division qu'il fait des trois parties de son Traité : savoir ; 1° L'honête ; 2° L'utile : 3°. Et la comparaison de l'un à l'autre ; sans donner précisément à entendre d'abord ce qu'il entend par *honête*. Son Traducteur, comme nous avons vu, l'interprète de ce que nous entendons comunément par la *pure raison* : mais outre que l'idée de la pure raison paroît s'étendre plus loin que celle *d'honête* ; c'est cette *pure raison* que chacun se fait souvent à sa guise dans la pratique, & dont même on se forme une idée peu fixe dans la spéculation. Ce qui semble encore de moins éxact, c'est que Ciceron confond *l'utile* avec *l'honête* ; n'entendant, comme le reconoît son Traducteur & son Panégiriste, *par le mot d'*UTILE, *que ce qui peut contribuer à rendre l'homme tel qu'il doit être, par son esprit & par son cœur.* Or ce qu'il doit être par son esprit & par son cœur, consiste purement dans les devoirs que prescrit l'honêteté. *Nam qui summum bonum instituit, id que suis commodis non honestate metitur, nec amicitiam colere possit, nec justitiam.*

Digitized by Google

Une autre division *des devoirs* qu'apporte Cicéron, ne paroît pas plus juste, & est encore moins intelligible, quand il les partage 1° en *devoirs parfaits*, qui sont du dernier dégré de rectitude; & 2° *En devoirs communs*, à quoi l'on se porte sous quelque raison plausible. J'avoue que même avec le secours de la Traduction; je ne vois clairement ni la pensée de l'Auteur, ni l'opposition des deux membres de cette division. Le Traducteur auroit pu utilement employer ici une des notes, dont il garnit le bas de chaque page de son Livre. Peut-être Cicéron veut-il parler ici des devoirs, ou des actions de vertu exercées les unes dans un dégré éminent, les autres dans un dégré médiocre: mais cela ne répondroit pas assez au Texte Latin: *medium autem officium id esse dicunt, quod cur factum sit, ratio probabilis reddi possit.* Et dans un sujet qui est d'un si grand usage, il auroit mieux valu que l'Auteur n'eût pas eu besoin d'un Comentaire, qui n'ateint encore sa pensée qu'avec incertitude.

Pour mieux conoître les devoirs, Cicéron dans le quatriéme Chapitre du premier Livre, remonte jusqu'aux

Digitized by Google

ſentimens que la nature a inſpirez à tous les animaux, & veut montrer que l'homme eſt le ſeul qui ſoit touché de la beauté de l'ordre. Pour être plus ſuſceptibles de ce motif, il faudroit être plus inſtruits que nous ne ſommes du ſentiment des bêtes, & de leur incapacité à être touchées de l'ordre : je ne crois pas que Cicéron eût là-deſſus plus de lumiéres que nous.

Dans le Chapitre cinquiéme il fait dériver *l'honêteté* de quatre vertus principales, que nous apelons comunément *Cardinales :* mais ne ſont-ce pas plutôt ces vertus qui dérivent de *l'honêteté ;* & n'eſt-ce pas même parce qu'elles ſont preſcrites par la pure raiſon (en quoi conſiſte l'honêteté) qu'elles ont le caractére de vertus ?

Ces idées vagues ſont peut-être la cauſe, que dans un même Chapitre, Cicéron parle de choſes qui ne paroiſſent pas toujours ſe tenir l'une à l'autre, & qui n'ont leur principal mérite, que par la grace de l'élocution.

Touchant les maximes particuliéres de cet ouvrage, il en eſt d'outrées comme celles-ci : *Que d'ataquer injuſtement qui que ce ſoit, par un mouvement de colére ou de quelque autre paſſion, c'eſt*

Digitized by Google

comme qui sauteroit à la gorge de son meilleur ami. On ne voit pas que cela se justifie éxactement, si ce n'est au sens des Stoïciens; qui trouvoient tous les péchez égaux. Cicéron donoit un peu dans leur opinion : mais elle n'en étoit pas plus vraie ; & elle ne peut guéres s'excuser que par l'équivoque du mot *égalité* ou *égal* ; apelant *égaux* des péchez, parce qu'il est *également vrai* qu'ils sont péchez ; ce qui n'empêche pas que l'un ne soit plus grief, & l'autre moins.

On pouroit raporter beaucoup d'autres observations, qui ne contriburoient pas à donner de l'esprit-métodique & précis de Ciceron dans le Traité des Ofices, une idée aussi avantageuse qu'il plaît à quelques-uns : mais le peu que j'en ai raporté, sufit pour faire envie d'examiner ce qu'on en doit penser. D'ailleurs il ne faut pas être trop libre, à trouver des choses défectueuses dans un Ecrivain d'une si haute réputation. Cependant les idées & les notions qu'il aporte, ressemblent un peu à celles qu'ont employé certains Philosophes de notre tems, & dont j'ai parlé au sujet de Monsieur

Digitized by Google

Crouzas dans le Traité des *Premiéres Véritez*, : ce ſont des mots ſpécieux qui ſemblent expliquer quelque choſe ; & quand on en veut tout-à-fait pénétrer le ſens, ils ſe trouvent auſſi indéterminez, & auſſi obſcurs que la choſe même à expliquer.

Digitized by Google

OBSERVATIONS

Sur le Livre de la Sageſſe, par Pierre le Charron, Chanoine & Théologal de Condom. *Edit. de Bourdeaux* 1601. *in* 8°.

Ce qui y paroît de meilleur.

I. IL n'eſt guéres d'ouvrage de Morale plus rempli que celui-ci, ni qui contiéne plus de choſes dans un moindre volume.

II. L'Auteur a poſſedé ſa matiére, & l'a tirée de ſon propre fonds, y mettant beaucoup de réfléxions particuliéres, donnant un tour ſingulier à celles qui ſont comunes, s'énonçant d'une maniére propre à faire penſer plus qu'il ne dit, & réveillant l'atention des Lecteurs, par la vivacité de ſes expreſſions; quelques uſées qu'elles comencent d'être; y aïant environ ſix vingts ans qu'il eſt écrit.

III. Il ne s'eſt point aſſervi aux ſentimens d'autrui, & n'a point fait dificulté de les contrarier, bien que com-

Digitized by Google

comunément reçues ; ſans exclure néanmoins ce qu'elles ont de ſolide & de plauſible.

IV. Son ouvrage diviſé en trois Livres, donne dans le premier des leçons aux hommes pour ſe conoître : dans le ſecond des régles générales pour ſe régler & ſe conduire en tout : dans le troiſiéme il donne des avis plus particuliers de ſageſſe & de conduite, par la métode des quatre vertus Cardinales.

Pour faire conoître l'homme, on le montre d'abord par ſes qualitez mépriſables ; vanité, foibleſſe, inconſtance, préſomption, &c. puis par les choſes dont il eſt compoſé ; telles que 1°. Le corps & ce qui en dépend, comme la beauté, la ſanté, &c. 2° Les ſens. 3°. L'ame humaine & ſes facultés, mémoire, volonté, paſſion, &c. 4°. La vie dont il jouit. 5°. La diverſité qui ſe trouve parmi les hommes dans leurs tempéramens, leur capacité, leurs états & ſituations, de Princes, de Magiſtrats, de Péres ; de nobleſſe ou de crédit, de ſience, ou de richeſſes, &c.

Le ſecond Livre traite de l'afranchiſſement des erreurs & des vices ;

Digitized by Google

de la liberté du jugement, & de la volonté, du réglement des plaisirs, de l'égalité & modération dans l'une & dans l'autre fortune durant la vie & à la mort; du soin de se conformer aux coutumes, aux inclinations, à la disposition de ceux avec qui l'on vit.

Le troisiéme Livre montre la pratique de chacune des quatre vertus Cardinales, à comencer par la *Prudence*. L'Auteur insiste sur la Prudence politique du gouvernement. Il regarde la justice de l'homme. 1°. Par raport à soi-même. 2°. Par raport à autrui, à quoi il raporte la charité, l'amitié, la vérité, la flaterie, la reconoissance: puis ce qui regarde les dispositions particuliéres où l'on se trouve mutuélement les uns par raport aux autres, dans une Ville, dans une famille &c. Il montre en parlant de la Force, coment elle fait soutenir les peines qu'il apéle extérieures; éxil, perte de biens, d'honneur, d'amis &c. 2°. Les peines intérieures; comme tristesse, crainte, colére, haine, jalousie. Sur ce qui regarde la *Tempérance*, il expose le besoin de modérer les sentimens du plaisir dans la prospérité, dans l'usage des alimens, des

Digitized by Google

vétemens, dans le succès & la réputation, &c. Ce plan d'ouvrage comme on voit, suivi & lié dans ses parties & dans son tout, satisfait l'esprit.

Marquant le besoin de se connoître soi-même : „ Celui, dit-il, qui remarque jusqu'où l'a emporté l'excès & la “ fiévre de sa colére, en verra mieux “ la laideur, que dans tout ce qu'en “ disent Aristote & Platon. „ Il en “ est ainsi des autres passions: en obser- “ vant les ocasions frivoles qui nous “ ont agité, & les repentirs qui les “ ont suivis, nous serons mieux pré- “ parez aux événemens à venir : Par “ là *on se contiendra en son rang; on ne heurtera personne, on n'entreprendra choses qui passent ses forces; faute d'y penser, nous donons du nez en terre, retombant en même faute*; nous *faisons les sots à nos dépens : du moins faut-il quelque intelligence à remarquer son ignorance : Il faut pousser à une porte, pour savoir qu'elle nous est close. .... De ce que chacun pense être suffisament entendu, signifie que chacun n'y entend rien du tout.*

Sa pensée n'est pas moins solide & ingénieuse; quand il observe qu'on

n'aquiert pas la conoiſſance de ſoi-même *par quelque acte ſinguiier* qui ſera *un coup de fortune*. On n'eſtime pas la grandeur d'une Riviére par un ſubit débordement des prochains torrens... *Le vent des ocaſions & accidens nous emporte ; ſouvent l'on eſt pouſſé à bien faire, par le vice même.* Un homme ſortant de la maiſon pour aller *au Public, il va jouer une farce : ne vous arétez pas là : ce n'eſt pas lui, c'eſt tout un autre.* Ainſi l'homme eſt-il très dificile à conoître.

Rien n'eſt plus rempli de ſens ni plus profitable que les réflexions ſur la faculté de *l'Imagination : c'eſt là que loge l'opinion, qui eſt vain & crud jugement des choſes, tiré des ſens extérieurs, & du bruit vulgaire ; n'arivant jamais juſqu'à l'entendement pour y être examiné, cuit, & élaboré, & en être fait raiſon, qui eſt un vrai jugement des choſes.* Par là, dit ailleurs notre Auteur, c'eſt foibleſſe & ſotiſe de ſe laiſſer mener comme les bêtes ; croire & recevoir toutes impreſſions.

Rien de plus-d'uſage encore que ſa penſée ſur la ſanté : » ſans elle la vie » eſt injurieuſe, & le mérite même » s'évanouit. Quel ſecours aportera

la ſageſſe au plus grand homme s'il « eſt frapé du haut mal, ou d'apoplé- « xie ? La ſanté eſt un don de natu- « re ; mais elle ſe conſerve fort par « ſobrieté, exercice modéré, éloigne- « ment de triſteſſe & de toute paſſion « vive, &c. «

L'activité des paſſions en général eſt bien marquée par ces traits. »Quand les parties du Corps, où elle eſt en- « cloſe, ne l'ocupent qu'à proportion « de leur capacité, & pour leur droit « uſage ; ſes éfets ſont doux, benins, « bien-réglez : mais, quand elles « prennent plus de mouvement & de « chaleur qu'il ne leur en faut, elles s'al- « térent, & deviennent domageables ; « comme les rayons du Soleil qui va- « gants à leur naturel liberté, échau- « ffent & fomentent avec douceur : « mais s'ils ſont recueillis dans un « verre ardent ; ils brûlent ce qu'ils « avoient coutume de nourir & de vi- « vifier. «

Les réfléxions naïves ſur la briéve- té de la vie, ſerviroient à prendre ſenſément notre parti ſur ce point, ſi nous nous faiſions raiſon de nous- mêmes. Tous ſe plaignent de la brié- « veté de la vie. Que ſerviroit-elle plus «

Digitized by Google

» plus longue: pour simplement vivre,
» manger, boire, voir ce monde. Nous
avons tout vu & gouté en peu de tems;
» le sachant, le vouloir toujours reco-
» mencer; à quoi bon cela? Qui ne se
» saouleroit de faire toujours la même
» chose? Du moins est-il superflu. Pour-
» quoi donc la vie? pour y aprendre
» & parvenir à plus ample vertu? O
» les bonnes gens que nous sommes!
» Qui ne nous conoîtroit! Nous mé-
» nageons très mal ce qu'on nous bail-
» le, l'employant à vanité & inutili-
» té, & même à malice & au vice;
» & puis nous allons crier qu'on ne
» nous en baille pas assez: que sert cet
» amas de sience & d'expérience,
» puis qu'il faut enfin déloger; & dé-
» logeant, oublier & perdre tout, ou
» bien mieux savoir tout. L'homme
» n'a point son pareil à mal employer
» sa vie, en ingratitude, intempéran-
» ce; &c. Je demandois à quoi ser-
» viroit une longue vie? Et je dis
» maintenant, quels maux au monde,
» si la vie étoit fort longue! puisque
» la briéveté qui lui coupe le chemin,
» & l'incertitude qui ôte tout coura-
» ge, ne le peut aréter. Il craint, se
» sentant mortel, & ne peut se tenir

Digitized by Google

de convoiter & d'entreprendre, « comme s'il étoit immortel. «

Parmi les régles générales de la Sageſſe, l'Auteur inſiſte ſur le beſoin de ſe former ſoi-même à un train de vie, & à un état auquel on ſoit propre, & dont le naturel de chaque *particulier* s'acomode volontiers. La ſageſſe, ajoûte-t'il, eſt un maniment doux & réglé de notre ame, ſe conduiſant avec meſure & proportion : Car, aler contre ſon naturel : c'eſt dit-il, *tenter Dieu, cracher contre le Ciel, ſe tailler de la beſogne, pour ne la pouvoir faire.* Cette maxime ſi importante & d'un uſage ſi fréquent, eſt celle qu'un Auteur exprimoit en termes plus convenables au goût de notre tems ; quand » il diſoit : Le plus haut point de la » ſageſſe humaine, eſt de conoître ſon » fort, pour le faire valoir; de conoî» tre ſon foible pour le ménager.

Au ſujet des quatre vertus Cardinales, Charron dit des choſes comunes pour le fonds : mais il s'y trouve des maximes & des régles particuliérement utiles ; par exemple : Qu'il faut déteſter ces paroles tiraniques qui diſpenſent les Souverains de toutes Loix & obligations. *Que leur équité eſt la*

Digitized by Google

force ; & leur devoir est leur pouvoir : il faut, dit-il, *leur opposer ces autres cas. Que la plus grande puissance doit être la plus étroite bride, que le Prince doit être le premier juste de son Etat*, pour faire garder & maintenir la justice aux autres ; *qu'il est installé pour cela, chassant & abolissant ce vilain & pernicieux métier de plaiderie, qui est un légitime & honorable brigandage ; évitant la multiplicité des Loix & Ordonances : témoignage de République malade*, comme dit Tacite, *corruptissima Republica, plurimas leges.*

On manque souvent à bien distinguer la force & la *Tempérance* ; l'une & l'autre de ces vertus aïant pour objet de résister au vice : Charron les distingue, atachant l'exercice de l'une à l'adversité ; & la fonction de l'autre, à la prospérité. La Tempérance a donc pour objet propre la modération à l'égard du plaisir & de la volupté : y retranchant la superfluité *étrangére*, & y réglant le besoin naturel : C'est » *le frein de notre ame*, & l'instrument » propre à écumer les bouillons qui » s'élevent par la chaleur du sang ; afin » de contenir l'ame, une & égale à la » raison ; & que loin de s'acomoder aux

aux objets sensibles, elle s'acomode « & les fasse servir à soi. «

Les morceaux que nous venons de détacher du total de l'ouvrage de Charon, ne devroient pas mériter plus d'atention, que les matériaux d'un édifice, où elles ont un prix singulier dans l'ordre & le rang qu'elles y tiénent, dans l'aspect & l'économie qu'elles y forment. Cependant (malgré l'impossibilité de les raporter ici toutes avec leur beauté) ce qu'elles ont de sens & de solidité en elles-mêmes, de finesse & de nouveauté dans leur tour, de vif & de sensible dans leur expression, fait juger que l'ouvrage est aussi heureux dans son éxécution, qu'il a paru estimable dans le plan général que nous en avons raporté d'abord.

Ce qui s'y trouve de moins parfait.

Aïant voulu renfermer dans son Livre ce qu'on a coutume de raporter aux Traitez ordinaires de Morale, il y parle aussi de beaucoup de choses, qui regardent plus une spéculation stérile qu'une pratique ordinaire : comme ce qu'il raporte de la diférence qui

eſt entre les hommes par la diverſité des Régions ; dont les uns ſont Septentrionaux, les autres Méridionaux, & les troiſiémes tempérez : attribuant aux premiers d'être grands & hauts, pituiteux, ſanguins, blancs, ſociables, &c. aux derniers d'être petits, mélancoliques, froids, ſolitaires, &c. Outre que la vérité n'eſt pas toujours éxacte dans ces prétendues diférences générales, comme on le voit dans les Lapons, peuples les plus Septentrionaux : car au lieu d'être les plus grands de tous les hommes, ſelon la maxime de notre Auteur, ils ſont inconteſtablement les plus petits ; tandis que parmi les Peuples Méridionaux, ils ſe trouvent des hommes de très grande taille : outre, dis-je, que la vérité ſe trouve peu, dans ce qu'on atribue de qualitez trop généralement, aux divers caractéres des hommes ; ces ſortes de réfléxions ne ménent à rien, par raport à la conduite de la vie. Ce défaut paroît comun à pluſieurs Traitez de Morale. Les Auteurs ſemblent craindre que terre ne leur manque, s'ils ſe bornoient à marquer, ce qui forme la régularité ou la perfection des mœurs. Ils en doivent aporter des motifs inté-

Digitized by Google

preſſans, ſenſibles, propres à réveiller les ſentimens les plus intimes de notre ame, & pour ainſi dire, l'inſtinct ſecret de notre raiſon vers la ſageſſe & la vertu, qui ſeules contribuent à notre véritable bonheur.

C'eſt un avis, dont pouroient en particulier profiter les Prédicateurs, qui ſont, pour ainſi dire, les auteurs d'autant de petits Traitez de Morale, qu'ils font de Sermons. Ils s'arêtent plus quelquefois à décrire les vices, qu'à les faire fuir. Je ſais qu'on dit que, c'eſt avoir fait aimer la vertu & haïr le vice, d'expoſer la nature de l'une & de l'autre : mais je ſais auſſi, que ſouvent l'expoſition atache plus l'eſprit, que la choſe expoſée ; & que l'image d'un monſtre divertit quelquefois, ſans qu'on penſe à le craindre ou à l'éviter : c'eſt un article, ſur lequel nous inſiſterons dans le Traité pratique & Philoſofique d'Eloquence.

L'ouvrage de Charron ne laiſſe pas en beaucoup d'endroits de tendre à la pratique ; & même plus que d'autres : mais les moyens qu'il indique pour y venir, ne ſont pas toujours aſſez détaillez, ni expoſez ſous un jour,

Digitized by Google

qui excite à les pratiquer. Que servent des remédes qui sont aussi incomodes, ou aussi dificiles que le mal? Ainsi, quand on a donné pour remède à la jalousie d'un mari, à l'égard de sa femme, de se souvenir que les *plus grands & galants hommes* sont tombez en ce malheur, sans qu'ils en aient fait aucun bruit; je ne crois pas que les exemples citez ici de Luculle, César, Pompée, Caton, & Auguste, fassent une grande impression d'adoucissement, sur un esprit jaloux. Les remédes que notre Auteur indique contre la colére, ne semblent guéres plus éficaces. Quand elle veut naître en nous, dit-on ici, il faut aréter & tenir son corps en paix & repos; *sans mouvement & agitation, laquelle échauffe le sang & les humeurs, & se tenir en silence & solitude.* Cela ressemble fort au secret qu'on donnoit à un homme pour le desacoutumer de bégayer: cela ne consiste proprement qu'à une chose, lui disoit-on, à laquelle vous n'avez qu'à vous fixer: Qu'est-ce donc? C'est *de prononcer distinctement vos paroles, & chacune l'une aprés l'autre.* C'est de ce goût, qu'est encore le remède cité par notre Auteur, d'après un

Digitized by Google

ancien, qui conseilloit à Auguste de ne point se mettre en colére, qu'il n'eût dit son *Alfabet*. Quand on sera en état d'emploïer le remède, on sera par avance guéri du mal. Les moyens de précaution qu'indique l'Auteur, sont plus judicieux, & les seuls qui soient proprement d'usage; c'est d'écarter avec soin les causes & les ocasions de la colére. D'ailleurs, cette passion en particulier, n'a guéres d'autres remédes, que ceux qui sont comuns à toutes les passions, & que nous avons indiquées au Traité de la *Société Civile* : savoir, d'un coté, l'atention de notre esprit à conoître par l'expérience même, combien elles sont contraires à notre repos; & d'un autre coté, le soin de les combatre dans leurs comencemens, & dans les ocasions légéres où nous sommes maîtres de les réprimer. C'est peut-être à une régle si simple qu'on pouroit réduire la pratique essentiéle de toute la Morale : mais si on en demeuroit à l'essentiel les Livres seroient trop courts. Les Ecrivains sont bien-aise de discourir, & les Lecteurs de s'amuser.

La passion en général ne paroit pas assez bien définie par notre Auteur :

un mouvement de l'ame en sa partie sensitive, lequel se fait, ou afin de suivre ce que l'ame pense lui être bon, ou pour fuir ce qu'elle pense lui être mauvais. 1° Il est des passions douces; toute passion n'est donc pas un *mouvement violent*, 2° On n'entend pas trop ce que l'Auteur avec le comun des Philosophes entend par la partie *sensitive de l'ame*: car une ame spirituéle ne pouvant avoir de partie, cette partie sensitive ne sauroit être autre chose, que l'ame, en tant qu'elle se porte aux objets corporels & sensibles. Or il peut y avoir des passions vers des objets spirituels; comme seroient des desirs, & des goûts outrez pour les siences spéculatives. 3° Dans un grand besoin de manger, l'ame est dans un mouvement violent en sa partie sensitive, pour suivre ce qu'elle pense lui être bon: Cependant cela ne s'apéle point passion, & ne passe point pour l'être. Cela feroit juger que la définition de ce qu'on entend comunément par le mot de passion en général, est plus éxacte au Traité de la *Société Civile* nomb. 38. où elle est définie: *un mouvement de l'ame indélibéré & improuvé par la raison.*

Digitized by Google

D'autres régles ou moyens de sageſſe ſont encore trop vagues, & par là trop peu éficaces dans le Livre de Charron : comme de ſe *garantir des erreurs comunes.* N'auroit-il pas été à propos pour intéreſſer davantage à la pratique, de faire ſentir coment ces erreurs contribuent véritablement à notre malheur, afin de détruire la maxime : *Qu'une douce erreur vaut mieux, qu'une triſte vérité* ; ou ſelon d'autres, *qu'il vaut mieux errer avec le grand nombre, dont on s'acomode, que de ſuivre la vérité avec quelques gens qui importunent?* N'auroit-il pas encore été à propos de donner des éxemples de ces erreurs comunes, qui nuiſent au repos & à la tranquilité de l'ame? Dire indiféramment & en général, que le grand nombre ſe trompe ; cela eſt bien-tôt dit : mais c'eſt ce qui ne ſe vérifie pas ſi-tôt ; c'eſt même ce qui eſt évidament contraire à un autre ſorte de proverbe également reçu : *Que la voix du peuple eſt la voix de Dieu.* Ces maximes triviales ſont peu dignes d'un Philoſophe, à les regarder dans leur préciſion ; puis qu'elles ne ſe juſtifient qu'avec diverſes exceptions, comme on l'a montré

(*Traité des premieres vérités* nombre 79.)

Autres maximes trop vagues : *conserver une pleine liberté d'esprit & de volonté ; qu'on se comporter modérément dans la prospérité & l'adversité : se conduire prudemment dans les afaires ; s'acquérir un vrai repos d'esprit.*

Tout cela est fort beau & fort vrai : mais si l'on ne donne des moyens pour y parvenir, cela reviendra à la maniére d'opiner qu'on attribue à un Picard judicieux : dans la délibération d'une afaire épineuse & délicate, il se fit préter silence, pour conclure gravement ; que dans les conjonctures importantes où l'on se trouvoit, *il faloit faire ce qu'il faloit faire, & ne pas faire ce qui ne convenoit pas.*

Ces discours vagues ne laissent pas d'être vrais ; mais à force de vérité, ils deviénent une spéculation stérile. Ce défaut paroît encore plus sensible dans ce que dit l'Auteur, pour la consolation de ceux qui craignent la mort: Que c'est une pure *opinion & erreur populaire : Nous nous en fions au vulgaire inconsidéré, & nous en mécroyons la sagesse. qui nous enseigne que c'est l'afranchissement de tous les maux... ja-*

mais la mort présente ne fit mal à personne, & aucun de ceux qui l'ont essayée ne s'en est plaint. Pareil raisonnement est assez propre à vérifier ce qu'a dit quelqu'un : Qu'il y avoit encore bien loin de certaine Philosophie, à la raison & au sens commun.

Parmi les moyens pour arriver à la sagesse, notre Auteur met judicieusement la vraie pieté. Il insiste sur la maxime, qu'à l'égard des particularitez de la créance, *il faut d'une douce soumission s'en remétre entiérement à ce que l'Eglise en a de tout tems, & universélement tenu & tient, sans s'embrouiller en aucune nouveauté ou opinion tirée & particuliére... Si la Religion étoit du ressort humain, sans être engagée, elle seroit bien plus facilement, mais moins surement prise.*

De même encore quand il dit, que *toute superstition & défaut en Religion, vient de ce qu'on n'estime pas assez Dieu. Nous le ravalons à nous. Nous jugeons de lui selon nous; nous l'affublons de nos humeurs, &c.* Mais au milieu de ces pensées qui ont un sens très juste, ne pourroit-on point leur en trouver un autre dans l'endroit, où Charon parlant de la probité, qu'il apéle, selon

le ſtile de ſon tems, *l'prud'homie*, il condamne ceux qui veulent que la *probité ſuive & ſerve à la Religion, ne reconoiſſant autre prud'homie, que celle qui ſe remue par le reſſort de la Religion.* Une probité ſans Religion, ſeroit une probité ſans rapport à la Divinité, & indépendante de la Loi de Dieu. Or, quel fondement inébranlable pouroit avoir cette probité? ou quelle reſſource n'auroit pas le crime oposé à la probité, dans les ſcélerats hipocrites, s'il n'y avoit un Dieu vangeur des déſordres les plus ſecrets? Ainſi, à qui entend bien ce que c'eſt que Religion, le problême proposé dans la même page 369. doit paroître tenir de l'impieté: ſavoir, *lequel vaut mieux de Religion ou de prud'homie*, puis qu'il ne peut y avoir de vraie Religion ſans probité, ni à parler juſte, nulle vraie probité ſans Religion. L'Auteur de la ſorte, au ſujet de la Religion & de la pieté, avance des choſes peu judicieuſes, au jugement même de la pure & de la ſaine Philoſofie; d'autant plus qu'il paroît, ſoit par afectation ou autrement, ſe contredire ſur cet article en divers points: comme en cet endroit même, en parlant

Digitized by Google

de ceux *qui ne se soucient que de Religion* : Il met sur leur compte *les éxécrables méchancetez qu'a produit le zéle de Religion.* Le zéle de Religion qui produit des méchancetez, ne convient en rien à *ceux qui ne se soucient que de Religion* : comme le zéle de la vérité ne convient en rien, à ceux qui proférent d'éxécrables impostures. Ainsi il n'entend pas trop ce qu'il dit, quand il veut une vraie prud'homie, & une vraie Religion *mariées ensemble ; & que chacune se soutiene sans l'aide de l'autre, & agisse par son propre ressort.* Il n'est ressort plus sur, & plus éficace de la probité, qu'une vraie piété dans un esprit judicieux & sensé. Ce sont de pareilles maximes qui rendirent l'ouvrage de Charron suspect en son tems, & qui firent apeler l'Auteur, par quelques-uns le *Général des esprits forts.* Il montre certainement de la force d'esprit en beaucoup d'endroits de son Livre : mais il n'y montre guéres moins de foiblesse de raisonement dans les endroits, où il parle de la Religion selon ses principes, & non selon les principes de la Religion même.

Digitized by Google

OBSERVATIONS

Sur le Traité de Morale, *par Pierre Silvain Regis, in 4° 1690.*

Ce qui y paroit de meilleur.

I. POur renfermer tout ce qui peut regarder la Morale, on considére ici les devoirs de l'homme, 1° par raport à ce qu'il est dans l'ordre de la nature, où il a pour loi sa propre raison; 2° dans l'ordre civil où il est soumis aux loix de ses Supérieurs, 3° dans l'état du Christianisme où il obéit aux Loix de Jesus-Christ.

II. Pour mettre de l'enchainement dans les parties de son Ouvrage, voici comme l'Auteur s'y prend. L'homme regardé dans l'ordre de la nature, travaille à sa propre conservation; & en le faisant, il travaille aussi à celle des autres; d'où résulte la nécessité d'aimer Dieu, source des biens qu'il conserve, en s'aimant soi-même avec le prochain.

III. La nécessité d'aimer le pro-

Digitized by Google

chain, a obligé les hommes de céder des droits particuliers pour établir la paix entre eux; ce qui a produit les devoirs réciproques des hommes, & l'obligation de travailler à la gloire de Dieu, Auteur de ces Loix : en sorte que l'homme doit s'aimer pour la gloire de Dieu.

IV. La nécessité des Loix civiles est établie au second Livre par des preuves plus sensibles; en montrant qu'elles sont le seul moyen, pour obliger les hommes à garder les Loix naturéles; d'où naissent les régles de la Société, soit dans les états, soit dans les familles.

V. Le troisiéme Livre regarde les Loix divines : on y parle du Décalogue dans l'ancienne Aliance, & de l'autorité du Messie dans la nouvéle Aliance, ce qui nous oblige de croire en lui.

VI. M. Regis établit d'abord qu'il est impossible de rien aimer que par raport à soi; L'amour, dit-il, n'étant qu'un mouvement de l'ame qui nous unit à ce qui nous convient; & rien ne nous convenant plus que l'union de l'esprit avec le corps.

VII. Il veut montrer ensuite com-

Digitized by Google

ment & pourquoi on ne s'aime pas toujours comme on doit, faute d'aimer ce qui convient.

VIII. Il observe judicieusement, p. 407. que ce qu'on apéle *apétit*, n'est que l'amour propre. L'amour propre éclairé s'apéle *apétit raisonable*; son objet s'apéle *les biens spirituels*: par là on l'atribue à la partie supérieure de l'ame : L'amour propre, aveugle ou ignorant, s'apéle *apétit sensitif* ou *concupiscible* ; son objet s'apéle *les biens corporels* ou sensibles ; par là on l'atribue à la *partie inférieure* de l'ame: l'un a pour loi la raison ; l'autre a pour loi, la chair, ou la concupiscence.

IX. L'Auteur ayant marqué qu'on aime Dieu nécessairement du même amour, dont nous nous aimons nous-mêmes en aimant chaque chose qui nous paroit bonne ; il demande comment on peut & l'on doit aimer Dieu d'un *amour de choix* : c'est-à-dire, comment en quelque sorte on peut se dispenser de l'aimer ? A quoi il répond que nous l'aimons d'un amour de choix, lorsque pouvant l'aimer comme Auteur simplement des biens *aparens*, nous ne l'aimons que comme Auteur des

Digitized by Google

biens véritables. M. Régis, comme je crois, entend ici par *biens aparens*, ceux qui ne contribuent pas à une satisfaction solide & durable; & en ce cas, sa pensée vraie pour le fond, pouroit être plus dévelopée; c'est la même que j'expose dans son jour, *Traité de la Société civile*, l. 1. c. 4. dans la Question, *Pourquoi tous les hommes aspirant à un bonheur qui dépend d'eux-mêmes, tous ne l'obtiénent pourtant pas.*

X. A cela revient encore ce que dit M. Régis, p. 410. » & qui mérite « d'être retenu; que pour aquérir l'a- « mour de Dieu, il faut se rapeler sou- « vent, que Dieu ne nous commande « rien qui ne nous soit véritablement « avantageux. «

XI. Ce que dit l'Auteur p. 436. sur le moyen d'aquérir & d'éxercer la *prudence*, mérite de l'atention par rapport à la pratique. 1° Bien délibérer, 2° Bien résoudre, 3° Être ferme dans l'éxécution. Pour bien délibérer, il faut éviter la précipitation; conoître les persones avec qui l'on a afaire, & la valeur des choses dont on traite; prendre conseil; n'avoir ni trop, ni trop peu de confiance à ceux qu'il faut

Digitized by Google

faire entrer dans nos vues. L'Auteur auroit rendu l'avis plus utile, en donnant un moyen de tenir ce juste milieu. Un autre avis qu'il donne est plus d'usage : Se bien souvenir du passé pour régler l'avenir. Il marque encore, de ne pas tant se fier à son industrie, qu'on ne donne quelque chose à la fortune. Ce dernier avis seroit encore plus précis, & plus convenable aux usages de la vie ; en disant qu'*il faut faire de notre mieux, & ne compter sur rien* : ou selon le tour que donnoit à cette pensée saint Ignace de Loyola, d'une maniere également ingénieuse & solide, utile & chretiéne : *travailler aux affaires, comme si le succès dépendoit uniquement de nous ; & en attendre le succès de la providence comme si le succès ne dépendoit nullement de nous.*

XII. L'Auteur p. 440. ajoute judicieusement à la définition ordinaire de la vertu apelée *la force*, le mot *avec utilité* qui y est trés important : disant, » que c'est une fermeté d'ame » qui fait soufrir ou repousser *en vue de l'utilité, les choses difficiles.* « Elle supose donc une conoissance des maux qu'il faut subir, & de l'utilité qui en doit revenir. Par là elle est distinguée de

de la témérité, & de l'aveugle impétuosité de ceux qui osent tout entreprendre : cette vertu selon divers regards, prend divers noms : comme *magnanimité, constance, patience,* &c.

XIII. Parmi les moyens qu'il indique, p. 442. pour exciter en nous la *force* de soutenir les douleurs ; le plus plausible est, » que les douleurs en nous détachant de la vie, nous rendent moins haïssable la mort, qui « est le mal inévitable & le comble des « autres. « Si ce moyen n'est pas au goût des gens sensuels, les autres que suggére l'Auteur le seront encore moins : » Savoir que les douleurs « sont des maux nécessaires à l'humanité, & que quand elles seront passées, on en aura plus de satisfaction:« Cela rapéle l'idée du remède *de se faire crever un œil pour mieux voir de l'autre* : Le véritable motif de la *force* dans le pur sistême de l'humanité, est celui d'Horace : *Durum, sed levius fit patientiâ, quicquid corrigere est nefas* ; & le seul motif solide, se tire du Christianisme, qui fait mettre à profit pour le Ciel, les épreuves où nous passons sur la terre.

Digitized by Google

II.

Ce qui y est de moins bon.

I. Quoique les parties de ce Livre soient liées dans la pensée de l'Auteur, leur liaison & leur dépendance mutuéle, pouroit & devroit ce semble paroître davantage aux lecteurs, qui n'aperçoivent pas comment l'une dépend de l'autre, & comment elles servent à se soutenir mutuélement.

II. Ce défaut vient peut-être de ce que l'Auteur ne donne pas d'abord à entendre, ce que c'est que *la Morale* qu'il se propose de traiter; pour y rapeler & y réunir toutes les parties de son ouvrage. Il le commence par l'importance de se conoître soi-même: Ceux qui n'ont pas encore une idée nette de la morale, se demandent ce que fait à la morale le soin de se conoitre soi-même? Il étoit facile & il étoit à propos de les contenter.

III. Il supose ce qui est très vrai, que l'homme doit raporter ses actions à la fin derniére, qui est la gloire de Dieu: mais cette vérité inconteſtable, est bien relevée pour ceux qui ne sont

Digitized by Google

pas déja versez dans la sience des mœurs. Il semble que quand on veut conduire notre esprit par degrès à une fin excélente, il est bon de comencer par les degrés qui sont le plus à notre portée.

IV. La définition qu'il donne en général *de la Morale*, page 404. est vraie : *l'art de bien vivre*, ou *l'art de vivre honétement* : mais elle paroît être trop vague ; l'expression de *bien vivre*, pouvant s'apliquer au sens phisique aussi bien qu'au sens moral ; & *vivre honétement* pouvant signifier simplement vivre avec politesse, civilité, régularité extérieure. D'ailleurs la définition n'est pas aussi intéressante qu'elle doit être ; ne faisant pas regarder la sience de la Morale, comme celle qui nous conduit au bonheur que nous pouvons obtenir en cette vie, par le moyen de la vertu.

V. Quoi qu'un Auteur puisse faire entrer ce qu'il lui plaît dans l'enceinte de son dessein, quelques-uns trouveront que c'est trop embrasser, que de faire entrer ici les Loix & l'institution de l'Ancien & du Nouveau Testament : ce qui semble regarder plutôt la Théologie que la simple Morale ;

Digitized by Google

d'autant plus qu'à ceux qui ne seroient pas déja persuadez de la vérité de notre Religion, il faudroit la leur avoir prouvée, avant que de venir au détail de sa morale.

VI. Je ne sais comment l'Auteur p. 401. a daigné discuter la question puérile des écoles, *si la Morale est science ou art.*

VII. Selon M. Régis, p. 403. les hommes ne peuvent ignorer que Dieu leur a imposé une nécessité absolue, de contribuer de tout leur possible à la conservation de leur être. Il ne distingue point si cette *impossibilité d'ignorance*, est dans les premiers principes de la Loi naturele, ou dans les conséquences qui s'en tirent.

L'Auteur définit l'amour, p. 404. *un mouvement de l'ame qui nous unit à ce qui nous convient.* Quoique la définition soit vraie en un sens, elle est embarassée : Car 1° suis-je uni à tout ce que j'aime ? Si j'aime un Cheval qui m'est utile ; suis-je pour cela uni à un Cheval ? 2° Uni à ce *qui nous convient*, ces mots semblent inutiles ; car dès que l'ame se porte, se ment vers un objet, c'est toujours ce qui lui convient : d'où il semble que l'amour se-

Digitized by Google

roit plus utilement défini par ces mots simples, *un mouvement de l'ame vers son objet.* Par là *objet de l'amour*, ou *objet auquel l'ame se porte*, ou *objet convenable*, ou *objet qui est un bien, & qui est bon pour l'ame* : tout cela est même chose ; cette réflexion prévient ou éclaircit bien des difficultez.

VIII. En particulier elle pouvoit épargner à M. Regis les frais d'une preuve embarassée, qu'il aporte p. 404. pour montrer qu'il est impossible d'aimer rien que par raport à soi ; Voici sa preuve. *Comme rien ne nous convient plus que l'union de l'esprit avec le corps, qui est*, dit-il, *l'essence de l'homme, il répugne que nous soyons sans l'amour de notre ame avec notre corps* : Une ame séparée du corps ne s'aime-t'elle pas autant elle-même, & elle seule dans la béatitude ; qu'elle s'aime ici-bas dans son union avec le corps ? Sans aller chercher des preuves si loin, en concevant une nature intéligente, nous concevons une volonté ; une volonté se porte nécessairement à ce qui lui convient ; ce qui lui convient est un bien par raport à elle, & par conséquent son bien. Or aimant toujours son bien, par là elle s'aime elle-même

Digitized by Google

& aime tout par raport à elle-même; car qu'est la convenance de l'objet auquel elle se porte, sinon un raport essentiel à elle; & en aimant ce qui a raport à elle, comme lui convenant, n'est-ce pas elle-même qui s'aime dans ce qui lui convient ? Qui feroit bien atention à ceci, couperoit court, comme je l'ai dit, à divers embaras Philosophiques & peut-être Théologiques.

IX. Je ne sai pourquoi l'Auteur, p. 408. avance que *nous ne pouvons aimer Dieu, comme un bien qui nous convíéne immédiatement*; Est-il rien qui nous conviéne mieux que Dieu qui est la source de tous les biens, & même, éminemment tous les biens ? & est-il rien de plus immédiat à nous, que ce qui nous pénétre intimement nous-mêmes ?

X. L'Auteur, p. 409. dit que Dieu doit être nécessairement aimé, » quand » on le considére comme on le doit, » en tant que *bien absolu* ? Mais est-il aucun bien *en tant que bien*, qui ne soit pas relatif à celui pour qui il est bien? *Omne bonum relativum.* C'est un axiome de la Philosofie; elle s'embrouille un peu ici elle-même. Pour la tirer d'afaire, il faut dire que Dieu est tel-

Digitized by Google

lement un *bien absolu*, qu'il est au même-tems un bien essentiélement relatif à tous les êtres capables de l'aimer ; & il est souverainement absolu, en ce qu'il est absolument relatif à tous les êtres.

XI. L'Auteur, p. 412. & 413. veut montrer comment les hommes, pour entretenir la paix ont cédé leur *droit*. Il auroit été bon de définir ce que c'est que *droit* : on en suppose d'ordinaire l'idée claire ; elle l'est si peu, que par là, on confond, ou l'on distingue mal les devoirs de la charité, d'avec ceux de la justice.

XII. M. Régis, p. 445. met pour titre à la seconde Partie de son premier Livre ; *La Morale naturéle active* ; il auroit fallu expliquer ce qu'il entend par *Morale naturéle active* ; & s'il l'oppose à *une Morale surnaturéle passive* ; c'est ce qui ne s'entend point.

XIII. Dans ce même premier Livre, p. 445. il se propose de parler *des Vertus en général* ; & il se borne ce semble à celles qu'on apéle *Cardinales* ; encore parmi celles-ci, il ne parle point de la *justice*, & n'aporte point la raison de cette omission ou de cette métode particuliére : Tout cela cause

de l'embaras, à un Lecteur qui cherche de l'arangement & de la néteté. Il marque au même endroit, qu'il lui faut dire un mot *de la Vertu Morale*; ce n'eſt pas un mot ſeulement, mais le traité entier qu'il faut employer à faire bien entendre ce que c'eſt que *Vertu Morale*, pour y afectioner l'ame.

XIV. L'Auteur, p. 449. dit que dans un état *deſpotique, les Sujets ſe ſoumétent malgré eux à un vainqueur pour ſe garantir de la mort.* On ne voit pas que cela ſoit eſſentiel à tout état deſpotique : les peuples ont pu ſe ſoumettre librement à un pouvoir deſpotique, pour éviter les inconvéniens d'un pouvoir limité. Il ſemble même que c'eſt le goût des peuples de l'Aſie : du moins n'y a-t'il point de preuve du contraire : & il paroît que Dieu donna une eſpéce de pouvoir aux Rois d'Iſrael, avant qu'ils euſſent remporté aucune victoire. Ce peut encore être la continuation du pouvoir abſolu, qu'avoient les péres de famille ſur leurs enfans.

XV. L'Auteur atribue, p. 454. l'abus que des ſouverains font de leur autorité, *plutôt à la faute des hommes qui*

qui ne savent pas se gouverner eux-mêmes, qu'à la nature de l'état. La Réflexion n'est pas juste ; car s'il parle des hommes pris chacun en particulier, ils pouroient se gouverner, sans avoir besoin d'un état ni d'une autorité souveraine : s'il parle des hommes en tant que réunis en société ; pouvoient-ils mieux faire que de laisser la puissance souveraine à un d'entre eux, pour obliger les autres à garder les loix de la Société ? Si des souverains abusent de leur autorité, cela ne vient donc pas de la faute des hommes, mais du caractére des choses humaines, qui de tous cotez sont sujétes à des inconvéniens ; en sorte que leur meilleure situation est celle où les inconvéniens sont les moindres & les moins fréquens.

Ces observations sufisent pour faire sentir ce qui peut se trouver de défectueux dans le Traité de Morale dont nous parlons. D'ailleurs les réflexions en pouroient être plus éxactes, les principes plus plausibles, les dificultez plus démêlées, les conséquences plus justes, les liaisons mieux amenées, le dessein en général plus précis, &

Digitized by Google

propoſé d'une maniére plus engageante.

Ajoutons que l'Auteur n'a point penſé à oter la ſéchereſſe ordinaire à de ſimples régles, ou préceptes de morale, en les rendant plus ſenſibles & plus intéreſſantes par des éxemples & par des traits d'hiſtoire : ce qui ſemble néceſſaire en ces ſortes d'ouvrages ; autant pour délaſſer l'eſprit, que pour afectioner le cœur.

Digitized by Google

OBSERVATIONS

Sur un Traité intitulé, *Les devoirs de l'homme & du Citoyen, tels qu'ils lui sont prescrits par la Loi naturele, traduit du Latin de feu M. le Baron Puffendorf: par Jean Barbeyrac,* A Amsterdam, & se vend à Luxembourg chez André Chevalier, *in* 12. 1708. avec des Remarques du Traducteur.

Ce qui y paroît de meilleur.

I. LE dessein de l'ouvrage donne l'idée d'une vraie Morale; en proposant d'expliquer comment l'homme se doit comporter; 1° par raport à lui-même, 2° par raport aux autres hommes avec qui il est uni, par les liens de la Société.

II. L'Auteur commence avec un ordre judicieux, en partant, pour ainsi dire, du titre de son Livre, à ce qui en doit faire le corps & la suite. *Ce que*

Digitized by Google

j'apèle devoir, dit-il, *est une action humaine conforme aux Loix, qui nous en imposent l'obligation.* Surquoi il traite, 1° des actions humaines, 2° des Loix en général. Il entend par *actions humaines*, ceux des mouvemens de l'homme, *lesquels ont pour principe les lumiéres de l'entendement, & la détermination de la volonté.*

III. Il poſe enſuite pour inconteſtable, que tous les hommes qui ont l'uſage de la raiſon, ſont en état de comprendre les préceptes généraux qui conduiſent à une vie honêté & tranquile : après quoi il parle de la conſience, puis de l'erreur *vincible* ou *invincible*, qu'il diſtingue de l'ignorance : L'erreur eſt l'*acte de l'entendement qui prend le faux pour le vrai*; l'ignorance eſt la *diſpoſition de l'entendement, en tant qu'il manque de certaines connoiſſances requiſes à l'action.*

La volonté eſt *la faculté par laquelle l'homme ſe détermine de lui-même*; elle renferme, 1° la *ſpontanéité* par laquelle l'homme eſt l'Auteur de ſes propres actions, 2° la *liberté* par laquelle il peut agir ou ne point agir, choiſir ou ne point choiſir un objet. Ces idées ſont arangées & font plaiſir à l'eſprit

Digitized by Google

où elles entrent sans peine ; étant d'ailleurs essentiéles au sujet.

IV. Une disposition contractée par des actes réïtérez, s'apéle *habitude* ; elle donne à la volonté beaucoup de penchant & de facilité vers son objet.

V. La situation de la raison humaine, est troublée par les passions, par les maladies, & en particulier par une sorte de maladie de courte durée, mais plus honteuse & plus pernicieuse que les autres, qui est l'*ivresse*.

VI. Les actions humaines sont susceptibles d'*imputation* : quand celui qui les fait est tenu d'en rendre compte, & que les éfets en retombent sur lui : d'où l'Auteur déduit métodiquement diverses conclusions ; & entre autres, qu'*on n'est point coupable de ce qu'on fait par ignorance invincible*.

VII. On impute l'action comme cause *principale*, à celui qui la commande ; & comme cause *subalterne*, à celui qui l'éxécute.

VIII. Le besoin des Loix naît de la variété infinie des sentimens & des inclinations des hommes, qui ne trouveroient que de la confusion dans leur mutuéle Société, s'ils n'étoient dirigez par quelques régles.

Digitized by Google

IX. L'Auteur procéde avec autant de métode, en ce qui régarde la régle ou la Loi dans les actions humaines, dans les devoirs de la Religion naturéle, & dans les obligations de chacun des hommes, en tant qu'unis en société : puis par raport aux engagemens des Contrats, à l'uſage de la parole & du ſerment, à l'acquiſition & aux prix des biens, à l'interprétation des Loix, &c. c'eſt à peu près ce qui fait la matiére de la premiére des deux parties, dans leſquelles cet ouvrage eſt diviſé.

La ſeconde partie expoſe les devoirs de la Société humaine, ſelon les diférentes ſortes de gouvernement & d'autorité ; ſur quoi l'on traite du devoir d'un pére & d'un maître, & réciproquement du devoir de ceux qui leur ſont ſoumis ; puis de la ſouveraineté & du gouvernement, du Souverain, des Loix civiles, du droit de vie & de mort, du droit de faire la guérre ou les aliances, &c.

Diverſes réfléxions particuliéres ſont ſemées dans ces matiéres comunes ; Par éxemple, l. 2. n. 12. » Un » homme injuſte eſt celui qui néglige » de rendre à chacun ce qui lui apar- » tient ; ſe déterminant non par les

Digitized by Google

régles du devoir, mais uniquement « par ſon utilité préſente ; l'homme « juſte s'atache à ſuivre la Loi, & ne « commet des injuſtices que par foi- « bleſſe. «

X. L'Auteur aporte pour fondement du droit naturel ; que chacun doit travailler autant qu'il dépend de lui, à procurer le bien de la Société humaine : les autres maximes ne ſont que des concluſions de celle-ci. Elles ont force de loi, par la conoiſſance d'un Dieu qui gouvernant le monde, preſcrit les régles qu'il nous inſpire par la lumiére naturéle.

Celui qui voudroit combatre l'exiſtence d'un Dieu, alégueroit en vain, qu'il n'en comprend pas les raiſons. » Les hommes étant en poſ- « ſeſſion perpétuéle de cette créance, « il lui faudroit détruire évidemment « toutes les preuves qu'en a le genre « humain ; & démontrer que l'Athéiſ- « me eſt mieux fondé, & plus utile à « la Société, que le culte de la Divi- « nité, ce qui étant impoſſible, il faut « abhorrer & punir les Athées, &c. «

L'Auteur ajoûte, qu'il ne faut gué- « re ſoufrir davantage, l'opinion des « Epicuriens, des Stoïciens, & de tous «

Digitized by Google

» ceux qui supoſant, que les choſes
» arivent par une néceſſité inévitable,
» rendent les hommes de ſimples in-
» ſtrumens de leurs propres actions,
» dont par là ils ne ſont pas plus reſ-
» ponſables, qu'une Horloge l'eſt du
» mouvement de ſes roues.

Le ſens commun ne peut s'exprimer d'une maniére plus plauſible & plus éxacte. Il ne faut que faire l'aplication de ces maximes aux opinions de Luther, de Calvin, & des autres Novateurs de ce tems; pour concevoir le mépris & l'horreur que mérite leur doctrine.

XI. Le ſieur Barbeyrac Auteur de cette Traduction, & de quelques notes marginales, veut modifier la maxime de l'Auteur, qui juge qu'*on doit Punir les Athées*. Le Traducteur ajoûte dans ſa Note, p. 59. *bien entendu qu'ils ſe mêlent de dogmatiſer*; hors de là il ne veut pas qu'on puniſſe un Athée. Il auroit pu s'épargner les frais d'une réfléxion inutile ou dangereuſe. Car s'il ſupoſe qu'un Athée ne ſoit point connu pour tel, ſa notte devient inutile; la juſtice humaine ne pouvant juger de ce qu'elle ne connoît pas. S'il ſupoſe qu'un Athée eſt connu pour tel,

Digitized by Google

pourquoi ne devroit-il pas être puni aussi bien qu'un scélérat, qui seroit connu pour ne point reconoître l'autorité légitime du Souverain ? Les droits de la Religion, doivent-ils être plus indiférens que ceux de l'Etat ; ou l'Athée dans le cas proposé, est-il moins contagieux & moins pernicieux que le scélérat ? Quoi qu'il en soit (cette observation n'étant pas sur le compte de M. Puffendorf) revenons au corps de son Ouvrage, pour observer en quoi il pouroit être plus acompli.

Ce qui y paroît de moins parfait.

I. L'Ouvrage étant fort abregé, on n'y trouve guére que des réfléxions & des maximes séchement exposées.

II. On n'y trouve ni éxemples, ni traits d'histoires, pour rendre plus sensibles les préceptes & les réfléxions justes d'ailleurs & solides, qui y sont fréquentes. On auroit pu aussi prendre soin d'y définir des choses essentiéles au sujet ; telles que l'idée de *droit* en général, qui fait le fond même du sujet ; & l'idée de *passion*, qu'il faut éxactement démêler, pour conoî-

Digitized by Google

tre les divers mouvemens dont l'homme eſt ſuſceptible.

III. Il auroit été également utile, qu'aux préceptes & aux régles de morale, l'Auteur eût joint des preuves qui convainquiſſent l'eſprit de ceux qui feroient dificulté de s'y rendre : en montrant comment ces régles tiénent aux premiers principes, que nul ne peut déſavouer ſans renoncer au ſens commun.

IV. C'eſt ce qui auroit eu une utilité particuliére, à l'égard de la maxime dominante de cet ouvrage : Savoir, que chacun doit travailler au bien commun de la Société ; pour répondre à la demande que ſe fait tout bas (& quelquefois même tout haut) un eſprit libertin, qui ſe couvre du voile d'une prétendue Philoſophie ? *Que me fait à moi le reſte du genre humain, pourvû que je ſois content & à mon aiſe* ; De même quand l'Auteur parle de l'ivreſſe comme d'une maladie de l'ame, il auroit été bon que ceux qui n'y voient pas plus d'inconvénient qu'au ſommeil, trouvaſſent dequoi confondre leur raiſonement & leur comparaiſon : De même à l'égard de la néceſſité des pratiques extérieures de Religion, il eut

Digitized by Google

été à propos d'en marquer au moins brièvement, les raisons & les principes.

V. Il est à craindre aussi, que l'Auteur ne manque à donner quelquefois des notions assez justes ; comme lorsque parlant de la *dispense des Loix*, il observe qu'elle est fort diférente de ce qu'on apele *équité* : l'observation semble supoſer que les idées de dispense & d'équité se ressemblent ou se confondent ; ce qui n'est point. La mépriſe paroît encore plus grande de définir l'équité en général, une *explication par laquelle on redresse ce qui se trouve de défectueux dans la Loi, à cause de la maniére générale dont elle est conçue.* Cet exemple ne montre qu'une espéce très bornée d'équité ; tandis que l'équité en général est manifestement *la conformité de notre jugement & de notre volonté avec la Loi, ou avec l'esprit de la Loi.*

VI. Une autre définition de la justice des actions, semble encore défectueuse quand l'Auteur la définit, *une aplication convenable des actions à la perſone.* Pourquoi chercher ces penſées écartées, là où l'on peut dire simplement & nétement, *une conformité de*

Digitized by Google

nos actions & de nos jugemens à la Loi.

VII. Je ne sais pourquoi notre Auteur sur l'exemple de divers autres maitres de la morale, sans en excepter Cicéron ni même le Droit Romain, s'amuse à comparer les mœurs de l'homme avec celles des bêtes. Si nous ne conoissons pas la nature de celles-ci, surquoi tombe notre comparaison ? & si nous les reconoissons privées de raison, quelles mœurs leur pouvons-nous supposer ?

VIII. M. Puffendorf se déclare nétement pour une opinion, que nous n'avons pu aprouver, au sujet du mensonge ; quand il dit qu'*on ne ment pas toutes les fois qu'on parle (même de propos déliberé) d'une maniére contraire à sa propre pensée ; dans les ocasions où celui à qui l'on parle n'a aucun droit, ni parfait, ni imparfait, de connoître notre pensée.* Ce que j'ai exposé, (l. 3. c. 5. du *Traité de la Societé civile*,) 239. servira de réfléxions sur l'opinion de l'Auteur.

Fin des observations sur M. Puffendorf.

Digitized by Google

OBSERVATIONS

Sur la Morale de Gassendi, dans l'Abregé *in* 12. fait par Bernier.

Ce qui s'y trouve de meilleur.

1. GAssendi entre mieux que le commun des autres Philosofes dans son dessein, & dans l'esprit de la Morale qu'il traite, en montrant d'abord son vrai but. Tous les hommes, dit-il, ne tendent qu'à être heureux : Surquoi les Sages ont remarqué, qu'avec la possession des biens, & des avantages extérieurs qu'on recherche ordinairement, afin de parvenir au bonheur ; cependant on n'y parvenoit pas. Des gens comblez de richesses & d'honneurs sont agitez d'inquiétude & de trouble : effets uniquement de nos passions. C'est donc celles-ci qui altérent notre repos, & qu'il s'agit de régler pour nous le procurer. Les préceptes qu'on donne là-dessus, forment la *sience de la Morale*, & la vraie

ſience de l'homme ; en ſorte que toutes les autres ne doivent tendre qu'à ce but ; & toutes les autres parties de la Philoſophie, ne ſervir qu'à celle-ci. Le *Philoſophe*, diſoit Pitagore, *qui ne guérit aucune paſſion, eſt auſſi inutile, que le Médecin qui ne guérit aucune maladie.*

II. L'Auteur relève judicieuſement l'erreur de ceux des anciens Philoſofes, qui, pour la félicité des hommes, demandoient les biens de l'eſprit, du corps, & de la fortune.

III. Comme l'objet qui trouble davantage la douceur de la vie, eſt l'horreur de la mort, l'Auteur d'après Epicure & d'autres Philoſofes, y donne pour reméde la méditation même de la mort afin de s'y familiariſer. Le reméde qui paroitra à pluſieurs une augmentation du mal, ne laiſſe pas d'en être une diminution, par la diſpoſition ſecréte qu'il met en nous, pour mépriſer ce qui doit nous échaper ſi-tôt, & pour nous en détacher.

IV. Ce Traité aſſez ample contient beaucoup de ſujets dans ſes trois Parties intitulées : la premiére, *De la Félicité :* la ſeconde, *Des Vertus :* la troiſiéme *de la Liberté*, ou *du Deſtin :* Son étendue

Digitized by Google

l'ailleurs eſt moins ocupée par la multitude des préceptes, que par le grand nombre des citations des Poëtes, ou des Philoſofes : cela peut contenter ceux qui aiment la variété, & non la brieveté.

V. En raportant les ſentimens des principales Sectes d'anciens Philoſophes ſur la Félicité, il expoſe ce qu'ils ont dit de meilleur. Il panche, autant qu'il ſe peut, du coté d'Epicure, qui, dans les divers ſens qu'on donne au mot *plaiſir*, ou *volupté*, entendoit ce que nous exprimons mieux en François par *contentement* : ce dernier mot bien entendu, réunit aiſément l'opinion des Epicuriens avec celle des Stoïciens.

VI. On obſerve d'après Ariſtote l'inutilité, ou le défaut ordinaire qu'on fait des trois biens ; *l'honête*, *l'utile*, & *l'agréable* : les trois ſe réduiſant au dernier (en tant qu'il renferme le contentement) ſi ce n'eſt qu'on n'aimât mieux le réduire à *l'utile* ; ce qui ne ſera plus qu'une queſtion ſur le mot. ** Voyez les premieres véritez, nombre 283.

VII. C'eſt un Chapitre des plus judicieux, & des plus importans par raport à la pratique, dans un Traité de Morale, que celui où Gaſſendi expoſe, combien

est considérable la vertu, & l'avantage de savoir se passer de peu. L'exemple de Diogéne, qui se trouvoit content de n'avoir qu'un toneau pour habitation, n'est pas si outré que se l'imagineroit une fausse délicatesse. L'article VI. *de l'Examen des Préjugez vulgaires*, Edit. 1725. peut rendre sensible cette vérité. Est-il homme un peu au dessus de la bagatelle, qui, regardant la multitude de celles qui se vendent aux boutiques du Palais, n'entre sincérement dans le sentiment du Philosophe : *Que de choses dont je n'ai que faire !* D'ailleurs ce que dit Epicure, & d'autres Philosophes avec lui, fournit un fond excélent de sage conduite & de réfléxions pratiques : *Ce qui est nécessaire à la nature, est facile à obtenir ; & s'il est dificile de l'obtenir, c'est qu'il n'est pas nécessaire.*

Ce qui paroît de moins bon.

I. On n'a pas eu soin de faire sentir le raport de chaque Chapitre au titre général de chacune des parties où il se trouve. On pouroit l'y trouver; mais on aimeroit mieux être dispensé de le chercher.

On

Digitized by Google

On n'a pas assez démélé les termes: ce qui fait des questions embaraſſées ou frivoles; comme quand on propoſe c. 5. l. 1. *Si la volupté eſt de ſoi un bien?* Entend-on par ce mot ce que l'on a indiqué d'abord par *le contentement?* On n'aura que faire de diſcuſſion, pour réſoudre la queſtion : car ce ſeroit demander, *ſi l'on eſt bien, quand on eſt bien.* Entend-t'on ſeulement un plaiſir ſenſuel? Il faut diſtinguer; en tant qu'il donne actuélement du plaiſir & du contentement, c'eſt un bien : en tant qu'il atire des regrets & des dégoûts, ce n'eſt point un bien; il n'y aura plus d'équivoque au mot *bien*, quand on le fixera à ſignifier *le contentement le plus grand & le plus durable*, comme on l'a dit. *Tr. des premiéres véritez*, part. 2. ch. 15.

II. Dans la queſtion, ſi le deſir de l'honeur eſt blamable; on pouroit auſſi propoſer, & réſoudre la queſtion d'une maniére plus préciſe qu'on ne fait ici. On dit, que *l'honeur & la gloire ſont le prix de la vertu*; que d'ailleurs *la ſureté s'aquiert par l'honeur*: Tout cela peut ſe trouver vrai; mais cela eſt vague, & ne laiſſe rien pour fixer l'idée & régler les mœurs. On

Digitized by Google

auroit pu dire que *le desir de l'honeur* se confond souvent avec *le desir de mériter l'honeur par une conduite sage*: Dans le second sens, le desir de l'honeur n'étant que le desir de la vertu, il ne sauroit être blamable : dans le premier sens, le desir de l'honeur est souvent défectueux, n'aïant pas pour fin le devoir, & le seul contentement, qui se tire de l'acomplissement du devoir. Cependant le Créateur a ataché à la pratique du devoir, la gloire & le contentement qui s'en tire, à peu près comme il a ataché aux alimens qui nous sont nécessaires, le plaisir du goût. Un homme sage ne mange pas pour le plaisir de manger; mais il prend ce plaisir, pour satisfaire à un besoin légitime & nécessaire.

127. III. Afin de montrer l'avantage que produit la vertu morale, on aporte en preuve le plaisir de *l'érudition* : c'est un plaisir pour ceux qui aiment à savoir; mais à l'égard de la plupart des hommes nonchalans, ou qui n'y ont pas de disposition, l'érudition n'est point un plaisir : ce n'est tout au plus qu'un plaisir de la vanité, qu'ils tireroient de l'érudition vraie ou fausse.

128. IV. C'est une dissertation assez plaisan-

Digitized by Google

ce que celle des Philosophes, qui, pour montrer le bonheur de la vertu, citent l'éxemple de Régulus aux fers, & dans les suplices chez les Carthaginois. Où se réduisent tous leurs discours ? Est-ce à montrer que ses tourmens n'étoient pas une peine ? L'expérience les dément. Est-ce à montrer que la constance de Régulus, sa vertu & son courage diminuoit considérablement les sentimens de ses peines ? La chose est évidente. Il semble qu'ils n'aient point aperçu, ou voulu apercevoir, *Que le bonheur* auquel on peut aspirer, est la situation d'esprit où l'on se met, pour soufrir en cette vie, aussi peu qu'il est possible. La Philosofie auroit été trop courte pour les Philosofes, s'ils eussent été par le chemin le plus droit; & trop simple pour certains Docteurs, s'ils avoient entendu nétement ce qu'ils disoient.

V. Ce sont encore des questions un peu en l'air, que celles où l'Auteur d'après les anciens Philosofes, veulent établir *la connéxion des vertus*, pour montrer qu'on les a toutes, quand on en a une. Un homme de bien les a toutes, à la vérité, quant à l'essentiel; sans quoi manquant à cet essentiel, & 247.

Digitized by Google

péchant manifestement contre ce que prescrivent ces vertus, il ne seroit plus dit *homme de bien* : mais qui dit *vertu*, dit une habitude qui porte à l'objet de cette vertu au dessus de l'*essentiel*, & même au dessus d'une perfection médiocre. Or, combien de gens sont éminens dans la vertu de l'économie, sans pécher contre l'essentiel de la libéralité, & qui néanmoins ne peuvent être dits, avoir la vertu de la libéralité ? Les Philosofes ont cherché en ce point, comme en d'autres, à vérifier le sistême qu'ils s'étoient faits, au lieu de chercher la réalité indépendament de leurs sistêmes.

VI. Il en est à peu près ainsi, lorsque Gassendi d'après les anciens Philosophes, veut établir : Que *toute vertu est au milieu de deux vices, qui sont ses extrémités* par le *trop*, ou le *trop peu*. Il faut tirer les choses de bien loin, pour trouver une extrémité vicieuse dans la vertu de la modestie, dans la tempérance, dans la justice, &c.

256. VII. La notion de la *Prudence* paroît dans nôtre Auteur trop générale, & s'étendre à tant d'objets, qu'elle semble n'en avoir plus de particulier : *C'est*, dit-on, *la vertu qui règle &*

Digitized by Google

modére toutes les actions de la vie ; & qui, distinguant les biens des maux, c'est-à-dire, *les choses utiles d'avec les nuisibles, prescrit ce qui se doit suivre ou fuir ; & dirige par conséquent, & instruit l'homme à bien & heureusement vivre.* Certainement, si l'on trouve quelque perfection dans cette définition, ce n'est pas au moins celle de la briéveté. L'Auteur rapporte encore d'après divers Auteurs, des définitions de la *Prudence* qui ne sont pas plus précises ; comme, *la science des choses qu'on doit desirer* ; ou *une habitude d'agir avec la vraie raison dans les choses, qui sont bonnes ou mauvaises à l'homme, &c.* Quoique ces deux dernières définitions soient attribuées, l'une à Cicéron, & l'autre à Aristote, en sont-elles plus justes, pour être debitées sous de si grands noms ? La définition que j'en donnerois, en disant simplement, que c'est *l'habitude de prendre des moyens d'arriver à une fin honête & desirable*, seroit peut-être aussi intelligible & aussi juste, que celle de tant de grands hommes.

Le reste du Traité de Morale de Gassendi, est à peu près du goût

Digitized by Google

de ce qne nous en avons raporté dans ces deux articles. L'ouvrage en général, est trop long en citations de Philosophes ou de Poëtes, qui éclaircissent peu les choses; en des réfléxions trop séches, en maximes, qui, dans ce qu'elles ont même de bon pour la spéculation, ne tendent point sufisament à instruire pour la pratique, & pour le détail de la conduite.

Digitized by Google

REMARQUES

Sur les Traitez de la Morale qu'on enſeigne dans les Ecoles.

Ce qu'y trouve de meilleur.

1. CE que la Morale enſeignée ordinairement dans les Ecoles, peut avoir d'utile, eſt la métode même ſcolaſtique ; ce qui lui eſt comun avec les autres parties de la Philoſofie qu'on enſeigne dans les Coléges; & ce qui ſert, comme nous avons dit, * à évertuer l'eſprit, à mettre de la préciſion dans ſes idées, & de la ſuite dans le raiſonement.

* Principe du Raiſonement. 509.

2. Diverſes queſtions qu'on y traite, particuliérement ſur *la liberté*, diſpoſent à des conoiſſances de Théologie, qui ont de l'utilité par raport à diverſes opinions contraires à la Religion, & favorables au libertinage.

Digitized by Google

Ce qui s'y trouve de moins bon.

1. De toutes les parties de la Philosophie, elle est demeurée la plus défectueuse dans l'Ecole; & elle s'est le moins sentie de la réforme de la Philosophie, laquelle même dans les Colléges est devenue incomparablement plus sensée, & plus utile qu'elle n'étoit auparavant.

2. A peine dans tout un Traité scolastique de Morale, s'y trouve-t'il rien qui regarde véritablement la Morale; c'est-à-dire, qui serve à la conduite de la vie, à la régle des mœurs, & aux motifs capables d'en inspirer le goût.

3. Le peu de sujets qu'on y traite, qui regardent les mœurs: comme ce qui regarde la fin de notre conduite, le bien que nous devons chercher, ou le mal que nous devons fuir, la bonté, la perversité, ou l'indifférence de nos actions, &c. s'y trouvent métamorphosés en une métaphisique aride, souvent frivole, & qui surement ne sauroit être d'aucun usage, pour se conduire dans la vie, & pour procurer son propre repos, ou celui des autres.

4. Ceux

Digitized by Google

4. Ceux qui passent pour réussir le mieux dans la morale des écoles, se contentent d'indiquer en général la nature des vertus & des vices, des passions & de la conscience; avec quelques problémes détachez, qui ne servent qu'à une spéculation infructueuse, ou tout au plus à une dispute subtilisée; par éxemple: *si la vertu de la force, se montre plus à attaquer qu'à se défendre*; comme si elle ne se montroit pas également, selon les diverses ocurences, dans l'un & dans l'autre.

5. La raison qu'on alégue de cet usage, est, dit-on, qu'il faut donner aux jeunes gens dequoi disputer, afin de s'exercer l'esprit; mais la raison du mal, est ici pire que le mal même: car c'est prétendre que l'exercice de disputer, est préférable aux instructions néceſſaires ou utiles à la conduite de la vie; pour former un honête homme & un homme de bien, & pour se procurer le repos, la paix, & le bonheur le plus grand que nous soïons capables d'obtenir en cette vie. Cependant les jeunes gens n'aprenant sous le nom de Morale souvent que des inutilitez, perdent le goût pour l'étude de la vraie morale, qui est la

Digitized by Google

plus essentiele de la vie ; au lieu qu'on pourroit les y affectioner, en la leur montrant, au moins de loin, dans son véritable jour.

C'est un vain prétexte que le besoin de donner aux jeunes gens un exercice de disputes, pour se dispenser de leur donner à étudier les sujets propres & utiles de la Morale. La plupart des questions que j'ai exposées dans *le Traité de la Société civile*, en sont une preuve. J'ai lieu même d'espérer que des Professeurs judicieux, feront passer imperceptiblement sous la forme scolastique, dans leurs Traitez ordinaires, plusieurs de ces questions ; comme quelques-uns y ont fait passer des sujets de Métaphisique & de Logique, que j'avois exposez dans mes Traitez du Raisonement, & des premieres Veritez. Il n'y auroit que des esprits minces, qui ne sauroient se repaître que d'un jargon où ils ont été élevez, qui seroient embaraſſez à donner aux matieres les plus interessantes, & les plus salutaires de la morale, la forme qui convient à leurs cahiers, pour en faire une *assertion* suivie de ses preuves, des objections qu'on y peut faire, &

Digitized by Google

des réponses aux objections. Ainsi, après avoir exposé la nature de la Morale, qui est *la science de se procurer par le moyen de la vertu, le plus grand bonheur dont on soit capable*; combien de questions utiles ne peut-on pas proposer, & qui seront même autant de préservatifs contre le libertinage? Par exemple:

S'il est quelque bonheur qui soit entre nos mains, que nous puissions nous procurer à nous-mêmes, & quel il est?

Si nos passions & l'habitude de les satisfaire, contribuent à nous procurer le bonheur, ou si elles y nuisent?

S'il est des passions déréglées dans un particulier, qui ne soient pas contraires, ou plus, ou moins, au bien comun de la Société?

Si les biens extérieurs des richesses & des honeurs peuvent nous rendre heureux, indépendament du soin de régler nos passions?

Si, pour être content dans la vie, il suffit de penser à se satisfaire soi-même, sans penser à contenter ceux avec qui l'on a à vivre.

S'il coûte plus de s'acoutumer de bonne heure à réprimer ses passions, que de s'y livrer.

Si l'on doit se faire un soin de plaire aux autres, & quelle en doit être la mesure & la régle ?

Si l'on est toujours obligé de réparer le déplaisir, qu'on a causé sans raison à autrui, &c.

Toute la suite de mon Traité est plein de sujets semblables, ausquels on en pouroit ajouter beaucoup d'autres, propres à fournir des dissertations très susceptibles de preuves, d'objections, & de réponses. Si mes ocupations me le permettoient, je me ferois un plaisir de réduire moi-même tout ce Traité, & les précédens, à cette métode Scolastique ; On mettroit ainsi sous les yeux des plus prévenus, qu'on peut unir la subtilité avec la solidité, pour l'avantage des jeunes gens ; dans le tems le plus précieux de leur vie, qui est celui de l'ouverture, & pour ainsi dire, de l'aurore de leur raison.

On dira peut-être, que ces questions mêmes dont je parle, seroient aussi des inutilitez, pour un âge qui ne s'alectioneroit point à ce qui est de solide & d'utile ; mais 1° du moins vaudroient-elles mieux, en ce qu'elles sont par elles-mêmes, que les autres. 2° Par là elles formeroient davantage

Digitized by Google

l'esprit. 3° Elles exciteroient davantage la curiosité. 4° Elles mettroient dans l'ame insensiblement, des semences de raison & de vertu, qui y feroient de bonnes impressions en un tems ou en l'autre. 5° Elles ranimeroient les sentimens naturels de vertu & de probité, & serviroient à les développer. 6° Quelques-uns d'une meilleure trempe d'esprit & de cœur, en étudiant ces véritez utiles, & s'atachant à ce que leurs objets ont de salutaire, en seroient beaucoup plus disposez à devenir meilleurs, & d'une maniére plus solide ; étant fondez en raison sur les sujets les plus importans de la vie. 7° Le plaisir d'en parler en diverses ocasions, suffiroit seul pour leur faire prendre goût à ce qu'on leur auroit enseigné. 8° C'en seroit souvent assez pour leur fournir dequoi réfuter avec avantage beaucoup de maximes, qui se répandent quelquefois contre les bonnes mœurs ; & qui ne laissent pas de se faire écouter, sous le faux jour que leur prête le libertinage.

Digitized by Google

OBSERVATIONS GENERALES

Sur la Morale d'Aristote.

EN faisant mes réflexions sur la Morale des Ecoles, j'ai eu la pensée d'en faire aussi sur celle qu'on a coutume d'y prendre pour guide; je veux dire, *la Morale d'Aristote*, en son Traité des mœurs (*Ethicorum libri*) particuliérement dans les dix Livres adressez à Nicomachus. Elle m'a paru assez digne mére, de la Morale qu'elle a enfantée dans les Coléges; séche, abstraite, vague, & n'étant presque en rien d'usage pour la pratique. Le plan néanmoins s'en présente avantageusement à l'esprit. Aristote divise cette sience, dans la fin qu'elle se propose, & dans les moyens d'y ariver. La fin, c'est la *félicité*: les moyens sont les *vertus*. Il traite de la félicité dans le premier & le dernier de ses dix Livres; la fin qui est la premiére dans l'intention, se trouvant la derniére dans l'éxécution. Il traite des vertus dans les autres Livres, & des principes des actions humaines; mais sans une métode qui améne l'une de

Digitized by Google

l'autre, & qui se fasse desirer l'une après l'autre. Parmi les vertus, il parle au sixiéme Livre des vertus de l'esprit, à quoi il réduit ce qu'il apéle *art, prudence, sience, intelligence, & sagesse*; mais sans qu'il indique à quoi, & comment tout cela contribue à procurer le repos de l'esprit ou la félicité, qui doit être à la portée, ou au pouvoir de tous les hommes; puis qu'ils ont également besoin d'être heureux. Cependant le dixiéme Livre qui devroit réveiller le goût de la félicité, semble propre à l'émousser, par les subtilitez qu'on y rencontre; comme quand Aristote établit au quatriéme Chapitre; *que le bonheur n'est point dans le mouvement, parce qu'il se fait sentir en un instant & tout entier ainsi que la vision, & non par des parties successives*; *D'ailleurs, que le mouvement n'est pas en tout tems parfait, & que l'essence du bonheur est d'être également parfait*: Au septiéme Chapitre il met le comble de la félicité dans une contemplation, qui soit l'éfet de la Sagesse, parce qu'elle est l'action la plus parfaite. Si l'on se rapéle ce que j'ai exposé au *Traité des premiéres Véritez* sur les notions de *perfection*

Digitized by Google

d'action, on trouvera bien de l'ouvrage à déméler dans cette seule proposition, ou opinion d'Aristote. Peut-être ne l'entendons-nous pas assez pour l'admirer, non plus que le reste de l'ouvrage ; mais on doit nous permettre aussi de nous dispenser de gouter, ce qui n'est pas à notre portée.

Au reste, il ne laisse pas de se trouver dans cet Ouvrage même, divers endroits sensez & ingénieux ; ne fut-ce que dans le 8e & 9e Livre, ou Aristote traite de l'*Amitié*. Il semble en avoir plus parlé d'après la réalité, que Ciceron & les autres feinteurs de sentimens romanesques d'amitié. Pour lui, il lui donne pour base dans les diférentes espéces d'amitié, l'agrément & l'utilité.

Touchant la question qu'il propose l. 9. c. 8. Si l'on doit plus s'aimer que son ami, ou son ami plus que soi : Il aporte les raisons de coté & d'autre. D'un coté, dit-il, on doit s'aimer préférablement à qui quece soit ; puis qu'on ne peut donner une plus grande marque d'amitié, que de souhaiter pour son ami ce qu'on desire pour soi : & d'un autre coté, un homme de bien est loué de préférer l'avantage de son ami

au sien propre. A la fin, il résout la question par le principe établi *au Tr. de la Societé Civile* : savoir, *Qu'il est un juste & raisonable amour de soi-même ; & qu'il en est un injuste & faux.* Un homme de bien ne doit rien aimer plus que soi du premier amour ; & doit souvent aimer les autres plus que soi, du second amour.

Aristote fait encore une décision plausible au chap. 10. parlant des différentes espéces d'amis : Des amis d'utilité, dit-il, il en faut avoir peu ; car on ne peut guéres être utile à beaucoup de gens : des amis de plaisir, il en faut encore moins avoir ; car le plaisir est un assaisonnement, dont il ne faut pas trop dans les mets ordinaires : Des amis de probité, il en faut plusieurs, mais non pas en grand nombre ; la multitude troublant & dissipant l'amitié : Celui qui a tout le monde pour ami, n'a point proprement d'amis, &c.

Fin des Remarques ou observations, sur divers Traitez de Morale les plus connus.

Digitized by Google

OUVRAGES DU PERE BUFFIER.

Imprimez, qui pourront se trouver chez le même Libraire.

OUVRAGES DE PIETE'.

VERITEZ consolantes du Christinianisme, *in* 12.

Exercice pour se préparer à bien mourir, traduit de l'Italien.

La véritable connoissance de soi-même, traduit de l'Italien.

Vie de l'Ermite de Compiegne

Vie de M. l'Abbé Duval Richer Instituteur des Conférences Ecclesiastiques, *in* 12.

Réflexions Chrétiennes pour les jeunes gens qui entrent dans le monde,

La pratique des devoirs des Curez, *in* 12. traduite de l'Italien du Pére Ségneri.

La vie du Comte Louis de Sales Frére de Saint François de Sales, & modéle de piété, pour les personnes de qualité qui vivent dans le monde, *in* 12.

La même, traduite en Italien par le Marquis Orsi.

L'Esprit & le Saint emploi des Fêtes

Digitized by Google

ſolemnéles de Nôtre Seigneur.

Sentimens Chrétiens en Proſe, en vers & en Images.

Exercice pour retourner à Dieu & y demeurer fidélement atachè.

OUVRAGES DE LITERATURE.

HISTOIRE de l'origine du Royaume de Siciles & de Naples, & des avantures des Princes Normans qui l'ont établi.

La même, traduite en Italien de l'impreſſion de Naples.

Pratique de la mémoire artificiéle pour aprendre la Chronologie & l'Hiſtoire Univerſéle; & en particulier l'Hiſtoire Sainte & l'Hiſtoire de France, & pour aprendre la Géographie, avec des Cartes de Géographie portatives. 3. vol. in 12.

Nouveaux Elémens de l'Hiſtoire & de Géographie.

Grammaire Françoiſe ſur un plan nouveau. quatriéme èdition.

Nouveau Traitè de Sphére.

Les Principes du Raiſonement, avec des remarques ſur la Logique de P. R. & d'autres de ce tems.

Digitized by Google

Traité des Premiéres Véritez & de la ſource de nos jugemens, où l'on examine les ſentimens des Philoſophes ſur les premiéres notions des choſes.

Elémens de Métaphiſique à la portée de tout le monde.

Examen desprejugez vulgaires, nouvéle édition conſidérablement augmentée, avec l'ànaliſe & l'uſage de morale ou l'extrait de chaque ſvjet.

Traité de la Société civile, & du moyen de procurer ſon bonheur, en ménageant celui d'autrui.

On imprime les Traitez Philoſophiques & pratiques d'Eloquence & de Poëſie.

Digitized by Google

TABLE ALPHABETIQUE.

Les Chifres qui ſont précédez ici d'une petite ligne ; comme - 50, ſont dans la ſeconde partie de ce Volume, qui commence au Livre IV.

Agéſilas, p. 28. 214. - 96.
Aimé ; on veut l'être par goût plutôt que par raiſon, 90.
Albe (*Duc d'*) 9.
Alexandre, 37. 163. 179.
Alcibiade, 220.
Alfonſe, R. de Naples 192
Alfonſe IV. R. d'Aragon, 215.
Ariſtote, ſa Morale - 31 - 198.
Ambition, 124.
Amis, 170.
Amitié 149. Si c'eſt une vertu 160. Sa notion 164.
Amour, ſa définition-164
Amour de Dieu - 166.
Amour de nous-mêmes, 161. 165.
Annibal, 72.
Antigon, Roi de Sirie - 45.
Apelles, 166.
Artaxerxes - 65. - 111.
Aſtiages, - 50.
Atention à ce que diſent les autres, 103.
Athéiſme, - 175.
Athéniens, - 66. 254.
Auguſte, 3. 46. 76. - 54.
Autorité - 42. - 46. - 54.
Autrui, faire à autrui comme à ſoi - 27.
Babillard, ſurnomé Eapminondas, 127.
Barbeyrak, - 176.
Bien, honête, utile, agréable, 16.
Biron (*Maréchal de*) 237
Bonheur, 1. 5. pourquoi on ne l'obtient pas, 16. 25.
Bonheur des ſens, paſſe vîte, 18. 34.
Bonheur durable, 21. 23. le nôtre eſt joint à celui des autres, 27. 35.
Bourgogne (*Duc de*) 41 49.
Caliſtene Athénien - 66.
Candeur, 65. 219. 222.
Cardinales (*vertus*) 103. - 133.
Carthaginois, 44.
Ceſar, 3. 37. - 123.

Digitized by Google

Cicéron, 46 263. - 35. Examen de ſon Traité des Devoirs. - 121.
Charité naturéle, - 6. moyens de l'entretenir, - 65. - 69.
Charle XII. R. de Suéde, - 4.
Charron. Examen de ſon Livre de la Sageſſe. - 136.
Childéric III. 20.
Chilpéric, 41.
Chimére, ſi c'en eſt une que de vouloir de la réputation après ſa mort. 267.
Cirus, - 50.
Cleombrote Philoſophe, 96.
Colére - 148.
Comines, 109.
Commoditez - 40.
Complimens, 75. 79. 88.
Connoiſſance de ſoi-même, - 139.
Conſtance, 204.
Contentement, quel eſt le vrai, 152. - 185.
Contradiction, 91. & ſuiv.
Converſation, 97. 119.
Cordialité, 64.
Courage, quel eſt le vrai, - 124.
Cratérus, 163.
Créſus, 59.
Cromwel, 270.
Darius, 178.
Défauts d'autrui, - 73.
Défiance fatigante, 77. 154.
Denis de Siracuſe, 173.
Devoirs, tous intéreſſent la Société, 26.
Diogéne, - 184.
Dion de Siracuſe, 77.
Diſcours obligeans; leur beſoin, 71.
Diſgraces que nous nous atirons ſans le croire, 8
Egalité entre les hommes, - 1. égalité des péchez, quelle elle eſt, - 134.
Egiptiens, 14.
Eloges vrais, de gens défectueux, 82.
Enghien (*Comte d'*) 155.
Ennui, qu'on donne en converſation, 123.
Epaminondas, 214.
Epheſtion, 163.
Epicure, - 183.
Epitres dédicatoires, 79
Erreur, - 172.
Erudition, - 186.
Etat de vie, s'y diſpoſer. - 143.
Evénemens; ne s'en point émouvoir, - 83.
Excès de paroles, 119.
Exemple, ſon éficace dans les Supérieurs, 56

Digitized by Google

Expérience, 31.
Famille, où l'usage étoit que le fils battoit son pére, - 31.
Félicité, - 183.
Fineſſe, 218.
Force, - 103 - 111.
François I. R. de France 68.
Fredegonde, 41.
Frideric III. Empereur, 192.
Gaſſendi. Examen de ſa Morale, - 181.
Gloire véritable, - 124.
Gouts utiles, ſans qu'on voie comment ils viennent, 271.
Granvelle, - 84.
Guerre bizare dans le Meckelbourg. 103.
Guiane, ſes habitans, 14.
Guimené (*Prince de*) ſa replique ingénieuſe, 118
Habitude, - 173.
Henri IV. R. de France, -61.
Herode, 230.
Honêteté morale, - 122 - 163.
Jalouſie, - 148. celle d'Hérode, 230.
Ignace (*Saint*) 85. -160
Jeuneſſe, s'apliquer à la morale dès la jeuneſſe, - 95.
Ignorance vincible -172
Imagination, - 140.
Impoſture, 251.
Imputation des actions, - 173.
Inclinations communes aux hommes, 53.
Inconſtance, 213. *&ſuiv.*
Incontinence, 41.
Indiennes, 13.
Inférieurs, leur devoir, - 64.
Injuſtice, - 174.
Interêt propre, 180.
Interrompre les autres, groſſiéreté, 126.
Iroquois, 14.
Juſtice, ſon raport avec la charité, - 6 - 103. - 112. - 174.
Juſtine Impératrice, 105
Ivreſſe, 39. - 173.
Lacedémoniens, 28.
Ladiſlas R. de Hongrie, 42.
Langage humain, défectueux, 105.
S. Laurens Juſtinien, 195
Liberté de l'homme, 30. 306. - 172.
Lignerol, 128.
Loix, - 173. - 179.
Longueville (*Duc*) 52.
Louanges 84. leur meſure, 86.
Louis XIV. dit le Grand 73.
Lucille, 205.
Madeléne de France, 42.
Maniére. Les bonnes

Digitized by Google

supléent aux éfets, 63.
Maniéres hautaines, 133. Insolentes 136. & autres vicieuses.
Maris qui se mettent au lit quand leurs femmes acouchent, 14.
Marius, 206.
Meckelbourg (*guerre de*) 103
Mensonge, 245. 248.
Mépriſe, cauſe de contradiction, 102.
Métellus, 81.
Michel-Ange, 199.
Mœurs des Sauvages, 14.
Morale (*la ſcience de la*) 5. 11. - 95.
Morale des Ecoles, - 191.
Narſés, 105.
Nations, leurs diverſes qualitez, - 146.
Nicoclès, 156.
Obligations, devoirs, 13
Ocaſions, les petites doivent ſe ménager, 66. 69.
Opiniatreté, priſe pour Conſtance, 205.
Opinions néceſſaires & diverſes, 91.
Opoſition de tempérament, compatible avec l'amitié, 175.
Oraiſons Funébres, 79
Oreſte & Pylade, 156.
Orléans (*Duc d'*) 41
Panégiriques, 80.
Parler, ne le faire que pour la ſatisfaction des autres, 120.
Parleurs (*grands*) importuns, 120.
Parole, promeſſe, 210.
Paſſions, 29. 33. 36. - 150.
Patrie, ce qu'on doit à la ſienne, 157.
Pedantiſme, 145.
Peine, quelle peine diſpenſe de rendre ſervice - 38.
Periclés, 220. - 45.
Pétrarque, 167.
Philippe II. R. d'Eſpagne, 9. - 88.
Philippe R. de Macedoine 33. 46. 82. - 49.
Philoſophie, conſiſte ſur tout dans la morale, 1. - 181.
Phocion, 156.
Plaire, ſavoir ce qui plaît ou déplaît aux hommes, 49. 52. ſoin de plaire qu'on ne doit pas chercher, 58.
Pompée, 3.
Prédicateurs, - 147.
Préſent, ſon prix - 69.
Préxaſpe, - 16.
Principe univerſel de ſociété, 15. - 32.
Probité, 219. 220.
Promeſſes, 253. Priſes

Digitized by Google

pour de simples projets, 256.
Protogéne, 166.
Prudence, -103.-188.
Puffendorf (*Mr*) Examen de son Traité de l'homme & du Citoyen. -171.
Raillerie, 105. Ses inconvéniens, 111. quand elle peut réussir. 116.
Raison humaine, 1. 2. &c.
Raison, si chacun a raison par certain endroit 135. Pure raison, -126.
Ramire R. d'Aragon, 111. 215.
Reconoissance, 177.
Refus, comment on l'adoucit, 64.
Regis (*Monsieur*) Examen de sa Morale -156
Régles de Morale, 1.
Régulus, -187.
Religion. Si on en peut disputer en conversation, 98.
Repliques ingénieuses, 118. 139. 174. 216.
République de Holande, 9.
Réputation. Le soin qu'on doit à la sienne, 260. 265. &c.
Réserve; maniéres réservées, 65. 129.
Respect humain, 174.
Révélation, si elle est nécessaire pour la morale, 11. 12. &c.
Révolte punie, - 66.
Robert Roi de Naples, 168.
Rollo R. de Danemarck 226.
Sacrifice de soi-même, 154.
Santé, - 141.
Saulx (*Gaspar de*) 155.
le Savoir vivre, 5. 45. 46. 57. 77. -92. -99.
Saxe (*Jean-Frideric, Electeur de*) -83.
Scipion, 44. 72. 81.
Secret, 229.
Seleucus R. de Sirie, -54.
Sellès, 59.
Services qu'on doit rendre, 66.
Silence d'atention ou de distraction, 124.
Sincérité, 75.
Smerdis, - 16.
Société Civile. Son principe, 15.
Socrate, 59. -94.
Soissons (*Comte de*) 117.
Sotise d'un Philosophe, 96.
Spontanéité, -173.
Stoïciens, 161. -134. -183.
Subordination. Son besoin, -64. -69.
Suprimer la parole, 127

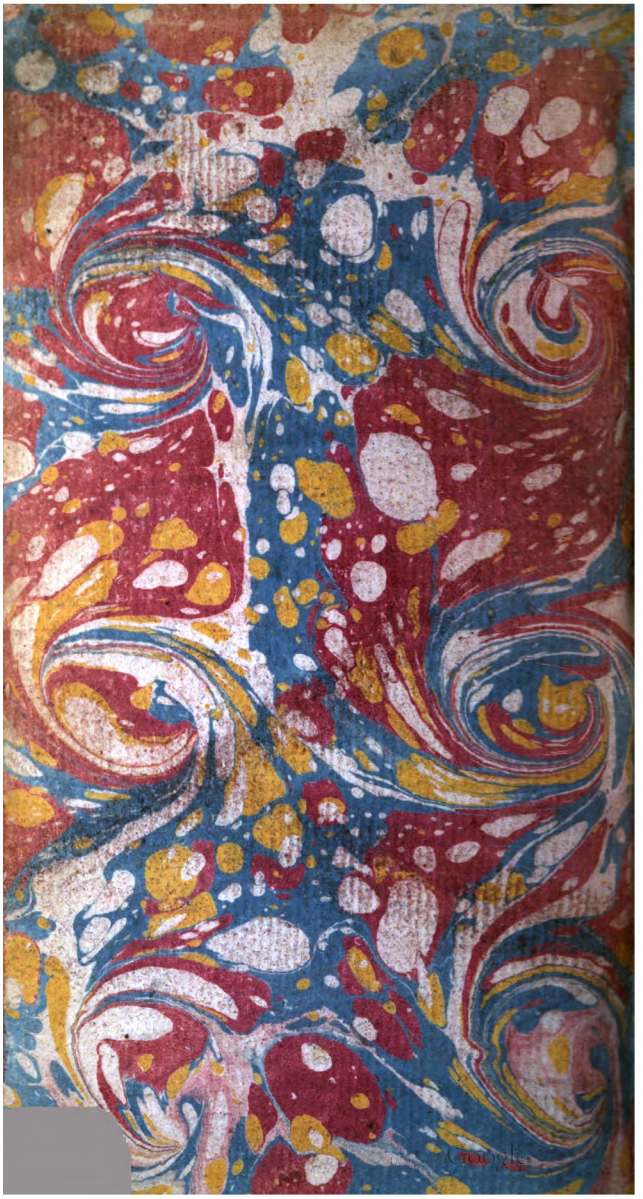
Digitized by Google

Tempérance, -111. -144.
Thraces, 6.
Tibére, 76.
Tirans d'Athénes, - 66.
Vagues. Idées vagues. -128. -133. -151.
Venceslas Empereur, 20
Vérité, 92. 99. 249.
Vertu, 27. vertus - 187.
Vices, 38. vices d'autrui -17. -24.
Vie, l'uſage qu'on en fait, - 142.
Virtemberg (*Duc de*) -7
Voiſey (*Cardinal*) 67.
Volupté, -183.
Uſages divers du ſavoir vivre, 47.

Fin de la Table des Matiéres.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google